

5.10.102





12350 fl

RECUEIL GENERAL DES PIECES CONCERNANT LE PROCEZ

ENTRE LA DEMOISELLE CADIERE,
de la Ville de Toulon; Et le Pere GIRARD, Jesuite,
Recteur du Seminaire Royal de la Marine de ladite
Ville.

TOME SEPTIEME.



A LA HAYE,
CHEZ SWART;

M. DCC. XXXI.



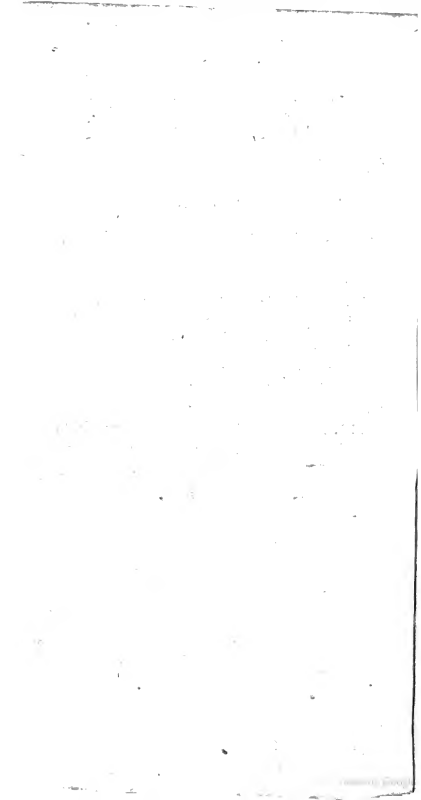


TABLE

Des Pieces contenuës au Tòme
Septième.

- I. **S** *Econd Memoire pour le Pere Gtrard, Jesuite, servant de Réponse au nouveau Memoire de la Cadiere & de ses Freres.*
- II. *Réponse à la premiere partie du second Memoire instructif du Pere Girard, Jesuite, pour Demoiselle Catherine Cadiere, de la Ville de Toulon, Querellante en crimes d'Enchantement, d'Inceste spirituel, d'Avortement, & de Subornation de Témoins ; Contre ledit Pere Girard, Querellé.*
- III. *Réponse de ladite Demoiselle Cadiere, à la seconde partie du second Memoire dudit Pere Girard.*

Fin de la Table du Tome VII.



19

S E C O N D
M E M O I R E
P O U R
LE P. GIRARD
J E S U I T E.

Servant de Réponse au Nouveau
Memoire de LA CADIERE
& de ses Freres.

17000000

17000000

17000000

17000000

17000000

17000000

17000000



SECOND MEMOIRE
POUR LE P. GIRARD
J E S U I T E.

SERVANT DE RE'PONSE AU NOUVEAU
Mémoire de la CADIÈRE , & à ceux de ses
Freres.

LORSQUE nous nous sommes déterminé à mettre au jour les défenses du Pere Girard sur la fausse accusation qui lui a été intentée, & sous le poids de laquelle il gémit depuis si long-temps, nous avons eu moins en vue l'Instruction de Messieurs les Juges, qui ne tirent leurs lumieres que de ce qui doit résulter de la procédure, que d'effacer les idées défavantageuses que l'on s'étoit efforcé de donner au Public; & en remplissant cet objet, l'on avoit crû qu'il falloit user de beaucoup de ménagement & de circonspection; parce qu'il s'agissoit de parler pour un Prêtre, pour un Religieux, contre d'autres Prêtres & d'autres Religieux, qui sont tous membres de differens Ordres, non moins respectables par eux-mêmes & par le grand nombre de pieux & de saints Personnages qu'ils renferment aujourd-

d'hui dans leur sein , que par ceux qu'ils ont donné dans tous les temps à l'Eglise. On a crû enfin qu'en parlant même des crimes commis , il falloit en ménager les Auteurs ; parce que leurs crimes attaquant la Religion , peuvent d'une part causer du scandale dans les âmes simples & délicates , qui confondent bien souvent les Ministres du Seigneur avec la sainteté du Ministère , & que d'autre part ces mêmes crimes peuvent servir de prétexte aux incrédules pour décrier la Religion en se joignant de ses Ministres.

Cette retenue n'a pas été du goût de nos Partis. Elle se sont déchainées , non pas seulement contre le P. Girard , nous n'en serions pas surpris , & à quelque excès qu'on se soit porté en ce point , le P. Girard lui-même n'auroit garde de s'en plaindre ; car comme il met toute sa confiance en son innocence , & qu'il n'employe pour sa défense que la vérité , il s'est soumis également à souffrir avec patience tout ce que le mensonge peut suggerer de plus noir & de plus odieux ; mais on s'en est pris encore à la Société , en rappelant des faits injurieux si souvent détruits ; & ce qu'il y a encore de plus singulier & à quoi l'on ne devoit pas naturellement s'attendre , c'est qu'on ait pris occasion de l'Eloge même que nous avons fait de l'Ordre des Dominicains pour décrier celui des Jésuites. Quel passion ! Quel aveuglement ! A-t-on crû par là de nous engager à imiter un si ridicule & un si indigne procédé ? Qu'on se détrompe. Notre unique dessein est de jeter une nouvelle lumière dans les esprits , sans porter le fiel dans les cœurs ; ce que nous protestons de nouveau vouloir éviter malgré les reproches peu fondez que l'on nous fait d'avoir oublié nos promesses sur ce point.

Le parti des injures est d'ordinaire celui des

Pour le Pere Girard. V. 3

Causes désespérées. On n'y a recours que parce que les raisons manquent. On veut avoir à quelque prix que ce soit de l'avantage sur sa Partie ; & dans le désespoir où l'on est de pouvoir la vaincre par la force des preuves, on cherche à l'accabler par le poids des injures.

La Cause du P. Girard n'a pas besoin d'un pareil secours, elle se soutient assez d'elle-même par la force & par la multitude des raisons qui prouvent évidemment l'innocence de l'Accusé ; tandis que nos Parties ne peuvent manquer de succomber sous les contradictions perpétuelles où la défense du mensonge les entraîne nécessairement.

Nous n'ignorons pas d'ailleurs que nous avons l'honneur de parler devant un Tribunal auguste que la moindre liberté peut blesser, & qui après avoir balancé nos raisons, peut également peser nos expressions. Nous savons aussi que le public peut bien être amusé pendant quelques instans par des traits hardis & satyriques ; mais ayant une fois reconnu la surprise qu'on lui a fait, il déteste la satire & les injures, & demande des raisons, sur tout dans une Cause où il n'est pas moins de l'honnête-homme que du Chrétien de chercher la vérité de bonne foi & sans prévention.

Ainsi loin de nous attacher à répondre aux reproches que l'on nous a fait d'avoir composé un Roman, d'avoir publié des Libelles, d'avoir répandus des Chançons ordurieres & infâmes, nous dirons dans un seul mot, que c'est la procédure qui doit justifier laquelle des Parties a pour soi la vérité, & que nous désavouons hautement tout ce que l'on nous impute avec tant d'assurance. De pareils secours peuvent être nécessaires pour soutenir le crime & l'imposture,

mais l'innocence n'en a nul besoin.

Nous osons assurer d'abord, que rien n'est si facile à débrouiller & à fixer que la Cause du P. Girard & de la Cadiere. Mais pour y parvenir, il faut remettre les Parties dans les voyes dont elles se sont si fort écartées, & leur presenter, cette accusation telle qu'elle a été introduite dans la plainte. Il n'est plus temps de varier & d'en changer la nature.

La Magie qu'on impute au P. Girard est-elle un fait averé ? Montre-t'on évidemment que l'Obsession de la Cadiere est une réalité ? Conste. t'il enfin que c'est par le moyen de l'Art Magique du P. Girard que cette fille a été obsédée & possédée du Démon ? il n'est presque pas besoin d'en sçavoir davantage. On conclut sans peine à tous les crimes dont est capable un homme qui est en commerce avec l'Enfer.

Mais aussi est-il une fois clairement prouvé que le P. Girard ne fut jamais Magicien ? Toutce qui a paru de surprenant dans la Cadiere, n'a-t'il été en effet qu'une invention de la part de cette Fille, & une Scène impie qu'elle a voulu joüer aux dépens de ce qu'il y a de plus sacré ? Est-elle pleinement convaincuë d'avoir, de concert avec ses Freres, abusé pendant plus d'une année de la pieuse crédulité du P. Girard ? Enfin est-il manifeste qu'elle a voulu ensuite, secondée par le P. Nicolas, imposer dans un autre genre, non plus à son ancien Directeur, mais au public en contrefaisant la possédée ? A-t'on pour cela joint à l'abus des plus saintes Cérémonies, la profanation des Misteres de notre Foy ? De tous ces faits qui sont incontestables, dès-là que le P. Girard n'est pas Sorcier, il n'est point d'esprit attentif qui ne tire aussi-tôt cette conséquence : La Cadiere & ses Complices ne méritent

donc pas qu'on les croye sur divers crimes qu'ils imputent au P. Girard: Des gens chargez eux-mêmes de tant de forfaits, ne se sont pas fait scrupule d'y mettre le comble par de calomnieuses imputations: Il n'y a point de milieu où le Pere Girard est Sorcier, ou ses Accusateurs sont coupables des plus grands crimes, que nous n'aurions eu garde de relever, si leur manifestation n'étoit pas inséparable de la justification d'un Innocent.

A ce raisonnement si simple & si convaincant, nous ne voyons point ce qu'on peut opposer, car nous ne pensons pas qu'on veuille soutenir sérieusement, comme on l'a fait dans quelques Audiencies, & comme on l'insinuë dans la Réponse de la Cadiere à notre premier Mémoire, que la nature dans ses Trésors renferme des simples, capables de produire, non-seulement des visions en general, mais telles & telles visions en particulier, & d'autres effets qui paroissent aux yeux des ignorans être surnaturels, qui ont cependant leurs causes & leurs principes dans la Physique, & qui ont pû être employez pour operer toutes les merveilles & tous les faits extraordinaires qu'on a vû dans la Cadiere.

On sent bien que ce seroit la plus grande des visions que de vouloir faire fonds sur un tel système; & la maniere dont on a rejeté le breuvage indicatif donné à la Cadiere pour lui faire accuser le Pere Nicolas, montre bien que ce système ne fera jamais fortune. Il ne reste donc à nos Adversaires que le parti de la Magie. C'est là la baze & le fondement de toute l'accusation, qui devient insoutenable, & qui tombe, si ce fondement est détruit ou même ébranlé.

Or que le P. Girard soit Sorcier, on ne le prouve point, & on ne pourra jamais le prou-

Second Mémoire

ver. En voici deux raisons essentielles.

1°. Parce qu'il n'y a aucun Témoin qui dise lui avoir vû pratiquer des Enchantemens, l'avoir surpris à évoquer les Demons, ni même à opérer quelque chose de surprenant en quelque façon que ce puisse être. On n'a jamais rien vû d'extraordinaire en sa personne, ni stigmates, ni visions, ni devinations, ni en un mot aucune des marques auxquelles nos sçavans Adversaires ont prétendu qu'on pouvoit reconnoître un Sorcier.

2°. Parce qu'on ne prouve pas même que la Cadiere soit Sorciere ou possédée du Démon; puisqu'on n'a rien vû en elle qui surpasse les forces de la nature: Eh! qui peut s'empêcher de rire? Nous le repetons, deussions-nous encourir une seconde fois le reproche qu'on nous a fait de vouloir nous donner pour Esprit fort, en niant l'existence de la Magie, ce qui n'a pourtant jamais été notre pensée. Qui peut s'empêcher de rire, quand on nous vient débiter sérieusement qu'elle entendoit & parloit diverses langues, pour avoir dit, *Nego*, ou, *Non Credo?* Quand on prétend, contre le témoignage de tous les Médecins & l'expérience journaliere, que des convulsions réelles ou supposées sont des preuves de la possession du Démon; enfin quand on veut nous prouver qu'elle connoissoit & l'avenir & le fond des cœurs, comme si ces connoissances n'étoient pas réservées à Dieu seul.

Or encore un coup, si on n'a aucune preuve du Sortilege, ni par rapport au P. Girard, ni par rapport à la Cadiere; il s'ensuit nécessairement, que celle-ci est une fourbe insigne, capable des plus grandes impostures, non seulement par la fausse accusation d'Enchantement & de Sortilege, qu'elle a intenté au P. Girard;

mais encore parce qu'alors tout ce qu'on a vu dans sa personne, tout ce qu'on voit dans ses Lettres & dans ses Mémoires, n'est plus que fourberie, que profanation, que Sacrilege.

Mais parce que nous ne nous contentons pas de cette justification generale, quelque victorieuse qu'elle soit, & que nous nous proposons dans ce Mémoire de mettre l'innocence dans son plus grand jour, & de répondre aux difficultez qui ont pû faire quelque impression sur certains esprits, ou moins attentifs, ou prévenus : Dans la premiere partie de cette défense, nous établirons l'innocence de ce Pere, d'une part sur le caractère de Duplicité & de Fourberie de la Cadriere & de ses deux Freres, & de l'autre sur la sincerité, la bonne foi & la droiture des intentions du P. Girard.

Nous la prouverons cette fourberie. 1°. Par les Lettres de la Cadriere.

2°. Par les deux Expositions à M. le Grand Vicaire, & à M. le Lieutenant de Toulon.

3°. Par toute la conduite qu'elle a tenu depuis le Procès commencé.

4°. Par les faux Miracles qu'elle a supposés pour tromper le Public.

La bonne foi & la droiture du Pere Girard éclateront.

1°. Par le soin qu'il a apporté pour que les prétendues merveilles dont la Cadriere se van-
toit, fussent tenues secretes.

2°. Parce qu'il a conseillé à la Cadriere de consulter sur son état des personnes éclairées, & qu'il en a consulté lui-même.

3°. Parce qu'il n'a point été un Directeur complaisant pour cette Fille; qu'il ne pouvoit souffrir dans elle les moindres fautes, & qu'il l'en reprenoit très-severement.

4°. Parce qu'il s'est employé à faire recevoir la Cadiere dans le Couvent de Sainte Claire d'Ollioules, & qu'il n'a jamais pû souffrir qu'elle quittât ce Monastere, où elle prétendoit avoir été appelée par révélation Divine.

5°. Parce qu'il a abandonné la Direction de cette Fille, & souffert tranquillement qu'elle prit un autre Confesseur, dès qu'il s'est apperçû qu'elle l'avoit trompé.

Dans la seconde Partie nous répondrons aux différentes difficultez qu'on a proposées dans les Mémoires de la Cadiere & de ses freres, ou ce qui revient au même, nous répondrons aux raisons qu'on a apportées pour prouver :

- 1°. Qu'il étoit d'intelligence avec la Cadiere.
- 2°. Qu'il étoit Sorcier.
- 3°. Qu'il étoit Quiétiste.
- 4°. Qu'il étoit coupable du crime d'Inceste.
- 5°. Qu'il étoit coupable du crime d'Avortement.

Et nous conclurons enfin, que les calomnies dont on l'a chargé, ne peuvent être que l'effet d'un noir & détestable complot, dont nous apporterons les preuves.



PREMIERE PARTIE.

*Dans laquelle on établit l'innocence
du Pere Girard.*

Preuves de l'innocence du Pere Girard,
tirées des Duplicitez, Mensonges, Con-
tradictions & Fourberies de la Cadiere.

*La Cadiere convaincuë de Mensonge & de Four-
beries par ses Lettres, composées & écrites
par ses deux Freres.*

LA Lettre de la Cadiere dattée d'Aix le 19.
Mai 1730. commence ainsi: *A notre heu-
reuse arrivée à Aix qui a été le 19. du courant sur
les 10. heures du matin, je n'ai point balancé d'un
seul moment de mettre la plume à la main pour vous
donner de mes nouvelles.* Jamais elle n'a mis la
plume à la main, (pour user de son expression)
non pas même pour signer son nom. Comment
donc une Dévote, qui de son côté alloit à Dieu
de si bonne foi, & s'élevoit à une vertu aussi
sublime que celle qu'elle s'attribuë dans ses Let-
tres, a-t'elle été capable de ce mensonge, &
cela pour faire croire à son Directeur que les Let-
tres qu'elle lui écrivoit partoient de sa main?

Qui n'admira ici la hardiesse des Freres Ca-
dieres, de prétendre que le P. Girard devoit sça-
voir qu'elle n'écrivoit pas ses Lettres, mais que
c'étoit son frere l'Abbé? car à moins que d'être
effectivement sorcier, pouvoit-il faire autrement
que de prendre le caractère du Frere pour celui

de la Sœur, tandis qu'il reçoit par la Poste cette Lettre d'Aix, écrite de la main de l'Abbé, qu'il voyoit tous les jours au Séminaire: on ne peut contester qu'il ne dût alors croire que la Cadiere l'avoit écrite elle-même; & étant une fois dans cette persuasion si bien fondée, toutes les Lettres qu'il reçût ensuite du même caractère (car il n'en reçût d'aucun autre, comme ils l'avouent eux-mêmes) devoient nécessairement le convaincre que la Cadiere écrivoit elle-même toutes ses Lettres. Sur quoi on doit encore observer, que lorsque le P. Girard, pour se rendre aux pressantes sollicitations de M. l'Evêque, fut à Ollioules quelques jours après qu'il eût reçu les deux Exemplaires du Mémoire du Carême, écrit par les deux Freres; comme il ne connoissoit pas le caractère du Dominicain, il demanda à sa Sœur qui avoit écrit cette copie: Elle répondit qu'elle l'avoit écrite elle-même, & qu'elle se servoit, comme elle vouloit de deux caractères differens. Et pour mieux tromper le P. Girard, l'Ecclesiastique Cadiere dans les trois dernieres Lettres qu'il écrivit pour sa Sœur, imita ridiculement le caractère du Dominicain, comme Mrs. les Juges pourrout le reconnoître dans les Originaux qui sont joint à la procedure.

A la fin de la Lettre du 15. Juin elle ajoûte: *Ne soyez pas surpris si mon Frere l'Abbé ne vous remet point ma Lettre; je ne pûs la faire qu'hier au soir à cause de mes indispositions.* On voit par-là, 1°. Que c'étoit son Frere l'Abbé qui portoit ordinairement les Lettres de sa Sœur, qu'il avoit écrites lui-même, au P. Girard, sans avoir jamais dit, ni fait entendre à ce Pere, que c'étoit lui qui écrivoit ces Lettres, ainsi qu'elle en convient dans son interrogatoire, qu'on vient contre toutes les regles de l'ordre judiciaire, de donner au Public.

2°. Que la Cadiere & ses Freres employerent ces termes, pour persuader au P. Girard que ce n'étoit pas l'Abbé qui écrivoit ces Lettres: car voici ce que signifient naturellement ces paroles, & elles ne peuvent être prises dans un autre sens: mon Frere l'Abbé retourna hier à Toulon d'assez bonne heure, & comme je n'ai pu faire ma Lettre que le soir à cause de mes indispositions, vous ne devez pas être surpris s'il fut chez vous sans vous apporter cette Lettre. Nous osons les défier de répondre à toutes ces preuves de leur fourberie.

Dans la Lettre du 17. Août: *Vous pouvez pourtant vous assurer que je ne négligerai rien de mon côté, que je passerai même les nuits s'il est nécessaire, malgré mes incommoditez, pour vous donner entièrement la vie de celle qui ne devoit pas mériter vos atteptions.* Il s'agit ici du Mémoire du Carême. Or quel mensonge & quelle duplicité d'écrire qu'elle y passera les nuits, tandis que ses Freres qui ont écrit ceci, avoient à present que leur Sœur ne sçavoit pas écrire, & qu'elle s'est toujours servie de leur main. Le moyen que le P. Girard n'y fût pas trompé, & qu'il ne crût que cette Fille travailloit effectivement à ce Mémoire.

Dans sa Lettre du 8. Août, elle écrit: *Ce matin on m'a donné une Medecine qui m'a tellement épuisée & bouleversée, qu'elle m'a causé un crachement de sang qui m'oblige de garder le lit.* Autre imposture: car comment ses Freres, qui n'étoient pas dans sa chambre, auroient-ils pu écrire cette Lettre? Rien n'est si singulier que la réponse que fait à cette difficulté le P. Cadiere dans son Mémoire page 20. *La Demoiselle Cadiere disoit: je suis au lit, dans le même sens, qu'elle dit en commençant la Lettre: je vous écris.*

celle-ci ; il est pourtant de fait qu'elle n'écrivoit point, puisque, comme nous l'avons déjà fait observer, elle sçait à peine écrire son nom. D'où il suit seulement en bonne Logique, que ce Reverend Pere a écrit contre la verité deux fois au lieu d'une : & voilà comme il prétend se tirer d'affaire. Il auroit, ce semble, été plus prudent de passer cette difficulté sous silence, comme on en a passé tant d'autres, & s'étendre un peu plus à nous expliquer tant d'obscuritez dont sa défense est remplie ; à nous faire comprendre par exemple la difference qu'il faut mettre entre les démarches & les actions de quelqu'un : *Les démarches sont bien souvent équivoques*, nous dit-on, page 12. du Mémoire, *mais les actions ne le sont jamais. L'un explique l'autre, & ce n'est que par ce concours, qu'on peut fixer les preuves.* Que veut-on nous dire ? Sont-ce des démarches, ou des actions de fourberies que nous lui reprochons ? Il n'importe quel nom on leur donne, elles n'en seront pas moins réelles. Peut-on en effet ne pas le reconnoître, & par tout ce que nous venons de dire, & par ces réflexions naturelles auxquelles ni lui, ni son frere n'ont pas répondu, ayant même évité de les rappeler dans leurs Mémoires, & dont nous voulons bien leur rappeler le souvenir, en les plaçant dans tout leur jour.

Qu'ils expliquent, s'il leur est possible, comment leur sœur sçachant écrire, quoi qu'assez mal, puisqu'elle a donné au Pere Nicolas permission par écrit de reveler sa confession, même devant les Juges, n'a cependant jamais écrit elle-même à son Directeur le moindre billet, quoi-qu'ils s'écrivissent si souvent, & que cette faveur a été réservée pour le Pere Nicolas. Qu'ils nous apprennent d'où vient ce mystere, de ne jamais adresser des lettres au Pere Girard écrites de la

main du Dominicain, quoiqu'il prit la peine de les écrire le premier. Que signifie cette affectation si incommode, de faire copier ses lettres par son frere l'Abbé? N'est-il pas évident que s'ils avoient agi de bonne foi, & qu'ils n'eussent pas voulu persuader au Pere Girard que toutes ces lettres étoient écrites de la propre main de leur sœur, ils lui auroient envoyé ces lettres, tantôt écrites de la main du Pere Dominicain, & tantôt de celle de l'Abbé, sans avoir recours, ainsi qu'ils ont fait, à tant de précautions, tandis qu'ils n'avoient, selon eux, d'autre part à ces Lettres, que celle de les écrire & de les porter. Qu'ils nous instruisent d'où vient que leur sœur sçachant si bien signer son nom, puisqu'elle l'a signé si souvent dans la procédure, elle n'a jamais signé une seule lettre? Messire Cadriere nous répond que sa sœur le prioit de les signer. Voilà qui est bon pour quelquefois, si l'on veut, mais de n'en signer jamais aucune; certainement il y avoit du mystere, & du mystere d'iniquité. Ajoutons à toutes ces preuves, sa réponse au cent troisième interrogatoire, dans lequel elle avoué n'avoir jamais dit au Pere Girard, que c'étoient ses freres qui écrivoient ses lettres; & dans sa Réponse au cent unième interrogatoire, elle convient d'avoir feint devant ses compagnes, d'avoir écrit la lettre du 19 Mai 1730. dans la vuë apparemment que le Pere Girard ne fût pas instruit qu'elle étoit écrite de la main de son frere. Continuons encore à parcourir les autres impostures dont les Cadieres sont convaincus par les lettres seules de leur sœur,

Lettre du 22. Juin d'Ollioules. *A peine eût-il prononcé ces paroles, que je me vis tout à coup le visage tout couvert de sang, mes deux mains percées à jour, mes playes, soit des pieds, soit du côté, qui répandoient une grande quantité de sang. Nous ne*

nous arrêtons pas à remarquer que personne n'a jamais vû le sang couler de ses playes, si ce n'est le Pere Nicolas ; mais nous prétendons qu'elle-même, ni ses deux freres ne soutiendront jamais sérieusement qu'elle ait eu les deux mains percées à jour. Il doit résulter de la procédure (& c'est encore un fait de notoriété publique) que la Cadiere n'a jamais eu des playes aux mains ; mais qu'on y voyoit seulement quelquefois un point rouge sans aucune playe, loin qu'elles fussent percées à jour. Quant aux playes des pieds, elles n'eurent jamais que la profondeur d'un écu.

Lettre du 3. Juillet. *En sorte que me trouvant incapable de pouvoir communier avec la Communauté, lui-même (Notre-Seigneur) daigna le faire d'une maniere digne de lui.* Dira-t'on que c'est le Diable qui la communia ? Il n'y eut en cela ni miracle, ni diablerie ; ce ne fut donc de la part de la Cadiere qu'une imposture sacrilege.

Dans la lettre du 22. Juillet à laquelle le Pere Girard répondit le même jour, elle dit : *Vous sçavez que je suis obligée de manger gras le Vendredy & le Samedy, par l'impossibilité où je suis de manger maigre à l'avenir ; ce qui doit vous montrer la volonté du Seigneur. On me presse de vous dire que puisque vous voulez des miracles, vous en aurez pour vous assurer sur ce sujet.* Il y a ici une imposture & une irreligion : car elle prétendoit que c'étoit par miracle qu'elle ne pouvoit pas avaler le maigre ; & sur ce faux miracle, elle faisoit gras les Vendredys & les Samedys. C'est sur cela que le Pere Girard lui répondit : *Vous êtes une inconstante ; ce seroit bien pis, si vous deveniez gourmande.* Paroles auxquelles les défenseurs de la Cadiere ont donné un sens si affreux contre le sens naturel qu'elles présentent à l'esprit, puisque l'inconstance que le Pere Girard lui reproche, est le desir de sortir du Monastere

Monastere dans lequel elle ne s'étoit renfermée que depuis environ un mois ; & la gourmandise , de ce qu'elle feignoit de ne pouvoir supporter le maigre pour avoir occasion de faire gras.

Lettre du 24. Juillet. On m'a promis , comme je vous l'ai déjà écrit, que puisque vous vouliez des miracles , vous en auriez pour vous convaincre de votre peu de foi. Le Pere Girard étoit donc , ainsi qu'il s'en est expliqué dans ses réponses, bien souvent dans le doute : Mais, que vous auriez la douleur de me voir toute convertie de playes affreuses & extraordinaires , auxquelles la Medecine sera aveugle , & que ma seule sortie d'ici diffusera dans le moment. Ce n'est pas l'esprit de Dieu qui lui promettoit ce miracle qui n'arriva jamais : ce n'est pas non plus le Démon du Pere Girard, qui, comme les Défenseurs de nos Parties sont forcez d'en convenir , ne voulut jamais entendre à la laisser sortir du Couvent, où elle étoit entrée par révélation , à ce qu'elle disoit. C'est donc uniquement l'esprit de mensonge & d'imposture qui la fait parler.

Lettre du 9. Août. Il n'y a aucune partie de mon corps qui ne soit attaquée de son incommodité : c'est ici sans doute, mon cher Pere ; le temps qui s'approche pour vous convaincre de ce que vous demandez. Aussi vous aurez tout le loisir d'en voir des preuves telles que vous souhaitez. Continuation du mensonge précédent : Elle prétend que le miracle promis va s'operer , mais il n'arriva jamais.

Lettre du 15. Août. A l'égard de mes souffrances depuis votre départ, je vous dirai ici en peu de mots , que je ne crois pas que l'on puisse souffrir dans l'enfer tout ce que j'ai enduré & senti. Un feu inferieur sembloit me devorer & me consumer avec la même activité & la même force que celui de l'enfer peut produire sur l'ame des damnez ; car à tout moment je me voyois mourir & revivre sans cesse pour subir des

peines & des tourmens plus cruels , qui me déchiraient toutes les entrailles. On supplie Messieurs les Juges d'observer que nous ne ramassons pas ici des visions de la Cadriere : car quoi qu'elles ne renferment pas moins d'impostures que le reste, on pourroit pour l'excuser, avoir recours à l'imagination échauffée ou blessée d'une fille. Ce sont des faits dont elle devoit connoître elle-même la fausseté, aussi-bien que ses freres qui les écrivoient, s'ils n'aideroient pas à leur sœur (ainsi qu'il est à croire) à les inventer. On voit bien qu'elle ne s'explique ainsi dans ses lettres, que pour exciter la compassion du Pere Girard, & le porter à consentir à ce qu'elle sortit du Monastere. Il faut que ce Pere ne fût pas, comme on le prétend, fort passionné pour elle : car il la menaçoitoujours de la quitter, si elle sortoit du Monastere, où elle disoit que Dieu par miracle l'avoit appelée.

Lettre du 26. Août. Si j'y avois donné quelque lieu par ma faute, je m'en consolerois aisément ; mais tandis que je suis sûre que je n'ai rien donné à personne qu'à vous seul. Il s'agit du Mémoire du Carême que le Pere Cadriere, comme il l'avouë, avoit donné à M. l'Evêque dès le 19. ou 20. de ce mois. Peut-on voir une imposture plus sensible & mieux marquée ? Mais poursuivons. Pour ce qui regarde mon frere le Jacobin, je sçai qu'il avoit dressé & tiré un Mémoire de certains faits dont il avoit été témoin, & dont je lui avois donné connoissance. Il pourroit se faire qu'il en eût parlé, & qu'il les eût revelez à M. l'Evêque ; mais je suis plus que convaincue que le Mémoire qu'il en a fait n'est jamais sorti de ses mains : & pour preuve de ce que je vous avance ici, c'est que je défie telle personne que ce soit de la Ville, de pouvoir vous en produire un seul mot qui soit écrit de sa main, tellement je connois son écri-

ture. Vous auriez pû ne pas vous précipiter si fort sur ce sujet, il vous étoit facile de vous en éclaircir auprès de moi, & vous auriez reconnu évidemment la fausseté dont on a voulu me noircir, aussi-bien que mon frere dans votre esprit. Au reste, la chose est faite... je me contente d'avoir été une victime innocente sur ce fait dont vous m'avez accusé avec si peu de charité.

Le Pere Girard depuis le 21. avoit entre ses mains le Mémoire du Carême écrit de la main du Pere Jacobin. D'où l'on peut voir avec quelle hardiesse elle avance ce mensonge, & prétend que c'est le Pere Girard qui a tort. Comment le Pere Cadiere pouvoit-il prêter sa main à tant d'impofitures qu'il ne pouvoit ignorer? Doit-on être surpris après cela que le Pere Girard qui la croyoit une Sainte, ait enfin ouvert les yeux.

La Lettre du 1. Septembre. *Toute cette nuit je l'ai passée dans les pleurs & dans les gémissemens. Je me suis sentie portée à prendre deux fois la discipline avec une telle véhémence, que j'en ai tiré le sang avec abondance; j'ai été encore plus loin, je me suis laissée aller jusqu'à avaler des choses que l'honnêteté & le respect que je vous dois ne me permettent pas de vous détailler. Je crois n'en avoir jamais assez fait pour reparer ma faute.* La Cadiere n'a qu'à choisir: ou elle ment ici, où elle n'est rien moins que Quietiste. Mais l'un & l'autre est veritable en un sens, c'est-à-dire que c'est ici un mensonge criant, & que pourtant elle ne l'auroit pas dit ce mensonge, si elle eut été Quietiste, & si on ne l'avoit pas élevée dans les sentimens de pénitence & de l'amour de la mortification: sentimens tout-à-fait opposés au prétendu Quietisme.

Rapportons encore ce qu'on lit dans cette même Lettre du 1. Septembre pour la justification de celle de la Guiol du 30. Août, sur laquelle contre le sens que les termes dans lesquels elle

est conçûe, presentent naturellement à l'esprit. & l'évidence même de la chose, on a fait un si affreux commentaire. Voici de quoi confondre le glossateur. *Vous aurez la bonté*, écrit-elle, *de dire à Mademoiselle Guyot, que je n'ai pas pû lui écrire à cause de ma foiblesse, & vous aurez la bonté de lui dire de bouche ce que je ne puis lui dire par Lettre, qui est, que je suis mortifiée des scandales que je lui ai donné, & de toutes les fautes que je puis avoir commises à son égard. Priez la, s'il vous plaît, de se joindre à mes prieres, pour en recevoir le pardon.* Il s'agissoit de l'imposture qu'elle avoit écrite au Pere Girard dans la lettre du 26. Août dont nous venons de parler. C'est de cette faute dont le Pere Girard avoit été si consterné, & dont la Cadriere dit dans cette Lettre & dans les deux suivantes, qu'elle fait de terribles pénitences, afin d'apaiser ce Pere, & de le porter à continuer ses soins pour la diriger. On n'a qu'à voir ses trois lettres du mois de Septembre. pour s'en convaincre.

Lettre du 5. Septembre. *J'ai eu le malheur jusqu'à present, selon que vous me dites, elle n'a pas de l'humilité plus qu'il ne faut, d'agir dans la vue de plaire aux créatures. Pour le present, par la grande misericorde de Dieu, je me trouve disposée à devenir le jouët, la fable & la dérision de ces créatures dont j'aurois pû rechercher l'estime. Quelle duplicité? Mais toutes les Lettres ne sont autre chose. Elle impose ainsi à la verité, pour engager le Pere Girard à reprendre sa direction; mais ce Pere ne prenoit plus alors le change.*

Lettre du 9. Septembre. *Quant à mon corps, il est réduit dans un état digne de larmes. Chaque partie a sa douleur & son tourment. Le disloquement de tous mes os, les douleurs d'une personne que l'on taille de la pierre, une descente de boyaux accompagnée de maux de tête affreux; en un mot des incisions toutes,*

particulieres que l'on fait sur tout mon corps, ne sont qu'une foible expression des maux & des peines que je souffre. Le Pere Girard étoit bien cruel de ne se pas rendre à une si terrible pénitence. C'est qu'au fond il ne croyoit pas, & il avoit raison. A-t'on jamais vû de plus grossieres impostures? Il faut avouer que le Pere Cadiere figure ici pitoyablement. Quand il n'auroit été que le Secretaire de sa sœur, comme il le prétend, personne ne pensera qu'il fût si simple que de la croire, & l'on sera convaincu qu'ils devoient bien rire ensemble en faisant semblant de pleurer.

Et plus bas elle dit. *En effet Jesus & sa Croix feront toujours ma consolation & mon partage, toute autre chose ne me sera indifferente & méprisable. Adieu donc ici créatures, pere, mere, parens & amis, vous ne me serez plus rien; je ne vous connoîtrai plus que pour me souvenir de Jesus crucifié; je ne mettrai plus ma confiance aux hommes, Jesus lui seul sera à l'avenir mon soulagement, mon esperance, mon usage, mon tout. Jamais ni mépris, ni affronts, oublis, confusions, humiliations, abandons, ni délaissemens, ni tentations, même les plus fortes, ne me feront perdre de vue l'amour de la Croix: Elle seule sera toujours l'objet de mes vœux & de mes desirs. Qui croiroit qu'avec de si beaux sentimens (si elle les avoit eu dans le cœur) elle dût sortir du Couvent cinq à six jours après, comme elle fit? Mais qui pourroit comprendre qu'on ait pû citer une pareille lettre à l'Audience pour prouver le Quietisme de la Cadiere avec son Directeur.*

Mais finissons ces extraits des lettres qui ennuyeroient un Lecteur déjà convaincu de l'esprit de fourberie qui animoit la Cadiere; quoiqu'on vetuille nous la donner pour une fille d'une innocence & d'une simplicité sans égale, & les freres qui ont écrit tant de mensonges, pour des mode-

les de candeur & de probité.

*La Cadriere convaincuë d'Imposture . d'Absur-
dité & de Contradiction , par ses deux
Expositions.*

En rapportant , ainsi que nous allons faire , les termes dans lesquels l'exposition de la Cadriere faite devant le Lieutenant se trouve conçue , & en rappelant certains endroits du procès verbal dressé par le Grand Vicaire de Toulon , nous avoions de bonne foi que nous n'en garantissons pas en toute maniere la fidelité ; car il est réservé au Défenseur de la Cadriere d'user d'un ton affirmatif , en parlant de l'interieur d'une Procédure criminelle , & il n'y a que l'avantage d'en avoir sous ses yeux l'original , qui puisse inspirer une pareille assurance. Quant à nous , nous avouons de bonne foi , que par rapport à la plainte de cette fille devant le Lieutenant de Toulon , nous n'avons d'autre ressource que de nous en tenir à ce qui en est rapporté dans la page 12. & suivantes du Mémoire de la Cadriere , dont nous ne garantissons pas la fidelité ; & par rapport au procès verbal dressé par M. le Grand Vicaire , nous ne pouvons nous confier qu'à l'écrit qui a paru depuis longtemps sous ce titre dans le public , & dont les interrogatoires qu'on a fait imprimer nous fournissent des lambeaux , & nous en rappellent la memoire.

Elle y dit d'abord que dans ses révélations qu'elle attribue au Démon & au souffle du Pere Girard , elle voyoit ce qui se passoit à cent lieues d'ici , qu'elle découvroit le fond des consciences , & que deux fois elle a été élevée en l'air , même devant des témoins.

Il y a ici deux mensonges évidens; elle ne pouvoit pas voir le fonds des consciences par le secours du Démon à qui ce secret est absolument inconnu, aussi - bien que l'avenir qu'elle dépose néanmoins avoir aussi connu, ainsi qu'il est porté dans ses Réponses aux 24. & 25. Interrogats, & dans la plainte à M. le Lieutenant, où elle dit, *que le Diable dans cet état d'obsession lui faisoit voir le fond des consciences de plusieurs personnes . . . prédisant même des choses qui arriveroient à l'avenir.* Quant à ce qu'elle ajoute qu'on l'a vûe élevée en l'air, il n'y a personne assez simple pour le croire; & quoi- qu'elle dise ici que ce fait si extraordinaire s'est passé en présence de témoins, elle n'en a produit aucun qui ait exposé un pareil fait. Parlant des fameuses Polices du Vaissseau dans la Mer noire, elle ajoute dans sa Réponse au 38. interrogat & dans son exposition, que pour la punir de quelque infidélité, ces Polices disparurent sans qu'elle pût les montrer au Pere Girard, ce qu'elle attribua à une punition de Dieu. Or quelle extravagance! Si c'étoit le Démon, comme elle le prétend, qui avoit fait venir ces Polices dans sa cassette, pourquoi auroient-elles disparu en punition d'une infidélité & d'une faute legere? Cette conduite est trop opposée aux opérations du Démon, mais quel blasphème! Après avoir mis le Démon en jeu, de vouloir que Dieu contribuë à cette opération de Satan.

Dans sa plainte devant le Lieutenant elle dit, *que le Pere Girard étoit Sorcier, qu'il avoit fait pacte avec lui, le Démon, depuis 40. ans, à condition qu'il seroit un grand esprit, & lui donneroit le don de la Prédication, moyennant quoi il lui donneroit autant d'ames qu'il pourroit.* Quelle absurdité! Le Pere Girard n'auroit eu que dix ans lorsqu'il fit ce Pacte, d'ailleurs insoutenable & inouï jusqu'à

cette heure. Le Démon y auroit bien plus perdu que gagné ; car de tant d'ames que le Pere Girard a touchées & converties par ses sermons, c'est ici la seule dont le Démon auroit profité. Il doit résulter du Verbal d'Accedit, qu'elle prétend avoir reçu une Croix de Notre Seigneur J. C. qu'elle trouva en s'éveillant après sa vision de la vraie Croix de J. C. & elle ajoute qu'ayant encore demandé une Croix à N. S. comme la premiere, elle en trouva effectivement une dans sa cassette. Comment a-t-on pû nier dans sa Réponse au Mémoire du Pere Girard la découverte de cette seconde Croix ? Mais la Cadiere ne dit pas ici, ce qui est pourtant très-veritable, qu'elle étoit sous la conduite du Pere Nicolas, quand elle reçut de Dieu cette dernière Croix, qu'on fit passer pour la même que la premiere, qu'elle avoit donnée au Pere Girard, & que l'on porta à M. l'Evêque. Or outre l'imposture toute visible qu'il y a, à dire que le démon donne ainsi des Croix, lui qui abhorre sur toutes choses cet instrument de notre rédemption ; Que veut dire la Cadiere, lorsqu'elle prétend que s'étant adressée à Dieu pour lui donner une autre Croix, il la lui fit trouver dans sa cassette ? Donc ce n'étoit pas le Diable qui lui avoit donné la premiere, comme elle assure qu'il lui donna la seconde ? voilà par consequent quelque chose de plus qu'une simple vision qui ne vient pourtant pas du Diable. Quelle imposture, & quelle affreuse contradiction, de prétendre comme on a osé l'avancer, que le Pere Girard pourroit bien lui-même avoir mis cette Croix sur son lit ; c'est chercher inutilement une défaite après coup. Car 1°. l'on ne peut prêter à la Cadiere un langage different de celui qu'elle a tenu. 2°. Le Pere Girard lui auroit donc aussi fait venir la vision de la Croix de J. C. 3°. Ce Pere n'étoit

n'étoit pas la nuit dans la chambre de la Cadiere qui couchoit avec sa mere , ni le matin à son réveil. 4°. Quelle explication donnera-t'on à la seconde croix qu'elle reçut, lorsqu'elle étoit sous la direction du Pere Nicolas ?

On lui fait dire au Grand Vicaire , lorsqu'elle ne continuoit pas, elle crachoit du sang abondamment , & qu'elle en crachoit de même les jours qu'elle communioit : comment accorder cette réponse avec sa lettre du 11. Juin au Pere Girard, où elle dit : *La privation de la sainte Eucharistie qu'on ne veut point m'accorder tous les jours, ce qui seroit pourtant l'unique soulagement tant de mon ame que de mon corps, me jette dans une agonie continuelle & mortelle, accompagnée d'un crachement & d'une perte surabondante de sang qui me fait frémir.* Peut-on voir une contradiction plus marquée ?

Dans son exposition elle attribue le commencement de ses Visions à un souffle que le Pere Girard jeta sur elle : ce qui n'arriva , à ce qu'elle raconte , que plus d'un an après qu'elle fut sous sa direction , ne lui étant encore rien arrivé d'extraordinaire.

Il est pourtant certain , & c'est un fait qui doit être prouvé par la procedure , & en quelque maniere avoué par la Cadiere dans ses Réponses aux 7. 8. 9. 10. Interrogats, qu'elle a dit plus de cent fois, que quelques jours après que le Pere Girard fut arrivé à Toulon, comme elle le rencontra une fois par hazard, elle eut une vision par laquelle on lui faisoit comprendre que c'étoit là l'homme que Dieu lui destinoit pour son Directeur , & qu'elle vit distinctement ces paroles sur la tête de ce Pere : *Ecce homo.*

De plus, il doit être aussi prouvé par la procedure, qu'elle a dit souvent à ses Amies, qu'

quelques années avant que le Pere Girard fût à Toulon, Dieu lui avoit revelé son nom de Jean-Baptiste, en l'assûrant qu'il l'enverroit pour être son Directeur,

Elle assûre dans la onzième réponse, que toutes ces visions ont cessé par l'effet de l'Exorcisme du Pere Nicolas, qui fut fait sur la fin de Septembre; & cependant elle dit que la nuit du 16. au 17. Novembre, le Pere Girard lui fut représenté dans sa chambre, ce qui la fit tomber dans des états convulsifs, Quelle supposition que cette apparition du Pere Girard ! Le Pere Nicolas n'avoit donc pas été si habile à chasser le Diable, On voit bien que c'est ici une invention, pour donner aux esprits credules quelque raison de ce retour de possession qui a été si fatal au Pere Girard. Mais il faut avouer que les Auteurs de cette scène publique n'étoient pas fort seconds en invention; car l'Allemand apporte la même raison du personnage qu'elle joua ce jour-là avec la Cadiere; c'est elle-même qui nous l'apprend, en disant que l'Allemand la mere étant allée le 17. Novembre se confesser aux Carmes, elle crut voir le Pere Girard, & qu'alors elle se sentit prise de tous ses sens, & qu'elle vint dans la maison de la Cadiere, où elle tomba dans les mêmes accidens. Le Pere Nicolas est bien malheureux, qu'il faille que ce soit chez lui que pareilles visions prennent à ses Pénitentes, & qu'elles sortent de son Couvent pour donner au public pareil spectacle. Mais pour soutenir, ainsi qu'il fait, qu'il n'y a aucune part, il n'auroit pas dû s'y trouver, & y jouer le premier rôle.

Ayant d'abord répondu qu'elle n'a aucune raison de se croire obsédée, elle dit ensuite en se contredisant grossièrement, que c'est le Pere Girard qui l'a obsédée, & l'a forcée de recevoir un

état d'obsession, & elle continue sur cette simple demande, à attribuer à ce Pere toutes les infamies que chacun sçait, & qu'on a affecté de rendre publiques, en mettant au jour l'exposition de cette fille.

Elle fixe le commencement de son obsession depuis environ trois mois, lorsqu'elle étoit encore dans sa maison de Toulon, & avant qu'elle se retirât au Couvent des Claristes d'Ollioules; ce qui est une contradiction bien sensible. Car ou ces trois mois doivent se prendre du jour auquel elle fait son exposition, qui fut le 18. Novembre, & alors le commencement de son obsession tomberoit environ au milieu du mois, lorsqu'elle étoit dans le Couvent d'Ollioules, & non pas à sa maison, comme elle le dit; ou ces trois mois doivent se compter avant qu'elle allât à Ollioules; & comme elle s'y rendit le 6. de Juin, les trois mois auparavant remonteroient jusqu'au commencement du mois de Mars.

Ce qui ne peut s'accorder avec l'autre imposture qu'elle avance dans son Mémoire sur la sœur Remusat, où elle dit, *quelques jours après ayant appris la mort de la sœur Remusat par la voye de mon Confesseur, ce qui me verifioit évidemment les connoissances que le Seigneur m'avoit données quelque temps auparavant sur ce sujet...* Elle m'accorda dans le moment la délivrance entière d'un état d'obsession dont j'étois tourmentée depuis environ quatre mois.

La sœur de Remusat mourut le 10. de Février. Donc son état d'obsession finit alors, & finit entièrement; comment donc dans son exposition assure-t-elle le contraire? Et comment l'ayant assuré si positivement, prétend-elle attribuer à la continuation de cet état d'obsession & au Démon même les visions, les extases & les faits prétendus

miraculeux dont son Carême est rempli, & qu'elle n'a éprouvé que depuis la délivrance de son état d'obsession.

Elle dit dans ses deux expositions, qu'elle s'est trouvée dans une cessation de toute priere, & cependant son mémoire du Carême ne parle que de prieres & d'oraisons. Toutes ses lettres marquent la même chose, & sur tout qu'elle récitoit l'office, assistoit à tous les exercices de la Communauté, prioit pour les uns & pour les autres. Nous n'en rappelons pas ici les endroits en particulier, parce que nous serions infinis, & qu'on ne peut parcourir ces écrits sans s'en appercevoir d'abord.

Le sieur Official lui demande si elle ne sçait pas que certaines personnes ont pratiqué des Dévotes du Pere Girard, pour leur faire dire qu'elles étoient obsédées : elle répond qu'elle n'en sçait rien. Cependant c'est chez elle & en sa présence, que le Pere Nicolas a sollicité conjointement avec elle, la Batarel, l'Allemand & la Reboul de convenir qu'elles étoient possédées ; c'est ce qu'elle a avoué depuis dans ses réponses aux 135. & 136. Interrogats ; & c'est ce qui doit résulter des dépositions de ces femmes.

Nous serions voir de plus grandes contradictions & des impostures encore plus criantes, si nous pouvions nous résoudre à examiner à fond ce tas d'ordures dont ses deux expositions sont remplies. Il nous suffira d'en remarquer quelques-unes qui prouvent toujours évidemment qu'elle n'étoit pas à 19. ans dans l'innocence de mœurs de personnes de sept ans, comme elle l'a dit dans ses Réponses aux 62. & suivans Interrogats. Jamais fille la plus corrompue eût-elle osé s'expliquer comme elle fait ? Dans un endroit elle dit qu'elle perdit l'usage de ses sens, en sorte qu'elle

demeura sans connoissance par les enchantemens du Pere Girard, & cependant elle raconte ensuite les moindres particularitez de ce qui se passa entre eux deux, comme auroit pu le faire la personne du monde la plus à elle-même, & la plus attentive à tout ce qui se passe.

Elle ose avancer que pendant les plus grandes infamies, elle étoit ravie pourtant, & charmée par des sentimens tous divins, puisque toutes les fois que ce Pere la touchoit, elle recevoit des grâces & des faveurs. A-t-on jamais rien vu de si horrible ? On voit bien ici, comme nous l'avons dit dès le commencement, la nécessité où l'on est de recourir à la magie du Pere Girard ; mais on y découvre bien aussi les impostures de cette fille ; car en supposant même le Pere Girard sorcier, qui pourroit croire que Dieu permet au Démon de séduire ainsi les âmes sans qu'il y eût de leur faute ; si cela étoit que deviendroient sa bonté & sa sagesse infinie ?

Appliquons cette même réflexion à ce qu'elle rapporte du souffle du P. Girard dans son exposition devant le Lieutenant. Quand elle étoit au Confessionnal, le P. Girard lui ordonnoit de souffrir son souffle, bien qu'elle tâchât d'y résister autant qu'elle pouvoit, parce qu'au plus elle recevoit, au plus elle étoit passionnée pour lui, & transportée à l'embrasser. C'est bien ici encore où la magie est absolument nécessaire ; mais ne nous arrêtons pas à cette réflexion qui viendrait à chaque pas. Si la Cadrière avoit fait précéder ce souffle par quelques libertés criminelles qu'elle auroit souffertes volontairement, elle y auroit donné quelque couleur, quelque apparence, au moins à l'égard de ceux qui n'ont pas tant de répugnance à croire aux Sortilèges. Mais étant alors dans un état de sainteté aussi élevé qu'elle le prétend, il faut lui remettre devant les yeux que Dieu n'abandonne pas ainsi des

ames qui sont à lui, & qui le servent de bonne foi & dans la simplicité de leur cœur, dans le temps même qu'elles font leurs efforts (comme elle assure qu'elle faisoit) pour ne pas se laisser séduire.

De plus, si ce souffle étoit une fois admis, quelle horrible conséquence contre un Sacrement qui est la destruction du péché, & le fleau du Démon ! Une Pénitente se verroit exposée à perdre malgré elle ce qu'elle a de plus cher devant Dieu & devant les hommes ; & un Directeur verroit sa réputation, son honneur & sa vie même entre les mains de toute personne qui voudroit le perdre.

Nous ne relevons pas ici les autres contradictions qui se trouvent dans les expositions de la Cadiere. Ce que nous venons de dire est plus que suffisant pour ôter toute créance à ce qu'elle a pu avancer, quand même elle auroit composé son histoire avec plus d'art. Nous nous réservons seulement de faire voir ailleurs la contradiction de la date qu'elle met au prétendu inceste qu'elle impute à son Directeur ; elle le fixe à son retour du voyage d'Aix. Quoi qu'on se soit efforcé d'obscurcir ce point essentiel à cause de l'équivoque du mot, *auparavant*, du moins est-il bien certain, & on ne sçauroit le nier, qu'elle rapporte le breuvage donné pendant huit jours après son retour du voyage d'Aix, c'est-à-dire après le 23. de Mai, ce qui est plus que suffisant pour faire tomber tout son système.

Contradictions & impostures dans lesquelles la Cadiere est tombée depuis qu'elle a intenté ce Procès au Pere Girard.

Puisque la Cadiere par une conduite jusqu'ici

sans exemple, vient de donner au Public ses réponses personnelles à l'interrogatoire prêté par-devant Messieurs les Commissaires, il est inutile de nous étendre ici à en faire sentir toutes les contradictions & les mensonges dont ces réponses sont remplies, même celles qu'elle fit avant sa rétractation. Elles sont trop sensibles & trop fréquentes pour que nous nous y arrétions; nous remarquerons seulement, 1°. qu'elle avouë avoir eu la vision dans laquelle il lui fut dit que le Pere Girard étoit l'homme que Dieu lui destinoit, & de l'avoir eu au commencement qu'elle s'adressa à lui, c'est-à-dire plus d'un an avant le souffle & l'état d'obsession auxquelles elle attribue ses visions. 2°. Qu'elle soutient hardiment avoir crû & croire encore que la différence des sexes ne venoit que de celle des habits. Or peut-on ne pas voir la contradiction qu'il y a entre cette simplicité qu'elle affecte, & tout ce qu'elle raconte dans ses deux expositions? 3°. Qu'elle a nié que son frere le Dominicain eût jamais écrit la minute de ses Lettres, & ces minutes sont cependant jointes à la procédure.

Elle s'est plaint dans ses Requêtes imprimées, que le P. Girard lui avoit fait donner un breuvage dans le Monastere des Ursulines de Toulon, pour la faire retracter de l'accusation qu'elle avoit formée contre lui; on voit assez la grossiereté de cette accusation criminelle & capitale, dont Messieurs les Juges ont déjà senti toute l'absurdité. Voyant ensuite que ce breuvage indicatif d'une nouvelle espèce excitoit l'indignation du Public, elle a prétendu s'être retractée, c'est-à-dire s'être déclarée coupable de calomnie & de parjure, & s'être exposée à se perdre elle-même de réputation, & à être sévèrement punie, seulement à cause des violences qui lui furent faites par les Dames Ursu-

fulines de Toulon. Comme elle n'a pû expliquer quelle espece de violences ces Religieuses lui ont pû faire, ce qu'elles lui ont dit, ce qu'elle a souffert de leur part; qu'elle n'a jamais pû en apporter ni dans ses Requêtes, ni dans ses Mémoires, aucune preuve, pas même aucun indice; elle a encore changé de langage en imputant ces mêmes violences à des personnes d'autorité, qui par les devoirs attachés au Ministère qu'ils exercent, auroient eux-mêmes dû en arrêter le cours. Quelle temerité! quelle insolence! rien n'est donc plus à l'abri de ses impostures.

Mais pour faire toujours mieux connoître le caractère de cette fille, il n'y a qu'à rappeler en deux mots ses variations dont elle a instruit elle-même le Public. D'abord avec le plus grand appareil elle accuse le P. Girard de cinq à six crimes capitaux dont chacun seroit capable de le faire condamner au feu. Tout est médité d'avance, tout est concerté pour cette détestable calomnie, comme nous le ferons voir bientôt. C'est sous la Religion du serment qu'elle soutient cette accusation pendant longtemps. Voilà le Pere Girard perdu de réputation, regardé par tout le Royaume comme le plus infame des hommes; le voilà exposé aux plus horribles tourmens; & par qui? Par cette fille pour laquelle il avoit pris tant de peines, & s'étoit donné tant de soins. Elle ose bien soutenir cette vuë de sang froid; & si elle avoit pû trouver plus de faux témoins, c'en étoit fait de ce Pere, & toute sa vertu n'auroit pû le protéger.

Mais la Providence toujours adorable, même dans tout ce qu'elle ne fait que permettre, lui ménageoit des ressources auxquelles il ne se seroit jamais attendu. On représente à la Cadiere sa Lettre du 24. Juillet, qui répond à celle du 22. Let-

tre fameuse , qu'on dépeint comme remplie de sentimens charnels ; elle avouë par sa réponse au 91. Interrogat , que l'une & l'autre de ces Lettres ont été écrites dans l'esprit de Dieu. On lui montre toutes ses autres Lettres , elle en est ébranlée , elle tombe en contradiction ; & ne pouvant prévoir tous les faux raisonnemens que ses frères mettroient un jour en usage dans leurs Mémoires , pour détruire , s'il se pouvoit , la conviction de l'innocence du P. Girard , qui éclate dans ces Lettres , elle se croit perdue ; elle désavouë les faits contenus dans ses expositions. (Car on voit bien par la suite que ce n'est pas pour épargner le Pere Girard qu'elle a fait ces désavœux.) Or dans le système qu'elle suit à présent , étant revenue à sa première accusation , nous lui demandons d'où vient qu'en se retractant pour disculper le Pere Girard , elle accusa avec serment le Pere Nicolas d'être l'auteur de tout ce qu'elle avoit dit contre le Pere Girard ? Quels crimes horribles ne lui impute-t'elle pas ? & cela , pour se conformer au langage qu'elle tient à présent , contre la conviction interieure qu'elle avoit de son innocence. Ce n'est donc qu'un jeu pour elle d'exposer ainsi à l'infamie & au dernier supplice , tantôt le Pere Girard , tantôt le Pere Nicolas , & de les charger ainsi tour à tour sous la religion du serment.

A ce seul trait qui caractérise parfaitement la Cadriere , elle est convaincuë par sa propre bouche d'avoir fait au moins un faux serment , si elle n'en a pas fait deux , & d'y avoir persisté plusieurs jours. Il n'y a point ici de faux-fuyant qui puisse la disculper du crime de parjure : ou par un faux serment elle a voulu perdre le Jesuite : ou par un faux serment elle a voulu perdre le Carme.

O vous , qui jusqu'à present vous êtes laissés toucher de je ne sçai quelle compassion pour cette

filles, ayez-en : à la bonne heure ; elle en est, dans un sens, bien digne, mais qu'elle ne porte pas jusqu'à vous aveugler sur son compte & sur celui du P. Girard. Quel parallèle entre ce Religieux qui s'est soutenu jusqu'à l'âge de cinquante ans avec une édification & une approbation générale dans une infinité d'emplois, & une fille telle que nous venons de dépeindre au naturel, la Cadiere, qui à peine paroît dans le monde, qu'elle s'y signale par tant de fourberies & tant de crimes.

*La Cadiere convaincue d'Irreligion, & d'avoir
supposé de faux Miracles pour imposer
au Public.*

Quoique les visions dont la Cadiere a rempli ses Lettres, ses Mémoires & ses deux expositions, portent toutes un caractère évident d'imposture, & qu'il ne soit pas moins certain qu'on ne peut sans commettre un sacrilège, supposer de pareilles visions de la Ste. Trinité, de la Ste. Vierge & des Saints, ni raconter faussement, comme elle a fait, dans le Public, dans ses expositions, & avouer par ses réponses aux 15. 16. 17. 22. 23. & autres interrogats, les grâces qu'elle prétend en avoir reçues ; nous ne nous arrêterons pas à ce qui concerne ces visions, parce que ceux qui sont prévenus en faveur de la Cadiere, pourroient prétendre, même après ce que nous venons de rapporter des fourberies de cette fille, qu'elle a pris des songes pour des apparitions véritables, & qu'on doit les attribuer à quelque foiblesse d'esprit, ce qui ne fut jamais son défaut, comme on le prouve fort à propos dans son second Mémoire.

Nous nous renfermerons seulement à faire voir que les merveilles dont elle faisoit parade, &

qui ne peuvent être attribuées à l'effet de l'imagination, étoient de sa part uniquement des impostures & des impietéz, & nous nous proposons de le démontrer d'une manière si claire & si palpable, que personne ne puisse en douter.

Commençons par le miracle sur lequel elle appuie le plus dans son Mémoire du Carême, & par lequel elle veut rendre croyables tous les autres; c'est aussi celui dont ses freres avoient le plus fortement assuré M. l'Evêque de Toulon & tout le public, ainsi que la procédure en doit faire foi; ce miracle consiste en ce qu'elle passa tout le Carême de l'an 1730. sans prendre aucune nourriture, excepté de l'eau. Au premier jour du Mémoire du Carême écrit par ses freres, on lit ces mots. *La sainte Quarantaine pendant le cours de laquelle il vouloit me nourrir, non point du pain des hommes, mais du pain des Anges & de sa seule grace, qui seule suffit à ses Saints, suivant l'Oracle de son Apôtre: Non in solo pane vivit homo.* Le P. Cadriere écrivant ceci, auroit bien dû avertir sa sœur que ce n'étoit pas saint Paul, mais Notre Seigneur Jesus-Christ qui avoit dit ces paroles: mais ce n'est pas là de quoi il est question présentement. Dans le 14. jour du même Mémoire, qui répond au 7. de Mars, on y voit: *Cette douleur fut si vive qu'elle me réduisit au lit, en me causant un trachement & une perte de sang très considérable, sans pouvoir y appliquer aucun remede, ni prendre aucune nourriture pendant tout ce Carême, excepté de l'eau.* Dans le 21. jour elle dit: *Je découvris sur les six heures une multitude d'Anges qui m'apportèrent dans un saint Liboire le Corps adorable de Jesus-Christ.* Pour le coup ce n'est pas le P. Girard; mais est-ce le-Diable? *En me disant que celle qui ne se nourrissoit plus de viande corporelle devoit recevoir celle des Saints.* Et à la fin du Carême elle ajoute: *Je com-*

mençai à manger avec voracité, n'ayant pris aucune nourriture pendant les quarante jours précédens, excepté de l'eau, ce qui est une preuve miraculeuse que sa grace toute puissante m'avoit soutenue tout ce temps-là.

Voilà donc un fait certainement des plus miraculeux attesté bien clairement par la Cadrière & par ses freres qui ont écrit ce Mémoire, & qui ne pouvoient pas en ignorer la fausseté, ni l'Ecclesiastique qui mangeoit toujours avec sa sœur, ni le Dominicain qui y mangeoit au moins souvent. Or y a-t'il quelqu'un qui osât soutenir que ce fait est véritable, & qu'il est l'effet de la puissance du Démon ? Il est certain qu'il est unique dans son espece, & que les Défenseurs de la Cadrière & de ses freres, qui ont si sérieusement feuilleté des Livres pour y chercher les effets du sortilège & le pouvoir des Démons, n'auroient pas manqué d'en rapporter des exemples, s'ils en avoient trouvé quelqu'un ; & en effet, si cela étoit possible, comment nous donneroit-on le jeûne de quarante jours de Moyse & d'Elie pour constamment miraculeux ? D'ailleurs, n'est-il pas constant parmi tous les Docteurs, même parmi ceux qui ont le plus accordé à l'art Magique, que le Démon ne peut pas rendre la vûe aux aveugles, la parole aux muets, &c. Or il tien droit plus du prodige de faire subsister quelqu'un sans manger pendant quarante jours ; car il faudroit pour cet effet un mouvement continuel sur tous les organes du corps, au lieu qu'il n'en faudroit faire mouvoir que quelques-uns pour rendre la vûe à un aveugle, ou pour faire sur le champ marcher un boiteux. D'où vient que parmi les Infidèles livrés à toutes les superstitions du Démon, parmi les peuples adonnés à l'art magique, & qui y avoient tant excellé, comme nous

l'assure Messire Cadiere dans son Mémoire, d'où vient qu'on ne découvre aucun vestige de cette puissance du Démon? Que n'employent-ils ce moyen pour faire subsister leurs armées? C'est donc une imposture grossière & un sacrilège énorme de la part de la Cadiere & de ses freres, que d'avoir assuré ce fait aussi positivement qu'ils le font dans ce Mémoire, & qu'ils l'ont fait de bouche à Toulon à tous ceux qui ont voulu les entendre. On peut dire qu'il a été la source de la croyance que plusieurs eurent à ce qu'ils racontaient de plus merveilleux de leur sœur.

En effet, qui auroit jamais pû s'imaginer que des Religieux, que des Prêtres dont on n'avoit, ce semble, aucune raison de se défier, eussent été capables de controuver des faits si extraordinaires. On auroit encore de la peine à se le persuader, si on ne les voyoit écrits de leur main, & fermement assurés jusqu'à trois ou quatre fois dans le Mémoire du Carême; Mémoire qu'on ne croira jamais avoir été dicté par la Cadiere tel qu'on l'a donné, à moins qu'on ne mette le Démon en jeu, qu'on n'ait toujours recours à cette machine, & qu'on ne prétende que l'esprit malin le lui a dicté, & elle à ses freres. Mais en vérité, un pareil subterfuge seroit trop commode, d'attribuer ainsi à l'opération du Démon ce qui n'est que l'effet de leur propre malice. Les freres Cadieres ont dû sentir qu'on ne les croiroit pas sur leur parole, lorsqu'ils assureroient que leur sœur leur a dicté ce Mémoire, & que cet Écrit ne passeroit jamais pour l'ouvrage d'une fille de 18. ans qui sçavoit à peine lire & signer son nom, ainsi qu'ils l'exposent; d'une fille élevée jusqu'alors dans le fond d'une boutique, qui néanmoins emploie les termes de l'Ecole, & se donne les airs de parler de ce qu'il y a de plus relevé dans la

Philosophie & la Theologie. C'est pourtant en vûë d'excuser leur crime, & de donner créance à cette Fable, qu'on fait déposer, ainsi qu'ils nous en assurent, dans le recollement, à trois ou quatre Religieuses d'Ollioules, qui leur sont affidées, qu'elles ont vû souvent les Cadieres freres termiez avec leur Sœur au Parloir ou au Confessionnal ; qu'elle leur dictoit les Lettres & le Memoire du Carême, & cela lorsqu'il consiste par les Lettres de la Cadriere, que ce Memoire du Carême devoit être, & étoit effectivement d'un très-grand secret pour les Religieuses d'Ollioules, ainsi que pour tout autre ; mais ces trois ou quatre Religieuses ont donné dans leur déposition tant d'autres marques de leur passion par divers traits visiblement faux, qu'il n'est pas à craindre que leur recollement contraire en bien des choses à leur premiere déposition, fasse jamais quelque impression sur Messieurs les Juges.

Voyons à present les diverses conséquences qu'on doit tirer de la supposition évidente de ce faux Miracle. 1°. Toute l'accusation de Sortilège disparoit par ce seul trait ; car si les Cadieres ont été capables d'une pareille impiété, comme on vient de le démontrer, s'ils ont supposé un Miracle du premier ordre & aussi éclatant que celui-ci, nous avons droit de conclure, qu'ils ont également supposé les autres, & que les Transfigurations en *Ecce Homo*, les Stigmates, la Couronne, les Croix descendues du Ciel, les Enlevemens dans les airs, tous Miracles qui se lisent dans le Mémoire de la Cadriere, écrits par ses Freres, sont de leur pure invention. Quand nous n'aurions pas d'ailleurs des demonstrations de leur fausseté, déjà convaincus d'avoir mis en œuvre pareilles fourberies, ils ne les auroient

plus ménagées , lorsqu'il aura été question de faire passer leur Sœur pour possédée du Démon , comme il leur a plu de le produire en public , pour couvrir leur premiere démarche , & pour persuader que tout ce qu'ils en avoient raconté de merveilleux , n'étoit que des prestiges & l'effet du Sortilege. Ainsi cette possession tant autorisée par le P. Nicolas Carme , n'est plus qu'une momerie & une dérision de la Religion.

2°. Les Cadieres freres avoient avoir montré ce Memoire du Carême à M. l'Evêque le 19. ou 20. du mois d'Août , ainsi qu'à bien d'autres ; dans le temps que par leurs industrieuses feintes leur Sœur jouïssoit de la réputation de Sainteté , n'avoient-ils pas publié à qui vouloit les entendre , qu'elle avoit passé tout le Carême sans prendre aucune nourriture : ce Fait doit être prouvé dans la Procédure. Ce n'étoit donc pas seulement au P. Girard , mais au Public & à l'Eglise même qu'ils vouloient en imposer.

3°. Et c'est ici une remarque importante : on ne sçauroit avancer que le P. Girard a fait croire ce Miracle à la Cadiere & à ses Parens , comme ils ont osé le soutenir dans leurs défenses. Eh comment auroit-il pu leur persuader qu'elle n'avoit pris que de l'eau pendant 40. jours ! eux qui la voyoient tous les jours manger à leur table ; & quoique pressé ensuite par la force de la vérité , elle & ses freres ayent avoué qu'elle mangeoit , cependant pour ne pas totalement contredire ce qui résultoit de la Procédure , n'a-t-elle pas tâché de colorer ce Fait , en disant dans sa Réponse au 6. Interrogatoire , que si elle avoit pris quelquefois des alimens solides , elle les vomissoit ensuite , & que ce n'est que les 15. derniers jours qu'elle passa sans prendre aucun aliment. Qui ne voit que ce vomissement ne vient qu'après

coup, & que ce n'est là qu'une fausse couleur qu'on veut donner à un Fait impossible? Ils ne devoient donc pas s'exprimer si positivement dans le Mémoire du Carême, où l'on fait parler ainsi la Cadiere: *N'ayant pris aucune nourriture pendant les 40. jours précédens, excepté de l'eau; ce qui est une preuve miraculeuse que la Grace toute-puissante m'avoit soutenue.* Qui leur avoit dit qu'elle vomissoit précisément tout ce qu'elle avoit mangé? D'ailleurs la Cadiere ne se contredit-elle pas? Elle-dit dans ses Réponses, que ce furent les 15. derniers jours, & dans son Exposition elle place ces 15. jours de privation de nourriture quelque temps avant la fin du Carême. Et enfin c'est bien assez de dire qu'on a subsisté 15. jours sans prendre aucun aliment solide, pour n'en être pas cruë.

Mais ce prétendu Miracle jette bien la Cadiere dans d'autres difficultez & d'autres embarras dont elle ne peut se tirer. Ce Miracle est bien plus Miracle qu'il ne paroît d'abord; car pendant ce Carême où cette Fille n'a pris que de l'eau pour toute nourriture, elle étoit enceinte de trois mois, à ce qu'elle nous assure dans ses deux Mémoires, fixant l'époque de la masse de sang ou de chair qu'elle fit au deuxième ou troisième jour après Pâques, selon la déposition de la Servante, qui dit, comme nous l'apprend la Cadiere, *que deux ou trois jours après Pâques, elle Cadiere ouvrit la porte à demi, lui donna à elle Déposante un pot de chambre rempli de sang, &c.* & elle avoit eu, dit-elle, deux suppressions de ses règles, ce qui emporte trois mois de grossesse, comme on le remarque judicieusement dans son Mémoire. Voilà donc une fille enceinte que le Diable ou le P. Girard fait vivre elle & son fruit sans nourriture pendant 40. jours.

jours. Concluons donc qu'une fille qui impose, si hardiment à la vérité, & en chose de cette conséquence, n'est croyable sur rien, qu'elle mangea pendant le Carême, & qu'elle n'étoit rien moins que grosse.

De plus que deviendra ce breuvage rougeâtre que le P. Girard, dit-elle, lui porta huit jours de suite pour la faire avorter ? Nous venons de voir qu'il lui a plu de fixer l'époque de sa blessure deux ou trois jours après Pâques ; ces huit jours commenceroient donc le Mercredi-Saint ou environ, si elle veut : d'où vient qu'elle avoue n'avoir pris que de l'eau les 15. derniers jours du Carême ? N'est-il pas visible que dans le dessein qu'elle avoit d'accuser le P. Girard d'avortement, dans le temps même qu'elle le charge de ce crime, elle n'auroit pas manqué de dire qu'outre l'eau pure qu'elle avoit pris, on lui avoit encore donné un certain breuvage ? Cette réflexion paroîtra peut-être trop délicate ; elle est pourtant naturelle, & Messieurs les Juges la sentiront bien. D'ailleurs comment placera-t-elle ces huit jours consécutifs avant sa blessure, puis qu'elle dit elle-même, toujours dans le Mémoire du Carême ; *c'étoit sur les 10. heures, du Samedi-Saint, lorsque je revins en moi-même après avoir déjà passé auparavant trente-six heures immobile & hors de toute connoissance.* Comment donc peut-elle se ressouvenir & assurer que le Pere Girard lui porta ce breuvage pendant cet intervalle qui se trouve dans les huit jours consécutifs ; qu'elle prétend avoir reçu cette potion meurtrière ? Nous nous reservons de prouver ailleurs d'une maniere incontestable la chimère de cet avortement.

Ce faux Miracle attesté par la Cadiere & ses Freres, est comme l'on voit, une source féconde

de raisonnemens, qui battent en ruine tout son système : on n'en doit pas être surpris, il est de l'essence des mensonges & des impostures de se détruire ainsi les uns les autres. Nous nous bornons donc à faire encore cette réflexion qui suit si naturellement de ce jeûne de 40. jours : cette Fille prétend dans son Exposition *que pendant le Carême le P. Girard venoit tous les jours sucer ses playes, tant du côté que des pieds* ; cependant il est à remarquer que selon son Mémoire du Carême elle ne reçût les playes des pieds que le Vendredi-Saint ; ainsi lorsqu'elle dit que le Pere Girard *venoit tous les jours pendant le Carême sucer ses playes des pieds*, elle se contredit d'une manière bien sensible. D'ailleurs le P. Girard, tel qu'on nous le dépeint, ne faisoit-il donc rien autre que de baiser des ulcères ? surtout la prétendue grossesse de la Cadiere devant l'enhardir, & si elle ne prenoit d'autre nourriture que de l'eau, étoit-elle fort disposée à consentir à la passion de son Directeur.

L'étendue qu'il nous a fallu nécessairement donner à la discussion de ce prétendu Miracle, ne nous permet pas de nous arrêter sur les autres. Aussi, comme nous l'avons d'abord avancé, la fausseté visible de l'un est une preuve sans réplique de la supposition des autres. Ainsi les enlèvemens en l'air, les Croix venues du Ciel, sont des chimères : ses playes aux côtes & aux pieds étoient réelles, mais naturelles & antérieures de long-temps à l'époque qu'elle y donne du jour du Vendredi-Saint 1730. Pouvoit-on le mieux prouver que par le témoignage que doivent en avoir rendu ceux qui long-tems avant le Carême ont eu soin de lui panser ses playes ? On ne voit dans les Mémoires pour les Cadieres aucune réponse à cette preuve si décisive. Quand aux trois

transformations en *Ecce Homo*, il suffit de remarquer qu'elles sont arrivées seulement le 7. Avril, le 8. de Mai, le 8. de Juillet, pour en faire voir le ridicule & l'imposture grossière. Pourquoi le Démon s'étoit-il fixé à représenter cette Comedie impie à de semblables jours? On sent bien qu'on n'en donnera jamais aucune raison; aussi a-t-on de même laissé très-prudemment cette difficulté sans réplique dans tous les Mémoires pour les Cadières.

D'où vient enfin que personne n'a jamais été témoin, comme il doit être prouvé par la Procédure, du commencement de ces transformations de la Cadiere en *Ecce Homo*? Et qu'avant de se barbouiller le visage de son sang, elle faisoit retirer sous diverses prétextes celles qui étoient avec elle, & qui auroient pu être témoins de la maniere dont elle s'y prenoit pour se défigurer ainsi. Ce fait est certain, & par les témoins & par les propres Lettres. On lit, par exemple, dans celle du 8. Août (on sçait que ces transfigurations sacrilèges arrivoient toujours à peu près le 8. de chaque mois.) On lit, dis-je, dans cette Lettre : *J'ai pris ce matin une Médecine qui m'a tellement épuisée & bouleversée, qu'elle m'a causé un crachement de sang qui m'oblige de garder le lit; ce qui a effrayé la Communauté, qui au retour de la Messe, m'a trouvée toute couverte de sang.* Elle prit fort prudemment le temps que toutes les Religieuses étoient à la Messe pour se barbouiller le visage. La personne qui avoit passé avec elle la nuit du 7. au 8. Juillet ne fut-elle pas congédiée, sous le prétexte de quelque besoin? & à son retour, ne la trouve-t-elle pas barbouillée de sang ainsi que dans toutes les autres transformations?

Finissons ce détail abrégé des contradictions, des fourberies & des sacrilèges de la Cadiere par

ces deux réflexions qui se présentent naturellement à l'esprit. 1°. Peut-on disconvenir de la vérité des Faits que nous venons de rapporter ? Ils sont appuyez, non pas sur des témoignages qui ne se sentent que trop souvent de la foiblesse de l'esprit, de la mémoire, ou même de la passion des hommes, sur tout des femmes, dans le témoignage desquels consiste toute la force des preuves qu'on apporte contre le P. Girard ; mais uniquement sur des Pieces originales qui existoient avant la plainte portée en Justice, qui ont été reconnues pour véritables.

Que si ces Faits sont certains, comme on ne peut en douter, & si la Cadiere est convaincuë en toute maniere de tant d'impostures, de mensonges, de contradictions ; on doit conclure nécessairement que toute cette accusation qui n'est appuyée que sur de pareilles suppositions, est une calomnie toute visible, & par une conséquence nécessaire, qu'elle ne peut être, & n'est en effet que l'ouvrage du plus noir complot dont on ait entendu parler.

Qu'il n'y a point eu de Collusion entre le Pere Girard & la Cadiere.

Il est vrai, pourroit-on dire, que le caractère de la Cadiere & son génie fourbe & imposteur ont été démontrez de maniere à ne souffrir aucune replique. Mais le Pere Girard n'auroit-il pas pû être de moitié avec elle, & contribuer de son côté à faire valoir des Miracles qu'il sçavoit bien être faux ? N'ont-ils pas pû s'accorder pour se donner l'un & l'autre la réputation de Sainteté, & abuser de ce voile pour couvrir leur libertinage mutuel ? C'est-là effectivement tout ce que la malice peut suggerer de plus fort pour

perdre le Pere Girard ; mais nous sommes si assurés de démontrer le contraire , que nous ne craignons point ce dernier effort de la prévention qu'on a conçûe contre ce Pere , ou plutôt contre son Corps. Détruisons donc d'une manière invincible ce nouveau système qu'on s'est efforcé de faire valoir à l'Audience ; que Messire Cadiere en se contredisant grossièrement, a adopté en la page 33. sur la fin de son Memoire, après avoir dès le commencement tant appuyé sur le Sortilege, & que le Pere Cadiere Dominicain s'est contenté d'insinuer, sans oser s'en expliquer ouvertement.

Car, 1°. depuis quand est-il permis à la Cadiere, de démembrer ainsi sa plainte, la changer entierement, la dénaturer, & tenir à present un langage different de celui qu'elle a tenu dans ses deux Expositions, & dans son premier Memoire ? Or dès qu'on ne sçauroit varier, former de nouveaux plans d'accusations, & tracer de nouvelles routes, il est évident que le nouveau système de la collusion qu'on voudroit introduire ne peut subsister.

2°. A des raisonnemens & des soupçons de cette nature, s'ils trouvent place dans l'esprit de certaines gens, c'est à la Cadiere elle-même de répondre. On la donne ici pour une libertine sacrilege, qui a abusé délibérément de ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion, pour satisfaire son incestueuse passion ; conviendra-t'elle de la réalité de ces faits ; & pourvû qu'elle trouve à incriminer le Pere Girard, passera-t'elle condamnation sur sa conduite ? Mais que deviennent alors la Magie & le Quiétisme qu'elle impute à ce Pere ? Sur quelles chimères a-t'elle donc bâti deux chefs d'accusation si atroces ? Et que faut-il penser des témoins qu'elle a fait déposer pour

les prouver , & des moyens qu'elle employe dans son Memoire pour appuyer une fausseté , dont elle conviendrait à present ? Y a-t'il rien plus propre à justifier le Pere Girard que cette variation énorme dans ceux qui veulent le perdre ?

3°. Pour que l'on pût soupçonner le Pere Girard d'avoir été d'intelligence avec la Cadiere , il faudroit du moins que ce Pere eût été auprès d'elle dans le temps de ses transformations en *Ecce Homo* , & surtout au commencement ; ce qui ne lui est jamais arrivée. Il n'y a été que lorsqu'on l'a appelé ; & lorsqu'il fut à Ollioules le 8. Juillet , qui fut un Vendredy , jour qu'il prenoit ordinairement pour ses voyages , il apprit ce qu'il ignoroit , & il arriva trop tard pour être témoin de cette scène.

4°. Les Démons qui revinrent posséder la Cadiere la nuit du 16. Novembre , étoient donc aussi supposez que ceux que le P. Nicolas avoit chassés deux mois auparavant , puisque dans le nouveau systeme , on ne veut ni Magie ni possession. Mais peut-on dire que ce qui se passa les 16. & 17. Novembre , & que l'on appella à l'Audience une Scène & une Comédie , fut un effet de la collusion entre la Cadiere & le Pere Girard : Peut-on dire que c'est ce Pere qui engagea cette Fille à contrefaire la possédée ? La Scène étoit forgée contre lui , & elle étoit des plus cruelles. Ce Démon dans le corps de la Cadiere , ne fit toute une nuit & tout le jour suivant , que charger ce Pere des plus grands crimes , & cela en presence d'une infinité d'assistans , qui se relevoient les uns les autres. Or , dès que cette feinte possession ne peut être imputée au Pere Girard , on ne peut lui attribuer d'avoir porté la Cadiere à contrefaire l'obsédée ou la possédée pendant qu'il la dirigeoit. Ce n'est

donc pas le Pere Girard qui l'engagea à causer cet horrible scandale, à prononcer des blasphêmes, à tourner en dérision les Prières & les Cérémonies de l'Eglise, à rassembler toute une Ville chez elle, pour lui entendre dire les ordures les plus grossieres, & les impietez les plus affreuses. Elle a bien été capable de le faire d'elle-même à l'aide de ceux qui lui faisoient joier cette Scene: donc elle a bien pû tromper aussi le Pere Girard, & vouloir lui imposer & à tout le public par de faux Miracles. Mais encore une fois, c'est à la Cadiere à répondre elle-même pour se purger de cette collusion, & de tant de crimes qui en sont inseparables. Ou elle a porté une plainte manifestement calomnieuse, & elle l'a soutenue par des voyes encore plus iniques, ou elle doit faire voir que son innocence est à l'abri de tous les soupçons injurieux qu'on forme ici contre elle. Ce qu'elle dira pour se justifier de cette collusion, en justifiera également le Pere Girard, & tout se réduira comme auparavant, à la chimere de la Magie & du sortilege.

Mais parce qu'il y a un certain public qui ne se mettroit guères en peine de sacrifier une fille comme la Cadiere, pourvû qu'il pût trouver un Jésuite coupable, nous allons porter cette preuve plus loin encore, & faire voir d'une maniere sans repliche, que le Pere Girard a toujours été de bonne foi, & n'a pas agi de concert avec la Cadiere pour la faire passer pour Sainte, comme le Pere Cadiere Dominicain a osé l'avancer dans son Memoire. Nous ferons voir pour cela que le Pere Girard a fait de son côté tout ce qu'il a pû, afin que les graces extraordinaires que la Cadiere disoit recevoir fussent tenues secretes, même à l'égard de ses Freres & de ses autres Pa-

rens. 2°. Que ce Pere a consulté sur l'état de cette Fille des gens habiles, & surtout qu'il l'a exhortée à le faire de son côté, ce qui prouve invinciblement, qu'il ne se passoit rien de criminel entr'eux, & qu'ils n'étoient pas d'accord ensemble pour tromper le Public. 3°. Que le Pere Girard n'a été rien moins qu'un Directeur complaisant envers la Cadiere; qu'il ne pouvoit souffrir dans elle les fautes les plus legeres, & qu'il l'en reprenoit sévèrement & avec grand zèle. 4°. Qu'il s'employa auprès de l'Abbesse d'Olioules & des Parens de la Fille, pour concourir au dessein qu'elle avoit formé de se faire Religieuse, & qu'il s'opposa toujours à sa sortie du Monastere, où elle prétendoit avoir été appelée par révélation divine. 5°. Que c'est à cause de ces mêmes fautes & de ces Sacrileges, qu'il découvrit enfin, qu'il la quitta & la laissa tranquillement s'adresser à un autre Directeur; ce qui acheve de démontrer la sincérité & la droiture de ses intentions, & éloigne absolument l'idée de l'infamé commerce dont on l'accuse.

Que le Pere Girard n'a rien oublié pour tenir dans le plus grand secret ce qu'il voyoit d'extraordinaire, ou ce qu'il croyoit tel dans la Cadiere.

Le Pere Girard demandant à l'Abbesse d'Olioules, une place dans son Couvent pour la Cadiere, & lui envoyant ensuite cette Fille, il en fit un court éloge dans deux lettres qu'il écrivit à cette Abbesse, & qu'il a fait imprimer à la fin de son Memoire, parce qu'elles portent avec elles un caractère de bonne foi & de persuasion de la vertu de cette Fille, auquel on ne peut se refuser;

refuser ; mais dans cet éloge il se garde bien de faire aucune mention ni d'Extases, ni de Ravissements, ni de Stigmates. Il ne pouvoit dans cette occasion se dispenser, ayant lui-même demandé cette place pour cette Fille, d'en écrire en secret à celle qui devoit être sa Supérieure, & qui avoit intérêt de connoître les sujets qu'elle recevoit. Mais à ce court éloge près, qu'on trouve dans ces deux lettres du Pere Girard, il défie qu'on lui produise un témoignage ou qu'on lui montre aucun écrit qui marque qu'il ait rien dit de cette Fille, que ce que tous les Confesseurs disent d'ordinaire & sans affectations, des personnes qu'ils croyent vertueuses. Il a été sur ce point d'une réserve & d'une retenue qui le faisoit traiter de mystérieux par bien des gens. Il ne recommandoit rien tant à la Cadiere que le silence sur tout ce qui pouvoit lui arriver ; il ne recommandoit rien tant à ses Parens que de ne pas parler au dehors de tout ce qu'ils pouvoient apercevoir d'extraordinaire dans cette Fille.

Comment prouverons-nous ce que nous avançons ici ? Rien de si aisé. La Cadiere elle-même nous en assure dans son Exposition à M. le Grand Vicaire, qui depuis plus de trois mois est devenue publique dans toute la Province. Elle y dit que son Frere fit voir ce Carême à Monseigneur l'Evêque ; ce que le Pere Girard ayant sçu, il en fut au désespoir, ne lui ayant jamais rien tant recommandé que de ne rien dire, ni de donner rien à personne de ses Mémoires, pas même à M. l'Evêque ; qu'elle garde encore une Lettre dudit Pere. C'est la fameuse Lettre du 22. Juillet, dans laquelle il lui dit, qu'au cas que M. le Grand Vicaire aille chez elle, comme il doit y aller, qu'au cas qu'il la questionnât, quand même ce seroit de la part de M. l'Evêque, elle lui dise qu'il lui est défendu de

parler. Dans le systême d'accusation que suivoient alors les Cadieres, ils prétendoient tourner contre le P. Girard ce silence qu'il vouloit qu'on gardât, prétendant le faire passer pour un mystère d'iniquité. A présent le Pere Cadriere dans son Memoire, nous dit à toutes les pages, que le Pere Girard vouloit faire passer sa Sœur pour Sainte, qu'il la prônoit par tout. Nous nous contentons d'en extraire ces Textes pris au hazard aux pages 10. & 12. de son Memoire. *C'est une supposition bien grossiere de soutenir que le Pere Cadriere a publié les états & les Miracles de sa Sœur, tandis qu'il résultera de la Procédure, que c'est le Pere Girard qui les a publié lui-même. Et ensuite, pour justifier que c'est lui (le Pere Girard) qui a manifesté la sainteté de sa Pénitente; & qu'il se faisoit un honneur de la publier; & plus bas, c'est donc le Pere Girard lui seul qui lui a acquis ce nom, cette réputation de Sainte; c'est lui qui l'a certifiée, affirmée & publiée Sainte.* Comment accorder cela avec ce que dit sa Sœur dans son exposition, & encore avec ce que dit son Frere le Prêtre, dans sa confrontation avec le Pere Girard, où il doit résulter qu'il avouë que ce Pere lui fit de grands reproches, de ce qu'il avoit remis à M. l'Evêque une coëffe de sa Sœur teinte de sang, en forme de couronne, & que Messire Cadriere fit à son tour de semblables reproches au Pere Girard sur le silence obstiné qu'il vouloit qu'on gardât, prétendant tourner ce silence contre ce Pere. Il s'en explique de la même maniere dans son Memoire p. 4. où parlant du Pere Girard: *En vain affectoit-il de recommander le secret à toute notre Famille; en vain pour nous y engager nous menaçoit-il que notre Sœur mourroit dans 24. heures, si ces états venoient à éclater.* Il est absolument faux que le Pere Girard les ait jamais menacez

de cette mort ; mais enfin selon Messire Cadriere, ce Pere ne pouvoit plus fortement recommander le silence. Et à la p. 7. il dit : *l'air mystereux que le Pere Girard avoit gardé à l'égard du Prélat (M. l'Evêque de Toulon) sur tout ce qui regardoit la Direction extraordinaire de sa Pénitente, firent entrer ce Pasteur dans quelque défiance.* Comment donc accorder ces deux Freres ensemble ? Il est bien surprenant qu'ayant eu si longtemps pour concerter entr'eux, ils n'ayent pu encore y parvenir. C'est-là l'effet ordinaire d'un complot qui n'est fondé que sur le mensonge.

Mais pour prouver le fait que nous avons avancé, il n'y a qu'à parcourir les lettres du P. Girard. Celle du 22. Juillet produite par la Cadriere. Le Grand Vicair & le P. de Sabatier iront apparemment lundi vous voir. Ce dernier, après lui avoir parlé, m'a fait entendre qu'il ne vous demanderoit rien ; mais si par hazard l'un ou l'autre s'avisent de le faire, même au nom de l'Evêque, ou souhaitoit de voir quelque chose, vous n'avez qu'à dire qu'il vous est étroitement défendu de parler & d'agir.

Et dans la Lettre du 27. Juillet. M. l'Evêque & le Pere de Sabatier sont instruits. Ce n'est pas n:à faute. Je pourrois dire de qui elle est. Il ne veut pas dire que c'est la faute de ses parens, qui deux jours auparavant avoient attesté à M. l'Evêque les Miracles de la Cadriere, & lui avoient porté une coëffe prétendue miraculeuse, teinte en forme de couronne, de sang ou de peinture rouge. Et plus bas dans la même Lettre il dit : *Il n'y auroit pas aujourd'hui tant de bruit si l'on m'avoit obéi.* Il lui écrivit le 22. Août : *Je vous défends de parler à qui que ce soit au monde, ni de son interieur propre, ni de votre propre interieur, quelque mouvement qu'il vous semblât en avoir.* Et

plus bas : N'écrivez à qui que ce soit à Toulon , à moins que ce ne soit pour des choses indifférentes, Et ensuite ; Notre Seigneur veut que vous en usiez maintenant de la sorte ; Et il est indispensable de le faire , même à l'égard de vos proches, Le P. Girard étoit bien éloigné de penser qu'on le jouïoit , & que les freres Cadieres composoient & écrivoient les Lettres de leur Sœur. Mais pourquoi nous arrêter ici davantage ? Il n'y a rien de si certain dans tout ce procès , que le soin que prenoit le Pere Girard , pour que les merveilles dont se paroit cette Fille fussent secrètes : jusques-là qu'une des raisons pour laquelle il la quitta , fut d'avoir communiqué à d'autres & à ses Freres , contre ses défenses réitérées, le fameux Memoire du Carême. Il est donc démontré , & par des preuves litterales , que c'est à tort que le Pere Cadiere , pour prouver la collusion entre le P. Girard & sa Sœur , a fait dire dans son Memoire , que c'est le Pere Girard qui a manifesté la sainteté de sa Pénitente , Et qu'il se faisoit un bonheur de la publier.

Que le Pere Girard n'a point empêché la Cadiere de consulter des personnes éclairées sur son état , qu'il lui a conseillé de le faire , & qu'il l'a fait lui-même.

Il n'est point d'esprit raisonnable qui ne convienne que si le Pere Girard sous le voile de la plus haute pieté , s'étoit accordé avec la Cadiere pour imposer au Public & cacher ses désordres, il n'auroit eu rien tant à cœur que d'empêcher cette Fille de consulter d'autres Directeurs , & surtout de la voir tomber en d'autres mains que les siennes ; & si ce Pere a fait tout le contraire,

S'il l'a portée à prendre conseil des personnes sages & éclairées dans les voyes de Dieu, s'il a vû d'un œil tranquille cette Pénitente lui échapper, il en faut conclure nécessairement, & qu'il y alloit de bonne foi; trompé par cette hypocrite, & qu'il n'avoit pas sujet de craindre qu'on éclairât sa conduite. Or c'est ce que nous allons prouver d'une manière à ne laisser aucun doute dans les esprits. Nous le démontrons d'abord par la Cadieré elle-même & ses deux Freres: car on doit sçavoir que dès qu'on cite une Lettre de la Cadieré, on les cite tous trois. Ils écrivent donc dans la Lettre d'Aix du 19. Mai. *Pour ce qui regarde le Reverend Pere Bouthier, je me trouve disposée à lui aller parler jusqu'à un certain point, de peur de me livrer à de plus grandes peines, dans la volonté où je suis de me déclarer à lui selon le bon plaisir de Dieu.* Et Messire Cadieré nous apprend page 30. de son Memoire, que ce fut le Pere Girard qui lui conseilla de passer par Aix, dans son voyage de la Sainte Beaume, pour consulter le Pere Bouthier. *Ce Directeur ayant inspiré à sa Pénitente de venir en cette Ville sous prétexte de consulter le Pere Bouthier Jesuite.* Et elle le consulta en effet, ou plutôt elle fit semblant de le consulter. Que ne lui expliquoit-elle toutes ses peines, tous ses doutes, tous ses scrupules, qu'elle déposa ensuite dans le sein du Pere Nicolas? Est-ce la faute du Pere Girard si elle y manqua? Etoit-il en état d'empêcher cette fille de dire tout ce qu'elle auroit voulu au P. Bouthier? Mais si le P. Girard étoit tel qu'on le prétend, auroit-il jamais parlé à cette fille du P. Bouthier? Encore moins lui auroit-il écrit dans sa Lettre du 15. Août, *je cherchai après le Sermon de Samedi, c'étoit le jour de Sainte Claire, votre Tourriete, à dessein de la prier de vous avertir de vous recon-*

cilier pour le lendemain , je ne la pûs trouver ; mais je ne doute pas que vous ne vous soyez confessée avant que de communier. A qui vouloit-il qu'elle se confessât ? Au Pere Observantin , Confesseur de la Communauté de Sainte Claire d'Ollivules. Il ne craignoit donc rien de la part de sa Pénitente. Cette conséquence suit nécessairement. Remarquons pourtant en passant, que cette Tourriere que le Pere cherchoit pour lui dire qu'elle se confessât, est la fameuse Mathcrone ; laquelle ; s'il faut la croire, avoit vû la veille de Sainte Claire le Pere Girard caresser sa Pénitente. Et pourquoi ce Pere vouloit-il qu'elle se réconciliât ? Il continuë, j'ai lieu de craindre que ce jour-là même vous n'eussiez manqué à plus d'un mouvement de la Grace, ou résisté à quelque operation interieure ? vous y aurez aussi fait réflexion.

Dans la même Lettre du 15. Août, il parle ainsi à sa Pénitente : *La Foy, l'Evangile, la raison, m'obligent à aller doucement, à comparer les objets & les connoissances ; & à éprouver les esprits, comme dit l'Apôtre, pour voir s'ils sont de Dieu. Il ne m'est pas permis de m'écarter de cette conduite. Vos rechutes, ainsi que je vous l'ai dit plusieurs fois, me jettent dans une épreuve que je ne puis plus soutenir. Je pourrai d'un autre côté exiger de vous des choses que votre vertu ne peut porter. Je ne suis pas infailible ; & il ne m'appartient pas de dire avec S. Paul, que je crois avoir l'esprit de Dieu. Je consens donc sans peine, ma chere enfant, que vous consultiez ou l'Evêque, par exemple, dont vous m'avez parlé, ou s'il est trop loin, quelqu'autre Directeur. Il n'en manque pas ici ou autour d'ici, pourvu que ce soient des hommes de Dieu, qui cherchent la volonté de Dieu, qui connoissent les desseins de Dieu sur vous. J'en passerai sans difficulté & sans envie sur tout ce qu'ils vous conseilleroient, pour*

vu que vous ne les interrogiez pas dans la pure intention de fuir la Croix.

Rien ne peut mieux justifier l'innocence, la sécurité & la bonne foi du P. Girard, que ce qu'on vient de rapporter dans cette Lettre, à laquelle la Cadiere & ses freres, qui reprochent aujourd'hui à ce Pere qu'il n'a pas consulté, lui font répondre par la lienne du 18. Août. *Quant à moi, mon cher Pere, je ne veux que ce que vous voulez, & je n'ai besoin de consulter d'autres Directeurs sur ce fait.* Il s'agissoit principalement d'examiner si elle devoit rester au Couvent, & c'est sur cela que le Pere Girard la pressoit de consulter quelqu'un, *pourvu que ce ne fût pas dans l'intention de fuir la Croix*: Sentimens d'ailleurs bien opposés au Quétisme qu'on lui impute. Nous serions infinis s'il nous falloit rapporter les autres endroits des Lettres de la Cadiere & du Pere Girard, qui prouvent le même fait. Il ne nous reste plus qu'à répondre à ce qu'on nous dit que le Pere Girard lui-même n'a consulté personne; à quoi nous répondons qu'il a souvent pris l'avis de gens habiles & très-sçavans, qui vraisemblablement ainsi que lui, panchoient plutôt à croire ces merveilles, qu'à soupçonner cette fille d'une imposture & d'une impiété si horrible; quoi qu'ils n'en fussent pas entierement certains, non plus que ce Pere. Ce n'est pas la première fois que d'habiles gens d'ailleurs, ont été trompez par de fausses Dévotes, & ce ne sera pas la dernière. Le célèbre & saint Religieux de l'Ordre de Saint Dominique Louis de Grenade, ne le fut-il pas en Portugal, selon l'Historien de sa vie, écrite par un Dominicain. Il y a peu de Villes même dans cette Province qui n'en fournisse quelque exemple. Mais selon eux-mêmes le P. Grignet n'étoit-il pas consulté? Ils ont produit

une Lettre de ce Pere à la Cadiere, par où il confte qu'il approuvoit son esprit. Le P. Grignot est un ancien Professeur de Théologie, il l'a enseignée pendant dix ans. Diront-ils qu'il étoit aussi scélerat que le Pere Girard ? Et le P. Cadiere lui-même ne le compte-t'on pour rien ? N'approuvoit-il pas l'état de sa sœur, lui qui écrivoit ses Lettres & ses Memoires ? Or le Reverend Pere Thomas Cadiere est un Bachelier de Sorbonne, comme il se qualifie dans une de ses Requêtes : un Bachelier de Sorbonne, de l'Ordre de Saint Dominique, de cet Ordre, comme il nous l'apprend lui-même dans son Memoire, si saint & si respectable ; & qui contient le sacré dépôt de la vérité, vaut bien un Docteur. De plus il enseignoit à Toulon la Philosophie aux Religieux de son Ordre. Dira-t'on que les Peres Dominicains, qui prennent un si grand soin d'élever leurs jeunes Religieux dans les hautes Sciences, eussent confié ce soin au Pere Cadiere, s'ils ne l'en avoient bien crû capable. Cependant ce Pere qui voyoit sa Sœur tous les jours, s'y est trompé lui-même ; & quoiqu'il eût appris dans sa famille qu'elle avoit des playes au côté & aux pieds que l'on pansoit depuis long-temps, il a pris ces playes pour des stigmates ; faut-il s'étonner après cela si le Pere Girard a donné dans le panneau ? Disons la vérité : le Dominicain n'y a pas donné, il a toute la gloire d'y avoir fait donner le Jesuite ; il n'est donc pas si simple qu'on veut nous le faire croire, ni les Jesuites si fins qu'on voudroit le persuader. Mais achevons de faire connoître la bonne foi & la simplicité de la conduite du Pere Girard.

Le Pere Girard n'avoit aucune complaisance pour la Cadiere ; & la reprenoit fort sévèrement de la moindre faute.

Il ne faut que jeter les yeux sur les Lettres du Pere Girard, & de sa Pénitente, pour se convaincre de la maniere dont ce zélé & severe Directeur conduisoit cette fille ; ce qui est absolument incompatible avec la collusion qu'on prétendrait qu'il y avoit entr'eux pour tromper le Public. Car ces Lettres dans l'intention de ce Pere devoient être secretes ; & certainement à moins d'être Sorcier, il n'auroit jamais crû qu'il dût lui arriver de les donner ainsi au Public. Sans doute qu'il a dû lui en coûter ; parce qu'elles font voir jusqu'à quel point il a été la dupe de cette fille & de ses freres ; mais la réputation de sa probité & de son innocence a dû lui être plus chere & à son Ministere, que celle de son discernement. Nous nous contenterons de donner seulement ici quelques courts extraits de ces Lettres, qui suffiront pour mettre la bonne foi & l'innocence de ce Pere dans tout son jour.

Lettre du 15 Juin. Tant de graces signalées & si multipliées demandent absolument de vous une fidelité & un abandon sans bornes, sans réflexion, sans retour ; ne joignez pas à tant de peines que j'ai d'ailleurs, & à celles que me causent vos propres peines, l'affliction desolante où je serois, de vous voir manquer à Dieu en quoi que ce soit. Et plus haut il lui dit : Il m'est venu dans l'esprit que si vous couchiez sur la paille, & que vous prissiez la tunique, quoi qu'on ne la porte pas chez vous, peut-être vous auriez plus de santé. Vous pourriez essayer pour reconnoître ce que Notre Seigneur exige de vous.

Lettre du 4 Juillet. *Il faut que Marie-Catherine soit toute à Jesus-Christ, ou plutôt il faut qu'elle disparoisse, & qu'elle se perde pour qu'il n'y ait plus que son Epoux qui agisse, qui parle, qui se montre.* On a voulu dans les Audiencés citer cet endroit pour prouver le Quiétisme prétendu de ce Pere. On auroit aussi-tôt pû citer S. Paul, lorsqu'il disoit, *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Christus.*

Lettre du 22 Juillet produite par la Cadiere, & qu'on ne soupçonnera pas avoir été refaite. *Je rends mille graces à Notre-Seigneur de la continuation de ses miséricordes. Pour y répondre, ma chere Fille, oubliez-vous & laissez faire. Ces deux mots renferment la plus sublime disposition. Que nos adversaires rougissent d'avoir prétendu contre l'évidence des termes, qu'oubliez-vous & laissez faire pour répondre aux miséricordes de Notre-Seigneur, pût avoir le sens impie qu'ils lui donnent. Il ajoûte dans la même Lettre, Ce seroit bien pis si vous deveniez gourmande, patience. Je voulois sçavoir si le maigre se suporteroit. Le tems nous instruira. Commencez toujours ces jours d'abstinence par le maigre, s'il ne passe pas, ou s'il revient d'abord, faites aussi d'abord gras. Suivez cette regle. Nous découvrirons la sainte volonté de notre Maître. Il ne pouvoit pas être plus sévère envers une fille qui lui avoit écrit le même jout, vous sçavez que je suis obligée de manger gras le Vendredi & le Samedi, par l'impossibilité où je suis de manger maigre . . . Non-obstant cette impossibilité, le P. Girard veut qu'on essaye.*

Lettre du 26 Juillet. *Le Démon, par la tentation où il vous jette, (la Cadiere vouloit sortir du Convent, où elle disoit avoir été appelée miraculeusement par une vision de sainte Claire) fait ses efforts pour rendre stériles & infructueux les bons*

commencemens, où vous voyez votre Communauté, pour faire scandaliser extrêmement & avec fondement les personnes de piété, pour rendre méprisable la pratique du bien & les dons du Ciel, pour faire rire & affermir dans le desordre les libertins. Et c'est vous qui deviendrez son instrument pour ces œuvres maudites, après vous être mille fois offerte à Jesus-Christ pour soutenir ses intérêts & sa gloire. Ah! ma chere enfant, je ne puis me le persuader. Il faudroit pour cela que toute votre conduite ne fut qu'hypocrisie, que dissimulation, qu'artifice, que menonge, que malice diabolique, comme le monde auroit droit de le conclure. Mais en voilà assez; il faudroit transcrire la Lettre toute entiere, qui finit ainsi: Adieu, ma fille, je suis toujours tout à vous, si vous voulez être toute à Dieu.

Voici ce que la Cadiere répond à cette Lettre par la sienne du 29, qui fera voir avec combien peu de fondement, & avec quelle témérité on a osé avancer que le Pere Girard avoit refait ces Lettres. Je suis au désespoir d'avoir été infidele pour le passé à l'esprit de Dieu, de n'avoir pas profité de vos avis salutaires. L'esprit de verité me fait comprendre pour le présent mon erreur & mon égarement. J'aurois voulu comme je le sens aujourd'hui, à mon grand regret, ne suivre que mes propres sens & mes intérêts, ou pour mieux dire, les illusions du démon, qui m'avoit tellement fasciné les yeux de l'esprit & du cœur, qu'il me sembloit remplir la volonté du Seigneur, & n'exécuter que ses desseins, tandis que je m'en éloignois d'une maniere ouverte. J'en ai toute la douleur que puisse ressentir une ame fidelle au Seigneur, & je connois sensiblement le tort que j'ai eu de m'égarer des voyes que vous m'aviez si souvent prescrites: mais soyez assuré une fois pour toutes qu'à l'avenir, je vous donnerai des marques

de mon repentir par une aveugle obéissance à vos ordres, & une parfaite soumission à vos conseils. Le Seigneur m'a fait sentir visiblement la grandeur de ma faute, &c. Et ensuite, Qu'il me continuë ses grandes miséricordes, qu'il me délivre de l'artifice de l'ennemi de mon salut, qui ne cherche que ma perte & le triomphe des libertins, &c.

Or qu'il nous soit permis de demander aux Cadières sœurs, si le P. Girard n'a pas écrit le contenu de la lettre du 26 Juillet, si capable elle seule de le justifier de tous soupçons? Qu'ils nous disent, à quoi la Cadiere répond dans sa lettre du 29.

La Lettre du 15 Août n'est pas moins forte, ni moins décisive pour la justification de ce Pere; la Cadiere lui avoit témoigné quelques sentimens d'impatience & de dépit sur les instances qu'il lui avoit faites de lui remettre le mémoire de ses révelations, & il lui écrit, *Que puis-je & que dois-je penser d'une telle conduite? A quel esprit vous êtes-vous laissée guider en ceci? Dans quelles perplexités me jettez vous? Fignore quelle pénitence vous pouvez avoir faite; toujours n'avez-vous pas été seule à la faire, & elle n'est pas finie. Ma tristesse est jointe à la vôtre: nous souffrirons ensemble la peine de votre chute: & peu après, Ces fautes réitérées déjà plusieurs fois en ma présence, me rendent timide sur un nouveau voyage, & me font craindre d'être l'occasion de quelque nouveau péché (on a mis dans l'impression des Lettres à la suite de notre premier Mémoire mauvais péché, c'est une faute de l'Imprimeur) & il avoit dit plus haut: Notre Seigneur jugera entre la fille & le pere; ce qui me touche, n'est pas ici ce qui me touche, c'est ce qui regarde mon Dieu, ce qui regarde ma petite; mon Dieu est grièvement offensé; & c'est par Marie Catherine.*

Par la réponse que fait la Cadiere à cette lettre,

on voit évidemment qu'elle n'est point refaite. Elle est du 18 Août; elle commence ainsi : *Votre dernière Lettre que j'ai reçue par la voye de ma chere mere, a mis le comble à mes peines & à mes souffrances, que je ressens depuis trois jours, c'est-à-dire depuis la Lettre du Pere du 15. je vous les tais ici pour les supporter toute seule, comme je le mérite; vous voulez les ignorer, comme vous le marquez, je serai plus secreta à l'avenir à vous en cacher la connoissance.* C'est pour répondre à ce que le Pere Girard lui avoit écrit : *j'ignore quelle pénitence vous pouvez avoir faite; ce qui choquoit fort la vanité de cette fille.* Elle continue : *Je suis au désespoir, mon cher Pere, de ne vous avoir pas plutôt pu accorder les papiers que vous me demandez; je reconnois qu'il y a de ma faute, qui est d'autant plus grande à mon égard qu'elle est cause de toutes les peines que vous souffrez. . . . ma conduite justifiera mes démarches passées auprès de vous sur ce sujet.* Il faudroit copier toute la Lettre pour faire sentir que c'est la réponse à celle du 15 Août, & par conséquent, que cette Lettre du 15 Août, si capable de justifier elle seule, la bonne foi du Pere Girard, n'est point une Lettre supposée ou refaite. Car encore une fois, si les Cadieres n'en veulent pas convenir, qu'ils nous expliquent donc ce que signifioit cette lettre qu'ils écrivirent pour leur sœur.

La Lettre du Pere Girard du 22 Août, & celle de la Cadriere du 26, prouvent évidemment qu'il n'y a jamais eu de collusion entr'eux pour tromper le monde, & pour entretenir un mauvais commerce à l'abri de leur réputation; puisque ce Pere la soupçonnant de vanité & de désobéissance pour avoir fait part à ses freres, & par eux à d'autres des graces qu'elle prétendoit avoir reçues pendant le dernier Carême, lui fait sur cela de grands

reproches, & dit que c'est la plus cuisante affliction qu'il ait encore éprouvée à son sujet. Il lui parle ensuite en maître, & l'on sent bien qu'il n'avoit aucun intérêt particulier de la ménager, comme sans doute il auroit dû le faire, s'il se fût senti coupable de la moindre partie des crimes qu'on lui impute.

La Cadriere répondit à cette lettre le 26, & se tira d'affaire comme elle pût, par mille mensonges, auxquels ses freres prêtoient leurs mains. Elle commence ainsi cette lettre : *Je n'ai pu répondre plutôt à votre Lettre par l'extrême impuissance où elle m'a jettée. Il y a quelques jours que je vous marquai que je ne pouvois supporter tous les dons de Dieu ; mais pour le présent, je ne sçaurois soutenir toute l'étendue de vos rigueurs à mon égard. Jusques à présent je m'étois consolée par la douce espérance que je trouverois en vous les marques de bonté & tendresse que j'y avois toujours reconnues, mais l'expérience me fait voir tout le contraire. Or nous défions les auteurs du nouveau système d'allier cette conduite du Pere Girard, & les rigueurs dont la Cadriere se plaint, avec les crimes qu'on lui impute. Ce Pere auroit plutôt tout dévoré intérieurement de la part de cette fille, que de la choquer ainsi ouvertement pour des bagatelles.*



Que le Pere Girard a appuyé le dessein que la Cadiere avoit ou faisoit semblant d'avoir de se faire Religieuse, qu'il s'employa pour la faire recevoir au Couvent de Sainte Claire d'Ollioules, & s'opposa toujours à sa sortie de ce Monastère, où elle disoit avoir été appelée par Révélation divine.

Ces deux faits sont tellement certains & avérés par les Lettres du Pere Girard & de l'Abbesse d'Ollioules, & par les Lettres de la Cadiere, qu'on a été forcé d'en convenir. Mais s'ils sont constatés ces faits, comme l'on ne sçauroit en douter, quelles plus grandes preuves peut-on desirer de l'innocence du P. Girard? A-t-on coutume d'en user ainsi, lorsque l'on est possédé d'une passion aussi vive? N'étoit-il pas en pleine liberté avec cette fille à Toulon? Ne la voyoit-il pas chez elle autant qu'il pouvoit le desirer? N'avoit-il pas, ainsi que s'expriment les freres de la Cadiere dans leurs Mémoires, tellement fasciné les yeux de toute cette famille, que loin de soupçonner aucun commerce criminel, ils les regardoient l'un & l'autre comme des Saints à Miracles. Il y a plus: la Cadiere & ses freres ne veulent-ils pas nous persuader, qu'après son retour du voyage d'Aix, c'est-à-dire quelques jours après le 23 de May, le Pere Girard satisfit son incestueuse passion, quoiqu'ils ne vetussent pas avouer que ce fût pour la premiere fois.

Or la Cadiere entra au Couvent le 6 de Juin, & y entra aux instantes sollicitations de son Confesseur. Quelle conduite! En a-t-on jamais vû de pareille? Qui lui avoit dit qu'elle n'étoit pas en-

ceinte, puisqu'elle prétend l'avoir été une autre fois? A quoi s'exposoit-il en se donnant des soins ir finis pour faire entrer dans cet état cette fille au Couvent, lui qui auroit dû, dans les circonstances, où on le place, se donner tous les mouvemens possibles pour la détourner du dessein d'entrer dans ce Monastere? A ce trait peut-on méconnoître la calomnie?

Elle ne paroît pas moins évidente par la conduite que tint le Pere Girard, pour empêcher que cette fille ne sortît du Couvent, comme elle en forma le dessein, à peu près un mois après y être entrée. Ses Lettres & celles du Peré Girard ne roulent presque que là-dessus. On y voit d'un côté tous les artifices que cette fille met en œuvre, pour porter son Directeur à consentir à cette sortie, jusques à feindre des maladies, dont il n'y a point d'exemple: qu'elle ne pouvoit pas avaler les viandes maigres, dont on use dans ce Monastere, quoiqu'elle avalât fort bien le gras. Et parce que le Pere Girard ne se rendoit pas pour ceia, elle poussa son imposture jusqu'à lui promettre des Miracles, & *qu'elle sera couverte de playes affreuses & extraordinaires, auxquelles toute la médecine sera aveugle, & que sa seule sortie dissipera dans le moment*, comme elle le lui écrivit, ou plutôt ses freres, le 24 Juillet; & elle avoit tellement cette sortie à cœur, qu'il fallut que le P. Girard lui écrivit la Lettre du 26 Juillet; où assurément il ne l'épargne pas. Il lui fait sentir qu'il ne consentira jamais à son dessein, à moins qu'il ne voye des preuves évidentes de la volonté de Dieu, puisqu'elle prétendoit y être entrée en suivant cette même volonté, qui lui avoit été manifestée par révélation.

La Cadiere même & ses freres ne contestent rien de tout ceci, parce qu'ils sont hors d'état de

le faire, ces faits étant des mieux prouvés par les Lettres de cette fille. Or à quoi ne s'exposoit pas le Pere Girard, en s'opposant ainsi de front au dessein de cette fille, & à la résolution fixe de quitter le Couvent, dont elle n'avoit jamais voulu démordre? Que ne risquoit-il pas en la choquant par un endroit si sensible, & de quoi n'est pas capable une fille que l'on pousse à bout? En bonne foi, en auroit-il usé de même, si cette fille avoit pû le perdre d'un seul mot, qu'elle auroit pû dire même sans risquer sa réputation? Car elle n'avoit qu'à l'accuser de l'avoir vainement tentée & sollicitée, & d'avoir pris malgré elle quelques libertés; c'en étoit fait du P. Girard, au moins auprès de M. l'Evêque, & de ses Supérieurs; & si ce Pere a résisté si constamment au dessein que cette fille avoit formé de sortir du Monastère; si sur ce point là, & sur d'autres encore, il l'a traitée si durement; ne doit-on pas conclure qu'il étoit bien assuré qu'elle ne pouvoit rien lui reprocher?

Que le Pere Girard a abandonné volontairement la direction de la Cadiere, & a souffert tranquillement qu'elle prit un autre Confesseur, après s'être apperçû qu'elle l'avoit trompé.

La Cadiere prétend dans toutes ses défenses, que c'est elle qui a voulu la premiere abandonner le Pere Girard. Elle ne le prouve pourtant nulle part; mais quand elle l'auroit démontré, & que ce fait seroit véritable, elle ne pourroit en tirer aucun avantage; puisqu'elle l'auroit quitté uniquement, parce que le Pere Girard ne vouloit pas consentir à sa sortie du Couvent d'Oblicoules, ni lui pardonner la duplicité & le mea-

songe qu'elle avoit avancé dans la Lettre du 16 Aout, touchant le Mémoire du Carême, où elle lui disoit contre la verité, *tandis que je suis sûre que je n'ai rien donné à personne qu'à vous seul*, quoiqu'elle l'eut donné non-seulement au Pere Cadriere ; mais que ce Pere l'eut composé lui-même ; comme il est évident par la seule lecture de cette pièce. Elle a ajouté dans la même Lettre ; *je désie telle personne que ce soit de la ville, de pouvoir vous en produire un seul mot qui soit écrit de sa main ; tellement je connois son caractère* ; quoique le Pere Girard fut nanti pour lors de ce Mémoire écrit par le Dominicain. Ainsi ce seroit toujours le Pere Girard qui auroit mieux aimé qu'elle l'abandonnât, que de la souffrir hors du Couvent, & de lui passer ses duplicitez & ses mensonges, qui tous seuls suffisoient pour lui faire comprendre qu'elle n'étoit pas dans ce haut rang de vertu où il l'avoit cruë jusqu'alors, ce qui revient toujours au même ; & il n'en seroit pas moins vrai, dans un sens, que le P. Girard l'avoit effectivement abandonnée à un autre Directeur. Mais parce que ce système qui mettoit également l'innocence du Pere Girard à couvert, n'est pas selon l'exacte verité, nous soutenons que non-obstant la rigueur dont le P. Girard avoit usé envers elle, elle aimoit encore mieux qu'il continuât de la diriger que de le quitter, en risquant la réputation de Sainteté qu'elle s'étoit acquise par tant de soins, d'impostures & de sacrileges. Ses propres freres nous en fournissent encore la preuve dans leurs Lettres qu'ils ne peuvent désavouer, ainsi qu'ils ont la mauvaise foi de le faire de celles du P. Girard, en disant qu'elles ont été refaites ; quoique dans sa réponse au 16 Interrogat, leur sœur ait avoué que ce sont les mêmes Lettres qu'elle avoit reçues.

Après la dernière Lettre du Pere Girard du 22 Août, par laquelle il reproche à cette fille d'avoir montré, contre ses défenses, le Mémoire du Carême, & où on lit ces paroles remarquables : *Si c'étoit vous qui fussiez la coupable de la communication de ces papiers, il n'y auroit rien à dire, ni à faire de tout ce que je viens de vous marquer par rapport à la maison où vous êtes : mais jugez dans cette circonstance quels reproches j'aurois à vous faire, & combien vous me percez le cœur.* Après cette Lettre, dis-je, le P. Girard ayant eu le moyen de sçavoir au sûr que c'étoit elle qui avoit communiqué ce Mémoire, quoiqu'elle le lui eut nié si hardiment : voyant d'ailleurs dans ce Mémoire des faits visiblement contraires à la vérité, & aprenant d'autre part certaines circonstances qui lui firent ouvrir les yeux sur l'hypocrisie de cette fille, il résolut de la quitter. Ce que la Cadiere ayant appris, & appréhendant avec ses freres que la démarche du Pere Girard ne fît quelque éclat, & ne servît à dévoiler leurs impostures, ils n'oublièrent rien pour appaiser ce Pere, & ils lui écrivirent trois Lettres tout de suite, du 1. 5. & 9 Septembre, qui prouvent tout ce que nous venons d'avancer, & combien la Cadiere & ses freres craignoient que le Pere Girard ne l'abandonnât. Ils virent bien qu'un homme tel que lui ne pouvoit être ramené que par des sentimens de douleur que leur sœur lui témoigneroit de ses fautes passées. Ils écrivirent donc au P. Girard le premier Septembre en ces termes : *Par la miséricorde du Seigneur, je me trouve disposée à suivre tous les avis que vous m'avez donnés avec une exactitude & une fidélité inviolable en tout ce qui dépendra de moi . . . pour ma disposition présente, c'est une douleur si grande & si vive qu'elle me fait mourir,*

pour ainsi dire, à tout moment du jour ; douleur qui m'est causée à cause de mon infidélité, & je ne puis dire autre chose dans cet état, si ce n'est que je souhaite de mourir de douleur & de repentir. Et ensuite, Notre-Seigneur m'a paru sur la Croix en me disant, que par ce sacrifice & cette mort ignominieuse qu'il avoit soufferte pour moi, il vouloit bien encore me pardonner ces dernières fautes que j'ai eu le malheur de commettre, & il me dit encore que ce ne seroit qu'après avoir satisfait à sa justice ; pour cela il me donne de si grands desirs de souffrances, qu'il n'est rien au monde que je ne voulusse faire pour pouvoir l'indemniser. Toute cette nuit je l'ai passée dans les pleurs & dans les gémissements, &c. Il faudroit transcrire toute la Lettre pour voir combien elle donne la torture à son esprit pour engager le Pere Girard à reprendre sa direction. Mais ce fut inutilement.

Elle ne désespéra pas pourtant de réussir non plus que ses freres, qui voudront peut-être encore nous persuader qu'ils ignoroient de quoi leur sœur témoignoit une si grande douleur. Et quoi que le Pere Girard ne fit point de réponse, elle lui écrivit le 5. de ce mois, pour lui témoigner l'extrême douleur de ses fautes, & le toucher de compassion. Dans cette Lettre, pleine de fourberies & d'artifices, elle lui dit entr'autres choses : Je souffre toujours, & je n'ai aucun soulagement dans mes souffrances que la vue de Jesus-Christ crucifié. Il est vrai que mes pechez en sont la cause : mais s'il m'étoit permis, je m'écrierois : Ah ! heureuse chute qui me fait entrer en participation du plus grand de tous les biens. J'ai eu le malheur jusqu'à présent, selon ce que vous dites, d'agir dans la vue de plaire aux créatures ; pour le présent je me trouve disposée à devenir le jouet,

la fable & la dérision de ces créatures. Je consens à subir cette pénitence & telle satisfaction que vous voudrez exiger de moi. N'apprehendez point de me mettre à toutes les épreuves que vous jugerez à propos, &c. Elle continue sur le même ton, & promet merveilles, si le Pere Girard veut bien continuer à prendre soin d'elle; mais ce Pere s'obstina encore à ne rien répondre.

La preuve que le Pere Girard ne daigna plus répondre à cette fille depuis le 22 du mois d'Août, est que ce jour-là elle lui renvoya ses Lettres, & que si le P. Girard lui avoit écrit depuis ce même jour, elle ne manqueroit pas de produire ses réponses, puisqu'elle les auroit encore; ou si l'on dit que le P. Girard lui écrivit depuis ce tems-là, il faut que ce fût d'une maniere à la convaincre de ses impostures, & en ce cas elle n'auroit garde de mettre ces Lettres au jour. Mais non-obstant le silence obstiné du P. Girard, on fit encore une dernière tentative pour le gagner, se croyant perdus les uns & les autres, & tous leurs artifices dévoilés, si ce Pere ne se rendoit pas. Ils lui écrivirent le 9 de ce mois la lettre du monde la plus capable de le toucher; elle est fort longue & fort propre à démontrer toujours plus la fourberie des Cadieres qui ont composé & écrit ces Lettres; mais inutilement la transcriptions-nous de nouveau, après qu'elle a été imprimée tout au long à la suite de notre premier Mémoire.

Cette Lettre n'eut pas le succès qu'ils souhaitoient; car le P. Girard se confirma toujours plus dans le parti qu'il avoit pris de ne plus se mêler de la direction de la Cadie, à moins qu'elle ne se reconnût non-seulement coupable de ses fautes, mais qu'elle voulut encore les expier, en se dévouant pour toujours à l'état qu'elle avoit vou-

lu embrasser. Il fut pourtant , & avec raison , touché de compassion pour cette ame qu'il voyoit plongée dans un abîme de desordres & de sacrileges , & il crut que son devoir & sa charité devoient lui faire tenter encore s'il ne pourroit pas la convertir & la ramener au bon chemin.

Il alla donc le 15 Septembre pour la dernière fois à Ollioules ; mais elle & ses freres depuis leur Lettre du 9. n'esperant pas pouvoir toucher le Pere Girard , & voulant parer le coup que ce changement necessaire de Directeur alloit produire , s'adresserent à M. l'Evêque , & lui témoignèrent la necessité qu'il y avoit de faire sortir leur sœur du Couvent , où elle ne pouvoit plus vivre ; & parce que , dirent ils , le P. Girard n'y voudra jamais consentir , il lui faudra prendre un autre Confesseur. M. l'Evêque qui ignoroit ce qui se passoit , trouva que cette démarche étoit raisonnable ; de sorte que lorsque le P. Girard fut le 15 de Septembre à Ollioules , la Cadiere qui avoit déjà pris son parti de sortir du Monastere , le lui dit ; & comme le Pere Girard lui témoigna qu'en ce cas , & pour toutes les autres raisons qu'elle sçavoit , il ne vouloit plus la confesser , celle-ci ne l'entretint presque d'autre chose que du besoin qu'elle avoit d'un Confesseur , & ne voulut jamais reconnoître qu'elle eut trompé indignement ce Pere & le Public , elle contrefit encore la Dévote à visions & revelations. Sur quoi ce Pere se retira , & afin de ménager M. l'Evêque qui étoit alors dans les interêts de cette fille & de ses freres , il lui écrivit la Lettre dattée par erreur du 15 Septembre , qui doit être du 16.

C'est cette Lettre que la Cadiere a produite au procès ; on n'a qu'à la lire pour voir avec quel sang froid le P. Girard prend congé d'elle , & combien il y ménage la reputation de cette fille ,

ne doutant pas que la Lettre ne fût bien examinée & même montrée à M. l'Evêque. Il lui dit donc: *Ce que vous me dites de plus particulier dans notre entretien, du moins ce qui me le parut, fut l'article d'un Confesseur, sur le besoin duquel vous insistâtes plus d'une fois. J'ai fait mes réflexions là-dessus; & comme d'un côté votre demande est juste & raisonnable, parce que je ne me sens pas assez libre pour aller régulièrement vous entendre à la campagne, où vous pensez à vous rendre (elle y fut le lendemain, 17.) & que d'un autre côté il est à craindre que deux Confesseurs ne s'embarrassent l'un l'autre, qu'ils ne vous gênent successivement l'un ou l'autre; qu'enfin il y a apparence qu'il faudroit bientôt qu'ils se retirassent l'un ou l'autre après avoir consulté le bon Dieu, je prends, comme il me paroît, le plus à propos, le parti de ceder la place de bonne grace & sans bruit. . . . Cela empêchera encore moins que je ne continue à supplier Notre-Seigneur, de vous combler de ses plus précieuses bénédictions. . . . J'espère qu'en de meilleurs mains vous irez plus sûrement & plus vite, & que si j'ai fait des fautes à votre égard, vous vous souviendrez pourtant toujours que j'avois quelque bonne volonté de vous aider, &c.*

Comment le Pere Girard auroit-il osé dire, après avoir consulté, je prends le parti de ceder la place à un autre, si on lui avoit donné son congé. Mais peut-on n'être pas touché, en voyant avec quelle tranquillité il abandonne lui-même cette fille. Que n'auroit-il pas dû faire & tenter pour se la conserver, s'il eut été aussi scelerat que les Cadieres le prétendent. Les Jesuites qui, selon eux, avoient tant de crédit auprès de M. l'Evêque, pouvoient bien l'employer à conserver cette Pénitente au P. Girard. Mais la vérité est

que ce Pere ne vouloit plus se mêler d'elle, si elle ne changeoit entierement de conduite, & ne faisoit dans ce Monastere une sérieuse pénitence de tous les crimes.

Nous avons donc prouvé dans cette premiere Partie, d'une maniere simple & naturelle, mais sensible, l'innocence du Pere Girard, & nous nous flattons que ce contraste étonnant de fourberies d'un côté, de bonne foi & de droiture de l'autre, l'auront mise dans tout son jour. De sorte que nous osons nous promettre que les esprits les plus prévenus se rendront enfin à l'évidence de nos raisons. Car ce ne sont pas ici des témoins foibles, passionnés ou aveugles que nous avons produits, ni sur des dépositions infidelles ou équivoques que nous avons établi la justification de ce Pere; mais nous l'avons prouvée invinciblement par des faits constatez au procès, tous appuyez sur des pièces dont les originaux sont produits, joints à la procedure, & reconnus par la Cadiere elle-même.

Cependant comme on n'a oublié ni adresses, ni subtilitez, ni inventions pour obscurcir l'innocence du Pere Girard, d'ailleurs si bien démontrée; nous répondrons aux principales difficultez qu'on a proposées, & nous esperons de dissiper par-là entierement tous les nuages qu'on a tâché d'y répandre.



SECONDE PARTIE.

*Réponse aux difficultez qu'on a proposées pour
appuyer la calomnie intentée contre
le Pere Girard.*

QUoique dans la premiere partie de cet Ouvrage, nous ayons déjà répondu en passant, mais pourrant d'une maniere solide, à plusieurs de ces difficultez ; pour suivre néanmoins le plan que nous nous sommes proposé au commencement de ce Mémoire, & pour mettre toujours plus la verité dans son jour, nous allons répondre aux differentes objections qu'on a faites pour prouver :

1°. Que le Pere Girard étoit d'intelligence avec sa Pénitente.

2°. Qu'il étoit Sorcier.

3°. Qu'il étoit Quietiste.

4°. Qu'il étoit coupable d'Inceste spirituel.

5°. Qu'il étoit encore coupable du crime d'avortement.

Et nous concluons enfin que la calomnie dont on l'a chargé, ne peut être que l'effet du plus détestable complot dont on ait ouï parler, & nous en apporterons les preuves.)

Comme cette matiere, ainsi que l'on voit, est d'une vaste étendue, nous nous attacherons plutôt à répondre d'une maniere nette & concise, qui porte avec soi la clarté, qu'à faire de longs raisonnemens, quelque avantage que puisse avoir cette seconde maniere de défense.

R E P O N S E

*Aux raisons qu'on apporte pour prouver que
le Pere Girard étoit d'intelligence avec
la Cadriere.*

Il faudroit que ces preuves fussent aussi convaincantes par elles-mêmes, que les démonstrations de la Géometrie, pour pouvoir balancer les preuves que nous venons d'apporter du contraire; mais il ne peut s'en trouver de telles contre la vérité si bien établie, qu'il n'y a jamais eu de collusion entre le Pere Girard & sa Pénitente. Aussi n'apporte-t'on que des doutes & des soupçons qu'il sera bien aisé de dissiper; & pour commencer par le plus fort de ces doutes, & qui est presque l'unique qu'on puisse former.

Comment comprendre, dit-on, qu'un homme d'esprit comme le P. Girard, ait donné dans ces visions qui paroissent à présent si extravagantes, dans ces stigmates & dans ces transfigurations en *Ecce homo*. Ceux qui proposent cette difficulté ne connoissent guères le fond de misere & de crédulité qu'il y a dans le cœur de l'homme. Combien de gens d'esprit d'ailleurs, mais engagez dans de fausses Religions, sont persuadés de la vérité de certains faits extraordinaires que nous traitons avec raison d'extravagances & d'illusions grossieres. La véritable Religion même, & la plus sincere piété ne délivrent pas toujours l'homme de toutes les illusions de l'esprit. Quelquefois il sera séduit par sa dévotion même, ainsi que l'a été le Pere Girard, comme on l'a vû par les Lettres dont nous avons rapporté des extraits. Nous pouvons dire que tous les siècles de l'Eglise nous

en fournissent differens traits & diverses preuves. Ce fond de credulité est comme naturel à l'homme ; & tel qui fait l'esprit fort sur certains points, donne dans de pitoyables travers sur d'autres. Cette cause même nous en fournit un exemple bien remarquable. Combien de gens d'esprit qui tournent en ridicule les visions de la Cadiere, & qui ne laissent pas de croire que tout ce qu'on a vu dans elle qui paroissoit merveilleux, l'étoit en effet, & que c'étoient des prodiges réels operez par la puissance des Démons. Or il ne faut pas réfléchir beaucoup pour s'appercevoir qu'il faut un égal fond de credulité pour croire ces operations diaboliques, que pour les croire divines. Il étoit même dans un temps, plus croyable qu'elles tiroient leur origine de Dieu même ; parce que d'un côté c'étoit une Dévote qui les annonçoit, de laquelle on n'avoit pas lieu de se méfier, & que d'autre part les operations du Démon ne pouvant nous porter au bien, on voyoit cependant que les visions de la Cadiere édifioient tous ceux qui se laissoient surprendre à ses discours ; on ne doit donc pas être surpris si le P. Girard y a été trompé. A cette réponse générale ajoûtons, 1°. Que le Pere Girard n'a pas tellement donné dans toutes ces prétendues merveilles, qu'il les ait crûes bien positivement ; tantôt il panchoit à y ajoûter foi, ne pouvant se persuader que cette fille ne fût qu'une hypocrite, encore moins que ses freres qui attestoient tant de prodiges, voulassent lui imposer. Tantôt il en doutoit, & d'autres fois il suspendoit son jugement, repoussant comme des tentations tout ce qui le portoit à former un jugement décisif contre sa Pénitente & ses freres.

2°. On lit de semblables merveilles & de plus grandes encore dans les Vies des Saints & des

Gij

Saintes ; ouvrages autorisez , & qu'on ne peut soupçonner d'avoir été publiez pour tromper les simples : Tel est entr'autres le Livre qui a pour titre : *Les Vies & Actions mémorables tant du premier que du Tiers-Ordre du glorieux Pere & Patriarche Saint Dominique*, dont nous aurons occasion de parler bientôt.

3°. Maintenant que le Myſtere eſt dévoilé , on ſe rit de la ſimplicité du Pere Girard ; mais il faut ſe mettre dans les circonſtances du temps où il ſe trouvoit , ſe rappeler les artifices de cette fille & de ſes freres , & la conduite pleine d'hypocriſie qu'elle tenoit. Nous ſommes aſſûrez que tel qui ſe mocque à preſent & avec raiſon de ces divers reſſorts qu'elle faiſoit jouer pour faire tomber le Pere Girard dans les pieges qu'elle lui tendoit , y auroit également donné ; tant d'autres y ont ſuccombé , & y ſuccomberont peut-être encore. L'infaillibilité n'étoit pas reſervée à lui ſeul.

4°. Le Pere Cadriere de l'Ordre de S. Dominique , Bachelier de Sorbonne & Professeur de Philoſophie , ſon frere l'Eccleſiaſtique prétendent bien , quoique fauſſement , avoir crû bonnement aux Miracles de leur ſœur ; voici comme parle le Défendeur de Meſſire Cadriere dans ſon Mémoire page 23. *peut-être l'avoüera-t-on même ſans peine , de moins ſimples qu'eux y euſſent donné ; de plus habiles qu'eux euſſent été frappez de tant de faits extraordinaires , deſquels une foule de témoins étoient même ſurpris.* Ces paroles qui ne ſervent de rien pour les juſtifier , s'employent pourtant très-à-propos pour la juſtification du Pere Girard , en adoptant leurs ſentimens ſans approuver leurs actions ; nous la trouvons cette juſtification dans leur maniere de ſ'excuser & de penſer.

5°. Le Pere Girard après tout n'a été trompé que pendant un an ou environ , & il a décou-

vert lui-même l'imposture. Combien de gens éclairez ont donné plus long - temps dans de pareils pieges, sans même avoir pû les dé-mêler !

Mais ajoûte-t'on, d'où vient que Messire Giraud le Curé qui fut appelé à la transfiguration du 8. May n'y donna pas ? Tout le monde n'a pas le même goût pour ces choses extraordinaires. D'ailleurs, ce Curé avoit autrefois confessé la Cadriere, il pouvoit être mieux instruit de son caractère que le Pere Girard ; & en cette qualité d'ancien Confesseur, il ne pouvoit rien dire ni rien dévoiler.

D'où vient, a-t'on encore dit, que la Calas autre Pénitente du P. Girard, n'avoit pas pour la Cadriere la même estime qu'en avoit ce Pere ? C'est apparemment parce qu'elle la connoissoit mieux que ce Pere. La Calas est une fille de 24. ans ou environ, dont la maison touche à celle de la Cadriere, & qui pouvoit être instruite de certains faits qu'elle se gardoit bien de dire à son Confesseur. Peut-être ne l'approuvoit-elle pas par jalousie de Dévote. Le Pere Girard étoit-il enfin obligé de suivre les lumieres de la Calas, qui par sa déposition telle que la Cadriere l'a rapportée, paroissoit prévenuë de sa suffisance jusqu'à l'orgueil.

On a insisté à vouloir tirer avantage de deux réponses qu'avoit faites le Pere Girard dans son Interrogatoire. Il a répondu, nous a-t'on dit, ne pas croire que la Croix que la Cadriere lui remit, vint du Ciel, comme cette fille l'en avoit assuré, ni que les Anges lui eussent essuyé le visage ensanglanté avec une serviette, où une image grossiere de la Cadriere étoit restée miraculeusement empreinte, comme elle le publioit aussi-bien que ses freres. D'où l'on a tiré cette conclu-

sion, que le Pere Girard ne pouvoit ignorer que cette fille le trompoit, & que c'étoit dans lui un crime horrible de lui permettre, nonobstant cette connoissance, la Communion journaliere.

Cette difficulté, toute spécieuse qu'elle paroît, ne roule que sur une pure équivoque, qui consiste à ne donner aucun milieu entre ne pas croire un miracle, & juger positivement qu'il est faux. Et où en seroit-on toutes les fois qu'on en lit de si surprenans dans les ouvrages mêmes de plusieurs grands Saints qu'on ne peut soupçonner d'avoir voulu nous tromper ? Est-on toujours obligé de les croire ? Non sans doute. Jugeons-nous pour cela que ce sont des imposteurs, sur tout lorsqu'ils parlent de certains faits qui se sont passés sous leurs yeux ? Nous n'avons garde de le penser. De quelle maniere agissons-nous donc alors ? Lorsque nous ne les croyons pas, nous suspendons notre jugement. Il en est de même ici ; & quoi qu'on suspende son jugement, comme il faut que le Directeur conduise toujours l'ame qui lui a été confiée par la Providence, il se détermine par ce qui paroît d'ailleurs de régulier & d'édifiant dans elle. Le Pere Girard en suivant cette regle, ne croyoit pas la Cadiere indigne de la Sainte Communion, & il la lui permettoit, parce qu'en examinant de près la conduite de cette fille, loin d'entrer en défiance de sa sincerité, il panchoit plutôt à croire veritable tout ce qu'elle disoit, qu'à la soupçonner d'hypocrisie. C'est pour cette raison qu'il se bornoit à lui recommander le secret sur toutes ces choses extraordinaires, & qu'il l'exhortoit à ne pas trop s'y arrêter, à les oublier même, pour s'appliquer toujours avec plus d'humilité à la pratique des vertus solides & parfaites. Tous ceux qui dirigent des ames choisies & d'une vertu peu com-

mune , sçavent bien qu'on doit en user ainsi dans ces occasions.

C'est dans ce sens que l'on doit prendre les réponses du Pere Girard répandues en plus d'un endroit de son interrogatoire , que la Cadiere a rendu public. Lorsqu'on lui demande dans le 29. Interrogat, quel jugement il a porté sur les vilions de la Cadiere , il répond : *Que ne voyant rien jusques-là dans la Cadiere qui pût lui rendre suspectes les choses qu'elle lui racontoit , il avoit panché durant un temps à croire qu'il pourroit bien se passer quelque chose de singulier de la part de Dieu : mais que jamais il ne lui avoit marqué faire une estime particuliere de ses dons ; qu'il lui avoit dit souvent qu'un petit Vœu (apparemment c'est une faute d'impression , & il faut lire) Aste d'humilité étoit plus meritoire & plus utile que tous ces dons ; qu'il lui avoit toujours recommandé de ne jamais s'occuper ni de parler à qui que ce soit de ces sortes de choses , &c.*

Lorsqu'on lui demande au 49. Interrogat, S'il sçait qu'elle (la Cadiere) a passé ce Carême sans prendre aucune nourriture , il répond que sa mere & ses freres le publièrent , & qu'il suspendoit son jugement. Et comme on lui presente que tant de faits difficiles à croire lui auroient dû déciller les yeux , il répond ; *que tous ces faits differens ayans été produits successivement de loin , ils avoient fait moins d'impression sur son esprit , & qu'un fait préparoit à l'autre ; qu'il avoit jugé de sa simplicité par la sienne , ne se passant rien dans sa conduite extérieure qui pût lui donner le moindre soupçon.*

Interrogé, Quel motif il avoit de tenir tout cela caché : c'est-à-dire la Croix prétendue miraculeuse ; & la serviette où son visage étoit grossièrement empreint ; il répond à ce 71. interrogat ,

Que comme il n'y donnoit pas une entiere confiance, & qu'il doutoit de la réalité de tous ces faits, il gardoit absolument le silence de peur de commettre notre sainte Religion à la raillerie des libéraux, si les faits s'étoient trouvez faux. Ce qu'il craignoit, & avec raison, est arrivé. On voit donc évidemment ce que signifient ces paroles du Pere Girard, qu'il ne croyoit pas que cette Croix fût miraculeuse.

On nous oppose encore que le Pere Girard avoit ordonné à la Cadiere d'écrire le Mémoire de ses visions & révélations, tant celui du Carême que les deux autres. De plus, qu'il avoit prié la Dame Lescot Religieuse Clairiste, de mettre sur le papier ce qu'elle verroit arriver d'extraordinaire à cette fille. D'où l'on prétend conclure que de concert avec elle il vouloit la faire passer pour Sainte.

Nous répondons, 1°. Pourquoi dans l'opinion où étoit le Pere Girard de la vertu singulière de sa Pénitente, n'auroit-il pû se comporter à son égard comme ont fait tous les Confesseurs de plusieurs Saintes dont on nous a donné les Vies ; & blâmer cette conduite, n'est-ce pas censurer le P. Dominicain Confesseur de sainte Catherine de Sienné, celui de sainte Thérèse, & en un mot les Directeurs de sainte Magdelaine de Pazzi, de sainte Angele de Foligni, de sainte Brigitte, & d'une infinité d'autres. Ainsi loin de répandre des soupçons contre le Pere Girard, cette manière d'agir prouve au contraire sa bonne foi, sa sincérité & sa pieuse credulité. 2°. Il avoit par-là en vuë de mieux comprendre le véritable esprit dans lequel agissoit sa Pénitente, & de pouvoir examiner & reconnoître ce qu'on devoit croire de tout ce qu'elle racontoit, & non pas de la faire passer pour Sainte, comme nous l'avons déjà

démontré, n'ayant jamais eu rien tant à cœur, que de lui recommander & de lui faire observer le secret sur toutes choses, ainsi que ses deux freres en conviennent dans leurs Mémoires.

Quant à ce qu'ils ajoutent que le Pere Girard desiroit d'avoir toutes ses révélations par écrit, pour travailler un jour à sa béatification ; c'est attribuer au Pere Girard des desseins bien étendus ; lui qui a 30. ans plus que leur sœur, pouvoit-il se proposer de lui survivre, & de tirer un jour de la vanité de cette béatification ?

Comment les freres de la Cadiere ont-ils pu adopter dans leurs Mémoires l'idée ridicule que leur sœur avoit déjà présentée dans le sien ; que le Pere Girard avoit inspiré à sa Pénitente toutes les visions qu'on lit dans le Mémoire du Carême, en insinuant que ces visions avoient été puisées dans les Vies de Marie d'Agreda, & de la sœur Alacoque. Le Pere Girard n'a jamais lû la vie de Marie d'Agreda ; & pour celle de Marie Alacoque composée par M. l'Archevêque de Sens, elle a été imprimée pendant que le Pere Girard étoit à Toulon ; & il n'est pas moins certain qu'avant le mois de Novembre dernier, il n'y en avoit en cette Ville aucun exemplaire. Nous l'avons lû depuis lors, & nous avons été bien surpris de n'y trouver aucun vestige des Miracles de la Cadiere, ni stigmates, ni Couronne, ni croix venue du Ciel, ni ravissements dans les airs, ni privation de toute nourriture pendant le Carême. De quoi donc s'est-on avisé de nous faire consumer notre temps à de pareilles recherches ? On nous a parlé engagé à fouiller dans plus d'un livre, & ce n'est pas sans étonnement que nous avons découvert les originaux de toutes les prétendues merveilles de la Cadiere dans un livre consacré à la gloire de l'Ordre de St. Dominique ; d'où

l'on pourra juger si c'est le Jesuite ou le Dominicain qui a inspiré à la Cadiere de copier ces exemples, & d'en abuser avec tant d'impicté.

Ce livre qu'on a peine de trouver dans toute autre bibliotheque que dans celle des PP. Dominicains, a pour titre :

Les Vies & actions mémorables des Saintes & Bienheureuses, tant du Premier que du Tiers Ordre du Glorieux Pere & Patriarche S. Dominique, composées par le R. P. Jean de Sainte Marie, Religieux du Noviciat Général de l'Ordre des F. F. Frêcheurs de Paris. Imprimé à Paris chez Sebastien Huré, en 1635. in quarto.

Comme le Public est au fait des visions, des merveilles & miracles que les Cadieres ont attribué à leur sœur, & qu'on les trouve imprimées dans notre premier Mémoire, nous n'en rapporterons pas ici les termes, de peur d'être trop longs, mais les faits seulement en abrégé.

1°. Dieu fait connoître à la Cadiere le P. Girard avant que ce Pere fût à Toulon, & par une voix claire & distincte, il le lui donna pour Directeur lorsqu'elle le vit, comme elle l'avouë elle-même dans son interrogatoire, 7. 8. 9. & 10. interrogat.

Vie de la Bienheureuse Agathe de la Croix, chap. 24. pag. 119. Dieu lui dit : *Va trouver mon serviteur le P. Henry d'Almeida Religieux de S. Dominique. Elle s'étonna de ce que N. S. l'en chargeoit de consulter un Pere qu'elle n'avoit jamais ni vu ni connu : mais en même temps elle*

vit en esprit la personne dont N. S. lui avoit parlé ... Elle va trouver le Pere, lui raconte la vision ; le Pere, tant pour obéir à la volonté de Dieu, que pour le zele qu'il avoit d'assister ceux qui se jettoient entre ses bras, se chargea volontiers de sa conscience.

2°. La Cadiere prétend s'être offerte à Dieu pour souffrir même les vexations du démon, & pour être maltraitée pour le salut d'une ame.

Dans cet état qu'elle appelle d'obsession, elle fut, dit-elle, éprouvée par des secheresses, par des tentations, & tourmentée par le Démon.

3°. L'obsession de la Cadiere finit par l'apparition de la sœur Remusat, qu'elle voit dans une procession d'esprits bienheureux, comme les Cadieres l'assurent dans le Mémoire de la sœur Remusat.

4°. La Cadiere passe tout le Carême sans prendre de nourriture, sinon un peu d'eau & rejettoit toute autre chose avec douleur. Cette abstinence fut précédée d'une apparition de N. S. Le Seigneur, dit-elle dans le premier jour du Mémoire du Carême, m'apparut sous la figure humaine

Vie de Sainte Catherine de Siennepage 356. Elle offre à Dieu son corps & son ame, pour être des Victimes sacrifiées à sa justice par des tourmens, douleurs, afflictions, maladies, vexations des diables pour le salut des ames.

Sainte Agathe de la Croix pag. 159. souffre & s'offre à souffrir, pour payer en son corps les peines que certaines personnes engagées au peché m'ér. toient.

Sainte Agathe, pag. 160. voit finir ses peines par l'apparition d'un chœur de Vierges, qui en procession chantoient des Hymnes.

Vie de sainte Catherine de Siennep. 349. Jesus-Christ lui apparut, elle perdit tout goût des viandes, & le B. Raymond écrit, que non-seulement lui, mais encore tous ceux de la maison ont vu de leurs propres yeux comme elle demeura 80. jours sans manger depuis le jour des Cendres jusqu'à celui de l'Ascen-

il me fit connoître qu'il vouloit me nourrir, non point du pain des hommes, mais du pain des Anges & de sa seule grace. Elle dit à la fin du Carême, n'ayant pris aucune nourriture pendant les 40. jours précédens, excepté de l'eau.

5°. La Cadiere dans le 11. jour du Mémoire du Carême, voit la Ste. Trinité, & comprend cet adorable Mystere.

point en point tous les attributs & perfections divines; & dans sa condition ce fils marchoit de pair avec l'infinité Grandeur & Majesté de son Pere.

6°. Dans le 15. jour du Carême, la Cadiere nous dit : J'esu-Christ m'apparut dans la même situation que lorsqu'il sortoit du Prétoire, & me dit : Ma fille regarde jusqu'à quel point l'excès de mon amour m'a porté pour le salut des hommes.

7°. La Cadiere voit son nom & celui du P. Girard dans le Livre de Vie, comme elle le raconte dans le vingtième

sion.... Elle ne prenoit qu'un peu d'eau froide, & ce fort rarement : que si on la contraignoit d'ajouter à ce peu d'eau quelque legumes ou autres semblables choses, son estomach en souffroit de si grandes violences & contorsions, qu'elle en venoit jusqu'aux syncopes & convulsions de la mort.

Sainte Catherine de Sienne, pag. 359. voit comment le Pere Eternel faisoit naître de sa bouche un fils qui attiroit dans soi-même, & retiroit de

La B. Agathe de la Croix, pag. 95. vit le Corps de J. C. tellement navré & déchiré, que ce n'étoit qu'une playe.... & entendit J. C. qui lui dit : Regarde, ma fille, & considere attentivement le piteux état où les pechez des hommes m'ont réduit.

Sainte Catherine de Sienne pag. 350. après la Communion s'étant retirée dans sa petite chambre, elle se jeta sur

jour du Memoire du Carême, son petit lit, & y demeura fort long-tems ravie en extase.... Le P.

Raymond la fut visiter, & apprit d'elle tout ce que Dieu lui avoit revelé, & notamment qu'il étoit du nombre des Prédestinez.

8°. La Cadiere dans la Semaine Sainte du Memoire du Carême écrit par ses Freres, raconte fort au long comment elle participa aux douleurs de la Passion de J. C. comment elle fut flagellée comme le Sauveur, couronnée d'épines, clouée à la Croix, qu'elle y mourut, que son ame accompagna celle de J. C. dans les Limbes, monta avec lui au Ciel, & revint ensuite ranimer son corps, qui avoit reçu les impressions des cloux, & de la Couronne d'épines, &c.

9°. La Cadiere raconte à la fin de son Carême, comment sainte Claire & sainte Therese la voulant chacune pour son Ordre, sainte Claire l'emporta auprès de Dieu. Ce qu'elle raconte avoir connu dans une vision où elle se trouvoit en Paradis,

Sainte Catherine de Sienne pag. 351. endura tous les tourmens que J. C. a souffert en sa Passion, notamment, ce qu'elle experimenta le plus sensiblement fut la Couronne d'épines, dont elle reçut l'impression, comme il est dit pag. 338. les playes du cœur, des pieds & des mains, pag. 354. & 355. elle meurt & demeure morte l'espace de quatre heures, durant lesquelles son Ame fut présentée à J. C. son entendement fut informé de la Lumiere de Gloire, & pag. 355. J. C. la renvoya en terre, &c.

Sainte Agnés de Montepulciano ravie en esprit, pag. 16. voit venir à elle saint Augustin, S. Dominique & S. François, qui l'ayant abordée, commencerent à déliberer entr'eux à qui l'auroit avec soi; tous trois proposerent leurs raisons. La

réfolution fut prise en faveur de S. Dominique.

10°. La Cadiere écrit dans ses Lettres du 11. 15. & 28. Juin, qu'elle souffroit des douleurs inexprimables, & crachoit le sang les jours qu'elle ne communioit pas.

11°. La Cadiere & ses Freres nous assurent dans sa Lettre du 9. Juillet, qu'elle découvrit une multitude d'Ange,

qui lui apportèrent le Corps adorable de J.C. Dans la même Lettre la Cadiere prétendoit avoir communiqué miraculeusement, & même d'une partie de l'Hostie que le P. Girard offroit à l'Autel.

qui s'évanouit de ses yeux, & J. lui-même la prit invisiblement, & en communia sa chere Epouse.

12°. La Cadiere fit dire à M. l'Evêque qu'un jour que ce Prélat la communioit, l'Hostie se départit de ses doigts, & vint d'elle-même dans sa bouche.

même en la bouche de la Sainte.

13°. La Cadiere prétendoit connoître le fond des consciences, & l'avoit découvert à

Sainte Catherine de Sienné pag. 353. lorsqu'elle ne communioit pas ses douleurs éguisoient si fort leurs pointes, qu'elles se rendoient intolérables,

Sainte Agnès de Montepulciano pag. 12. fut aussi communiee par un Ange qui lui apparut.

Corps adorable de J.C.

Pag. 347. Dans le temps que le Confesseur de sainte Catherine de Sienné disoit la Messe, après l'Oraison Dominicale, lorsqu'il eût divisé en trois parts la sainte Hostie, il y en eut une

Le R. P. Barthelemi Docteur de l'Ordre p, 348. assure que souvent donnant la Communion à sainte Catherine de Sienné, l'Hostie se départoit avec violence de ses doigts, & entroit de soi-

Pag. 367. Sainte Catherine de Sienné connoissoit le fond des consciences & les péchez cachez.

plusieurs personnes , aussi-bien que leurs péchez cachez.

14°. Messire Cadiere a dit à une personne qu'on ne nommera pas ici, mais dont il se souviendra fort bien, que sa Sœur avoit vû saint Pierre vêtu en Habits Pontificaux, dire la Messe dans sa chambre.

15°. La Cadiere disoit avoir reçu une petite Croix de J. C. & que l'ayant donnée au P. Girard, & ne pouvant plus la ravoir, les Anges la lui rapportèrent, & elle fut montrée à M. l'Evêque par

le Pere Nicolas Carme Déchaussé, à ce que le Prélat a assuré lui-même.

Nous aurions volontiers supprimé ce que nous venons de rapporter, si nous avions pû croire que la découverte de cette origine des prétendues merveilles de la Cadiere, pût en rien diminuer la vénération si juste & si légitime que tous les Chrétiens doivent avoir pour des Saintes reconnues telles par l'Eglise. Nous n'oserions le présu- mer dans le temps que nous n'avons pour objet que de montrer où le Pere Cadiere a puisé les principales merveilles qu'il a attribuées à sa sœur; & loin que la sacrilege imitation que la Cadiere en a faite, porte aucun préjudice à la verité de toutes les choses extraordinaires que l'on raconte de ces Saints, nous pouvons dire après saint Augustin, que comme il n'y auroit point eu de faux

La B. Agathe p. 118. vit saint Jean l'Evangé- liste revêtu des Habits Sacerdotaux, qui dit la Messe dans la même chambre où elle se sacri- fioit tous les jours à Dieu.

Sainte Agnès de Mon- tepulciano pag. 13. prit au petit Jesus, qui lui apparut, une petite Croix. On la lui prit, & voyant qu'on ne vouloit pas la lui rendre, elle pria, & un Ange la lui apporta.

tions perpetuelles dans une accusation aussi grave, font la marque la plus certaine de la calomnie ?

Non sans doute, il ne leur est pas permis de défigurer, pour ainsi parler leurs premières plaintes. On a prétendu que le P. Girard étoit Sorcier, & que c'étoit uniquement à la faveur du Sortilège qu'il avoit abusé de la Cadiere. Il faut qu'ils le soutiennent, & qu'ils le prouvent Sorcier jusqu'à la fin; & s'ils succombent dans cette preuve, si c'est ici une calomnie grossiere, il faut qu'ils s'avoient Calomniateurs. Ce n'est donc que pour le Public que nous répondons aux témoignages alleguez de ces Religieuses, & tant qu'on veut les apporter pour preuve de la collusion de la Cadiere & du Pere Girard, & nous satisferons par là tout à la fois à l'induction qu'on en a voulu autrefois tirer pour prouver la Magie.

Nous disons donc 1°. Que ces deux Religieuses n'ont dit ceci que lors de leurs confrontations avec la Cadiere, comme elle nous l'apprend dans sa défense. D'où vient donc que ne l'ayant pas exposé dans leurs dépositions, quoique ce fait fût, suivant eux, un des plus relevans, elles ne s'aviserent pas même de le dire dans leur récollement fait par Messieurs les Commissaires? Qui ne voit ici un accord entr'elles & la Cadiere? Accord qui est si bien prouvé d'ailleurs.

2°. Que ce ne sont ici que des Témoins d'où dire, qui sur un Fait si essentiel & si singulier, ne méritent aucune foi.

3. Que la Dame Beauffier la cadette, à qui elles disent l'avoir ouï dire, n'en dit pourtant rien elle-même, ni dans sa déposition, ni ailleurs, quoiqu'elle eût porté son témoignage

long-tems avant que la Dame de Cogolin lui eut écrit.

4°. Que ces deux Religieuses & la Dame Guerin qui dit, à ce que l'on nous assure, quelque chose d'approchant, mais qui ne dit pas l'avoir oui dire, ni au Pere Girard, ni à la Dame Beaufrier; ont rempli leurs dépositions de tant de faits visiblement faux, & même impossibles, comme nous l'avons fait voir dans notre premier Mémoire, que leur déposition ne prouve rien autre que leur passion contre le P. Girard, qu'elles avoient en vûe de faire passer pour Sorcier & Magicien.

5°. Le Pere Girard nous assure avoir appris dans la suite que la Cadiere avoit dit effectivement à ces Religieuses, qu'il l'avoit communiee dans son lit, quoiqu'il fût à Toulon; ainsi tout ce qu'on peut dire de plus favorable pour elles, c'est qu'elles confondirent apparemment ce que leur avoit dit la Cadiere avec ce que leur avoit pû dire le Pere Girard, lors qu'elles lui apprirent que cette fille avoit paru communier dans son extase prétenduë.

R E P O N S E

Aux raisons qu'on a aporté pour prouver que le Pere Girard est Sorcier, & qu'il a sçu que tout ce qu'on voyoit d'extraordinaire dans la Cadiere, étoit l'effet de l'obsession.

Nous ne nous étendrons guères sur cette matière, surtout après avoir démontré dans notre premier Mémoire, que le prétendu sortilège du Pere Girard n'est qu'une grossière & ridicule calomnie inventée par les Cadieres freres, pour se

décharger sur le diable de tous les tours de fourberie qu'ils avoient fait joier à leur sœur, & auxquels ils avoient donné cours dans le public, en les annonçant comme des miracles. Calomnie que le Pere Nicolas a appnyée de toute sa dextérité, comme nous présumons devoir résulter de la Procédure, & même de sa propre Déposition.

Nous avons également montré que la Cadiere ne prouvant pas le sortilège & la Magie, on ne peut ajouter foi aux autres crimes qu'elle impute au Pere Girard; puisqu'ils sont tellement dépendans les uns des autres, qu'ils ne peuvent en aucune maniere être désunis & séparés de l'enchaînement qui se trouve entr'eux. Aussi est il facile de s'appercevoir que les freres Cadieres convaincus de cette verité, n'osent se montrer à découvert; & si l'un d'eux abandonne totalement le sortilège pour s'accommoder au goût du public, l'autre a fait des recherches infinies pour prouver qu'il y a des sorciers, ce qu'on ne lui conteste pas, & a employé toutes les forces de son esprit pour persuader que ce que l'on a vu de surprenant dans la Cadiere, sont les effets de la Magie & du sortilège, voulant bien méconnoître les causes naturelles qui les ont produit.

Mais cette variation de leur part ne sert qu'à démontrer la fausseté de la plainte de leur sœur, & leur embarras à pouvoir justifier les démarches qu'ils ont faites; car dès qu'ils ne soutiennent plus le sortilège, ils sont d'un côté forcés de convenir que la plainte qui en avoit été portée par leur sœur, renferme la calomnie la plus noire; puisqu'elle avoit soutenu n'avoir succombé à la passion du P. Girard, que par la force de ses enchantemens; & d'un autre côté, que deviennent les faits extraordinaires qu'ils ont tant fait valoir dans les Lettres & dans le Mémoire du

Carême ? Sont-ils miraculeux & divins ? Il n'y auroit plus aucun crime. Ont-ils été produits par des choses naturelles ? Ou ne sont-ils enfin que des mensonges & des illusions ? C'est ce qu'ils sont obligés de nous expliquer. Mais ils ne doivent jamais perdre de vûe que dès qu'ils excluront la Magie de leur système, non-seulement on leur demandera compte de ces prétendus miracles, mais encore ils ne pourront être recûs à nous dire qu'ils ont crû bonnement ce que leur en racontoit leur sœur ; puisqu'ils se sont donnés pour témoins oculaires des ravissmens en l'air, des 40 jours passez sans nourriture, de cette couronne miraculeuse, d'où ils ont vû le sang découler abondamment, &c.

Entrons dans un plus grand détail des différens systèmes que chacun d'eux a embrassé, & montrons encore plus évidemment leurs variations & leurs contradictions. Le Défenseur de la Cadiere dans sa Réponse à notre premier Mémoire negligé de répondre à toutes les preuves convaincantes que nous avons apportées pour faire sentir la chimère de ce sortilège. Il se borne à dire en passant, *que dans la supposition qu'il n'y auroit point eû d'enchantement, ce que non, le Pere Girard en seroit-il moins coupable d'inceste ?* Et il prétend l'en convaincre par ses aveux & par les témoins, comme s'il avoit avoué ce crime, ou qu'il y eut eu des témoins qui eussent déposé sur ce fait, & que tout ce qu'a dit la Cadiere dans ses deux expositions, où elle joint inséparablement l'enchantement à l'inceste, dût être compté pour rien, abandonnant ainsi le système de la Magie, tandis qu'il fait semblant de vouloir encore le soutenir, parce qu'il sent bien qu'il est absolument nécessaire pour appuyer la plainte ; de sorte qu'on le voit par tout chanceler, sans oser prendre un parti assuré, ni se déterminer.

Messire Cadriere de son côté porte encore plus loin ces variations & ces contradictions. Car après nous avoir laissé par un vain étalage d'érudition qui a pour but de prouver qu'il peut y avoir des forciers, ce qu'on n'a jamais contesté; il nous jette dans l'étonnement, lorsqu'on lit la page 33. de son Mémoire: *Est-il rien de plus naturel, que de penser que la Demoiselle Cadriere dictant ses Lettres à ses freres, n'osât en suivant les ordres de l'Accusé, lui répondre dans les mêmes termes qu'il écrivoit. & qu'elle tâchât de purifier ses Lettres de toutes les expressions, qui auroient pu les faire entrer en quelque méfiance ?* Voilà donc selon lui, la Cadriere agissant de concert avec le Pere Girard, qui n'est plus trompée par ce Pere, mais qui se joint à lui pour tromper ses freres; qui leur cache les Lettres galantes qu'elle recevoit en secret: Lettres bien differentes des autres Lettres de spiritualité que ce Pere lui écrivoit aussi, & qu'il a produites au procès, comme il le dit à la page 27. Ainsi Messire Cadriere abandonne sa sœur; & oubliant le sortilège qu'il avoit mis en jeu, pour y trouver la source de tous les crimes qu'on impute au Pere Girard, il nous veut ensuite persuader ici qu'elle s'entendoit en galanterie, & y donnoit de tout son cœur. Que peut-on penser d'une accusation qui ne sçauroit se soutenir que par de telles contradictions?

Quant au Pere Dominicain, après avoir bien lu & relu son Mémoire, on a bien de la peine à comprendre, quel est son système sur l'accusation du Sortilège. Son Défenseur, qui à chaque ligne de son Mémoire fait tant valoir sa pénétration à découvrir les fautes dans lesquelles est tombé, selon lui, le P. Girard, pourroit se donner à plus juste titre l'éloge de sçavoir se rendre lui-même impénétrable à ses lectures. Cependant on croit

avoir entrevû, que c'est à dessein, qu'il s'enveloppe, tantôt en paroissant adopter le système du Sortilège, & tantôt en l'abandonnant jusqu'au point de n'oser pas même employer les mots d'*Enchantement*, de *Sortilège*, de *Magie*, qu'on ne trouve guères que sur la fin de son Mémoire. Mais il paroît se déterminer, enfin en faveur de l'obsession; & il prétend, que le Pere Girard est convenu dans ses réponses, que la Cadiere avoit été obsédée du démon. Mais il s'en tient à cette généralité; & se garde bien de nous instruire, d'où venoit ce démon; si c'est le Pere Girard qui lui avoit ordonné d'obséder cette fille, ou si cette obsession étoit un pur effet de la volonté de Dieu. Que dit-il donc? Le voici? & c'est la seule chose de son Mémoire qui mérite d'être réfutée.

Depuis la page 6. jusqu'à la page 12. il s'efforce de prouver que le Pere Girard sçavoit, que tout ce qui étoit arrivé d'extraordinaire à la Cadiere, étoit l'effet de l'obsession, que ce Pere, dit-il, lui avoit conseillée; & par conséquent que c'étoit l'ouvrage du démon. Sur quoi il se recrie: pourquoi donc lui permettoit-il la communion journaliere? Pourquoi en écrivoit-il de si grands éloges à l'Abbesse d'Ollioules? Pourquoi paroît-il dans toutes ses démarches & par plusieurs de ses Lettres, qu'il en faisoit une si grande estime? Pourquoi panchoit-il plutôt à croire que ses Visions étoient véritables, ses Revelations divines, ses playes des Stigmates miraculeux? Voilà à peu près à quoi se réduit toute la force de son raisonnement, qu'il reprend & retourne en tant de manieres, qu'il occupe 6 pages de son Mémoire. Or pour connoître si ses conséquences sont légitimes, il faut examiner si le principe dont on les déduit, est véritable, & s'il est vrai que le Pere Girard ait connu, que toutes les merveilles

qui paroïssent dans la Cadiere, étoient l'effet de l'obsession, & que ce Pere la lui eut conseillée. Et pour cela voyons en quel tems la Cadiere voulant jouer le rôle de Sainte à Miracles, jugea à propos de commencer à paroître infestée du démon, comme on le lit dans la vie de quelques Saints & Saintes, sur tout de l'Ordre de St. Dominique. Les Adversaires du Pere Girard n'en disconviendront pas : ce fut sur la fin de Novembre, ou au commencement de Décembre 1729. Et combien dura ce prétendu état d'obsession ? Les freres Cadieres peuvent nous l'apprendre mieux que tout autre. Voici ce qu'ils en rapportent eux-mêmes dans le Mémoire qu'ils ont écrit sur la sœur Remusat : *Le Seigneur me manifesta le point de gloire dont son ame jouïssoit dans le ciel ; & pour me donner un témoignage évident du bonheur que je venois de ressentir, elle m'accorda dans le moment la délivrance entiere d'un état d'obsession, dont j'étois tourmentée depuis environ 4 mois. Or cette délivrance entiere lui fut accordée quelques jours après la mort de cette sœur Remusat. Ce fait est constaté par le même Mémoire en ces termes : On me fit connoître de me mettre à genoux pour remercier le Seigneur des grandes miséricordes qu'il venoit d'accorder à la sœur Anne-Magdelaine, nom qui m'étoit inconnu, & qui me fut manifesté dans ledit moment. Quelques jours après ayant appris sa mort . . . le Seigneur me manifesta le point de gloire, &c.* Il n'est pas moins certain que la sœur Remusat mourut environ le 15 Février 1730.

Voilà donc l'époque fixe de la délivrance entiere de l'obsession de la Cadiere; c'est elle-même qui nous l'apprend; ce sont ses freres : personne n'en pouvoit être mieux instruit. Comment donc le Pere Cadiere, depuis la page 6. jusqu'à la page

12. de son Mémoire, ose-t-il nous dire à tout propos que ce qu'on vit ensuite de singulier dans la sœur, étoit une continuation de l'état d'obsession que le Pere Girard lui avoit conseillé d'accepter? Et qui a jamais oui dire que les extases, les ravissements, le don de Prophétie, les transports d'amour, les stigmates, les apparitions des Anges & des Saints dont ils décorent leur sœur, fussent des suites de l'obsession & de l'operation du démon? D'où il suit que tout ce que les freres de la Cadiere nous racontent sur cet article dans leurs Mémoires, peut bien prouver leurs impostures & celles de leur sœur; mais que jamais ils ne pourront persuader que des graces si extraordinaires, si elles étoient véritables, dussent être attribuées à l'obsession du démon; encore moins que le Pere Girard le pensât ainsi, comme ils ont la témérité de l'avancer.

Le Pere Girard n'a jamais conseillé à la Cadiere cet état d'obsession ou de possession, qui finit quelques jours après le 15 Fevrier, & puisqu'il n'y a aucun témoin qui dépose sur ce fait avancé par les freres Cadieres, après tout ce que nous avons prouvé au commencement de ce Mémoire, il n'est personne qui ne convienne que le Pere Girard merite autant & plus de foi que la Cadiere. Ce Pere n'a pas même été persuadé totalement, que pendant ces trois ou quatre mois elle fut véritablement obsédée; quoique séduit par les ressorts secrets, qu'on avoit pris soin de faire jouer devant lui, il penchât plutôt à le croire, la Cadiere ayant un merveilleux talent de contrefaire la démoniaque, comme il a paru à découvert dans la suite. Mais depuis *la délivrance entiere* de cet état, la Cadiere, ainsi qu'elle & ses freres nous l'apprennent dans leurs Mémoires, entra dans un état tout different, comme nous le lisons

lisons de quelques Saints. Ce ne furent plus que graces, que faveurs extraordinaires, que visions des Anges & des Saints, que violences de l'amour divin, qui lui perçoit le cœur, qui lui élevoit & lui faisoit même rompre les côtes, &c. Et cet état, comme il est évident par ses Lettres, lui dura jusqu'à la sortie du Monastère, & au changement de Directeur.

C'est dans cet état de faveurs & de bénédictions celestes qu'elle supposa avoir eu la vision des noms de *Marie-Catherine*, & de *Jean Baptiste* écrits dans le Livre de vie. Cette vision est placée par les Cadieres eux-mêmes, le vingtième jour du Carême. D'où l'on doit inferer que tous les raisonnemens que fait sur cette vision le Pere Dominicain dans les pages citées ci-dessus de son Mémoire, ne sont rien moins que concluans : puisqu'il doit avouer lui-même, que sa sœur fut entièrement délivrée de l'état d'obsession plus d'un mois auparavant.

Concluons donc de tout ceci, & concluons avec assurance que depuis que la Cadriere prétendit avoir passé de l'état d'épreuve & d'obsession à l'état des graces & des dons divins, comblée elle-même, comme elle osoit le publier, de toutes les faveurs que Dieu avoit répandues dans plusieurs differens Saints, le Pere Girard qui ne voyoit rien dans sa conduite extérieure qui put absolument détruire cette idée de Sainteté, pouvoit lui permettre de participer tous les jours au pain des Anges, la conversation de cette fille n'étant plus presque qu'avec eux, s'il faut s'en rapporter à ce qu'en ont écrit ses freres, dans leur Mémoire.

Finissons cette réfutation de sortilege, parce qu'on nous oppose de l'état auquel on a vu *Marie-Anne Laugier*. Le Pere Girard qui n'ignoroit pas les infirmités habituelles de cette fille, a tou-

jours regardé ce qu'il lui arriva pendant la maladie du Carême de l'an 1730. comme un effet des vapeurs à quoi elle étoit sujette, & dont la preuve doit resulter de la procédure; puisque la mere de cette fille, & le Chirurgien qui la traita durant le cours de cette maladie, ont été ouïs en témoignage. Il doit aussi conster par la procédure que le Pere Girard n'a été que deux ou trois fois chez la Laugier pendant sa maladie pour la confesser: & avant ce tems-là il n'avoit jamais été la visiter. Ce ne fut même qu'après des refus réitérés qu'il se porta enfin à lui rendre les visites dont nous venons de parler, persuadé qu'elles ne lui pouvoient être d'aucun secours.

Que s'il est arrivé à cette fille de faite & de dire des folies pendant sa maladie, & d'y parler du diable; cela n'est arrivé précisément qu'après s'être échauffé l'imagination en soignant pendant deux mois la Cadiere son amie, mangeant, couchant, étant continuellement auprès d'elle pour la servir pendant le tems de la prétendue obsession. Ce sont sans doute les discours, les grimaces, les agitations de la Cadiere, qui avoient blessé le cerveau de la Laugier, & qui l'on fait parler ensuite & agir avec extravagance, lorsqu'elle a été attaquée de ses propres vapeurs. Il ne faut pour cela qu'entendre l'addition qu'a faite Magdelaine Allemand dans son recollement lu au Pere Girard lors de sa confrontation. Rien ne prouve mieux que tous les discours de la Laugier sur les diables & sur sa grossesse sont les rêves d'une malade, qui étoit actuellement dans le délire d'une fièvre ardente,

R E P O N S E

*Aux raisons qu'on apporte pour prouver le
Quietisme du Pere Girard.*

Nous pourrions nous borner à ce que nous avons dit sur ce sujet dans notre premier Memoire, puisque la reponse qu'on a prétendu y faire laisse subsister en leur entier toutes les raisons que nous avons apportées pour faire sentir le ridicule d'une pareille accusation. Tout ce qu'on a opposé de nouveau, c'est l'exemple de Molinos, & de la condamnation de ses abominables erreurs, faite par la Bulle d'Innocent XI. Mais on n'a eu garde de dire que ce fut principalement aux poursuites du P. Segnery Jesuite, si connu par ses ouvrages de piété, que Molinos fut condamné.

Cet Héretique étoit, nous dit-on, dans une grande reputation de vertu; & néanmoins il fut trouvé coupable, & déclaré tel. Le Pere Girard lui ressemble du côté de la reputation dans laquelle il a vécu jusqu'à ce procès. Donc-il faut le condamner comme un imposteur Quietiste; le faux de cette consequence est trop sensible pour s'y arrêter. Pour appuyer une pareille accusation, il falloit prouver que le P. Girard a enseigné les opinions détestables du Prêtre Espagnol. Comment l'a-t-on fait? Quelle preuve en apporte-t-on? Ce sont toujours les mêmes, sçavoir un témoignage d'oïi dite par le Curé Giraud, à deux pénitentes du Pere Girard; lesquelles pourtant dans leurs dépositions ont expliqué ce qu'il pouvoit y avoir d'ambigu dans leurs réponses à ce Curé, & qui ont nié le surplus qu'on prétendoit

leur avoir osé dire. Mais ces filles disent-elles que le Pere Girard leur avoit appris à s'expliquer aussi peu correctement qu'elles firent? point du tout: elles disent positivement le contraire. Quel genre de preuve est donc celui-ci, sur tout pour un crime si atroce? On ajoute au témoignage de ces deux filles, de ceux de l'Allemand & de la Bararel, qui, comme le Pere Girard l'a appris par leur confrontation, déposent qu'il ne leur a rien tant recommandé que la priere vocale, qu'il leur a dit de faire tous leurs efforts pour vaincre la répugnance qu'elles disoient y-avoir; c'est-à-dire qu'on ne sçait par quel renversement d'idées, on a voulu convaincre le Pere Girard d'heresie par des témoignages qui attestent directement le contraire.

Que fait-on encore afin de prouver ce prétendu Quietisme? On prend un mot dans une lettre du Pere Girard, un autre mot dans une lettre de la Cadiere, un troisième, un quatrième, dans un Mémoire composé par le Pere Cadiere, comme nous l'avons si clairement démontré; dans un interrogatoire de la Cadiere, dans celui du Pere Girard, dans une confrontation; & de tout cela joint ensemble on est venu à bout d'en construire une proposition, qui approche de quelque-une de celles que l'Eglise a condamné dans Molinos. De cette maniere il sera bien aisé de trouver toutes les erreurs qu'on voudra dans quelque ouvrage que ce soit, & même dans les Livres SS.

On ose ensuite soutenir que le Pere Girard a voulu faire imiter la sœur Remuzat par la Cadiere, comme celle-là s'étoit formée sur la sœur à la Coque, & que c'étoit le même esprit qu'on avoit fait suivre à toutes les trois. Voilà donc les sœurs à la Coque & Remuzat déclarées Quie-

tistes ainsi que la Cadiere , & les Confesseurs de ces deux Religieuses , Libertins & Hérétiques comme le Pere Girard , parce qu'ils sont tous trois Jesuites. N'a-t-on pas honte de produire ainsi au jour une si aveugle passion ? C'est donc à dire que la sœur Remuzat morte en odeur de sainteté, que la sœur à la Coque par l'intercession de laquelle il s'est fait des Miracles juridiquement attestez , & qu'on travaille à faire proposer à la vénération publique , ont été l'une & l'autre dans l'erreur. M. l'Archevêque de Sens , & les Evêques , approbateurs de son Livre , ont été bien aveugles de ne pas y appercevoir une Hérésie marquée, qui d'abord a sauté aux yeux d'un Laïque : c'est-à-dire que le feu Pere Milley Directeur de la sœur Remuzat , lequel à la dernière peste de Marseille fut le premier à s'exposer au service des malades , & y mourut victime de la charité ; que le Pere de la Colombiere , Directeur de la sœur à la Coque , lequel après avoir eu l'honneur d'être banni de l'Angleterre pour la foi , est mort avec la reputation constante d'une sainteté consommée , ont été tous les deux Molinistes. Le Pere Girard se sent fort honoré d'être associé à de pareils personnages ; & il ne rougit point de tout ce qu'on dit de lui , après ce qu'on a dit de ceux-là. Mais toute la France qui depuis 40 ans lit avec tant d'estime & de fruit les Oeuvres du Pere de la Colombiere , doit être bien étonnée d'apprendre aujourd'hui qu'elle n'a lû que les ouvrages d'un hérétique , & de l'apprendre non de la bouche du Vicaire de Jesus-Christ, ni des premiers Pasteurs, mais d'un Laïque.

Qui ne voit que pour accuser le Pere Girard de Quétisme , c'est aux Evêques qu'il falloit s'adresser. Les Lettres sont à present imprimées & entre les mains de tout le monde. Qu'on les dé-

ferre donc au Tribunal de l'Eglise. Mais loin que ces Lettres respirent le pur Quiétisme, comme on a prétendu le montrer, rien au contraire n'est plus capable de justifier le Pere Girard, non-seulement sur le Quiétisme, mais sur tous les autres crimes qu'on lui impute. A moins qu'on ne veuille que les termes d'*abnegation*, de *renoncement*, d'*oubli de soi même*; que ces expressions, qu'il faut *se sacrifier au bon plaisir de Dieu, laisser agir Dieu, s'oublier & se perdre soi-même, perdre son ame*, comme a dit Notre-Seigneur Jesus-Christ, *pour la retrouver*, soient des expressions consacrées au Quiétisme. Il n'y auroit donc plus de vertu à pratiquer, de violence à se faire pour détruire la nature corrompue; il faut donc brûler tous les ouvrages de piété; & comme nous l'avons déjà dit, l'Evangile même ne pourroit se trouver exempt de cette erreur.

Nous soutenons donc que les Lettres du Pere Girard ne peuvent être soupçonnées de renfermer les erreurs du Quiétisme, pas même la lettre du 22 Juillet. Car quoique prise séparément & par parcelles, on puisse par des tours malins & corrompus lui donner un mauvais sens, elle se soutient pourtant par elle même, sur tout quand on la rapproche de celles auxquelles le Pere Girard répond, & principalement de celle du 24. que la Cadiere lui écrivit en réponse de la sienne. Et parce que la Cadiere & ses freres repètent sans cesse dans leurs Mémoires, que cette Lettre prouve le Quiétisme charnel, & qu'ils nous reprochent de n'avoir pas osé en donner l'explication ni le moindre éclaircissement, nous l'allons entreprendre, pour confondre l'affreux commentaire qu'on en a fait dans la réponse à notre premier Mémoire. Nous nous voyons donc comme forcés d'expliquer ici cette Lettre, afin que les

personnes les plus prévenuees, connoissent évidemment combien on leur impose dans les défenses des Cadières. Quoiqu'après tout ce Commentaire pourroit & devroit même paroître inutile depuis que nous avons vû dans les Interrogats de la Cadiere qu'on vient d'imprimer, sa réponse à la demande qu'on lui fait, si la Lettre du 24. Juillet en réponse de celle du 22. que lui avoit écrit le P. Girard, est la continuation d'un commerce criminel. Car elle répond, & cela avant le 27. Fevrier, c'est-à-dire avant le breuvage indicatif: *Que la Lettre que nous lui avons fait représenter, est la réponse de celle qui avoit été écrite par le Pere Girard le 22. du même mois; & toutes les deux, c'est-à-dire, la Lettre du Pere Girard & la réponse d'elle Répondante, sont dans le même esprit, c'est-à-dire, dans l'esprit de Dieu.*

LETTRE DU PERE
GIRARD.

EXPLICATION
de cette Lettre.

Du 22. Juillet 1730.

Voici, ma chere Enfant, la troisième Lettre en trois jours: Tachez de m'obtenir du temps. Dieu soit loüé: Bien:ôt peut-être ne pourrai je rien faire que pour celle à qui j'écris.

Le Commentateur, dans le dessein de rendre cette Lettre digne de la liberté de sa plume, commence par inferer des premiers termes, que le P. Girard écrivoit tous les jours à sa Dévote: conclusion

toute opposée à celle qui se présente naturellement: il falloit que trois Lettres ainsi consécutives ne s'écrivissent pas frequemment, & n'eussent pas été précédées immédiatement par d'autres, puisque le P. Girard les détache ainsi. A quel propos parleroit-il de ses trois Lettres en

trois jours, comme une marque extraordinaire de ses soins, s'il lui eût écrit tous les jours? Et puisque le P. Girard vouloit exprimer son empressement par l'assiduité journaliere de ses Lettres, il y auroit eu bien plus d'énergie à dire, voici la quarantième Lettre en quarante jours. Mais n'étoit-ce pas la Cadiere elle-même qui engageoit ce Pere à lui écrire si souvent? Elle en convient par sa réponse; voici ses termes: *Vous me faites connoître que par mon indiscretion je consume une grande partie de votre temps . . . je serai plus attentive à le ménager.*

Toujours sçai-je bien que je la porte par tout, & qu'elle est toujours avec moi, quoique je parle & j'agisse avec d'autres personnes.

Il est peut-être à craindre que le défenseur de la Cadiere ne mette saint François de Sales dans la catégorie des Quiétistes charnels, avec le P. de la Colom-

briere; & la vénérable Mere de Chantal au nombre des abusées, avec les Sœurs Marie Alacoque & Remuzat, que leur vertu reconnuë a rendu si respectables. Quoiqu'il en puisse être, voici les termes du grand Evêque de Geneve lorsqu'il écrivoit à ses Pénitentes: On nous a sommé de les produire Liv. 2. Epist. 1. *Ce fut un lieu à mon Ame pour cherir de plus en plus la vôtre, qui me fit vous écrire que Dieu m'avoit donné à vous, ne croyant pas qu'il se pût plus rien ajouter à l'affection que je sentoie. Et dans la même Lettre, sous cette parole de (nous) Plusieurs particulieres qui se sont recommandées à moi me viennent en memoire, mais vous presque ordinairement la premiere; & quand ce n'est pas la premiere, qui est rarement, c'est la dernière pour m'y arrêter davantage. Ep. 8. Vous connoîtrez assez à voir que je vous écris à tout propos, que je vous ai souvent en esprit: il est vrai,*

non il ne sera pas possible que chose aucune me sépare de votre ame. Liv. 6. Ep. 40. Sçachez que depuis que vous êtes en Charge, vous m'êtes toujours si présente, que je suis, ce me semble, perpétuellement avec vous. Liv. 7. Ep. 2. Mes pensées s'entretiennent le plus souvent de votre cœur, qui est certes un même cœur avec le mien. Un Commentaire à la façon de celui des Memoires de la Cadiere, mettroit sans doute les Lettres du Saint Prélat au goût des Libertins.

Je rends mille graces à N. S. de la continuation de ces miséricordes : pour y répondre, ma chere Fil-le, oubliez-vous & laissez faire ; ces deux mots renferment la plus sublime disposition.

Les passages de l'Ecriture, pour être quelquefois détournés par des Libertins à des équivoques infames, ne laissent pas d'être le langage de Dieu ; aussi ne craignons-nous pas que ces expressions, pour ré-

pondre aux miséricordes de Dieu, oubliez-vous, & laissez faire, en passant par la plume du Glossateur aient rien perdu du sens très-pur & très-innocent qu'elles ont par leur liaison avec tous les sentimens que le P. Girard tâchoit d'inspirer à sa Pénitente. Celle-ci ennuyée de la gêne du Monastere, a recours à de prétendus Miracles, pour prouver à son Confesseur qu'elle n'est point appelée à cet état. Vous sçavez, lui dit-elle dans la Lettre à laquelle le Pere Girard répond, que je suis obligée de manger gras le Vendredi & le Samedi, par l'impossibilité où je suis de manger maigre à l'avenir, ce qui vous doit manifester la volonté du Seigneur. Le Directeur lui avoit déjà reproché son peu de courage. Je ne suis pas surprise, avoit-elle répondu, que vous disiez, que je ne suis pas sage, puisqu'il y a long-temps que je suis bonteuse que vous osiez me souffrir si imparfaite &

si peu fidelle au Seigneur. Le Confesseur persiste à l'animer. *Oubliez-vous & laissez faire, nous découvrirons la sainte volonté de notre Maître,* dit-il plus bas sur le même sujet : gardez-vous de vous écouter trop ; n'écoutez que Dieu & ceux qui tiennent sa place pour vous conduire ; sans cela comment vos doutes sur votre Vocation pourront-ils s'éclaircir ? *Oubliez-vous.* Le Livre de l'Imitation de J. C. dit au 4. liv. ch. 8. Très-peu de gens reçoivent de grandes lumieres interieures, parce que très-peu renoncent entierement à eux-mêmes. *Ideo tam pauci illuminati . . . quia seipsos ex toto abnegare nesciunt. Laissez faire,* parce qu'on n'a point assez de liberté d'esprit, si dans la vûë de Dieu on ne se soumet entierement à autrui. *Nec libertatem mentis acquirent, nisi ex toto corde propter Deum se subijciant.* Liv. 1. ch. 9. On lit encore au ch. 3. du même livre, qu'un esprit pur & simple dans l'inaction sur soi-même, s'efforce de ne se chercher en aucune chose. *Et in se otiosus, ab omni propria exquisitione esse nititur,* & au ch. 13. du 3. liv. Apprenez à rompre votre volonté, & à vous soumettre en tout. *Disce voluntates tuas frangere, & ad omnem subjectionem te dare.* Le Pere Girard avoit raison de dire que c'étoit-là la plus sublime disposition pour répondre aux misericordes de Dieu. Il ne parloit que le langage de l'Imitation de J. C. qui nous assure l. 2. c. 11. que dans les Extases même de la Dévotion la plus fervente, (où la Cadriere seignoit d'être sans cesse) il faut travailler à acquérir l'unique nécessaire : & quel est-il ? S'abandonner soi-même après avoir abandonné tout le reste, & sortir hors de soi : *Quid illud ? Ut omnibus relictis se relinquat, & à se totaliter exeat.* La Cadriere ne l'entendoit pas autrement, puisque dans sa Lettre du 3. Août, seignant plus de docilité

aux avis de son Confesseur sur ce sujet, elle dit : *Je sens par un effet sensible de la divine miséricorde, que le Seigneur me fait connoître d'une manière non équivoque, que je dois m'abandonner à son bon plaisir.*

Ne dites mot sur tout ce que vous a recommandé M. l'Evêque. Nous verrons tout ce qu'on peut faire & dire: Il est arrivé ce matin, & je lui ai déjà parlé de vous par occasion. Je ne crois pas qu'il aille à Ollioules; je lui ai fait entendre que cet éclat ne convenoit pas. Je pourrai peut-être par occasion lui parler de la sainte Messe.

Je tâchez de détourner M. l'Evêque d'un semblable projet.

Le Grand Vicairé & le P. de Sabatier iront apparemment lundi vous voir. Ce dernier, après lui avoir parlé, m'a fait entendre qu'il ne vous demanderoit rien; mais si par hazard l'un ou l'autre s'avisait de le faire, & même au nom de l'Evêque, ou sonbaîttoit de voir quelque chose, vous n'avez pour toute réponse qu'à dire qu'il vous est étroitement défendu de parler & d'agir.

M. l'Evêque de Toulon n'a pas fait mystère de la friponnerie de la Cadiere, qui le sollicitoit par son Frere le Dominicain d'aller à Ollioules, tandis que par une humilité affectée, elle dit au P. Girard dans sa Lettre du 21. Juillet : *Menagez-moi, mon cher Pere, je vous le demande en grace, au moins pendant mon vi-*

Il s'agit ici des Stigmates prétendus miraculeux. On voit avec quelle simplicité & quelle pureté d'intention le P. Girard avoit examiné ces playes, puisqu'il étoit persuadé que tous ceux qui en avoient quelque connoissance pouvoient chercher à se convaincre de la vérité du Fait par leurs yeux. Je veux tout voir; ne faites rien voir. Expressions qui font connoître

ce que le Pere Girard entend quand il dit ensuite qu'il a envie de voir , & qu'il n'a vû qu'à demi : la Fille promet aussi dans sa Réponse de ne rien faire voir ; mais le Pere Girard eût bientôt occasion de lui reprocher que cent femmelettes étoient aussi instruites que lui ; c'est sur quoi roule la Lettre du 26. Juillet.

Mangez gras comme on le veut , je vous l'ai écrit. Oûi, ma chere Enfant, j'ai besoin d'assurance : vous n'en serez pas la victime ; n'ayez point de volonté , & n'écoutez point de répugnance ; vous obéirez en tout comme ma petite Fille , qui ne trouve rien de difficile quand c'est son pere qui demande. J'ai une grande faim de vous revoir & de tout voir : vous sçavez que je ne demande que mon bien. Il y a longtemps que je n'ai rien vû qu'à demi. Je vous fatiguerai : He bien ! ne me fatiguez-vous pas aussi ? Il est juste que tout aille de moitié. Je connois bien qu'enfin vous deviendrez sage : tant de graces & d'avis ne deviendront pas inutiles.

dans sa Lettre du 25. Juillet, on m'a promis que vous auriez la douleur de me voir toute couverte de playes affreuses & extraordinaires , auxquelles toute la Medecine sera aveugle, & que ma seule sortie d'ici

La Cadiere étoit entrée chez les Clairistes d'Ollioules, appelée par la voix de Dieu ; le Memoire du Carême détaille le prodige de sa vocation : il falloit au P. Girard un miracle plus éclatant que sa répugnance à manger maigre , pour contrebalancer la vision dans laquelle elle avoit été destinée à l'Ordre de sainte Claire ; la Fille le lui promet de la part de Dieu. Vous voulez des miracles , dit-elle dans sa Lettre du 22. vous en aurez ; il est vrai que j'en serai la victime, mais n'importe pourvu que vous soyez content. Vous n'en serez pas la victime , répond le P. Girard Eh bien, reprend la Fille

dispara dans le moment. Elle ajoute aussitôt : *Je vous attend avec impatience pour rassasier la faim que vous avez de me voir.* Certainement après un tel début , & la promesse de lui donner le spectacle des playes affreuses & extraordinaires dont elle devoit être couverte, toute autre faim que celle du zèle & de la charité auroit été rassasiée d'avance. Mais les playes de la Cadiere étoient le bien du Pere Girard ; la fourbe lui disoit que par ses conseils , ses avis , ses mérites même elle s'étoit élevée à une perfection qui lui procuroit les faveurs singulieres du Ciel. Elle continuë : *Venez au plutôt contenter votre petite curiosité.* S'il s'étoit agi d'autre chose que de voir des Stigmates miraculeux & autres presens du Ciel , auroit-elle employé le terme de petite curiosité ? c'est-là un synonyme bien nouveau pour exprimer la passion la plus violente & la plus brutale. Les fatigues du Pere Girard n'étoient donc autre chose que les perplexitez & les embarras où le mettoient tous les jours de nouveaux prodiges à examiner : la Cadiere en étoit quitte pour quelques grimaces ; car à chaque fois qu'elle faisoit voir ses playes , Dieu pour la mettre à couvert de la vanité , lui faisoit ; disoit-elle , sentir des douleurs si aiguës , qu'aucun tourment ici bas ne pouvoit leur être comparé : c'étoit le prétexte dont elle se servoit pour ne montrer ses playes que quand il lui plaisoit , & après de certains préparatifs ; c'est sur quoi le P. Girard lui dit : *Je vous fatiguerai.*

<i>Je suis ravi que vous soyez contente du Pere Gardien, je le recommanderai au bon Dieu. N'oubliez pas de votre côté, ma Malade, ma sœur & les autres personnes que</i>	<i>Que decouvrir-t'on dans toute la suite de cette Lettre ? ce n'est pas le Quietisme ; on ne parle que de consulter Dieu , de se mortifier jusqu'à courir le ris-</i>
---	---

je vous ai recommandées. Mademoiselle Guyol vous trouva hier mourante, & votre Frere vient de me dire que vous vous portiez à merveille. Vous êtes une inconstante : ce seroit bien pis si vous deveniez gourmande. L'avisance je voulois savoir si le maigre se supporteroit ; le temps nous instruira. Commencez toujours ces jours d'abstinence par le maigre ; s'il ne passe pas, ou s'il revient d'abord faites aussi d'abord gras : Suivez cette regle, nous découvrirons la sainte volonté de notre Maître. S'il faut sortir, c'est une nouvelle & une bien grande peine pour vous & pour moi ; mais le bon Maître soit beni nous serons soumis & nous consentirons à tout. Bon soir, ma chere Enfant : pourrez-vous déchiffrer mon griffonage ? Comptez bien ; cette Lettre vous dit que vous venez toujours après moi, il est dangereux que vous ne m'atteigniez pas, à moins que vous n'en écriviez deux par jour. Adieu ma Fille, priez

que de devenir valétudinaire en mangeant maigre les jours d'abstinence ; trop d'égard à la santé dans cette occasion est traité de gourmandise ; on demande des prieres pour soi & pour autrui, langage qui n'entrera jamais dans la bouche d'un Quietiste. Tout le crime du Pere Girard dans cette Lettre est donc tout au plus un air d'enjouemens, que de Saints Personnages n'ont pas regardé comme ennemi de l'innocence. Saint François de Sales, dont les Lettres presentent par tout un caractère de vertu si aimable, croyoit être à l'abri de tout reproche en écrivant à tout propos à la Mere de Chantal. La 17. Epître du troisième Livre porte ce titre : à une Demoiselle qu'il appelloit sa mere. Il dit sans scrupule dans la 15. Epître du quatrième Livre : mais, ma très-chere Mere, vous m'épargnez un peu trop le nom de Fils. Et nous ne voyons pas que la

Dieu pour votre pere, pour personne à qui il parle
votre frere, pour votre ait jamais eu de visions,
ami, pour votre fils, & où on lui ordonnât de
pour votre serviteur: Voilà regarder son Directeur
bien des titres pour inter comme son Fils, ce que
resser un bon cœur. la Cadiere prétendoit
lui être arrivé dans ses
communications avec Dieu. Nous ne serions
pourtant pas surpris qu'un homme incapable d'un
commerce honnête, ne pût concilier ce langage
naïf de la plus belle ame qui fut peut-être jamais,
avec les sentimens de la vertu la plus pure.

R E P O N S E

*Aux raisons qu'on apporte pour prouver le
crime d'Inceste.*

Les raisons ou plutôt les prétextes sur lesquels
on fonde ce chef d'accusation ont été puisez,
1°. Dans les Lettres du P. Girard. 2°. Dans les
aveus qu'on lui impute. 3°. Dans les dépositions de
quelques témoins. Nous répondrons séparément
à chacune de ces raisons qu'on nous oppose, sans
prétendre nous engager à repeter inutilement
ce que nous avons déjà dit dans notre premiere
Memoire sur ces trois sortes de preuves, pour ne
pas fatiguer vainement Messieurs les Juges & le
Public, à l'exemple des Défenseurs de nos Par-
ties; qui depuis leur premier Memoire ne cessent
de repeter les mêmes raisons, sans rien dire pres-
que de nouveau. Nous nous renfermerons donc
dans ce qui peut donner un nouvel éclat à l'in-
nocence de l'Accusé, & nous ne releverons dans
les Memoires de nos Parties, que ce qui nous
paroitra meriter quelque nouvelle attention.

Si les Lettres réciproques du Pere Girard & de la Cadiere , fournissent contre ce Pere une preuve d'Inceste.

Les soupçons que l'on a répandus sur la réalité des Lettres du Pere Girard , & la fausse interprétation qu'on a donné au sens naturel qu'elles présentent à l'esprit, paroîtront d'autant plus injustes , que dans notre premier Memoire on se promettoit d'avoir démontré par des preuves invincibles que ce sont les mêmes Lettres écrites par ce Pere à sa Pénitente , & qu'on n'a rien pu opposer de solide pour pouvoir même soupçonner le contraire. Aussi les avons nous faites imprimer , comme contenant la preuve la plus naturelle & la plus sensible de l'innocence du Pere Girard. Rien en effet n'est plus capable de faire sentir l'embarras & le désespoir dans lesquels se trouvent la Cadiere & ses freres , que leurs vains efforts, pour obscurcir , s'il leur étoit possible, les preuves de la bonne foi & de la droiture du P. Girard, qui résultent de ses lettres.

Il seroit superflu de s'étendre là-dessus , & la Cadiere repeteroit cent & cent fois que le Pere Girard est convaincu par ses Lettres & par celle du 22. Juillet, qu'on ne la croira jamais ; non seulement parce qu'elle & ses freres avancent ce paradoxe , ou plutôt cette chimere contre l'évidence du contraire qui résultera toujours de ses lettres , mais encore parce que dans sa réponse au 91. Interrogatoire , c'est - à - dire avant même qu'elle eût désavoué les faits contenus dans ses expositions, elle avoit convenu que la lettre du 22. Juillet, & la réponse qu'elle lui fit , avoient été écrites dans l'esprit de Dieu. Elle ne peut donc

donc être reçûe à dire le contraire sans tomber dans une contradiction qui la rend indigne de toute créance. Or si la lettre du 22. Juillet a été écrite dans l'esprit de Dieu, comme il est vrai, & comme nous l'avons pleinement justifié, que doit-on penser des autres? C'est bien vainement que la Cadiere & ses freres dans leurs mémoires s'efforcent de trouver des sens cachez & ambigus dans ces mêmes lettres, car voici de quoi les confondre. Ils trouvent à present que ces lettres sont remplies & infectées des sentimens & des erreurs des Quietistes, & qu'elles respirent encore quoique refaites les flammes d'un amour profane. Cependant ils ont avancé précisément tout le contraire, non pas seulement dans un Mémoire, qui n'a souvent pour objet que de prévenir le public par des faits contraires à la verité, tels que sont ceux de la Cadiere, mais dans une Requête présentée à la Cour dans le mois de Mars dernier, & qu'ils ont fait imprimer. Voici en effet comment ils s'énoncent dans cette Requête, en parlant des Lettres que le P. Girard a fait joindre à la procédure. *Il n'a représenté, dit la Cadiere, qu'environ vingt ou vingt-cinq lettres qu'il a nouvellement fabriquées & substituées à la place de celles qu'il avoit retirées; & ce qui ne permet pas d'en douter, c'est que les lettres qu'il a représentées contiennent une morale si pure, & des exhortations à la Demoiselle Cadiere de faire continuellement des prieres, & de se deffendre contre les extases. Or il est évidemment faux, sans respect, ajoute-t-on, que les lettres qu'il lui avoit écrites fussent de cette qualité. Et ensuite: Si ses lettres n'avoient contenu qu'une morale si saine, auroit-il exprès envoyé la Gravier à Ollionles pour les retirer? Et comment veut-il persuader, poursuit-elle, que les lettres qu'il représente soient celles qu'il lui avoit écrites, & que toutes ses Lettres n'étoient*

pleines que d'une Morale pure & active, tandis que sa Lettre du 22. Juillet, &c.

On convenoit donc alors que les Lettres que le Pere Girard a représentées ne contenoient qu'une Morale active, saine & pure, & des exhortations à la Demoiselle Cadere, de faire continuellement des prieres. Et cet aveu de leur part, conforme à celui qu'avoit fait la Cadere dans son Interrogatoire, doit être regardé comme le témoignage de la verité le plus sincere, le plus assuré, & le seul qui puisse être adopté par ceux qui voudront bien se donner la peine de lire avec attention les Lettres du P. Girard. Il n'étoit donc alors question entre les Parties, que de sçavoir si ces Lettres avoient été réellement écrites par le P. Girard, & reçues par la Cadere. Or comme il a été prouvé évidemment par ces mêmes Lettres & par les réponses précises que la Cadere y fait, que ce sont effectivement les mêmes que son Directeur lui avoit écrites, & qu'elle avoit reçues ; dès-lors il leur a plu de changer de langage : & au lieu d'une Morale saine, pure & active qu'on y avoit d'abord reconnue, on y a dans la suite apperçu une Morale détestable & corrompue, une Morale Quicriste & non active.

En verité y pense-t-on ? & ces contradictions perpetuelles ne démontrent-elles pas que tout ce que l'on nous propose comme des veritez constantes, ne sont réellement que de vaines allegations, fruits ordinaires de l'imposture & de la calomnie.

On a fait autant de systemes differens sur ces lettres du Pere Girard & de la Cadere, qu'on a écrit de Mémoires, & aussi insoutenables les uns que les autres. Bien plus, dans un seul & même Mémoire on n'a pu s'accorder avec soi-même, ni trouver un point fixe où l'on ait crû pouvoir s'ar-

rière. Tel est le système de Messire Cadierre page 27. de son Mémoire: De quel œil, dit-il, peut-on regarder les ruses d'un Directeur, qui écrivant à sa Pénitente, en garde contre la curiosité de ceux sous la conduite desquels elle est, remet toujours à de fideles Messageres deux lettres, l'une qui ne contient que des principes généraux de Morale, & des conseils de spiritualité, pour être remise à l'Abbesse du Monastere, & l'autre dans laquelle étoient les veritables sentimens de l'Auteur, pour être rendue à sa Pénitente immédiatement & en main propre. 1°. Qu'en sçait-il? car il dit deux lignes plus haut, les deux Cadieres n'ont jamais vû les lettres de l'Accusé.

2°. Si le P. Girard écrivoit ainsi deux lettres, dont une seule devoit être remise à l'Abbesse, il ne lui auroit pas demandé que les lettres qu'il écrivoit ne passassent pas sous ses yeux, parce qu'elles ne traiteroient que de l'interieur & de la conduite spirituelle de cette fille, & qu'elles parvinssent à sa Pénitente sans être ouvertes auparavant. Ajoutons à cela une réflexion bien naturelle: que ce Pere n'auroit jamais fait cette demande, si propre à le trahir. Car dans les sentimens qu'on lui suppose, on écrit dans un secret absolu, & on ne risque pas qu'une pareille lettre tombe entre les mains d'une Supérieure, sur la promesse qu'elle auroit faite de ne pas les ouvrir. Il ne faut pas avoir grand usage du monde pour connoître qu'on ne doit pas confier un tel secret à la curiosité des filles.

3°. Qui répondoit à ces prétendues Lettres clandestines & criminelles du P. Girard? La Cadierre, disent-ils, ne sçavoit pas écrire. Ses freres avoueroient-ils d'avoir servi leur sœur pour entretenir cet infâme commerce? Voilà donc des lettres qui restent sans aucune réponse; car certainement celles qu'ils ont écrit pour leur sœur ne

contiennent rien qui puisse faire soupçonner un commerce criminel ; & si elles contiennent quelque chose de condamnable, ce ne sont que de faux Miracles, & une parfaite hypocrisie.

4°. Si selon eux la Cadiere ne leur montrait jamais aucune lettre de son Directeur, le Pere Girard n'avoit que faire de lui en écrire deux différentes, & de se donner ainsi la torture pour faire le spirituel; la lettre passionnée suffisoit bien; Et pourquoi la Cadiere auroit-elle répondu aux unes, & jamais aux autres, qui devoient pourtant leur tenir plus à cœur !

5°. Leur sœur étoit donc d'accord, selon eux, avec le P. Girard, & elle se livroit à sa passion par le silence qu'elle gardoit, n'ayant jamais voulu le trahir, ni témoigner à ses freres, ni à d'autres le moindre fait qui eût pû déranger ce commerce secret de tendresse mutuelle.

Ce n'est point ici le seul endroit dans lequel les freres Cadieres contre le témoignage formel de leur sœur, & contre les deux expositions qu'elle a fait, la sacrifient & abandonnent à l'infamie, pour se tirer eux-mêmes d'intrigue.

Sur quoi donc ont-ils imaginé un système si chimérique, & si contraire à ce qui résulte du sens naturel de ces Lettres ? Sur quelles preuves l'appuyent-ils ? Qui le croiroit ? C'est, comme ils nous l'apprennent dans la même page 27. de leur Mémoire, sur le témoignage unique de la Batarel; quel témoin ! La lecture de sa déposition que l'on reclame, en instruira Messieurs les Juges : Mais que dit-elle encore sur ce fait qui puisse autoriser ce système ! A-t'elle dit avoir porté une fois une lettre du Pere Girard à la Cadiere, & une à la Supérieure, qu'elle a crû être aussi pour la Cadiere ? Le P. Girard soutient qu'il ne croit pas que cela soit jamais arrivé, il ne s'en rappelle pas le sou-

venir, & il ajoûte que si la Batarel a déposé vrai, & que cela soit arrivé une fois, comme elle le dit, ce fut dans les premiers jours que la Cadriere entra au Couvent, ou avant que d'avoir demandé à l'Abbesse de ne pas lire les Lettres, il eut besoin auparavant de lui écrire quelques mots séparément sur les graces extraordinaires qu'il vouloit cacher à la Superieure comme aux autres. Ce Pere, comme tout le monde peut le voir à present par ses réponses, est d'une attention infinie à ne déguiser en rien la verité, & à ne pas avancer ou nier des faits, qu'il ne soit bien certain de ce qu'il dit. Supposons donc que ce fait fût veritable, quoique le P. Girard ne s'en souviennne en aucune façon, que la Batarel eût une fois porté deux lettres, comment Messire Cadriere a-t'il pû dire, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, que le P. Girard *remettoit toujours deux lettres à de fideles Messageres, l'une qui ne contenoit, &c.*

Continuons de rapporter les preuves qu'ils donnent de ces doubles Lettres du Pere Girard; rien n'est si capable de découvrir l'embarras où les jetoient les propres lettres de la Cadriere, qu'ils ont écrites eux-mêmes. Nous leur avons demandé d'où vient que les lettres de leur sœur sont si édifiantes, si elles sont des réponses à des lettres de galanterie? On fera sans doute curieux de voir la réponse qu'ils donnent à ce raisonnement simple & naturel qui n'en souffre aucune. *Est-il rien de plus naturel, nous répondent-ils dans la page trente-trois du Mémoire de Messire Cadriere, que de penser que la Demoiselle Cadriere dictant ses Lettres à ses freres, n'osa, en suivant les ordres de l'Accusé, lui répondre dans les mêmes termes qu'il écrivoit, & qu'elle tâcha de purifier ses lettres de toutes les expressions qui auroient pû les faire entrer en quelque méfiance. Voilà encore la sœur*

trahie & livrée par ses freres ; mais ce n'est pas de quoi il est ici question. Voyons la conduite qu'ils font tenir à leur sœur, & où ils en sont réduits.

La Cadiere, selon eux, jouoit un personnage d'une fille d'esprit, s'il en fut jamais, & rusée à l'excès. Ce n'est plus cet innocent Agneau, cette fille aussi simple qu'on l'est encore à l'âge de sept ans, & qui ne reconnoissoit la difference des sexes qu'à celle des habits. A-t'on jamais introduit dans les Romans une si fine & si spirituelle coquette ? Ce n'est pas nous qui l'assurons, ce sont les freres. Qui le croiroit, à voir les lettres qu'elle écrivoit à son Directeur, que sous l'écorce de tant de saintes visions & de si beaux sentimens de pieté, elle eût eu l'adresse de répondre aux lettres galantes du Pere Girard, & de se faire entendre à ce Pere, quoique ses freres qui les écrivoient n'y vissent goûté, & que ce fût un mystere pour eux qui étoient pourtant presque tous les jours avec leur sœur à Ollioules. Quoiqu'ils ayent le front d'insulter à la credulité du Public, en disant hardiment qu'il n'est rien de plus naturel que de le penser ainsi ; on ne les en croira pas sur leur parole, parce que ce même Public qu'ils reclamationt, & dont ils se jouent autant que nous le respectons, a les lettres en main, & qu'il peut se convaincre qu'il n'y a point de vaine subtilité qui puisse détruire le raisonnement naturel que nous avons toujours fait, & qui est renfermé en ces deux mots : les réponses sont constamment saintes & édifiantes ; donc les lettres auxquelles on répond l'étoient de même.

Devoient-ils en bonne foi employer plusieurs pages dans leur mémoire pour faire valoir ce beau système ? Quel genie seroit celui de la Cadiere ? Quel prodige d'esprit ! Quoi sans avoir en main ni devant les yeux les deux lettres du P. Girard,

ausquelles elle répondoit tout à la fois, (car ces freres nous repetent à tout moment qu'ils n'ont jamais vû aucune Lettre du Pere Girard) sans avoir donc ces Lettres devant les yeux, elle dictoit les réponses très-justes à ses freres, & elle sçavoit tellement arranger ses expressions, que d'un côté ses Lettres ne paroissent rien contenir que de très-édifiant, & qui ne répondit à la lettre de spiritualité, tandis que le P. Girard qui étoit seul du secret y voyoit toute autre chose, & recevoit des réponses exactes à ses lettres amoureuses. Les Cadieres sont bien à plaindre de n'avoir pas de meilleurs moyens & plus naturels de se tirer d'embarras.

Ils ne prétendent pas cependant se rendre à ces raisons; car ils osent nous défier dans la page 33. du mémoire de l'Ecclesiastique: *En veut-on*, dit-il, *une preuve convaincante*? Oûi sans doute, nous la désirons & nous la verrons volontiers; car rien n'est si curieux que d'approfondir les ressorts du manège qu'ils font faire à leur sœur. Mais notre curiosité n'est pas satisfaite, quand de suite ils nous apportent pour preuve la *Lettre de la Cadriere du 11. du même mois (de Juin)* où elle cache, disent-ils, *quelque mystere sous les lettres capitales G. D. T.* Raison qui a été adoptée par le P. Dominicain dans la page 23. de son Memoire. Nous leur demandons à notre tour qui a écrit ces lettres capitales? Ils avouent que c'est eux. Or si c'étoient des mysteres pour eux que ces lettres capitales, ils pouvoient aisément s'en éclaircir. Voilà des Secretaires bien complaisans & bien circonspects, de ne pas oser demander à leur sœur ce que signifioient ces trois lettres. Mais disons mieux, ils n'avoient garde de faire cette demande, qui étoit fort inutile. Voyons la Lettre elle-même. *Pour se qui est des playes du D. G. aussi-bien que de la T.*

elles ont été fermées jusqu'à hier au soir , où elles ont commencé de prendre leur cours ordinaire. Voilà donc ce grand Mystere des lettres capitales, mystere caché aux freres de la Cadiere qui écrivoient ces Lettres ; & il n'est cependant personne si simple qui ne dévoile du premier coup ce grand secret, dès qu'on sçait que la Cadiere avoit des playes au pied Droit, au pied Gauche, & une espee de Couronne sur la Tête. Qui ne voit clairement qu'elle a voulu parler de l'état de ces trois playes ?

Ses freres les avoient vûës souvent ces playes ; ils nous en assûrent eux-mêmes, & ils osent en imposer ainsi à Messieurs les Juges & au Public, en donnant un sens mystereux à ce qui leur étoit pleinement connu. Comment donc ont-ils pû répandre des soupçons sur de pareilles lettres, & vouloir faire envisager un mystere d'iniquité sous ces lettres capitales dont ils n'ignoroient pas le sens ?

Après tant de preuves que nous avons donné de leur mauvaise foi & des fourberies de leur sœur , nous amuserons - nous encore à réfuter mille vétilles , ou pour mieux dire à mille men-songes, dans lesquels les deux freres Cadieres se sont envelopez, tantôt pour prouver que le P. Girard ne pouvoit pas ignorer que leur sœur ne sçavoit pas écrire , lui qui avoit reçu d'Aix une de ses Lettres par la Poste , & que la Cadiere dit elle-même dans sa reponse au 99. Interogat avoir écrite par inspiration , lui à qui la Cadiere n'avoit jamais dit se servir de la main de ses Freres , selon l'avcu qu'elle en a fait dans sa réponse au 103. Interogat ; tantôt que le Pere Girard avoit vû chez sa Pénitente la lettre que le Pere Cadiere avoit écrit pour elle à l'Abbesse d'Olliou-les, ce qui est faux ; car celle que la fille montra
au

au P. Girard étoit de la même main que celle qu'il avoit reçûe d'Aix, c'est-à-dire de la main de Cadriere l'Ecclesiastique; tantôt pour persuader que ce Pere avoit vû le commencement du Mémoire du Carême écrit avec des ratures de la main du Dominicain. Il est vrai que le P. Girard l'avoit reçû comme un chiffon dans un rouleau d'autres papiers que cette fille lui remit avant que de se rendre à Ollioules; c'étoient des papiers contenant des avis & des conduites spirituels avec quelques réponses faites au P. Girard par des personnes qu'il dirigeoit. La Cadriere les lui avoit données sans sçavoir elle-même qu'elle y eût mis par mégarde ces deux premières feuilles du Mémoire du Carême, écrites de la main de son frere le Jacobin; son Directeur le sçavoit encore moins, & c'est pour cela que ces papiers ne contenant rien de fort curieux pour lui, ou dont il eût besoin, il les jetta negligemment dans un tiroir sans y faire aucune attention, & ne pensa à les examiner curieusement que lorsque le procès fut commencé.

Nous ne nous arrêterons donc pas davantage sur tous ces vains prétextes, incapables d'affoiblir cette foule de preuves que nous avons rapportées ailleurs, & qui nous découvrent si bien le concert qui a régné entre les Cadieres pour tromper le P. Girard, & pour lui faire croire que leur sœur faisoit & écrivoit ses Lettres. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter encore un mot pour répondre à la raison qu'ils font revenir si souvent dans leurs Mémoires pour prouver que le P. Girard entretenoit par ses lettres la fole passion de leur sœur.

Ils prétendent en donner pour preuve le soin que prit ce Pere de retirer ses Lettres, dès qu'il apprehenda qu'elles ne devinssent publiques,

aussi-bien que le Mémoire du Carême ; & portant la parole à ce Pere, ils lui demandent comment veut-il donc qu'on explique tant de soins, tant de mouvemens, & tout ce qu'il a mis en usage pour retirer ses lettres, à quoi nous répondons simplement qu'il ne s'est donné ni grand soin, ni beaucoup de mouvemens, & qu'il n'a mis en usage que ces paroles du 22 Août : *Je sçaurai bientôt par qui on a eu communication de ces papiers ;* (Au Mémoire du Carême) dites moi vous avec simplicité, ma fille, si vous en avez donné copie à quelqu'un, ou s'il faut qu'on vous les ait pris dans votre cassette. Dans ce dernier cas, renvoyez moi actuellement par Mademoiselle . . . qui vous porte cette Lettre, tous les papiers que vous pouvez avoir, mes lettres, celles d'autrui, &c. dans un paquet, & faites en même temps incessamment réponse. Faites ensuite dans l'occasion à la Supérieure votre plainte & avec fermeté & avec respect sur ce qu'on vous a dérobé des papiers de conscience, on a nuis dans l'Imprimé, de conséquence, c'est une faute d'impression, sur lesquels personne au monde n'avoit aucun droit, & qu'on les a enlevés pour les communiquer au dehors Si c'étoit vous qui fussiez la coupable de la communication de ces papiers, il n'y auroit rien à dire ni à faire de tout ce que je viens de vous marquer par rapport à la maison où vous êtes ; mais jugez dans cette circonstance quels reproches j'aurois à vous faire, & combien vous me percez le cœur.

La réalité & la vérité de cette Lettre est entièrement constatée par la réponse qu'y fit la Cadiere du 26. du même mois. On voit donc pourquoi le P. Girard demanda qu'on lui renvoyât ses lettres & les autres papiers concernant l'intérieur de certaines personnes que la Cadiere pouvoit avoir. Ce Pere ne lui fait pas absolument cette demande, mais seulement dans le cas qu'on lui eût déjà pris les révélations du Carême dans sa cassette ;

& il avoit raison de soupçonner que si cela étoit arrivé, la même curiosité pourroit bien porter les mêmes personnes à lui prendre les autres papiers.

Après ce que nous avons dit dans notre premiere Mémoire sur les Lettres du P. Girard & de la Cadiere, après ce qu'on en a lu dans la premiere partie de celui-ci, & ce que nous venons d'en dire, nous n'avons plus à craindre qu'on puisse reclamer ces lettres, ni celle du 22. Juillet, comme renfermant les preuves du crime qu'on impute au P. Girard ; nous sommes au contraire convaincus qu'on trouvera dans ces mêmes Lettres les preuves completes de sa justification & de la calomnie des Cadieres.

Si l'on peut prouver le crime d'inceste par les aveux du P. Girard.

A voir l'assurance avec laquelle la Cadiere & ses freres nous disent à tout propos dans leurs Mémoires & leurs Requêtes imprimées, que le P. Girard est convaincu par ses propres aveux de crimes horribles dont on l'accuse, qui ne croiroit que ce Pere embarrassé par les divers interrogats qu'on lui a fait, a avoué effectivement d'avoir commis ces crimes, ou au moins quelque chose d'approchant, dont on pût les inferer necessairement. Cependant comme les mœurs & la conduite de ce Pere ont toujours été infiniment éloignées, non pas seulement du crime, mais même du moindre soupçon & de la plus légère apparence d'avoir donné dans les folles passions du siecle, de même ses aveux n'ont rien sans doute dont on puisse conclure par rapport à sa personne, à son ministere, & aux circonstances où il se trouvoit, qu'il ait jamais rien fait, rien dit,

rien écrit qui puisse démentir cette conduite.

La Cadiere vient de nous en fournir la preuve en faisant imprimer l'Interrogatoire que ce Pere a subi, où assurément il paroît bien que Messieurs les Commissaires ont examiné sa conduite, & sondé son interieur de toutes les façons : tout le monde est en état de juger à present des aveux du Pere Girard, & le Public doit reconnoître avec surprise combien on lui avoit imposé & combien on lui impose encore dans les observations qu'on y a jointes, en prétendant qu'il a avoué non seulement ce dont il n'a jamais parlé, mais même ce qu'il a toujours nié très-positivement,

Avec quelle pudeur Messire Cadiere avoit-il osé, par exemple, nous assurer dans la page 22. de son Mémoire, que le P. Girard avoit avoué que la Cadiere *connoissoit l'interieur des consciences*. Car voici ce qu'on lit dans cette page 22. & le P. Girard ne nous dit-il pas que la Demoiselle Cadiere *connoissoit l'interieur des consciences, que c'étoient tantôt des mouvemens & des connoissances particulieres, &c.* Qui ne croiroit en voyant en lettre italique cet aveu du P. Girard, qu'il a effectivement répondu de la sorte ? Rien de plus faux cependant, & ce commencement où git toute la difficulté, *connoissoit l'interieur des consciences*, n'est pas de ce Pere, mais de la pure invention de celui qu'on a convaincu en avoir fait bien d'autres.

Rien de plus commun dans les Mémoires de la Cadiere & de ses freres, que de les voir assurer hardiment que le P. Girard a avoué avoir conseillé à la Cadiere de recevoir l'état d'obsession, quoiqu'il l'ait nié très-expressément : qu'il a reconnu que ces visions de la Passion de N. S. & des Saints venoient du Démon, quoiqu'il ait ré-

prouvé positivement le contraire, & qu'il parvenoit à croire qu'elles étoient des faveurs célestes plutôt que des inventions de sa Pénitente. Car pour les attribuer au Démon, il n'y a jamais pensé, & il ne pouvoit le faire, à moins qu'il ne fût tombé dans cette absurdité de croire que l'esprit malin s'employât de toutes ses forces à porter les âmes à l'amour de Dieu & à la fuite du péché.

Mais pour nous renfermer dans les prétendus aveux qui ont rapport au crime d'inceste, & que nous examinons à présent, voyons ce que le P. Girard a avoué, & quelle conséquence on en peut tirer. Tout ce qu'il a avoué, & sur quoi on a bâti ce système affreux d'accusation se réduit à convenir de s'être enfermé quelquefois, & pour très-peu de temps, dans la chambre de la Cadiere, autant qu'il en falloit pour voir sans témoin certains effets prétendus miraculeux par cette fille, & qu'on devoit tenir dans un grand secret; qu'il n'a pas toujours fermé la porte, que c'étoit tantôt lui & tantôt la Cadiere qui prenoit ce soin; que cela n'est jamais arrivé qu'après Pâques, parce que ce ne fut qu'à la Semaine sainte & dans la suite, qu'elle prétendit avoir reçu les Stigmates, les impressions de la Couronne d'épines, la Croix miraculeuse, les Extases & les Ravissemens dans les airs, &c. Que cette porte ne restoit fermée que l'espace de quelques momens. Il proteste que la seule fois qu'il entra dans le Couvent d'Ollioules, il n'y arriva que sur les dix heures du matin, ayant dîné à Toulon avant que de partir; qu'il fut conduit par l'Abbesse & plusieurs Religieuses dans la chambre de la Cadiere; qu'on l'y laissa seul avec elle pendant le dîner des Religieuses; qu'il ne toucha jamais alors la porte de la chambre de la Cadiere; qu'il ne sçait

pas si quelqu'une en tira la porte par dehors, que sur le midy les Religieuses vinrent & entrèrent sans se faire ouvrir, ce qu'elles n'auroient pû faire si la porte avoit été fermée en dedans.

Le P. Girard avoüe encore que sollicité vivement & plusieurs fois par la Cadiere de voir & d'examiner les differens accidens qu'elle disoit arriver à ses playes, & qu'elle attribuoit à des causes miraculeuses, comme on le voit par ses lettres : il avoüe, dis-je, qu'après avoir résisté plus de quinze jours, comme cette fille prétendoit que telle étoit la volonté de Dieu, & qu'elle en avoit révélation, il se laissa gagner, & vit avec toute la modestie & toutes les précautions imaginables deux fois la playe du côté, & trois fois celle des pieds, & cela dans l'espace de quatre mois, ce qui ne marque pas même dans lui une grande curiosité, bien loin de prouver aucun mauvais dessein.

Il a avoué de plus, que la Cadiere l'ayant assuré que par un effet miraculeux, la violence de l'amour divin lui avoit fait élever deux ou trois côtes, comme on le raconte de S. Philippe de Nery, ce Pere ayant de la peine à y ajouter foi, & lui ayant représenté que cette élévation des côtes pouvoit être naturelle, & l'effet de quelque mauvaise conformation que le corps avoit apportée en naissant ; comme la Cadiere vouloit le convaincre de la vérité de ce Miracle, elle lui dit qu'il se rendoit sensible, même près du cou, l'os qu'on appelle la clavicule étant beaucoup plus élevé d'un côté que de l'autre : sur quoi ce Pere portant légèrement le doigt entre son cou & son épaule, le tout étant couvert d'un mouchoir en double, comme elle le portoit ordinairement.

Il nous a falu descendre dans ces détails pour bien circonstancier toutes choses, & mettre chacun au fait des aveus de ce Pere. Voilà ce que le Pere Girard a avoué & dont on veut conclure le crime d'inceste; & quoi qu'en puissent dire la Cadieere & ses freres, tous ces aveus se reduisent à ces faits qui se sont passez dans les circonstances que nous venons de détailler. Voyons donc si ces aveus sont des preuves, & même des présomptions du crime atroce qu'on impute au Pere Girard; & d'abord il est bien évident qu'ils ne peuvent pas en être des preuves: il reste donc uniquement à sçavoir si ce sont des présomptions, & des présomptions assez fortes pour pouvoir assurer, comme on le fait avec tant de confiance, que le Pere Girard est convaincu par ses propres aveus.

1°. On ne peut disconvenir des circonstances que nous avons rappottées. Tous ces divers faits se sont passez sans témoin, & par conséquent on ne peut s'en rapporter qu'au témoignage de la Cadieere ou du Pere Girard. Or les Défenseurs même de la Cadieere doivent avouer qu'elle n'est plus croyable depuis que dans la premiere partie de ce Mémoire, nous avons démontré en tant de manieres sa duplicité, ses mensonges, ses fourberies, & sur tout depuis qu'elle a accusé tour à tour, tantôt le Pere Girard, & tantôt le Pere Nicolas. Nous pouvons même assurer que la Cadieere convient de ces circonstances; puisque répondant au 152 Interrogat, elle dit *qu'elle n'a jamais rien vu d'indecent au Pere Girard; que pour des baisers, elle n'en a point reçu, & qu'il a été bien éloigné d'exiger rien d'elle d'indecent.* Et dans sa confrontation avouant, *de n'avoir jamais rien vu dans le Pere Girard que de très-pur & de très-saint.* On ne sçauroit nous contester qu'à

l'égard des faits qui se sont passez sans témoins, on ne doit nécessairement s'en rapporter aux personnes qui formoient alors le tête à tête. Or la Cadiere nous assure qu'il ne s'y est rien passé que de pur & d'innocent. Le Pere Girard interrogé sur les mêmes faits, affirme également qu'il ne s'y est rien passé d'indécent, & encore moins de criminel, comment se refuser à ce qu'ils disent l'un & l'autre. D'ailleurs en supposant contre la verité que les réponses faites par la Cadiere après le 27 Février, n'eussent pas la même force que celles qu'elle avoit fait auparavant, ne seroit-il pas constant qu'il ne faudroit pas moins rejeter ce chef d'accusation ? Puisque dans ce tems-là, elle la fondeoit sur le chimérique sortilège du Pere Girard si souvent détruit. Enfin la Cadiere peut-elle être encore écoutée après tant de variations ? Et le Pere Girard à qui on ne peut certainement rien reprocher de pareil, ne doit-il pas être cru du moins sur tous les faits qui ne sont pas démentis par les témoins, d'où nous concluons que ces faits avoués étant tels, & dans les circonstances qu'il nous les raconte, c'est sur ce pied-là qu'il en faut juger, & voir si ce sont des présomptions suffisantes pour en inférer l'inceste spirituel, dont ce Pere est accusé.

2°. Observons que les raisons qu'apporte le Pere Girard de s'être ainsi fermé quelque fois & pendant quelque court intervalle de tems avec la Cadiere, celles qu'il nous donne pour s'excuser d'avoir vû ces stigmates, & d'avoir porté légèrement le doigt sur son cou, ne sont pas des prétextes imaginez à dessein ni de vaines raisons qui viennent après coup, & qu'un criminel ne manque pas d'inventer sans fondement, bien ou mal, pour colorer ses déniches de quelque honnête prétexte : les raisons que ce Pere apporte de

sa conduite ne peuvent être plus certaines. Elles résultent toutes, & sont inséparables de l'essence même de cette cause. Nos adversaires en conviennent & prétendent même qu'elles sont si certaines qu'ils en veulent conclure le Sortilège du Pere Girard. Les lettres & les révélations de la Cadiere ne sont pleines que de ces mêmes faits. Ainsi quand le Pere Girard nous assure s'être fermé avec elle très-peu de tems pour voir ses playes, par exemple, ses coëffes teintes de sang, sa couronne, ses extases, ses ravissemens dans les airs, la croix venuë du Ciel, &c. Ce sont tout autant de faits très-assurés dont on ne peut disconvenir.

Il en est de même de la raison apportée par ce Pere pour voir les playes ou stigmates de sa Pénitente. Si nous ne craignons d'être trop longs, nous rapporterions des Extraits de ses expositions faites en Justice, de ses Lettres, de ses Mémoires, par lesquels on verroit que cette fille prétendoit qu'il arrivoit des changemens miraculeux dans ses playes, qu'elles se fermoient & se rouvroient, selon qu'elle étoit plus ou moins fidèle à la Grace, & elle avoit plaisamment imaginé ce moyen pour qu'on n'attribuât pas à des causes naturelles, ce changement qui devoit nécessairement arriver à ses playes, puisqu'elles n'étoient rien moins que miraculeuses. L'élevement des côtes est de même attesté par la Cadiere & par ses freres, dans le Mémoire du Carême. Ainsi les raisons qu'apporte le Pere Girard de sa conduite, sont pleinement justifiées par ceux-mêmes qui la lui reprochent, & qui voudroient aujourd'hui, la faire passer pour criminelle.

On peut voir déjà très-clairement par tout ce que nous venons de dire, combien est fausse la maxime qu'on nous oppose, & qu'on fait tant

valoir dans toutes les defenses de la Cadiere & de ses freres, que c'est une présomption du crime dont le Pere Girard est accusé, d'avoir été fermé seul avec elle pendant quelques momens & à différentes reprises. Les présomptions du crime, selon les lumieres de la droite raison, doivent se prendre de toutes les circonstances qui accompagnent les démarches & les actions sur lesquelles on fonde ces présomptions, comme aussi sur le caractère des personnes accusées; autrement on s'y tromperoit tous les jours, & les actions les plus innocentes, même quelque fois les plus vertueuses seroient sujettes à former des présomptions. Il y en a cent exemples dans les Livres. Nous nous contenterons de celui de Joseph, un des douze Patriarches. Si Putifar son maître y avoit bien fait réflexion, il ne l'eut pas condamné, quand même il l'auroit trouvé seul se débarrassant d'entre les mains de son épouse infidèle, par la raison qu'il n'étoit du tout point à présumer qu'un esclave eût de lui-même pris la liberté dont cette femme, une des premières d'Egypte, l'accusoit.

Examinons donc & pesons murement toutes les circonstances dans lesquelles le Pere Girard s'est trouvé fermé avec la Cadiere, & quel est le caractère de ces deux personnes.

1°. Quel homme est-ce que ce Pere Girard? Qu'il nous soit permis de le dire, non pas dans la vûe de faire un vain & fastueux éloge, ainsi qu'on nous l'a reproché, mais par raport à la nécessité d'une legitime defense, un homme de cinquante ans qui a passé sa vie dans la pratique de toutes les bonnes œuvres propres de son état, un homme qui avoit jusqu'alors donné par tout où il avoit été, de grands exemples de vertu sans jamais se démentir. On ne sçauroit nict ce fait, &

Les Cadières freres sont forcez d'en convenir, quoique la Cadiere dans sa Réponse à notre premier Mémoire dise qu'il ait été soldat; ce qui ne seroit pas un crime dans ce Pere, mais que le seul amour de la verite lui fait désavouer, ayant été reçu Jésuite à Dole sa Patrie, lorsqu'il étudioit en Philosophie, & qu'il n'avoit pour lors que quinze à seize ans.

2°. Qu'étoit ce que la Cadiere? Une sœur du Tiers Ordre de sainte Thérèse, fille à visions & révélations, contrefaisant à merveille la Dévote, & ne parlant que de Pénitence & de la fuite du monde & des occasions. Ce n'est pas à ces filles que s'attachent les Confesseurs pour les séduire.

3°. Où est-ce que le Pere Girard se fermoit avec elle? Dans la maison même de sa mere, au vû & sçu d'elle, de ses trois fils, de sa belle-fille & de sa servante. Tellement que dans la disposition de pieté dans laquelle on la suppose, si le Pere Girard avoit voulu tant soit peu la tenter pour le crime, d'une seule parole, ou d'un seul coup de pied sur le plancher, elle auroit mis toute la maison en mouvement. Etoit-ce dans une chambre écartée au fond de quelque grande maison? Nullement; c'étoit dans une petite chambre qui répondoit sur l'escalier, & devant la porte de laquelle on étoit obligé de passer continuellement.

4°. Quel tems prenoit ce Pere pour aller ainsi chez la Cadiere? C'étoit en plein midi, à la vûe de tous les habitans de cette rue fort peuplée, & il n'y alloit jamais qu'il ne fut appelé par la Cadiere ou par ses parens.

5°. Restoit-il long-tems fermé avec elle? Quelques instans seulement, tantôt le Pere pouffoit la porte, & tantôt sa Pénitente.

6°. Pourquoi se fermoit-il? Pour que person-

ne ne pût avoir connoissance des prétendus miracles que nous venons d'expliquer fort au long, & aussi pour ne pas scandaliser quelque passant, s'il avoit trouvé ce Pere voyant les stigmates de sa Pénitente.

7°. Comment donc s'y prenoit il pour voir sans indécence la playe du côté ? Il ne l'a jamais vûe que deux fois , se tenant à quartier & près de la fenêtre, tandis que la Cadiere se préparoit pour que le Pere pût voir cette playe , & ne put voir autre chose.

Ce dernier fait ne sçauroit se prouver , il est vrai , & nous ne pouvons en rapporter que le témoignage du Pere Girard. La Cadiere le nie t'elle ? Elle n'est plus croyable ; car independemment de toutes les raisons que nous avons touchées plus haut , & qui démontrent qu'il faut plutôt s'en rapporter au Pere Girard qu'à la Cadiere pour tous les faits dont il n'y a aucun témoin , nous avons encore ici une raison toute particuliere pour justifier le P. Girard sur ce point ; qui est , que le témoignage du P. Girard , & tout ce qu'il dit sur les causes pour lesquelles il a resté fermé , est fondé sur le vrai , & les raisons qu'allegue la Cadiere pour soutenir que le Pere Girard , a profité de ces momens qu'ils étoient tous les deux enfermez pour commettre le crime , n'est fondé que sur des faits qui n'ont ni réalité , ni vraisemblance. Car enfin il est bien plus naturel de croire qu'un Directeur dont les mœurs sont pures & exemptes jusques alors du moindre soupçon , n'a commis dans ces momens aucun crime , que de penser , que ce Directeur ait , par le moyen d'un soufle , endormi ou extasié la pénitente , qu'il lui ait fait perdre tout sentiment , qu'il l'ait privée de toute connoissance , qu'en cet état il ait commis sur elle toutes sortes d'or-

dures, & que par un effet de la reminiscence ou des exorcismes, elle se rappelle aujourd'hui, jusques au moindres circonstances de ce qui se passoit dans le tems qu'elle n'avoit ni sentiment ni connoissance.

On ne peut donc rien conclure des aveus du Pere Girard, pour le convaincre du crime d'inceste, ni même pour l'en soupçonner, & c'est bien inutilement que les Cadieres réclament perpetuellement ces aveus dans leurs Mémoires & Requêtes, qu'ils ont attention de rendre publiques. Examinons maintenant si l'on peut en convaincre le Pere Girard par la déposition des témoins.

REFUTATION

De la preuve du crime d'Inceste que l'on a prétendu tirer des Dépôts des témoins.

Si la Cadriere ne nous avoit pas fourni dans ses deux Mémoires les dépositions des témoins, qu'elle suppose faire quelque charge contre le Pere Girard, nous aurions été bien en peine de refuter cette preuve qu'on prétend tirer de leurs dépositions, & qui pourrant n'est pas plus solide que celles qu'on avoit appuyées sur les lettres & sur les aveus de l'Accusé, que nous venons de détruire. Nous pouvons bien sur les dépositions de ces témoins nous en rapporter à son défenseur; il n'aura pas certainement oublié d'instruire le public de tout ce qu'elles peuvent contenir de favorable à sa cause, puisque le Pere Girard a appris par la confrontation qu'il a subi, qu'on n'a rapporté de ces dépositions que ce qui pouvoit servir à soutenir l'accusation, & qu'on a supprimé à dessein une partie de ce qu'il y avoit

de plus essentiel pour la connoissance de la vérité. Or après avoir bien parcouru & examiné attentivement tous les témoignages contre le Pere Girard, rapportez dans les deux Mémoires de la Cadiere, & tout ce qu'on en insinuë dans ceux qu'on a donné au public pour les freres, nous disons avec assurance, qu'il n'y a aucun témoin qui dépose avoir vû ou sçû par lui-même que le Pere Girard se soit jamais fermé dans la chambre de la Cadiere, excepté Claire Berarde sa servante, témoin unique, & dont nous prouverons que le témoignage est non-seulement suspect, mais même faux & directement, opposé à ce que dit la Cadiere dans son exposition; car enfin voici le témoignage de cette servante, tel que nous le lisons dans la page 48. du premier Mémoire de la Cadiere. *Que depuis le Carnaval alors dernier jusques environ le 5. du mois de Juin d'après, le P. Recteur des Jesuites alloit presque tous les jours voir la Demoiselle Cadiere dans sa chambre, qu'il fermoit à clef; qu'il y entroit ordinairement à une heure ou deux après midi, & n'en sortoit que sur le soir.*

Il est prouvé par le Mémoire sur la sœur Remuzat, écrit par les freres Cadieres, que leur sœur fut *entièrement délivrée* de son prétendu état d'obsession quelques jours après la mort de cette sœur, qui mourut le 15 Février; de sorte que l'on peut placer l'entiere délivrance du chimérique état d'obsession de la Cadiere, environ le 20. du même mois, qui tomboit effectivement dans le tems du Carnaval, dont parle cette servante; mais si cela est ainsi, & qu'on doive placer l'époque des visites & de la chambre fermée à clef depuis le Carnaval, comme la servante nous assure, que deviendra ce que nous dit la Cadiere dans son Exposition: *Que dans cet état d'obses-*

sion elle avoit toute sorte de connoissance, & que ce fut alors que le Pere Girard vint dans sa maison pendant près de trois mois continuellement, presque tous les jours, se fermant à clef avec elle dans sa chambre ; quand ces états la prenoient, lui-même lui prenoit les mains, & comme elle n'étoit pas maîtresse d'elle, elle se trouvoit dans des postures très indécentes, &c.

La Cadiere convient dans son Interrogatoire, aussi-bien que le P. Girard dans le sien, que cet état prétendu d'obsession commença vers la fin de Novembre, où au commencement de Decembre de l'an 1729 ; & les Mémoires de la Cadiere aussi bien que ceux de ses freres ne sont pleins que des inductions qu'ils tirent de cet état d'obsession, qui mettant leur sœur hors d'elle-même, & dans des postures indécentes (ce qui pourtant est très-faux) fournissoit au P. Girard l'occasion de contenter sa passion, se fermant dès-lors à clef dans la chambre de l'obsédée.

Mais comment ont-ils osé tant appuyer sur un fait avancé ? Il est vrai, par la Cadiere, mais toujours constamment nié par le P. Girard. Où sont les témoins qui nous disent que ce Pere dès le mois de Decembre se fermoit à clef avec la Cadiere ? Ils n'en produisent aucun ; puisque la servante dit tout le contraire, & que ce ne fut qu'en Carnaval, temps auquel la Cadiere fut délivrée de son état d'obsession, comme les freres l'ont écrit eux-mêmes dans le Mémoire sur la sœur Remuzat. Comment donc le Pere Girard se feroit-il fermé avec elle pour commettre le crime ? Il n'y avoit alors plus de contorsions & de convulsions, plus de postures indécentes, plus d'aliénation de ses sens & de sa connoissance, tous effets de l'état d'obsession, selon la Cadiere elle-même.

C'est pourtant ici le seul témoin qu'on nous

produit, la servante de la Cadiere, qui contredit formellement sa maîtresse, & qui ne place qu'au Carnaval les visites du Pere Girard à porte fermée, tandis que la Cadiere les fait remonter ces visites jusques au commencement de Decembre, tems de l'obsession prétenduë, sans en apporter aucune preuve. Mais ce n'est pas en cela seulement que la servante contredit sa maîtresse; elle avance, *que depuis le Carnaval alors dernier jusques environ le 5. du mois de Juin d'après, & par conséquent pendant le Carême, le Pere Recteur des Jesuites alloit presque tous les jours voir la Demoiselle Cadiere dans sa chambre, qu'il fermoit à clef; qu'il y entroit ordinairement à une heure ou deux après midi, & n'en sortoit que le soir.* Et cependant la Cadiere dans son exposition nous dit: *que tous les jours de Carême sur le soir à une heure après midi, le P. Recteur lui ordonnoit de l'aller trouver; que comme il n'y avoit personne dans l'Eglise à cette heure-là, avant que d'entrer au Confessionnal, il l'embrassoit & la baisoit pendant tous les jours du Carême.* Voici certainement le plus grand effort de la Magie du Pere Girard, pulque à une heure après midi, presque tous les jours du Carême, il se trouvoit fermé à clef dans la chambre de la Cadiere (selon la servante) & qu'à la même heure cependant, elle se trouvoit tous les jours du même Carême à l'Eglise avec le Pere Girard, selon la Cadiere. Quelle contradiction plus grossiere & plus palpable dans un fait aussi essentiel! Et de là ne doit-on pas conclure selon les regles du Droit, que la Cadiere & sa servante ne meritent pas plus de créance l'une que l'autre.

Concluons donc encore une fois, que n'y ayant point de témoin qui assure que le Pere Girard se soit fermé avec sa Pénitente avant le Carnaval,

navâl, & la servante, qui prétend que cela est arrivé après le Carnaval, étant visiblement un faux témoin, il faut nécessairement s'en rapporter à ce que le Pere Girard a avoué, qu'il s'étoit fermé seulement huit ou neuf fois dans la chambre de la Cadiere, après Pâques, & cela pour un très-petit espace de tems, & pour les raisons qu'il nous dit, puisqu'on ne peut en aucune maniere prouver le contraire; & que la Cadiere est en tout sens bien moins croyable que lui, comme nous l'avons démontré dans ce Mémoire.

Quand nous avons prétendu qu'il n'y a que la seule servante qui ait témoigné fausement que le Pere Girard se fut fermé avec la Pénitente avant Pâques, nous n'ignorions pas que le défenseur de la Cadiere en a produit quatre autres, dont il a rempli fort inutilement les pages 75, 76, 77. de sa Réponse à notre premier Mémoire, puisque ce ne sont que des témoins d'où dire, & même (qui le croiroit) d'où dire à la Cadiere elle-même, non pas dans le tems qu'elle étoit encore sous la direction du Pere Girard, mais depuis le desespoir dans lequel elle & ses freres s'étoient jettés par la découverte que ce Pere avoit fait de leurs fourberies & de leurs sacrileges.

Le premier de ces témoins est la Dame Guérin Religieuse de Sainte-Claire d'Ollioules, qui raconte en abrégé & sans beaucoup de pudeur les infamies dont la Cadiere accuse son Confesseur, disant que la Cadiere les lui a apprises *au commencement de sa brouillerie avec le P. Girard.*

La second est la fameuse Allemand, si souvent exorcisée par le Pere Nicolas, laquelle en dit encore plus que la Dame Guérin; mais laquelle à la bonne foi d'avouer, *l'avoir entendu dire à la Demoiselle Cadiere depuis qu'elle est revenue de sa Bastide, & vers la fin du mois d'Octobre, c'est-à-*

dire, plus d'un mois après qu'elle eut passé sous la direction du Pere Nicolas.

Le troisième est la fille de cette même Allemand, à qui on fait faire un long recit des crimes du Pere Girard, copié & appris par cœur de l'exposition de la Cadiere. Voici comment elle commence ce recit dans la page 76. de la Réponse à notre premier Mémoire : *Dépose qu'après le retour de la Demoiselle Cadiere du Couvent d'Ollioules, & après les premiers Exorcismes faits par le Pere Carme . . . & quelque tems avant que le Procès commençât, la Demoiselle Cadiere envoya prendre la déposante dans sa maison & lui dit avec amitié & confiance, &c.* Elle continuë plus au long encore que sa mere & la Dame Guerin, à dire toutes les ordures imaginables dans les mêmes termes que la Cadiere les a rapportées dans ses deux Expositions.

Le quatrième est la Batarel si connuë dans cette cause, qui dit à peu près les mêmes choses, à ce qu'on nous apprend à la page 77. de la même défense. Sur quoi nous ne sçaurions nous empêcher de faire les réflexions suivantes, qui se présentent naturellement à l'esprit.

1°. C'est bien mal à propos qu'on reproche perpetuellement, & contre la verité connuë, que le sieur Official par son *ACCREDIT* diffama la Cadiere, & l'obligea malgré elle, & par la religion du serment à se deshonor. Car outre que le contraire paroît visiblement par les Interrogâts qu'on lui fit, voici des témoins qu'on ne peut reprocher, ouïs à sa Requête, qui déposent qu'elle leur avoit dit plusieurs jours avant l'*ACCREDIT* du sieur Official, précisément les mêmes choses si capables de la diffamer. Il n'y a aucun de ces témoins qui dise qu'elle lui demandât le secret; & auroit-elle pu l'espérer de quatre fem-

mes ou filles, sans compter les autres de ses amies à qui elle en avoit dit autant, comme elle nous en assure dans son exposition, où elle finit son infame recit par ces paroles : *qu'elle a déclaré toutes ces choses à plusieurs personnes qui en seront témoins . . . qu'elle l'a encore déclaré à la Demoiselle Batarel, qu'elle l'a encore déclaré à la Demoiselle Graviere & aux Religieuses.* Ce qui fait voir qu'elle ne l'a déclaré que depuis qu'elle a voulu perdre le Pere Girard. Car les Religieuses, par exemple, auroient-elles écouté toutes ces choses, & continué cependant à la regarder comme une Sainte, elle & son Confesseur.

2°. Que la Cadiere se plaint aussi mal à propos de ce qu'on l'a obligée malgré elle d'intenter ce procez à son Directeur; puisqu'elle avoit en vûe d'en venir jusqu'à ce point de fureur, si le Pere Girard ne s'absentoit pas de Toulon de lui-même; ce qui paroît par la maniere dont elle s'y prenoit, puisqu'en répétant ainsi ces calomnies, elle perdoit de réputation son Directeur, sacrifiant elle-même la sienne; & tout à la fois elle se préparoit des témoins, qui pussent déposer lui avoir entendu faire ces plaintes contre le P. Girard, & l'accuser ensuite des plus grands crimes; & ce qui prouve qu'elle avoit ce dessein aussi bien que ceux qui menoient toute cette intrigue, c'est qu'elle l'a executé effectivement en faisant déposer à ces filles toutes les ordures qu'elle leur avoit dit.

3°. Qu'il ne faut pas juger de la Cadiere, & de ceux dont elle a suivi les conseils par les maximes générales sur lesquelles on pourroit juger de la conduite des autres. Qui pourroit croire, nous dit-on, dans tous les Mémoires de la Cadiere & de ses freres, qu'elle voulut se perdre de réputation de gayeté de cœur? A-t-on jamais

imaginé une conduite plus insensée ? Il est vrai qu'on ne pourroit l'imaginer des autres ; mais lorsqu'il s'agit de porter son jugement sur la conduite de la Cadiere & de ceux qui l'ont conseillée, il faut raisonner tout autrement, puisque nous voyons qu'elle s'est décriée elle-même, qu'elle en est convaincue par les propres témoins qu'elle a fait entendre, par la priere qu'elle fit faire au Lieutenant de Toulon le 17 Novembre au soir, veille de l'ACCREDIT de l'Official, de venir recevoir sa plainte, quoiqu'il n'y fut que le lendemain, & par les réponses qu'elle fit au sieur Official, qui n'accéda chez elle que pour s'enquerir des faits concernant les prétendus Miracles & Exorcismes, & qui ne l'interrogea sur rien qui pût la porter à accuser son Directeur. Mais tout étoit concerté, comme on le verra évidemment plus au long, quand nous prouverons le complot.

Revenons & parcourons les autres témoignages qu'on nous oppose ; ce sont encore deux servantes, la fameuse Marie Materonne & sa sœur Lucrece, toutes deux Tourrieres du Monastere de Sainte-Claire d'Ollioules ; & de ces deux témoignages il n'y a proprement que celui de Marie Materonne qui puisse faire quelque impression, parce qu'elle dépose sur des libertez qu'elle prétend que le Pere Girard prenoit à Ollioules avec la Cadiere. Mais nous avons tellement détruit son témoignage dans notre premier Mémoire, & nous avons montré d'une maniere si sensible, la fausseté & même l'impossibilité de ce qu'elle raconte, qu'il est inutile de nous y arrêter ici d'avantage, d'autant plus que la Cadiere n'a point trouvé d'autre réponse à nos raisons, qu'en avançant hardiment selon sa coutume, dans sa Réponse à notre premier Mémoire, deux faits

dont la fausseté est évidente. 1°. Qu'il y avoit à la porte du parloir un loquet, au moyen du quel on pouvoit l'ouvrir par dehors. 2°. Que la petite fenêtre qui est à la grille du parloir, a deux pieds & plus d'ouverture en quarré; quoiqu'il soit notoire, & que la porte du parloir n'a point de loquet par lequel on puisse l'ouvrir par dehors, & que la petite fenêtre qui est à la grille du parloir n'a pas plus de six pouces en quarré: d'où il suit que la Tourriere n'a pû ouvrir par dehors brusquement la porte du parloir, comme elle l'assure positivement dans sa déposition, ni voir la Cadiere sortir à mi-corps de cette petite fenêtre, pour embrasser le Pere Girard, puisque cette Tourriere dit qu'ils s'embrassoient & se baisoient mutuellement. Or dès que la Marerone est ainsi convaincue si évidemment de fausseté en une chose, elle n'est plus croyable en rien: ce qui détruit absolument toute sa déposition, sans compter les autres raisons que nous avons apportées en si grand nombre pour détruire son témoignage; raisons qui doivent toutes resulter de la procedure.

Que si le Pere Girard, à l'imitation du P. Nicolas & des freres de la Cadiere, avoit pris des délais pour répondre à son Decret d'Assigné, & qu'il eût eu besoin comme eux de concerter & de préparer ses réponses; s'il avoit eu le loisir, comme eux, de s'informer de la vie & mœurs des témoins qu'on lui confrontoit, & qui lui étoient la plupart inconnus; s'il avoit sçû dès lors, ce qu'il n'a appris que dans la suite, il auroit apporté des preuves qui feroient connoître évidemment le caractère de tous ces témoins, & en particulier celui de Marie Marerone; mais on n'a pas besoin d'avoir recours à ces preuves, la seule déposition de cette Tourriere suffit pour en découvrir la fausseté.

Quant à la sœur de cette Materone nommée Lucrée, qui prétend avoir vû le P. Girard à travers une vitre dans un réduit obscur qui est près de la porte, donnant un baiser à la Cadiere avant que de la quitter, il conste par le témoignage de la Duprat sa compagne, cité dans le Memoire de la Cadiere, qu'elle ne vit point cette action du Pere Girard, quoique Lucrée le lui dit alors, & qu'elle Duprat eût les yeux fixé sur ce Pere. D'ailleurs comme il doit conster par la procédure que le Pere Girard étoit alors accompagné de l'Abbesse, de 8 à 10 Religieuses, & du Confesseur de la Communauté, qu'elle apparence qu'il prit ce temps-là & cette occasion, pour une action si indécente à un Religieux, lui qui se piquoit d'un extérieur si réformé, même selon nos Adversaires.

On ne répond rien à toutes ces raisons & à d'autres que nous avons apportées dans notre premier Memoire, & on se contente de dire que le temps n'est pas obscur à cinq heures du soir au mois de Juillet, comme si nonobstant le plus grand jour il n'y avoit pas des lieux obscurs, tels que celui-ci, qui n'étoit éclairé que par une vitre, laquelle donnoit dans une autre chambre, où Lucrée & la Duprat se trouverent.

Or dans un lieu pareil, des gens qui sont contre cette même vitre, d'où venoit uniquement le jour, peuvent bien aisément s'être trompez, & croire que le Pere Girard à qui la Cadiere disoit un mot en particulier, la baisoit effectivement. Ici on a de la peine à comprendre qu'elle est l'éducation que l'Abbesse & la Dame Lescot Maitresse des Novices donnent dans ce Couvent à leurs Sœurs Converses, puisqu'il paroît par la déposition de Lucrée, & encore plus par celle de sa sœur, qu'elle regardoient comme des ba-

gatelles de parcils baisers donnez par un Confesseur à sa Pénitente. Car on ne voit pas qu'elles se récrient, qu'elles s'en plaignent, qu'elles en avertissent les Superieures; au contraire on sçait qu'elles continuoient toujours à regarder la Cadiere & le Pere Girard comme des Saints à canoniser, & que Marie Materone dit dans son témoignage cité par nos Parties, que voyant la Cadiere embrasser & baiser le Pere Girard, elle s'approcha de ce Peré pour lui demander froidement à quelle heure il vouloit dire la Messe; & avec quels ornemens.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter encore les dépositions de quelques témoins qu'on nous oppose: celle de la Dame Guerin, qui dit avoir vû de la Sacristie où elle étoit, le Pere Girard toucher la main à la Cadiere par la grille du Chœur: mais cette Dame a bien vû d'autres choses: elle a vû le Dable, *elle a vû une fumée épaisse, elle a fait la nuit un voyage dans le Sacré Cœur de Jesus avec la Cadiere*, elle a été embrassée la nuit par cette fille ou par son Fantôme: car la Cadiere couchoit avec l'Abbesse, & ne bougeoit de son lit. Enfin la Cadiere, dit-elle, lui devina tout ce qu'elle avoit pensé, ce qui est impossible aux Anges même. Comment ose-t-on encore dans la Réponse à notre premier Memoire nous parler de ce témoin? Après tout, quand elle auroit vû le P. Girard toucher une fois la main à la Cadiere, ce qui n'est pourtant jamais arrivé, quelle consequence en voudroit-on tirer?

On nous oppose encore les dépositions de je ne sçai quelles Filles du Tiers-Ordre des Carmes, auxquelles le Pere Nicolas leur Superieur a fait dire, que le Pere Girard étant appelé pour confesser la Laugier malade, (nous avons déjà

Pere Girard, comme le prétend faussement Messire Cadiere, *avoit envoyé un Formulaire de Confession, avec défenses expresses de ne rien dire que ce qui étoit contenu dans ce Formulaire.* Est-il permis à un Prêtre de prêter ainsi sans aucune raison de pareils sentimens à un autre Prêtre ? Mais à quel propos le P. Girard auroit-il gardé cette conduite si pitoyable ? Est-ce que dans la supposition d'un mauvais commerce il l'auroit laissé confesser à un autre ? Etant aussi scelerat qu'on le prétend, auroit-il été en peine de hasarder une absolution ? La Cadiere qui, selon ses Freres, a dicté toutes ses Lettres & le Memoire du Carême, étoit-elle si peu instruite, qu'elle crût qu'une absolution obtenue de la sorte, en cachant les plus grands crimes, pouvoit lui servir de quelque chose ? Elle étoit donc d'accord avec le Pere Girard, & connoissoit fort bien ce dont elle ne devoit pas se confesser : c'étoit donc une malheureuse capable des plus grands sacrileges ; ce qui est contraire en toute maniere à sa plainte, qui est la base de tout le procès, & à ses propres réponses, dans lesquelles elle n'a jamais varié quant à ce point fixe, de n'avoir jamais sçu ni connu les crimes que le P. Girard lui faisoit commettre.

D'où vient que la Cadiere ne produit point cette Lettre & ce Formulaire de Confession, qu'elle auroit bien dû conserver, comme elle retint la Lettre du 22. Juillet ? Après tout, ce n'est ici qu'un témoin unique, un enfant qui n'explique pas si la Cadiere lui montra ce Formulaire avant ou après sa broüillerie avec le P. Girard, pour me servir des termes de la Dame Guerin ; & comme nous venons de voir que la Cadiere, depuis cette broüillerie, pour se préparer des témoins, avoit passé condamnation

sur sa conduite, & avoit raconté elle-même ce qui devoit la couvrir de confusion, croyant se mettre à couvert par le Sortilege, elle auroit bien pû user de ce même artifice envers cette Pensionnaire, & lui faire croire qu'un papier qu'elle tenoit en main, étoit ce Formulaire de Confession, d'autant plus que Victoire Aubert ne connoissoit pas le caractère du Pere Girard, On ne peut donc rien conclure de ce témoignage.

Voilà pourtant toutes les preuves par témoins qu'on nous donne, pour prouver le crime d'Inceste, dont il a plû à la Cadiere & à ses Complices d'accuser le Pere Girard, On sera surpris que tous ces témoins qu'on a tant fait valoir dans les défenses de nos Parties, il n'y en ait aucun qui dépose rien d'approchant de ce crime atroce imputé à un Prêtre de l'âge, de la conduite extérieure & de la réputation du P. Girard. Quelle preuve claire, évidente, certaine ne faudroit-il pas pour en convaincre un tel homme ? & n'est-ce pas ici principalement que sont requis des témoins *omni exceptione majores* ? Cependant on ne nous oppose au fond que trois Servantes, ames venales, qui se contredisent avec la Cadiere & même entr'elles, qui déposent des faits impossibles dans les circonstances où elles les racontent, qui n'attestent que des libertez, à la vérité criminelles dans un Prêtre & un Confesseur, si elles étoient véritables, mais qui après tout ne sont pas suffisantes pour prouver un crime aussi grand que celui qu'on en veut conclure, surtout ne s'étant pas passées dans des circonstances & dans des lieux propres à contenir sa passion ; & de ces trois Servantes (qu'on y prenne bien garde) celle de la Cadiere ne dit point avoir vu, ou même ouï dire, que le P. Girard ait pris quelque liberté avec sa Maîtresse ;

Lucrece Materone ne parle que d'un baïer qu'elle prétend avoir vû donner à la Cadriere par le Pere Girard, & l'avoir vû à travers une vitre, dans un lieu obscur, qui ne recevoit du jour que par une chambre voisine, sur laquelle donnoit cette vitre; tandis que sa camarade la Duprat proteste ne l'avoir jamais vû, quoiqu'elle les regardât pour lors aussi-bien qu'elle; & tandis que le Pere Girard sortant du Monastere étoit accompagné d'une partie des Religieuses & du Pere Observantin leur Confesseur.

Tellement qu'il n'y a, à proprement parler, dans tous ces témoins, que Marianne Materone qui parle d'embrassement & de baisers donnez à travers la fenêtre d'une grille; actions dont on ne pourroit jamais conclure le crime d'Inceste, dans les conjonctures où elles se sont passées, mais actions très-faussement alleguées par la Materone, qui se trouve convaincuë de faux témoignage par l'inspection de la porte du parloir, laquelle ne pouvoit s'ouvrir en dehors, comme elle dit l'avoir fait; & par la petitesse de la fenêtre du parloir, par où il est impossible que le Pere Girard & la Cadriere ayent pû passer la tête pour s'embrasser, comme la Materone prétend l'avoir vû; sans compter une foule de raisons que nous avons apportées dans notre premier Memoire, qui démontrent évidemment que c'est ici un faux témoin, qui doit être puni suivant la rigueur des Loix.

Que si les Lettres & les aveux mêmes du P. Girard le justifient du crime d'Inceste, bien loin de l'en convaincre; si l'on ne peut en apporter aucune preuve, ni même aucun indice par la déposition des témoins, comme nous venons de le démontrer: concluons que cet Inceste, &

par consequent l'avortement qu'on prétend avoir été procuré, n'est que l'effet de la plus noire calomnie, & le fruit d'un complot criminel.

Nous pourrions nous arrêter ici, & nous borner à cette justification du Pere Girard qui ne sçauroit être plus complète; puisque, s'il n'est pas coupable du crime d'Inceste, il ne peut l'être du crime d'avortement. Mais parce qu'on l'accuse de ce dernier de tous les crimes, & que rien n'est plus capable de mettre au grand jour la perfidie, l'imposture & la calomnie que nos Parties ont mis en œuvre pour charger encore le Pere Girard de ce nouveau crime, nous allons en démontrer la fausseté, mais d'une manière si palpable, que les ennemis de ce Pere auront lieu de se repentir d'avoir poussé leur passion jusqu'à cet excès de fureur, parce que rien ne fera peut-être mieux connoître leur caractère.

R E P O N S E

*Aux raisons qu'on apporte pour prouver que
le Pere Girard est coupable du crime
d'Avortement.*

Nous ne pouvons mieux répondre aux frivoles prétextes sur lesquels cette accusation est fondée, qu'en montrant que ce prétendu avortement de la Cadiere est tout-à-fait impossible, même en lui accordant ce qu'elle tente de prouver dans ses Memoires, que cet avortement arriva deux ou trois jours après Pâques. Pour présenter donc nos preuves dans tout leur jour, nous rappellerons ici quelques reflexions que

nous avons faites en passant ; lorsque nous avons parlé du Memoire du Carême de la Cadiere. Nous nous flattons que dans une Cause aussi grave, où il s'agit de justifier un Prêtre, un Religieux de divers crimes énormes qu'on lui impute faussement, & dont les chefs d'accusation sont liez par un espee d'enchainement ; on nous pardonnera quelques répétitions absolument nécessaires pour détruire en particulier chacune des raisons qu'on nous oppose.

Nous supposons donc d'abord, que quoique la Cadiere ne fixe aucun temps de son avortement dans sa plainte devant le Lieutenant de Toulon, dans laquelle elle a entassé, comme il lui a plu, sans ordre & sans specifier aucune date, les crimes dont elle charge son Confesseur. Cependant dans ses réponses à l'Official, si nous en croyons les copies qu'elle a répandues dans le Public, elle place cet avortement avant le Carême, en ces termes : *qu'elle resta trois mois sans avoir ce qui lui est ordinaire, que pendant huit jours il (le Pere Girard) lui apporta en ce temps-là à boire dans une écuelle une espee de liqueur rougeâtre, qui avoit fort mauvais goût ; au bout duquel temps un jour elle apperçut faire une masse de sang, qui tomba tout à la fois, il lui continua un grand perdre, & dont ledit Pere voulut être témoin.... portant le pot à la fenêtre pour regarder le sang, voulant même voir des chemises. Après cela quand elle reçut ses playes pendant le Carême, il venoit tous les jours sucer ses playes, tant du côté que des pieds, playes qui ont toujours été égales pendant deux mois, &c.*

Nous avons remarqué ailleurs l'imposture qu'elle dit ici, que le P. Girard venoit tous les jours sucer ses playes des pieds pendant le Carême ; puisqu'il est notoire que dans son Memoire

du Carême, la Cadiere dit n'avoir reçu les playes aux pieds que le Vendredi-Saint. Mais ne nous arrêtons pas à cela pour le present, & voyons seulement combien il est véritable qu'en cet endroit de son Exposition, elle place l'histoire de l'eau rougeâtre portée pendant huit jours, & celle du pot plein de sang avant le Carême, & rappelons encore que le jour où la Cadiere défavoüa sa rétractation, c'est-à-dire, le 10. Mars 1731. elle dit expressement: *qu'elle soutient & reconnoît la vérité de ses premieres réponses faites devant l'Official, & Expositions devant le Lieutenant, lesquelles contiennent vérité, révoquant tout ce qu'elle peut avoir dit de contraire.*

Jettons à present un coup d'œil sur la déposition de Claire Bérarde Servante de la Cadiere, & rapportée dans la page 48. de son Memoire. Elle nous dit: *que deux ou trois jours après Pâques, une heure après que le Pere Girard fut entré dans la chambre de ladite Cadiere, elle ouvrit la porte à demi, lui donna à elle Déposante un pot de chambre rempli de sang, lui ordonna de l'aller jeter.* Que signifie tout ceci? Et comment allier de pareilles contradictions? Voilà que la Servante place ce fait du pot plein de sang *deux ou trois jours après Pâques*, & la Cadiere sa Maîtresse, ayant raconté le même fait, comme nos Parties en conviennent, dit: *qu'après cela, ou après sa blessure, quand elle reçut les playes pendant le Carême, le Pere Girard venoit tous les jours sucer ses playes, &c.*

Il faut certainement qu'une des deux n'expose pas la vérité, par rapport à la fixation de l'époque du pot rempli de sang; & nous verrons bientôt que c'est la Cadiere, quoiqu'elle reconnoisse la vérité de ses premieres réponses faites devant l'Official, lesquelles contiennent vérité. Mais il est

inutile de nous recrier ici ; on doit être accoutumé à de pareilles contradictions , & aux mensonges les plus grossiers de la part de cette fille ; notre Mémoire en est une preuve continue.

Que si l'on nous demande comment après ce qui résulte de la déposition de Claire Berarde, & de l'endroit cité de l'exposition de la Cadiere , nous avons pu avancer dans notre premier Mémoire & dans la premiere partie de celui-ci , que la Cadiere met l'époque du prétendu inceste consommé avec le P. Girard , après qu'elle fut de retour d'Aix le 23. Mai , puisqu'en ce cas l'avortement n'auroit pu être arrivé , ni avant le Carême , comme dit la Cadiere dans l'extrait que nous venons de citer , ni deux ou trois jours après Pâques , comme nous en assure sa servante : nous répondons que ce n'est pas à nous de rendre raison de toutes les contradictions qui sont renfermées & dans les expositions , & dans les dépositions , & qu'il nous suffit de les faire appercevoir d'une maniere claire & sensible. En effet , ce qui prouve que , selon la Cadiere , le crime d'inceste fut commis pour la premiere fois par le P. Girard , après qu'elle fut de retour d'Aix , où elle avoit vû , à ce qu'elle dit , l'échafaut , c'est que la Cadiere racontant ce crime fort au long dans son exposition , elle nous assure que le Pere Girard avant que de venir à ce crime prétendu , lui recommanda fort le secret , en lui disant , il faut qu'auparavant vous me juriez fidelité que vous me garderez le secret inviolable ; car si vous veniez à parler de cela , mon enfant , vous me perdriez : ce qu'elle lui promit.

Ce ne fera pas beaucoup nous écarter , que d'observer ici que vainement la Cadiere prétendoit ne s'être doutée d'aucun mal , puis-

que si le P. Girard lui avoit tenu ce discours, rien n'auroit été plus capable de faire ouvrir les yeux à cette fille ; & nous avons assez fait voir ailleurs qu'elle n'étoit pas si simple ; mais il conte toujours par ce discours, qu'elle attribue au Pere Girard, (& c'est à quoi nous nous attachons ici seulement,) que c'étoit pour la premiere fois, & après qu'elle fut de retour d'Aix, que fut commis ce crime qu'elle impute faussement à ce Pere.

Mais on seroit infini, si on s'attachoit à relever toutes les contradictions qui se trouvent dans les expositions de la Cadiere & dans les dépositions des témoins ouïs à la Requête. Encore plus vainement tenterions nous de les concilier. Tellement que pour pousser à bout la Cadiere & ses freres, nous sommes résolus de leur accorder même ce qu'ils prétendent, en fixant l'époque du prétendu avortement au temps qu'ils le placent dans leur Mémoire, c'est-à-dire deux ou trois jours après Pâques : bien que cette époque ne s'accorde pas avec celle que la Cadiere donne dans son exposition ; & dans cette présupposition toute favorable qu'elle leur est, nous démontrons que cet avortement n'a jamais été, & même n'a pû être dans le temps & les circonstances où ils veulent le placer : de sorte qu'ils seront obligez pour le soutenir, de varier encore & de le placer ailleurs.

1°. Pour que la Cadiere eût fait une fausse couche deux ou trois jours après Pâques, il faudroit qu'elle eût été alors enceinte de plus de trois mois, puisqu'elle dit dans son exposition, parlant de ce même fait, *qu'elle fut trois mois sans avoir ce qui lui est ordinaire*. C'est ce qu'elle répète dans plus d'un endroit de ses Mémoires. Ainsi Pâques tombant l'année 1730. au 9. Avril, il s'ensuit qu'à s'en tenir à ce qu'elle expose, elle étoit enceinte depuis le commencement de Jan-

vier. Or nous avons montré plus haut, que le seul témoin qui dise que le P. Girard se soit fermé avec la Cadriere, est la servante de la Cadriere, & qu'elle fixe le commencement des visites à porte fermée, au carnaval. *Dépose que depuis le carnaval alors dernier le P. Recteur des Jesuites alloit presque tous les jours voir la Demoiselle Cadriere dans sa chambre, qu'il fermoit à clef.* On voit bien ce qu'une servante entend par le carnaval, ce sont les derniers jours gras ou quelques jours auparavant; d'où jusqu'à deux ou trois jours après Pâques, il ne peut y avoir trois mois. Il faudroit donc dire que le P. Girard qui, selon la servante, étoit si exact à fermer la porte, ne l'auroit pas fermée au commencement de Janvier, temps auquel il auroit dû être plus exact à la fermer qu'en aucun autre, ce qui est absurde; d'où l'on peut bien conclure certainement que si le P. Girard, qui selon le témoignage de la servante, n'alloit qu'à une ou deux heures après midy chez la Cadriere, au vû & au sçu de toute sa famille, que si, dis-je, le P. Girard ne s'est point fermé avant le carnaval, il n'a pas non plus avant ce temps-là satisfait la brutale passion qu'on lui suppose; & par consequent, que la Cadriere n'étoit pas deux ou trois jours après Pâques grosse de trois mois, comme elle l'assûre.

2°. Si la Cadriere s'est blessée deux ou trois jours après Pâques, elle se trouvoit donc pendant le Carême dans le troisiéme mois de sa grossesse. *Etant arrivé, dit-elle dans sa plainte portée devant le Lieutenant, & imprimée à la 14. page de son Mémoire, que ses regles lui ayant manqué pendant environ trois mois.... il lui fit prendre pendant huit jours de certains remedes qui avoient une couleur rougeâtre.* Or elle a eu deux fois des marques exclusives de grossesse pendant le Caré-

me, ou ce qui revient au même, elle a eu des évacuations de sang incompatibles avec sa prétenduë grossesse. C'est elle-même qui nous l'apprend dans son Mémoire du Carême au 14. jour, qui répond au 8. de Mars : c'est toujours au 7. ou au 8. de chaque mois, qu'elle avoit ses regles, comme il paroît en ce que ces transfigurations en *Ecce Homo* ne sont jamais arrivées qu'au 7. ou au 8. du mois, comme nos Parties en conviennent, & à quoi ils n'ont jamais pû répondre. Elle dit donc dans ce 14. jour du Carême : *Cette douleur fut si vive qu'elle me réduisit au lit, en me causant un crachement & une perte de sang très-considérable, sans pouvoir y appliquer aucun remède : & le jour du Vendredy saint qui tomboit au 7. d'Avril, elle nous dit encore : Une couronne d'épines fut enfoncée dans ma tête, qui la perçant de toutes parts, fit couler de mes yeux une très-grande abondance de sang ; alors on me vit comme toute hors de moi-même, le front, le visage tout couvert de sang, de même que mes yeux ; mes pieds parurent percer, faveur singulière qui subsiste toujours, &c.* C'est aux Medecins à juger si une perte très-considérable de sang arrivée le 8. Mars, & une très-grande abondance de sang qu'elle rendit le 7. Avril est compatible avec le troisième mois de grossesse. Mais à quoi nous arrêtons-nous ? il n'y a pas une ligne dans tout ce Mémoire du Carême qui ne fasse voir que, cette prétenduë grossesse est une pure chimere & une calomnie. Ce n'est rien que ce que nous venons de voir de ces pertes si abondantes de sang arrivées à point nommé le 8. de Mars, & le 7. d'Avril. Voici bien d'autres preuves d'exclusion de toute grossesse ? écoutons comment la Cadrière s'exprime encore : *dès les premiers jours du Carême, immédiatement avant le huitième jour, où parlant de la douleur extrême & excessive qu'elle conçut du péché, &*

que le Démon sans doute ne lui inspiroit pas, comme elle & ses freres voudroient à present nous le faire croire, elle ajoûte: *douleur*, dis-je, *si forte*, qu'elle me jetta dans une *agonie mortelle*, & dont l'impression fut *saiguë*, qu'elle fit dissoudre dans l'instant jusqu'aux derniers jours du Carême de toutes les parties de mon corps une quantité prodigieuse de sang accompagnée d'une *fièvre continuelle*. Une complication de tant de maux me réduisit dans un état de *foiblesse*, que vingt fois du jour je serois *infailliblement morte*, si la Toute-Puissance de Dieu ne m'avoit soutenuë par sa Grace, & par des secours intérieurs.

Voilà donc la Cadiere enceinte, qui, outre le sang qu'elle perdit avec tant d'abondance le 7. Mars & le 8. Avril, nous dit que dès le commencement du Carême jusqu'au dernier jour, une quantité prodigieuse de sang sortoit de toutes les parties de son corps. Quelle extravagance! Mais en est-ce une moindre que de prétendre qu'elle étoit grosse pour lors?

Que si nous joignons à toutes ces pertes de sang continuelles & prodigieuses qui sortoient de toutes les parties de son corps; ce qu'elle nous assure jusqu'à quatre fois dans ce même Mémoire du Carême, qu'elle le passa *sans prendre aucune nourriture pendant tout le Carême, excepté de l'eau*. Nous avons la démonstration la plus complete de la plus grande folie & tout à la fois de la plus insigne fourberie & de la plus noire calomnie qu'on ait jamais inventée; n'avons-nous donc pas eu raison de dire que les Cadieres qui ne pouvoient ignorer ces choses, puisqu'ils ont composé & écrit ce Mémoire du Carême, & leurs défenseurs qui l'ont lû, se repentiroient d'avoir fixé l'époque de l'avortement deux ou trois jours après Pâques, & qu'il auroit autant valu pour eux, ou de le placer

avant le Carême , comme l'a placé la Cadiere dans un endroit de son exposition que nous avons rapporté , ou de convenir de bonne foi , en embrassant l'autre système de la Cadiere , que ce ne fut qu'après le 23. de Mai au retour de son voïage d'Aix , que le P. Girard satisfit pour la premiere fois la passion criminelle qu'elle lui impute ; car l'impossibilité de placer la grossesse de trois mois & son avortement prétendu depuis le 23. Mai jusqu'au 5. Juin , qu'elle se retira au Couvent d'Ollioules , n'est pas plus grande que de la fixer deux ou trois jours après ce Carême qu'elle passa de la maniere dont elle & ses freres le racontent.

Cet avortement ne paroîtra pas moins chimérique , si nous faisons attention à la maniere dont elle le raconte , & dont elle fait parler sa servante de ce pot plein de sang qu'elle lui donna pour l'aller jeter. Remarquons cependant en passant , que la Cadiere l'appelle *de sang* dans son exposition à l'Official , que la servante en fait de même dans sa déposition. La Cadiere lui donna , dit-elle , *un pot de chambre rempli de sang, & lui ordonna de l'aller jeter ;* & que pourtant le Lieutenant a fait écrire dans la plainte que lui fit la Cadiere , *lui procura un avortement & une masse de chair qui sortit.* Mais le P. Nicolas plus au fait que personne de cette accusation & de cette plainte , qu'il avoit , selon toutes les apparences, dicté lui-même à la Cadiere , comme elle nous l'apprend dans ses réponses au 123. & 124. interrogat ; le P. Nicolas , dis - je , dans sa confrontation avec la Cadiere , qu'elle vient de donner au Public , nous apprend *que pour ce qui est de l'avortement , il n'a sçu qu'il étoit dans la plainte que quand on lui a lû , que depuis il a appris que M. Martely qui voulut ainsi rédiger l'exposition , quoique la Demoiselle Cadiere lui eût dit qu'elle n'avoit point parlé ainsi dans*

la premiere Exposition, en lui disant, ledit Sr. Martely que c'étoit la substance. Et la Cadiere répondant à ce discours, a dit, que tout ce qui vient d'être dit par le Pere Nicolas est véritable. Ce que dit ici le Pere Nicolas qu'il n'y avoit que du sang dans ce pot qui fut donné, disent-ils faussement, à la servante, se trouve confirmé par le témoignage de Magdelaine Allemand, à qui on fait dire dans la page 76. de la réponse de la Cadiere à notre Mémoire, avoir appris de la Cadiere après les premiers Exorcismes faits par le Pere Carme . . . qu'un jour ayant pris le pot de chambre, & y ayant fait du sang dedans, le Pere Girard alla le regarder, ce qui est aussi appuyé par le témoignage de l'Allemand la mere, rapporté à la page 75. qu'elle, la Cadiere, avoit fait une espee de masse de chair convertie en sang; à ce que la Cadiere lui dit, sur la fin d'Octobre, c'est-à-dire, un mois après les Exorcismes du P. Nicolas. Cette expression de masse de chair convertie en sang, nous fait voir l'embarras où étoit la Cadiere. Elle n'avoit montré au Pere Girard que du sang, ou plutôt quelque liqueur de couleur de sang. Elle n'avoit jamais parlé que de sang, & au Grand Vicaire & au Lieutenant. Elle auroit bien voulu quelque chose de plus fort pour prouver l'avortement; & elle fait dire à celle-ci une sottise toute visible; car qui avoit dit à la Cadiere que ce sang qu'elle voyoit étoit une masse de chair convertie en sang? Où a-t-elle pris cette Physique? Quel est le Medecin tant soit peu instruit de sa Profession, qui voyant du sang, prétendit que c'est une masse de chair convertie en sang? Concluons donc de tout ceci que la Cadiere n'a jamais dit qu'elle eût fait une masse de chair, & laissons aux Medecins à examiner si un Fœtus de trois mois peut jamais se convertir & se métamorphoser en sang.

Revenons & voyons combien cette fausse couche est chimérique selon les deux Expositions de la Cadiere. Elle raconte froidement des circonstances qui doivent le précéder & le suivre nécessairement, circonstances trop remarquables & trop douloureuses pour qu'elle les eut oubliées, si effectivement cette blessure lui avoit été procurée par quelque breuvage. Sur quoi nous ne croyons pouvoir mieux faire que de rapporter ici les propres termes de la Lettre d'un des plus habiles Medecins du Royaume, qui ne veut pas être nommé. Sa Lettre est du 8 Juillet dernier, où après avoir dit en général son sentiment sur l'horrible calomnie faite au Pere Girard, il continuë ainsi :

Le Défenseur de la Cadiere devoit y avoir fait plus d'attention, & avant de dresser son Mémoire instructif, il devoit avoir des consultations de sçavans Théologiens, d'experimentés Directeurs, de très-habiles Medecins, tant pour ce qui regarde la doctrine du Pere Girard, que la maladie de la Cadiere, ses prétendus enforcellemens & avortemens. Quoique le Mémoire du Pere Girard ait parfaitement bien détruit tous ces faits avancés, trouvez bon que pour faire encore mieux ouvrir les yeux à quiconque ne voudra pas y tenir un injuste bandeau, j'insere ici un mot contre l'accusation de ce prétendu avortement, sauf l'avis d'un plus sçavant Medecin. Abortus propriè dictus is saltem partus est qui antè legitimum pariendi tempus accidit; & à causa aliquâ violentâ, naturam ad immaturam expulsionem stimulante. In hoc casu fœtus læditur, vasa debilitantur, ligamenta dilatantur & tandem rumpuntur, quâ crebros circâ ventrem & lumbos dolores excitant.... Dolores in membranas & ligamenta quibus fœtus utero cohæret tendi & divelli significant, & post do-

lores & conatus, sanguis, vel purus, vel schirousus, vel aqua ex utero effluit, quod abortum jamjam instare & dirupta jam vasa & membranas significat. Nam tunc situs ejus mutatur, & qui antea sublimis & fastigiatus quasi in medio ventre, deinde conglobatus.... divolvitur. Alia adfunt & sequuntur gravia symptomata, rigores, cordis palpitationes, febres, & plura alia prava, mammae quæ antea tumidæ, extenuantur, quæ enim foetum sunt prodituræ, iis mammae extenuantur. Hypocrat. cap. 5. Aphor. 53.

Ces signes & plusieurs autres sont si évidens, si sensibles & si aigûs, que si la Cadiere en avoit apperçu un seul, elle qui se plaint du prétendu mauvais goût de la boisson à elle donné, & des douleurs que lui causa la portion purgative que lui ordonna le Medecin à Ollioules, pour évacuer simplement des matieres qui ne sont pas adhérentes comme un fœtus, mais qui surchargeoient seulement ses visceres; elle n'auroit pas omis très-surement dans ses deux Expositions des circonstances si nécessaires, s'arrêtant simplement à dire qu'il lui continua un grand perdre, perte qu'on a verifié être periodique & menstruelle, ce qui fait voir la fausseté de tout ce qu'elle a avancé.

A Dieu ne plaise qu'il y eût dans la Medecine un spécifique si sûr & si doux, ne causant ni douleur, ni danger, il ne pourroit pas être secret. Les Hopitaux ne seroient pas si remplis de ces misérables victimes de l'iniquité, & l'on ne découvreroit jamais la honte de tant de personnes qui n'auroient pas manqué de se procurer cet abominable secours, dès qu'il y auroit eu pour eux le moindre danger d'infamie.

On voit donc, qu'outre les douleurs qui précèdent, accompagnent & suivent l'avortement, la Cadiere ne devoit pas faire tout à coup après plus

de trois mois de prétendue grossesse, une masse de sang, ou de chair, selon ses variations; mais que cela devoit être précédé ex quodam priore fluxu, &c. Quel bonheur pour le Pere Girard que la Cadiere n'ait pas été instruite auparavant, par quelque accoucheuse ou par quelque femme qui se soit trouvée dans le malheureux cas de s'être procurée ou de faire de fausses couches,

Ainsi raisonne cet habile Medecin sur un fait qui est de sa connoissance, & nous ne croyons pas qu'il soit desavoué par les maîtres de l'art: d'ou nous concluons que de quelque côté qu'on considere ce prétendu avortement, il est entièrement forgé à plaisir, pour en inférer le crime d'inceste, qu'on ne pouvoit prouver d'ailleurs, & qui se trouve anéanti dès qu'une fausse couche est détruite. Nous avons déjà fait remarquer dans la premiere partie de ce Mémoire, en parlant des faux miracles que la Cadiere & ses freres faisoient tant valoir, & en particulier des quarante jours de Carême passez sans rien prendre que de l'eau; nous avons fait observer que ce seul fait avancé par la Cadiere & ses freres, détruit tout leur système de l'avortement arrivé, selon eux, deux ou trois jours après Pâques; puisque d'un côté elle assure jusques à deux fois dans la page 70. de sa Réponse à notre premier Mémoire, que le Pere Girard lui porta le breuvage homicide pendant huit jours consécutifs, & de l'autre que ces huit jours consécutifs auroient dû commencer le Mercredi Saint, & que le Pere Girard auroit dû lui porter ce breuvage le Jeudi & le Vendredi Saint, jours qu'elle resta, comme elle nous l'apprend dans son Mémoire du Carême, immobile & hors de toute connoissance, & par conséquent dans l'impuissance de se ressouvenir de ce qui s'étoit passé dans cet intervalle:

ajoutons

ajoutons à cela que si elle avoit pris pendant les quatre ou cinq derniers jours du Carême des remèdes, comme elle les appelle dans sa plainte au Lieutenant, elle n'auroit pas répondu au 68 Interrogat, dans le tems même qu'elle soutenoit ses deux Expositions être véritables, qu'elle ne pouvoit supporter les alimens pendant le Carême, & qu'elle les rejettoit au moment qu'elle les avoit pris, excepté les quinze derniers jours qu'elle passa sans autre nourriture que de l'eau; puisque de ces quinze jours elle en auroit passé une partie à prendre encore des remèdes, dont elle ne pouvoit manquer de se ressouvenir, vû l'effet surprenant qu'ils auroient causé, s'ils eussent été véritables.

A toutes ces raisons si démonstratives & si concluantes pour prouver la chimère de cet avortement, que peut opposer la Cadriere & ses Complices, si ce n'est des impostures, des faussetés toutes visibles, ou de malignes conjectures qu'ils titent de certains faits très-innocens en eux-mêmes, auxquels il leur plaît de donner un tour malin contre l'évidence même qui résulte de ces faits & de leurs circonstances. Ils nous opposent d'abord l'aveu du Pere Girard, qui dans sa Réponse au 102 Interrogat, dit, qu'il est vrai que la Demoiselle Cadriere s'étant plainte à lui en divers tems, qu'elle étoit extrêmement alterée, à compter du commencement de son obsession, jusques au tems qu'elle étoit partie pour Ollioules, le Répondant lui avoit quelquefois présenté lui-même de l'eau, qu'il alloit par charité en prendre. D'autres fois en passant pour se retirer, il avertissoit qu'on lui en portât; mais que cette eau étoit toute pure, & qu'il ignore s'il y a de pareils breuvages au monde.

Cette réponse du Pere Girard contient trois faits que nous pouvons justifier par la Cadriere elle-même, & par les témoins qu'on a oïi à sa requête.

Le premier de ces faits, est que la Cadieré se plaignoit d'être extrêmement altérée : elle s'en explique ainsi elle-même dans son Mémoire du Carême. *Combien de fois pour pouvoir éteindre & radoucir la flamme qui brûloit dans ma poitrine, ai-je pris du linge trempé dans l'eau, pour appaiser la chaleur vive & ardente qui me devoit.* On raconte ceci de quelques Saints, & le Pere Girard, qui croyoit toujours plutôt le bien que le mal de la part de sa Pénitente, croyoit faire des prodiges de s'empresseur lui-même à lui porter cette eau capable de temperer les ardeurs de sa poitrine, qu'il croyoit apparemment venir de son trop grand amour pour Dieu : il en étoit même si persuadé que la Dame Lescot Religieuse Clairiste d'Ollioules, assure, comme ce Pere le remarqua lors de sa confrontation, que le Pere Girard lui recommandoit de donner souvent à boire de l'eau à la Cadieré, parce qu'elle étoit fort altérée, lui faisant un mystere de la cause prétendue miraculeuse de cette alteration, & il est parlé aussi de ces feux de l'amour divin qui consumoit la Cadieré, dans les Mémoires envoyés par la Dame de Lescot au Pere Girard, concernant ce qui arrivoit d'extraordinaire à la Cadieré. D'où l'on voit avec quelle sincerité le Pere Girard a dit dans sa réponse que la Cadieré étoit *extrêmement altérée*, & qu'il n'y avoit pas dans cette eau qu'il lui a quelquefois porté d'autre mystere que celui de temperer cette soif & cette ardeur.

Le second fait qu'assure le Pere Girard dans sa réponse, est qu'il ne lui a pas porté de l'eau *huit jours consecutifs*, comme l'a dit la Cadieré dans sa réponse à notre Mémoire, mais qu'il lui en a porté quelquefois, à compter du commencement de son *abjession* prétendue jusqu'au tems qu'elle étoit partie pour Ollioules, c'est-à-dire depuis le

commencement de Decembre de l'année 1729, jusques au 5 Juin de l'année 1730 ; ce qui est justifié par la Déposition même de la servante, qui par rapport à ce fait de l'eau portée, dit positivement que ce fut depuis le *Carnaval* que le Pere Girard l'alloit voir *jusques au 5 Juin*, comme nous l'avions assuré dans notre premier Mémoire, ce qu'on n'a pas pû infirmer dans la réponse de la Cadiere, où l'on se contente de dire que la servante assure *seulement que le P. Girard avoit souvent été prendre de l'eau*. Car quand même elle n'auroit dit que cela, on sent bien que cette maniere de s'exprimer n'emporte pas qu'il l'ait fait pendant huit jours consécutifs, outre qu'elle rapporte visiblement ce mot *souvent*, aux termes qui précèdent *depuis le Carnaval jusqu'au 5 de Juin environ*. Or il est à remarquer que la servante de la Cadiere est l'unique témoin qui dépose sur cette eau portée par le Pere Girard, pour l'avoir vû elle-même, & que l'Allemand qui dépose l'avoir oûi dire plus d'un mois après l'Exorcisme fait par le Pere Nicolas, dont la déposition est rapportée dans la page 76. de la réponse à notre premier Mémoire, dit, *que pendant une quinzaine de jours le Pere Girard qui visitoit la Cadiere, envoyoit prendre de l'eau par la servante, que le Pere Girard alloit à sa rencontre pour prendre ladite eau, &c.* La servante dit que le Pere Girard avoit souvent été prendre de l'eau depuis le *Carnaval jusqu'au 5 de Juin environ*. La Cadiere dit dans son Exposition, pendant huit jours, que son Défenseur veut être consécutifs ; & elle avoit dit à l'Allemand, pendant une quinzaine de jours : c'est ainsi que l'iniquité se dément-elle-même, aucun d'eux ne s'exprime de la même maniere, & dans le même sens sur un fait important.

Le troisiéme fait contenu dans la Réponse du Pere Girard , est qu'il lui portoit de l'eau toute pure pour temperer la grande altération qu'elle avoit. Il n'y a aucun témoin contraire; la Servante dit positivement qu'il alloit souvent prendre de l'eau, & n'en dit pas davantage. Il a plu à la Cadiere dans sa plainte portée au Lieutenant, de changer cette eau pure en des Remedes; mais dès qu'il n'y a qu'elle qui le dise, on sçait déjà quelle foi on doit ajouter à ses discours.

Nous ne nous amuserons pas à répondre aux fades plaisanteries que fait ici la Cadiere dans sa Réponse à notre Memoire page 71. *D'où vient qu'il ne lui portoit pas des Boëillons ? Comment un grand Prédicateur pouvoit-il se ravalier à porter de l'eau à cette Fille ?* L'Auteur de ce Memoire a bientôt oublié la charité du Pere Girard dont il a ressenti les effets. Mais d'où vient, ajoute-t-on, qu'il ne vouloit pas que la Servante portât cette eau ? Lorsqu'il devoit remonter & parler encore à sa Pénitente, il croyoit devoir épargner cette peine à ses Parens ou à sa Servante ; mais lorsque son ministère n'étoit plus nécessaire auprès d'elle, il disoit sans façon, en sortant, qu'on lui portât à boire, & il ne remontoit pas pour porter cette eau : voilà sans doute un grand mystere.

On continuë à nous apporter encore le fait du pot plein de sang auquel nous avons répondu si pleinement dans notre Memoire. Nous avons justifié par le Memoire du Carême, comme on vient de le voir, & par les Lettres de la Cadiere, qu'elle prétendoit avoir une perte miraculeuse de sang, & que Dieu vouloit par ce moyen la faire mourir encore une fois pour lui rendre ensuite la vie en renouvelant son sang; en quoi le Pere Girard, comme on lui reproche dans tous les Memoires de ses Parties, n'est pas

combé en contradiction; puisqu'il est vrai tout à la fois, comme il l'a dit dans ses réponses, que la Cadiere disoit que Dieu vouloit lui renouveler tout son sang, & qu'il n'est pas moins vrai aussi qu'elle prétendoit en mourir, pour reprendre ensuite une nouvelle vie, comme il lui étoit arrivé le Vendredi-Saint, ainsi qu'elle le dit très-positivement dans son Memoire du Carême. *Le même amour qui lui ôta la vie, me la ravit à mon tour, & délaissant mon corps sur la Terre, je fus en esprit accompagner son Ame dans les Lymbes.* Or que cette prétendue merveille lui dût encore arriver, elle le dit à la fin de ce même Memoire, où elle parle ainsi. *Je me montrerai à vous telle que je suis en moi même, & telle que personne ne m'a jamais vû sur la Terre, je vous purifierai parfaitement, & je vous rendrai capable de me voir: gardez bien ces paroles, bien-sôt vous en verrez l'effet.*

C'étoit donc pour faire croire au Pere Girard, qu'elle perdoit tout son sang miraculeusement, ce que ce Pere avoit peine à croire, lui voyant toujours un égal embonpoint, qu'elle voulut lui montrer ce pot plein d'une liqueur noirâtre qu'elle disoit être du sang. Ce Pere ne lui demandoit pas à le voir; & à peine jetta-t'il les yeux dessus pour voir ce que c'étoit. Nous trouvons une preuve de ce dessein qu'avoit la Cadiere de faire croire à ce Pere qu'elle perdoit toujours beaucoup de sang de toutes les façons, dans sa Lettre du 28. Juin écrite par ses Freres. *Je me retirerai dans ma chambre toute foible, je me trouvais la peau toute écorchée, & ma chemise collée sur mon corps par le sang qui y étoit attachée; je vous la garde, mon cher Pere, avec soin, pour la premiere fois que vous viendrez me voir.* Ce qui répond tout à la fois à l'exclamation que fait le Défenseur

de la Cadiere dans son premier Memoire, où parlant de ce pot de sang montré au P. Girard, il appelle ce trait de la Cadiere *une familiarité maritale*. C'en étoit bien une aussi grande de lui vouloir montrer sa chemise ensanglantée: mais qui vouloit la lui montrer? c'est la Cadiere, & c'étoient ses Freres qui écrivoient pareilles choses, & qui vouloient porter le Pere Girard à voir cette chemise souillée, & à cette *familiarité maritale*, à quoi le Pere ne voulu, jamais consentir.

Enfin on nous objecte avec la plus mauvaise foi du monde, nous osons le dire, que les Parens de la Cadiere voulant appeller les Medecins à cause de ses incommoditez, le Pere Girard s'y opposa, appréhendant, sans doute, ajoute-t-on, qu'on ne découvrit la grossesse de cette fille. C'est ainsi que contre la vérité connue, on transporte un fait, qui n'a du tout point de rapport à cette prétendue grossesse, & qui se passa au mois de Decembre de l'an 1729. & non pas au mois d'Avril 1730. comme on a osé l'avancer: en voici le détail au vrai. La Cadiere contrefaisant l'obsédée au mois de Decembre, roidissant ses bras, se donnant des contorsions, & faisant accroire au P. Girard que les Diables la battoient & lui faisoient souffrir les tourmens des Martyrs, ainsi qu'elle s'exprimoit, ses Parens appellerent d'abord Messieurs Darand Medecins pere & fils, que le Pere Girard vit quelquefois alors chez la Cadiere; mais comme ces Medecins, habiles d'ailleurs, ne connoissoient rien à ce mal imaginaire, & que la fille se plaignoit toujours & jouïtoit à merveille la comédie, on parla encore une fois d'appeller les Medecins, sur quoi le P. Girard dit qu'il ne croyoit pas qu'ils fussent nécessaires, & qu'ils pussent apporter aucun secours

à la maladie extraordinaire de cette fille ; & ce Pere s'exprima de la sorte, pour ne pas faire comprendre aux Parens, que les Démons battoient leur fille, ce que l'on raconte de plusieurs Saintes.

Et pour qu'on ne croye pas que nous imaginions nous-mêmes cette excuse, & que ce ne fut pas alors que le Pere Girard dissuada de faire venir des Medecins, écoutons le Pere Cadiere qui nous l'apprend lui-même dans son Memoire page 8. *Il faut revenir*, dit-il, *au jugement qu'il faisoit de l'Obsession : cette crédule famille allarmée des accidens de cette fille, la mere, les freres, representans au Pere Girard la crainte où ils sont de la voir périr sous le faix de ses douleurs, s'il ne trouveroit pas bon qu'ils fissent appeller des Médecins pour examiner d'où cela pourroit proceder, & pour la soulager. Le R. P. répond d'un ton décisif qu'on ne doit pas s'allarmer, ce sont des maux divins qui passent la connoissance des Medecins, & où ils ne voyent goutte. Voilà quel étoit le jugement du Pere Girard sur les effets de l'Obsession.*

On voit bien qu'ils font parler le Pere Girard comme il leur plaît; mais toujours est-il constant par l'aveu du P. Cadiere, qui en ce temps-là venoit souvent appeller le P. Girard pour aller consoler sa Sœur, qu'il ne s'agissoit point d'un mal de grossesse, comme l'ont prétendu la Cadiere, & son Frere l'Ecclésiastique dans leurs Memoires; ce qui est entierement confirmé par un Témoin que les Cadieres ne peuvent suspecter, c'est Claire Berarde leur Servante, qui dépose dans son Requement, comme le P. Girard le remarqua lors de la confrontation, *qu'au commencement des incommoditez de la Demoiselle Cadiere, sa mere ayant envoyé prendre des Medecins, le Pere Girard dit que ce n'étoit pas là un mal*

auquel les Medecins pûssent remedier. Ce ne sont pas-là peut-être précisément les propres termes dont se servit cette Servante, mais c'en est entierement le sens. Or ce commencement des incommoditez de la Cadiere tombe à la fin de Novembre, ou au commencement de Decembre, comme on l'a dit souvent, & comme toutes nos Parties en conviennent.

On trouvera peut-être que nous nous sommes trop arrêtez à refuter une calomnie qui se découvre du premier coup, & qui n'est remplie que de contradictions & de faits supposez, qui se détruisent les uns les autres; mais comme c'est ici la principale accusation, & qu'on ne sçauroit prouver l'Inceste, si l'on ne prouve l'Avortement, comme unis l'un avec l'autre, nous avons crû devoir tellement en démontrer la fausseté, qu'il ne pût plus rester sur cela le moindre scrupule & le plus foible doute.

Nous avons donc justifié pleinement le Pere Girard de tous les crimes qu'on lui impute, nous en avons fait voir évidemment & en plusieurs manieres l'absurdité, & même ...possibilité, par rapport aux circonstances dans lesquelles tous ces prétendus crimes ont été placez, & dont on a été forcé de convenir. Nous avons plus fait, & ce qui n'a pas moins de force pour prouver l'innocence du Pere Girard, nous avons mis au jour les mensonges, les fourberies, les sacrileges de la Cadiere & de ses freres, les contradictions perpetuelles où ils ont été forcez de tomber pour soutenir des calomnies qui se démentent de tous côtez. Nous ne nous sommes pas même contenté de justifier entierement ce Pere des accusations que portoit la plainte de la Cadiere, sans y être en aucune maniere obligez; nous avons été encore au-devant de tout ce que
la

la malignité de l'esprit humain pourroit nous opposer ; & quoiqu'il n'y eût dans toute la procédure , comme nous le présumons de ce que nos Parties même en ont publié , aucun vestige de collusion entre le P. Girard & la Cadiere , nous avons détruit invinciblement jusqu'au moindre soupçon qui pourroit s'élever contre la bonne foi & la droiture de ce Pere. Et ce qui est ici bien à remarquer , nous avons executé tout cela sans nous servir en aucune maniere des dépositions des témoins qui ont déposé sur des faits qui contribuent à donner un plus grand jour à la justification du P. Girard , n'ayant en main pour cette justification que les témoignages que nous fournissent les Mémoires de nos Parties. Ainsi quels doutes , quels soupçons pourront encore rester sur l'innocence de ce Pere , si aux preuves que nous avons rapportées , Messieurs les Juges y joignent encore celles qui doivent résulter des dépositions des autres témoins , qui nous sont inconnues , & que le silence qu'en ont gardé les Parties adverses , nous fait présumer servir à la décharge du P. Girard. Mais si cela est ainsi , si cette accusation de cinq crimes capitaux intentée contre le P. Girard , n'est qu'une calomnie des plus grossieres & des plus mal imaginées , il s'ensuit nécessairement qu'elle ne peut être que l'effet du plus noir & du plus détestable complot ; c'est ce que nous avons promis de faire voir , & ce que nous allons démontrer d'une maniere sensible & convaincante.

*L'accusation calomnieuse intentée contre le
P. Girard n'est que l'effet d'un Complot
formé par les Cadieres, aidez du
Pere Nicolas.*

Ce n'est qu'avec une extrême répugnance & un sensible regret, que nous nous croyons forcez de découvrir ici les ressorts secrets & toutes les coupables intrigues qu'on a mis en œuvre pour perdre le P. Girard. Nous aurions bien souhaité de pouvoir prendre sur cela le parti du silence, en bornant nos défenses à la seule justification de ce Pere : satisfaits d'avoir prouvé son innocence, sans prendre sur nous le soin de trouver d'autres coupables.

Mais puisque nos Parties, parmi toutes les fausses raisons dont elles se sont servies pour appuyer leur calomnieuse accusation, ont aussi employé celle qui résulte selon eux de la nature même de cette accusation, prétendans qu'ils ne l'auroient jamais intentée, si elle n'eût été véritable ; comme si par un privilege particulier ils étoient exempts de passion, ou que ce fut ici le premier exemple d'une passion aveugle, il ne nous est plus permis de garder le silence sur un si détestable complot, d'autant plus que nos Adversaires prendroient ce silence pour un acquiescement tacite aux frivoles raisonnemens qu'ils font tant valoir dans leurs Mémoires.

On ne pourra jamais penser, disent-ils, que la Cadriere se fût déterminée à se perdre d'honneur sans aucun intérêt, si elle n'y avoit été forcée par la religion du serment. Et on ne sçauroit présumer que ses freres & le P. Nicolas l'eussent autant appuyée qu'ils l'ont fait, s'ils n'avoient été convain-

ous interieurement de la verité des crimes dont cette fille chargeoit le P. Girard : l'interêt, ajoutent-ils, anime toutes les actions des hommes, il en est le motif & le principe : que le P. Girard nous fasse donc voir quel intérêt nous pouvions avoir en perdant notre sœur de réputation, en risquant la nôtre, en nous exposant à toutes les suites funestes que pouvoit avoir une pareille entreprise ?

Nous pourrions d'abord nous en tenir à la raison générale que nous avons déjà insinuée, & leur dire pour toute réponse que dès que nous avons démontré l'innocence du Pere Girard, ainsi qu'on vient de le faire en tant de manieres différentes, il importe fort peu de découvrir quel motif on a pû avoir en le chargeant de tant de crimes, & d'approfondir les menées sourdes qu'on a employées pour appuyer cette calomnie ; dès que l'innocence du P. Girard est démontrée, & qu'il est pleinement justifié, il s'ensuit necessairement que toutes les démarches qu'on a faites pour le noircir & l'incriminer, ne peuvent s'attribuer qu'à une passion aveugle dont étoient animés ceux qui lui ont imputé ces crimes, & que par-là même le complot dont nous prétendons que nos Accusateurs sont coupables, est très-certainement constaté.

Mais cette raison toute victorieuse qu'elle est, ne nous suffit pas, ou pour parler plus juste, elle acquerrera bien plus de force, si nous faisons connoître à Messieurs les Juges & au Public, que cette accusation faite d'abord en secret, & portée ensuite jusqu'aux pieds du Trône de la Justice, n'est que l'effet d'une criminelle cabale, & si nous dévoilons tous ces mysteres d'iniquité qui n'ont pû tellement se passer dans les ténèbres, qu'il n'en soit transpiré assez au dehors, pour les couvrir de confusion.

Pour ne laisser donc rien à désirer sur une matiere si interessante pour la cause, & pour donner quelque ordre aux preuves sensibles & convaincantes que nous avons de ce complot, nous allons faire voir :

1°. Quels ont été les motifs & la fin qu'on s'y est proposée.

2°. Les moyens qu'on a employez pour le mettre en exécution.

3°. Enfin les effets funestes qu'il a eû.

Quels ont été les motifs & la fin qu'on s'est proposée dans ce Complot.

Il faut d'abord rendre justice aux Auteurs de ce complot, & avoüer de bonne foi que leur premiere vuë n'a jamais été de porter cette accusation en Justice, & de la pousser aussi loin qu'ils l'ont fait dans la suite ; nous devons plutôt supposer, ce qui est vrai, qu'ils se seroient bien gardés de commencer à s'en prendre au P. Girard, & à former une accusation si calomnieuse, s'ils avoient pû prévoir les suites funestes qu'une pareille démarche pouvoit avoir pour eux. D'abord ils ne se proposerent de le décrier que dans l'esprit de son Evêque. & auprès d'un certain Public à Toulon, pour obliger ce Pere, trop instruit des fourberies & des sacrileges des Cadieres, à prendre la fuite pour se justifier de toutes leurs profanations aux dépens de l'innocent fugitif, & par-là à demi convaincu.

C'est ici le principal motif & le grand intérêt qui fit d'abord agir les Cadieres, & non pas, comme quelques-uns se l'imaginent, l'envie seule de porter un coup mortel aux Jesuites, en attaquant un de leurs Confreres des plus estimez parmi eux par sa vertu & par ses talens ; quoi-

que le Pere Cadiere & le Pere Nicolas furent ravis d'avoir cette occasion de faire sentir aux Jesuites l'aversion qu'ils avoient conquë depuis longtemps contr'eux , ainsi qu'il doit conster par la procedure.

Nous avons déjà vû, & ils en conviennent tous , que la Cadiere passoit publiquement pour une Sainte ; qu'on ne parloit à Toulon & aux environs que de la Sainte d'Ollioules ; ils nous l'apprennent eux-mêmes en voulant rejeter le bruit & l'éclat que faisoit cette prétendue sainteté sur le P. Girard ; mais nous avons démontré le contraire, & prouvé sans réplique que ses freres lui avoient donné cette réputation, & auprès de l'Evêque & dans le Public , contre la volonté expresse du P. Girard qui ne recommandoit rien tant que le secret à la Cadiere & à sa famille ; ils en conviennent même dans leurs Mémoires, en se contredisant grossierement, comme il leur arrive souvent ; ils prétendent que le P. Girard qui demandoit le secret, esperoit pourtant que tous les miracles prétendus de leur sœur pourroient servir un jour à sa Béatification : On parloit donc dans toute la Ville de Toulon des visions & révélations de la Cadiere, de ses extases, de ses stigmates, de la Couronne d'où le sang, disoit-on, découloit, de ses transformations en *Ecce Homo*, & même de la vision de Ste. Claire, pour l'appeller au Couvent des Clairistes d'Ollioules ; & quoique la plupart n'ajoutassent pas grande foi à toutes ces merveilles, il faut pourtant convenir que le soin tout particulier que le Pere Girard prenoit de cette Dévote, leur donnoit un grand poids, non-seulement parmi les Jesuites, mais encore auprès de M. l'Evêque, & de ceux qui connoissoient plus particulièrement la vertu & le merite de ce Pere.

Voilà où en étoient les choses, lorsque tout à coup le P. Girard ayant abandonné la direction de cette fille, & elle étant sortie du Monastere nonobstant sa vision de sainte Claire connuë dans toute la Ville, on commença à changer d'idée sur la Cadiere; ceux qui n'avoient pas voulu ajoûter foi aux prétendus miracles, s'en mocquoient tout ouvertement; & les autres ne sachant plus que croire ni que penser, commencerent à se douter de quelque chose, & à craindre qu'on ne leur en eût imposé par quelque supercherie; la Cadiere & ses freres craignant ces bruits, & voyant qu'on montreroit leur sœur au doigt dans toute la Ville, si elle y retournoit, la conduisirent à une maison de campagne qu'ils furent obligez d'emprunter du sieur Pauque leur parent.

Le Pere Girard cependant n'y prenant plus aucun interêt, ayant découvert visiblement les fourberies de cette fille, s'obstinoit à garder le silence, & ne vouloit jamais répondre un seul mot à tous ceux qui lui demandoient comment on pouvoit expliquer ce changement arrivé dans la Cadiere; il avoit été son Confesseur, cette raison jointe aux devoirs que demande la charité chrétienne, l'empêcherent toujours de s'expliquer; mais la Cadiere & ses freres ne connurent pas assez cette charité du P. Girard, & ne crurent pas devoir s'y fier; ils sçavoient que ce Pere avoit découvert leurs impostures, qu'il étoit de plus nanti des lettres qu'ils avoient écrites pour leur sœur, du Mémoire du Carême, & de deux autres Mémoires, toutes pieces qui mettoient à découvert leurs sacrileges impostures, comme nous l'avons fait voir; ils se crurent donc perdus de réputation, & ils apprehenderent même de risquer quelque chose de plus que leur honneur, si on venoit à mettre

au jour les artifices dont ils s'étoient servis pour tromper M. l'Evêque & le Public ; ils crurent , avec quelque raison , qu'eux & leur sœur alloient être exposez à l'infamie publique ; car d'un côté leur sœur fatiguée à l'excès de ce personnage de sainteté qu'elle avoit joué , ne pouvoit souffrir qu'on lui parlât de continuer cette Comedie ; ennuyée de la contrainte perpetuelle où elle avoit vécu plusieurs mois , elle vouloit , pour ainsi dire , se mettre au large & secouer ce joug. Ses freres n'étoient pas moins embarrassés à soutenir pour veritables les faux miracles qu'ils avoient attribuez à leur sœur ; la fin n'en avoit pas été heureuse , tous les parens dont ils ont un grand nombre à Toulon , tous leurs amis leur demandoient raison de ce changement de conduite de la Cadiere , M. l'Evêque sur tout , auprès duquel ils étoient tous les jours , ne cessoit de les questionner & de les embarrasser.

Dans cette extrémité où ils se virent de passer publiquement pour des fourbes , apprehendant à tout moment que le P. Girard qui avoit en main de quoi les perdre , & qui avoit tout découvert , ne les trahit , comme un abyme en attire un autre , ils prirent la fatale résolution de dire que tout ce qu'ils avoient raconté de leur sœur étoit très-veritable , qu'ils n'avoient en cela imposé à personne , encore moins à M. l'Evêque , qui leur tenoit plus à cœur que tous les autres , & d'attribuer cependant toutes ces prétendues merveilles au Démon , qui avoit fait illusion à leur sœur : Ils auroient pu s'en tenir à cette réponse générale ; mais comme ils ne se croyoient pas en sûreté tant que le P. Girard resteroit à Toulon , où il continuoit d'être dans une grande réputation , & que d'ailleurs on leur avoit d'abord demandé d'où venoit ce Démon qui les avoit si long-temps trom-

pez aussi-bien que leur sœur, ils prirent le parti de découvrir, mais d'abord en grand secret, & à M. l'Evêque seulement, tout ce mystere de possession du Démon, que le P. Girard avoit communiqué par son souffle, ajoutant que ce Pere s'étoit servi des extases diaboliques de leur sœur, pour prendre sur elle certaines libertez qui pourtant n'avoient pas été jusqu'au dernier crime, demandant pour toute grace à M. l'Evêque de ne pas rendre la chose publique pour ne pas deshonorar leur sœur, & comme ils le disent eux-mêmes, ils se mirent à genoux devant le Prélat, pour lui demander qu'il n'arrivât point de mal au P. Girard, bien entendu que M. l'Evêque ne souffriroit pas dans sa bergerie ce loup ravissant, cet enchanteur & cet impudique. Ils ne vouloient d'abord que l'éloignement de ce Pere, pour les raisons qu'on vient de voir, & sur tout ils demandoient le secret par rapport aux motifs de cet éloignement, non pas tant pour ne pas décrier leur sœur dans le Public, que parce qu'ils n'espéroient pas qu'une pareille calomnie pût jamais trouver aucune créance, si elle venoit à être éventée, en quoi ils ont été plus heureux qu'ils ne pensoient; mais ce n'est pas à la subtilité de cette belle invention qu'ils en sont redevables, c'est à la prévention qu'ils ont trouvée dans certains esprits contre les Jesuites: & ceci répond à la demande qu'on a faite si souvent, pourquoi la Cadriere, & si on veut encore ses freres & le P. Nicolas, voulant perdre le P. Girard, se sont aller aviser de faire entrer dans ces crimes cette sottise de sortilège qui décrie si fort tout le reste de l'accusation; ne seroient-ils pas venus plus sûrement à leurs fins, s'ils avoient dit simplement que ce Pere avoit abusé de leur sœur, sans y faire entrer le sortilège? Il est vrai que par cette voye toute simple, naturelle, & plus à la portée de la cor-

ruption du cœur de l'homme , ils seroient bien plutôt venus à bout de perdre le P. Girard : mais ce n'est pas tant ce qu'ils vouloient , que de se mettre à couverts eux-mêmes des impostures sacrileges dont ils se sentoient coupables ; les lettres & les mémoires écrits pour leur sœur étoient une conviction de leurs crimes , & ils ne pouvoient parer à cela , qu'en prétendant que leur sœur poussée par l'esprit du Démon les leur avoit dictées ; ce qui est si vrai qu'à présent ils n'ont que cette défaite pour se justifier des reproches accablans qu'on leur fait : à quoi il faut ajoûter que s'étant donnez pour témoins oculaires de la plupart des miracles de leur sœur , ils ne pouvoient plus nier ces faits , ni les attribuer à une autre cause que celle du Démon ; par ce moyen encore ils mettoient à couvert en quelque maniere la prétendue vertu de leur sœur ; quoique leur intérêt propre , comme nous l'avons dit , les pressoit davantage , ce qui paroît à présent , puisqu'ils ont si lâchement abandonné leur sœur à l'infamie ; prétendant qu'elle s'entendoit avec le P. Girard , comme ils l'ont dit dans leurs Mémoires , en se contredisant ouvertement.

Voilà quel est le vrai motif qui a fait agir les Cadieres , voilà l'intérêt qu'ils avoient à former contre le P. Girard cette horrible calomnie d'abord en secret ; se contentant que ce Pere sortit de Toulon : ensuite engagez plus qu'ils ne pensoient par les événemens & les circonstances que nous expliquerons dans le moment , ils se sont vûs forcez à la soutenir ; mais on peut dire que ç'a été malgré eux , & qu'ils n'avoient jamais pensé que cette affaire fût devenue aussi sérieuse pour eux. Ils ne se plaindront pas qu'on leur en impose , ce récit fidele de tous ces événemens est avoué & même prouvé dans leurs Mémoires , & nous ne doutons pas qu'il ne résultent de la

Procédure. Ils ne vouloient donc d'abord que l'éloignement du Pere Girard , dont la vûë seule étoit un reproche continuel de leurs crimes , & qui les tenoit toujours en crainte de se voir humiliés & confondus. Mais il ne leur fut pas si aisé qu'ils l'avoient pû penser , d'obtenir cet éloignement de M. l'Evêque, il avoit jusqu'alors infiniment estimé ce Pere; on ne passe pas tout à coup , & si aisement , d'une pareille estime , à croire le même homme forçier , & de mœurs entierement corrompæ; ils l'avoient bien prévu eux-mêmes , & c'est pour cela qu'ils crurent devoir employer divers moyens pour y réussir : C'est ce qu'il faut expliquer maintenant.

Moyens qu'on a employez pour mettre ce complot en exécution.

Le premier moyen qu'employèrent les Cadieres pour venir about de persuader à M. l'Evêque le Sortilege du Pere Girard , fut de s'associer quelqu'un , qui paroissant neutre dans cette affaire, pût par son jugement entraîner celui du Prelat. Ils en avoient un prétexte fort plausible. Le Pere Girard ayant abandonné la direction de leur sœur, il lui falloit trouver un autre Confesseur. M. l'Evêque qui paroissoit alors être dans leurs interêts, leur proposa le Pere Alexis Maurin Carme-Déchaussé, Directeur du Tiers-Ordre : il paroissoit convenir; mais ce n'étoit pas l'homme sur lequel ils avoient jetté les yeux. Le Pere Nicolas Prieur des Carmes arrivé à Toulon depuis trois mois , que M. l'Evêque ne connoissoit pas encore , fut celui qu'ils demanderent , & le Prelat y donna les mains. A peine y eut-il consenti que ce Pere arriva à la maison de Campagne de M. l'Evêque & se chargea de cette commission.

La Cadiere étoit sortie du Couvent depuis quelque jours, & elle contrefaisoit encore la Sainte, attendant avec impatience le Pere Nicolas, qui devoit la tirer d'intrigue & de la gêne perpétuelle qu'il falloit qu'elle se fit, & qu'elle ne pouvoit plus supporter. On nous dispensera ici de faire le caractère de ce Pere Nicolas Prieur des Carmes. On pourroit raconter bien des particularitez de la conduite qu'il a tenuë à Lion, à Rome & à Marseille, il n'y a bien long-tems; mais il nous suffit pour le present de raconter la maniere dont il s'est comporté dans cette affaire, & jusques à quel point il se livra à la fureur des Cadieres: C'est ce qu'on verra dans la suite de ce recit. Nous ajouterons seulement qu'il confessoit depuis un mois la mere Cadiere, laquelle avoit quitté la direction du P. Girard, parce qu'il lui reprochoit de ce qu'elle & ses fils ne gardoient pas le secret, & parce qu'il avoit dit à M. l'Evêque qu'il ne pouvoit pas s'assurer entierement de ce qui regardoit la Cadiere, & qu'il attendoit pour porter un jugement assuré, ce qu'elle lui avoit promis. Le Pere Girard avoit dit ceci au Prelat environ le 20 du mois d'Août, tems auquel il commença plus que jamais à se défier de sa Pénitente. la mere Cadiere ne put le lui pardonner, & le quitta pour s'adresser au Pere Nicolas. Les Cadieres se croyant donc forts avec le secours de ce Pere, à qui ils promirent de le mettre bien avant dans l'amitié de M. l'Evêque, & de le faire devenir son principal conseil, furent un jour trouver ce Prelat à sa Campagne, & lui déclarerent avec de grandes démonstrations d'étonnement & de surprise, que leur sœur n'étoit rien moins que ce qu'ils avoient pensé; que le Pere Nicolas s'en étoit douté dès les premiers jours qu'il l'avoit vûe; que tous les effets merveilleux qui avoient paru n'étoient que

des prestiges du démon : & comme ils expliquoient au long leur système, le Pere Nicolas survint, qui ne parlant qu'à demi mot, sous prétexte, disoit-il, qu'il étoit le Confesseur de la fille, donna encore plus à penser contre le Pere Girard, que n'avoient fait les Cadières.

La surprise de M. l'Evêque fut extrême ; mais comme il se plaignoit depuis long-tems du Pere Girard, & qu'il n'approuvoit pas la retenue avec laquelle il lui avoit toujours répondu sur les prétendus miracles de la Cadiere, les freres de cette fille profiterent de cette disposition où ils l'avoient mis depuis plus d'un mois contre le Pere Girard, pour lui persuader que ce silence étoit une preuve de ce qu'ils disoient, & qu'il ne l'avoit toujours tant recommandé, qu'afin qu'on n'éclairât pas sa conduite. De sorte que M. l'Evêque crut devoir par lui-même l'instruire de tout ce qu'on lui racontoit, & en parler à la Cadiere, comme ils l'en presserent eux-mêmes.

Notre dessein n'est pas de rappeler ici toutes les circonstances de cette Histoire, elle nous mèneroit trop loin. Il suffit d'ajouter qu'ils ne purent jamais parvenir à convaincre entièrement M. l'Evêque du sortilège & des libertez criminelles dont ils accabloient le Pere Girard ; de sorte qu'ils se virent contraints d'employer un autre stratagème, qui fut de dire que la Cadiere n'étoit pas la seule que ce Pere eut séduit, & que plus de douze, & même, dirent-ils ensuite, plus de vingt de ses Pénitentes étoient réduites à ce pitoyable état. C'est à ce coup que M. l'Evêque ne pouvoit se refuser à leurs impostures, & il promit de se rendre, si effectivement on lui faisoit voir ces filles abusées. Ils saisirent ce moment pour représenter à ce Prélat qu'ils avoient besoin de son secours pour réussir dans cette découverte,

& pour l'engager dans cette affaire , de maniere qu'il ne put s'en dédire. Ils extorquerent de lui à force d'importunitéz , une permission de conjurer & d'exorciser autant qu'il leur seroit nécessaire les autres Pénitentes du Pere Girard.

Le Pere Nicolas se chargea de cette commission , & quoi qu'il ne bougeât guères de la Bastide de la Cadiere , où il passoit nuit & jour , dînant cependant quelque fois à la maison de campagne de M. l'Evêque qui n'en étoit pas éloignée. Il se resolut d'aller à la ville pour solliciter deux sœurs de leur Tiers-Ordre, l'Allemand & la Batarel , que la Cadiere leur amie lui avoit indiqué, comme les plus disposées à se laisser persuader tout ce qu'il plairoit au P. Nicolas leur Superieur. Ce Pere auroit bien voulu en gagner d'autres , qu'il ne manqua pas de presser & de solliciter vivement , mais ce fut inutilement , & il n'auroit pas même réussi à engager ces deux ci , si la Cadiere n'étoit enfin retournée à Toulon le 14 d'Octobre. Elle y arriva en secret à l'entrée de la nuit , & n'osant se montrer dans les rues ; elle alloit tous les matins avant le jour chez les PP. Carmes qui ne sont pas éloignés de sa maison. Là le Pere Nicolas la recevoit à la porte de l'Eglise, lui faisant dire une Messe, où elle communioit ordinairement, non-obstant toutes les infamies que cette fille, à ce que dépose le Pere Nicolas, lui avoit avoué en Confession , lui ayant toujours permis, même à la campagne, de communier presque tous les jours, la Cadiere le desirant ainsi, pour faire voir par là, qu'elle étoit innocente de tout ce qui s'étoit passé entr'elle & le Pere Girard. Dès le lendemain de l'arrivée de la Cadiere à Toulon, elle fit venir chez elle la Batarel & l'Allemand la mere, leur raconta, comme il lui plut, les enchantemens & autres crimes du Pere Girard; leur expli-

qua comment ce Pere l'avoit enforcélée, & leur en donna pour preuve les prétendus miracles que ces filles avoient admirés dans elle, leur faisant comprendre, que les maladies dont elles se plaignoient, n'étoient que l'effet de l'obsession du démon, que leur avoit soufflé le P. Girard aussi bien qu'à elle: sur quoi le Pere Nicolas & le Pere Cadiere étant survenus, la Batarel, quoiqu'elle eût bien de la peine à se rendre, fut sur le champ exorcisée pendant long-tems, & l'Allemand fut trouver en particulier le P. Nicolas, qui l'exorcisa de même à plusieurs reprises, & acheva par là, de faire perdre la tête à ces deux filles, qui l'avoient déjà assez dérangée. Tout ceci doit être prouvé par la procedure, & avoué apparemment par les Cadieres & par le Pere Nicolas.

Ils se crurent bien forts auprès de M. l'Evêque, puisqu'ils pouvoient l'assurer d'avoir exorcisé deux autres Pénitentes du Pere Girard. Mais ce Prelat s'étant depuis quelques jouts ouvert à un Jésuite sur toutes les accusations qu'on formoit contre leur Recteur; ce Jésuite qui connoissoit à fond le Pere Girard, n'eut pas de la peine à le justifier: la seule chose qui l'embarassoit, aussi bien que M. l'Evêque, étoit ce nombre de Pénitentes du Pere Girard, qu'on assuroit être possédées du diable comme la Cadiere l'avoit été; & il est vrai que si ce fait eût été véritable, l'accusation auroit été plus specieuse. Il faut donc venir à vérifier ce fait. Le Pere Nicolas ne recula pas, quoique un peu confus de ne pouvoir présenter que deux especes de folles, dont le caractere est marqué dans leurs dépositions, que le Pere Girard, à qui elles ont été confrontées, se rappelle; & c'est à ces deux que le Pere Nicolas fut forcé de se borner, au lieu de 15 à 20 démoniaques qu'il avoit promis. Le Rendez-vous fut donné à la Bastide

de la Cadiere : le Pere Nicolas y vint donc, accompagné de la Cadiere parfaitement guerrie par un ou deux Exorcismes, & de la Batarel & l'Allemand, qui, quoique exorcisées plusieurs fois, ne devoient pas être encore délivrées de leurs démons. Ces deux Pénitentes du Pere Girard arriverent, de même que le diable qui devoit faire des sieunes ; mais lorsque M. l'Evêque se présenta, le diable jotta mal son rôle : il cessa brusquement de tourmenter ces filles, au moment que le Pere Nicolas eut promis au Prélat de faire cesser le vacarme, ce qui loin d'avoir réussi à convaincre M. l'Evêque de la possession de ces filles, ne servit qu'à lui faire comprendre que ce n'étoit qu'une mommerie. Le Prélat ordonna très-severement le silence sur tout ce qui s'étoit passé, au P. Carme & aux Cadieres, ne voulant plus les écouter sur toutes leurs rêveries d'enchantement & de sortilège, & il se confirma toujours plus dans cette pensée, surtout lorsqu'on lui eut fait connoître les fourberies de la Cadiere, & qu'on lui eut représenté la Croix prétendue miraculeuse que la Cadiere avoit donné au P. Girard, & qu'elle prétendoit lui avoir fait reprendre par les Anges, ou par les démons, comme nous l'avons expliqué plus au long dans notre premier Mémoire.

Les auteurs de ce complot désespérant alors de faire chasser le P. Girard de Toulon par le Ministère de M. l'Evêque, se crurent trop engagez d'honneur pour abandonner leur projet. Ils esperent encore d'en venir à bout, en décrivant ouvertement ce Pere comme Sorcier & Quétiste, ainsi qu'ils avoient déjà fait en secret, & seulement à l'oreille des sœurs du Tiers Ordre, qui avoient témoigné tant d'estime pour lui, se flattant que le Pere Girard ne pourroit souffrir

cette infamie publique , & qu'ils viendroient à bout par là , ou de le faire absenter , ou de le décrier tellement qu'il ne seroit plus écouté quand il voudroit découvrir les fourberies & les sacrileges des uns & des autres. Ils connoissoient bien mal le Pere Girard incapable de les perdre de réputation , quoi qu'il eût en main de quoi le faire , & peut-être leur auroit-il donné la satisfaction de sortir de Toulon , s'il avoit pû s'imaginer que pareilles rêveries de soufle & de Magie sur lesquels on fondeit toutes les autres calomnies eussent trouvé quelque créance dans le public , outre qu'un homme autant connu qu'il étoit à Toulon & dans la Province , ne pouvoit comprendre qu'on put jamais si fort obscurcir la vérité , qu'on en vint jusqu'à le méconnoître entièrement. Il prit donc le parti de se tenir en repos , & d'attendre que des bruits si mal fondés se dissipassent d'eux-mêmes , ne doutant pas que son innocence ne fut bientôt reconnuë.

Mais si les Cadieres & le P. Nicolas ne connoissoient pas assez le fond de charité du P. Girard , bien éloigné de tout esprit de vengeance , ce Pere de son côté ne connut guères mieux l'animosité & la fureur de ses adversaires , qui n'étoient pas pour en rester là , & laisser tranquillement à Toulon un homme si bien instruit de leurs mauvaises manœuvres. Comme ils virent donc que le Pere Girard & ses confreres méprisoient leurs calomnies , & que M. l'Evêque , qui d'abord avoit paru les écouter , leur avoit échappé , & les railloir publiquement de leur prétendue Magie , ne pouvant plus souffrir que des stratagèmes employez contre le Pere Girard , ne servissent qu'à les tourner en ridicule auprès de ce Prélat , & de tous ceux à qui il en parloit : choquez à l'excès de voir , d'un côté , que la Cadriere , qui
avait

avoit passé pour Sainte à miracles, étoit regardée comme une insigne fourbe; & de l'autre, instruits qu'on ne pensoit pas autrement d'eux-mêmes, ils se mirent à décrier plus ouvertement le Pere Girard qu'ils n'avoient fait auparavant; de sorte que M. l'Evêque donna ordre, de sa campagne où il étoit alors, à son Grand-Vicaire de s'en informer, & d'y pourvoir: celui-ci instruit des menées des Cadieres, & du Pere Nicolas, crut que le seul parti pour les faire cesser, étoit de leur revoquer les pouvoirs de prêcher & de confesser, & de faire rayer la Cadriere du Catalogue des sœurs du Tiers-Ordre des Carmes: le succès, à la vérité, ne répondit pas à ce que la prudence lui avoit suggéré. Mais auroit-il pû croire que ces Religieux eussent porté la vengeance aussi loin qu'il le firent contre le Pere Girard & les Jesuites, qu'ils crurent auteurs de leur disgrâce?

Ce fut le 13 ou 14 de Novembre 1730, que les pouvoirs leur furent revoqués; dès lors ils ne garderent plus de mesure, ne doutant pas que cette revocation des pouvoirs, jointe à ce qui se repandoit déjà dans toute la ville de leurs fourberies, tantôt pour faire passer la Cadriere pour Sainte, & ensuite pour la faire croire possédée, n'achevât de les deshonor. Après avoir donc tenté inutilement auprès de M. l'Evêque d'être rétablis dans leurs fonctions, jusqu'à le menacer de porter cette accusation contre le Pere Girard en Justice, & à dire même à ce Prélat, qu'on leur offroit des sommes considerables s'ils vouloient l'entreprendre (fait souvent attesté par M. l'Evêque, & que nous n'aurions garde de rapporter si nous n'en étions pas assurés) après avoir tenté inutilement, ainsi que nous l'avons dit, toute sorte de voyes pour se faire rétablir, voyant enfin qu'ils ne pouvoient y parvenir, ils se détex-

minerent pour se justifier auprès du public , de rendre ce public même témoin & spectateur de la possession prétendue de la Cadiere ; & quoique le Pere Nicolas se fut vanté pendant près de deux mois d'avoir chassé entierement & sans retour le démon du corps de cette fille, on passa par-dessus cette consideration qui auroit dû les détourner de ce dessein , si leur passion ne les avoit pas aveuglez.

Ce qui les déterminâ encore à prendre ce parti fut un voyage de cinq à six jours que le P. Girard étoit allé faire à Marseille , pour y prêcher la profession d'une Religieuse. Les Cadiere & le Pere Nicolas s'imaginèrent qu'il n'oseroit plus revenir, si à son absence ils faisoient jouer une scène publique pour le perdre entierement de reputation , & le faire passer pour un sorcier & un impudique auprès du peuple , qui donne toujours si aisément dans de pareilles accusations, sur tout lorsqu'on lui met devant les yeux quelque spectacle qui le frappe & le surprend.

Tout fut donc arrêté & concerté entr'eux pour donner cette scène en l'absence du Pere Girard le 16 Novembre sur les neuf heures du soir : on distribua à chacun son rôle ; la Cadiere se chargea du principal. Comme elle avoit depuis un an contrefait si souvent d'avoir des contorsions & des convulsions causées, disoit elle, par les coups redoublez des démons , & ensuite d'avoir des extases de plusieurs heures : elle ne fut point embarrassée de contrefaire à merveille la possédée , son frere l'Ecclesiastique devoit l'exorciser , parce que le Pere Nicolas se trouvoit interdit ; & ils étoient sur tout convenus, qu'à ces mots des Exorcismes , *Dic mihi nomen tuum*, la Cadiere ne manqueroit pas de répondre tantôt , *Girard*, *Jean-Baptiste*, tantôt *l'impudicité*, ruse bien gros-

sière à la vérité, comme si le Pere Girard eût été réellement dans son corps, ou qu'il y eût un Démon appelé Jean-Baptiste; mais ruse pourtant qu'ils trouverent excellente pour persuader au peuple que cette possession étoit l'effet du Sortilège du Pere Girard; & c'est pour cela, comme il conste par les dépositions des deux Curez rapportées dans le Memoire de la Cadiere, que son Frere revenoit si souvent à cette même demande, trainant toujours beaucoup sur le dernier mot de *tuum*, afin que sa Sœur n'oubliât pas à ce son de répondre *Jean-Baptiste*, comme on-en étoit convenu.

Le P. Nicolas bien fâché de ne pouvoir exercer son pouvoir despotique sur les Démons, s'étoit chargé de faire de son mieux pour étonner les Spectateurs, de montrer un grand Crucifix à la Cadiere, de le lui presenter de tems en tems, bien entendu qu'elle le mordroit & lui cracheroit contre, ce qu'elle ne manquoit pas de faire, & ce qui jettoit les Spectateurs dans une surprise dont ils ne pouvoient revenir, ne doutant pas que ce ne fût le Démon qui lui inspirât cette fureur. le Pere Nicolas avoit encore un autre Role, c'étoit de faire remarquer à tout le monde comme elle parloit & entendoit le Latin, comme elle crachoit sur l'Etole, & comme au nom de S. Jean-Baptiste qui venoit souvent, & à dessein, dans le recit des Litanies, les convulsions de la Cadiere redoubloient.

Le Pere Cadiere Dominicain ne fut peut-être pas à la maison de sa Famille pendant la nuit, & ne s'y rendit que le lendemain; mais la scene recommença, & il y passa tout le jour avec le Pere Nicolas. Le Frere aîné de la Cadiere se tenoit à la porte de la chambre, & disoit à ceux qui entroient; *venez voir dans quel état on a mis*

ma Sœur ; c'est ici une seconde histoire de Gaufridy & de Magdelaine de la Palu, soit qu'il y fût trompé lui-même comme le peuple, soit qu'il agit de concert avec sa Sœur & ses Freres.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire plus au long ce qui se passa chez la Cadierè cette nuit du 16. au 17. Novembre, si cruelle pour le Pere Girard & pour ses Confreres; il suffit de sçavoir qu'on y assembla le monde de toute part, & qu'on entendit crier des fenêtrés le Pere Nicolas & Messire Cadierè : *laissez entrer le monde, il nous faut des témoins, au secours, le Diable étrangle la Cadierè.* Nous remarquerons seulement qu'ils s'y prirent deux ou trois jours trop tard pour jouer cette impie Comedie : car le Pere Girard qu'ils croyoient à Marseille, & plus loin encore, comme les Cadieres le disoient, étoit arrivé à Toulon ce jour-là même sur les six heures du soir ; de sorte qu'ils furent bien surpris le lendemain matin en apprenant son arrivée ; mais ils ne se rebutèrent pas, & résolurent de pousser la chose au point que le Pere Girard n'osant plus se montrer, fut contraint de disparoitre pour toujours, malgré M. l'Evêque & ses amis, qui croyoient avec raison, qu'il ne devoit pas ainsi sacrifier sa réputation & celle de ses Confreres.

Les Auteurs de ce complot se déterminerent donc à renouveler cette scene dès les huit heures du matin du lendemain ; & pour rendre plus plausible la possession de la Cadierè, ils y voulurent joindre encore l'Allemand & la Batarel, quoique le Pere Nicolas par ses Exorcismes eût aussi prétendu les avoir délivrées du Démon ; elles furent donc appelées toutes les deux chez la Cadierè, mais l'Allemand alla auparavant prendre sa leçon chez les Carmes, d'où on la vit sortir pour se rendre chez la Cadierè :

à peine y fut-elle qu'elle contrefit la possédée ; disant que le Pere Girard qu'elle croyoit bien loin , lui avoit apparu dans l'Eglise des Carmes , imitant en cela la Cadiere , qui se plaignoit aussi d'avoir été tout à coup saisie par ce même phantôme du Pere Girard. Pour la Batarel , elle n'avoit pas été chez les Carmes , & on ne sçait pourquoi elle ne voulut jamais consentir à faire la Démoniaque. La scene recommença donc dès les neuf heures du matin , & continua tout le jour , avec cette difference que le Pere Cadiere s'y trouva aussi , & que sa Sœur qui s'étoit contentée d'accuser le Pere Girard des crimes d'impureté , dont elle avoit même refusé de s'expliquer aux deux Curez , ainsi qu'ils le disent dans leurs dépositions rapportées dans le Memoire de la Cadiere , parla alors ouvertement des prétendues ordures que le Pere Girard avoit commis sur elle , prétendant de n'avoir pas fait en tout cela un seul péché veniel , (c'étoient ses expressions). Sa propre diffamation ne paroitra pas fort étrange , si l'on fait reflexion qu'elle avoit déjà déclaré ces prétendues infamies à plusieurs de ses Compagnes , & aux Religieuses d'Ollioules , comme elle nous en assure elle-même dans son Exposition , & qu'il résulte des dépositions des témoins , qu'elle fit dans la suite assigner , & qui sont rapportées aux pages 75. & 76. de sa réponse à notre Memoire. Toute la Ville de Toulon fut tout ce jour en rumeur , & on ne pouvoit plus passer par la rue où étoit la maison de la Cadiere , tant la foule étoit grande : pour le coup on ne crut pas que le Pere Girard pût résister ; mais les Auteurs de cette scene publique furent bien surpris d'apprendre qu'il étoit sorti à son ordinaire pour quelque commission dont on l'avoit chargé à

Marseille, se flattant toujours qu'on ne le méconnoitroit pas jusqu'à ce point que de le croire Sorcier; & il est vrai que dans ces commencemens, excepté le petit peuple, on se mocquoit tout ouvertement de ces grimaces de la Cadiere: mais à force d'entendre dire que le P. Girard étoit un Sorcier, on s'est peu à peu accoutumé à joindre ensemble ces deux idées, qui d'abord paroissent incompatibles.

Ce Pere pouffoit ainsi à bout ses ennemis par sa patience & sa tranquillité; car ceux-ci avoient eu deux vûes dans le scandale public qu'ils avoient donné, ou de faire disparaître ce Pere, ou au moins d'avoir des témoins de la prétendue possession de la Cadiere, au cas qu'ils fussent obligés de se pourvoir en Justice; la Magie & le Sortilège étant la seule voye pour mettre à couvert leur réputation & celle de la Fille, & ne prétendue d'ailleurs souffrir qu'on leur reprochât publiquement les impostures sacrilèges dont ils s'étoient servis, tantôt pour la faire passer pour Sainte, & ensuite aidez du Pere Nicolas, pour la faire regarder comme une possédée trompée par le Diable que le Pere Girard lui avoit soufflé dans le corps.

On ne peut douter du dessein qu'ils avoient d'en venir jusqu'à porter cette affaire en Justice, s'il étoit nécessaire, lorsqu'on fait attention à la menace qu'ils en avoient faite ouvertement parlant à M. l'Evêque, aux précautions qu'ils avoient prises sur la fin du mois d'Octobre, de faire raconter par la Cadiere à ses amies, les prétendues ordures que le Pere Girard avoit commis avec elle, pour pouvoir ensuite les citer pour témoins; aux mesures prises avec la Tourriere Materonne, pour qu'elle déposât en Justice sur les prétendues libertez criminelles, qu'elle disoit avoir

vûës; car voici comme s'explique là-dessus la Cadiere le 18 Novembre dans son Exposition à l'Officiel: *Un autre jour dinant au parloir, une personne de la Communauté vit que le P. Girard lui tenoit la main, &c. & ensuite, la même personne vit qu'il la baisa & embrassa.* Or cette personne est la Tourriere Materonne, qui a faussement déposé ce fait, comme nous l'avons prouvé ailleurs, & dans toute son exposition qui est si longue, & chargée de tant de faits; ce n'est que dans ces deux endroits seulement que la Cadiere se sert de cette expression *une personne vit*, ce qui prouve évidemment qu'elle avoit déjà convenu avec cette Tourriere avant cette scène publique, qui se passa la veille de cette Exposition, qu'elle déposeroit quoique très faussement d'avoir vû ces libertez criminelles. Une autre preuve qu'ils avoient ce projet en vûë, s'il ne pouvoient réüssir autrement à éloigner le Pere Girard, c'est que plusieurs jours auparavant la Cadiere avoit donné par écrit au Pere Nicolas la permission de reveler sa confession, non-seulement à M. l'Evêque, mais encore à d'autres personnes, termes bien vagues, qui nous confirment toujours jusques où alloient la fureur des Cadieres & du P. Nicolas, de se mettre peu en peine de sacrifier la reputation de la Cadiere, pourvû qu'ils pussent venir à bout de leur dessein, sous le prétexte chimérique que le Diable & le Pere Girard en porteroient toute la honte. Il est vrai que le Pere Nicolas qui poussoit cette affaire de toutes ses forces, ne prenoit pas grand intérêt à l'honneur de la Cadiere, mais à satisfaire son ancienne passion contre les Jesuites, & à se venger de l'interdit qu'il attribuoit à ces Peres.

Une autre preuve de ceci à laquelle on ne peut se refuser, est tirée des réponses de la Cadiere lors

du Verbal d'*Accedit* de l'Official, & de son Exposition au Lieutenant; on ne peut la lire sans s'appercevoir que ce n'est pas là le discours d'une fille qui auroit pris la résolution de porter sa plainte, choquée, comme elle prétend, de l'*Accedit* de l'Official, mais une narration préméditée de longue main, sur laquelle elle étoit préparée à merveille, & qu'elle dicta effectivement tout de suite sans se couper presque jamais. C'étoit en effet le fruit des assiduités du Pere Nicolas chez elle, soit à la Bastide, soit à Toulon, lorsqu'elle y retourna le 14 d'Octobre; nous espérons que ces visites continuës & ces séjours seront prouvez par la Procédure, & peut-être y verra-t-on encore par la déposition du P. Carme, préméditée de même, & composée à loisir qu'on avoit déjà tout concerté de part & d'autre avant que d'en venir à cet excès de fureur où l'on ne se porta qu'à l'extrémité.

Mais pour reprendre ici le fil de notre narration, dès qu'on vit que l'horrible éclat qu'on avoit fait le 17 Novembre, n'avoit pas été capable d'intimider le Pere Girard, on crut qu'il ne résisteroit pas si on s'avisait de porter l'accusation en Justice; c'est pourquoi le jour même, 17 Novembre à 6 heures du soir le frere aîné de la Cadriere fut trouver le Lieutenant pour le prier d'accéder chez sa sœur qui vouloit porter sa plainte, aussi-bien, ajouta-t-il, la voilà décriée, & il ne peut rien lui arriver de pis. Il est vrai qu'elle étoit décriée, mais est-ce au diable, ou à elle, qu'il faut s'en prendre? M. Martelli lui répondit qu'il n'accéderoit pas qu'on ne lui présentât une Requête signée de la Cadriere; & comme le frere de cette fille n'avoit pas en main cette Requête, la plainte fut retardée jusqu'au lendemain; au reste ce fait décisif est très-certain, & on le donne

ici pour tel , ayant dans la suite été rendu public.

Cependant M. l'Evêque de Toulon qui revint de sa campagne le soir même du 17 Novembre, ayant appris le désordre arrivé dans la ville , & persuadé avec raison , que son Ministère étoit intéressé à découvrir quelle en étoit la source, puisque des Prêtres & des Religieux étoient réciproquement chargés par le bruit public , sçavoir le Pere Girard , d'avoir enforcé la Cadriere , & les autres d'avoir causé un grand scandale dans toute la ville , il crut que pour apporter un remède à un si grand mal, il ne pouvoit mieux faire que de commencer par s'instruire à fond de ce dont il s'agissoit, & de ce qui s'étoit passé chez la Cadriere , où l'on avoit exorcisé tout le jour & toute la nuit, il envoya le lendemain 18. son Grand Vicaire avec ses deux Curés pour s'informer sur les lieux de tous ces faits ; d'autant plus qu'il ne s'agissoit pas seulement de possession du Démon, mais encore des vrais , ou prétendus miracles ou prestiges, dont on avoit amusé le Public depuis quelque tems. Nous avons assuré dans notre premier Mémoire , que ni le Pere de Sabatier, ni aucun Jesuite ne fut instruit de cet *Accedit* du Grand Vicaire, & nous l'assurons encore ici avec d'autant plus de sécurité & de fermeté que nous ne doutons pas que M. l'Evêque & son Grand Vicaire ne leur rendissent cette Justice de le confirmer, s'il étoit nécessaire.

On voit par le procès verbal qui fut dressé par le Grand Vicaire, & que la Cadriere a rendu public, que l'intention du Grand Vicaire ne fut jamais de deshonoré la Cadriere , puis qu'il ne lui fit pas un seul Interrogat qui pût la porter à découvrir tous les prétendus crimes dont elle chargea le Pere Girard ; mais comme on avoit déjà tout pré-

paré pour lui faire rendre sa plainte en Justice, & qu'elle étoit toute dressée, elle profita de cette occasion pour vomir contre le P. Girard tout ce qu'on avoit déjà concerté, s'étant de plus imaginée qu'elle se vengeroit en cela de M. l'Evêque & de son Grand Vicaire, qui avoit interdit son frere & le Pere Nicolas, & qui l'avoit fait exclure du Tiers-Ordre de Sainte Therese.

Cependant tandis que le Grand Vicaire faisoit son Procès verbal, on vint apporter à la Cadriere une Requête adressée au Lieutenant pour qu'il accedât chez elle, & on la lui fit signer. A peine le Grand-Vicaire fut-il parti, que le Lieutenant entra & reçut la plainte de la fille.

Voilà au vrai & au naturel par quels degrez insensibles les Cadieres & le Pere Nicolas ne pensant jamais devoir en venir à cette extrémité, y vinrent pourtant en effet. De quoi n'est-on pas capable quand une fois on s'est livré à une passion, & sur tout à la passion de la vengeance, & à une certaine mauvaise honte de ne vouloir pas reculer, & avouer qu'on a eu tort ? Tellement qu'on doit envisager ce Procès comme ayant été entrepris autant pour justifier la conduite des Cadieres & du P. Nicolas, que pour engager le P. Girard à s'éloigner, couvert d'opprobre & d'infamie: ils esperoient même que ce Procès ne se continueroit point; c'est pourquoi ils tarderent quelques jours de faire assigner des témoins, croyant toujours, mais fort inutilement, que le P. Girard quitteroit la partie; mais dès qu'ils le virent résolu à soutenir leur choc jusques au bout, ils connurent bien qu'ils n'avoient plus rien à esperer de ce côté-là, & qu'ayant avancé cette calomnie horrible en Justice, ils devoient la soutenir jusques à la fin.

Qui pourroit expliquer en détail tous les au-

tres moyens iniques qu'ils ont mis en usage pour donner quelque couleur à leurs calomnies ? On comprend fort bien que les plus grands crimes n'ont dû rien coûter à des gens de ce caractère, de-là les faux témoins qu'ils ont suscitez & subornez, comme nous l'avons si bien prouvé de quelques-uns, c'est-à-dire, de tous ceux dont le témoignage contient effectivement quelques charges contre le P. Girard ; de-là, le Sacrement de la Confession indignement profané ; de-là, les emportemens & la fureur où ils se sont laissez aller dans tous leurs écrits, non-seulement contre le P. Girard, mais contre tous les Jesuites en general. Qui ne seroit étonné, par exemple, de voir que le P. Cadiere prenne occasion de leur faire des reproches sur leur prétendue morale relâchée, d'un endroit de notre Mémoire, où nous donnions des loüanges à l'Ordre de Saint Dominique ? Ne sied-il pas bien à ce Religieux convaincu de tant d'impostures de vouloir faire le severe, & après avoir menti si hardiment & si publiquement, en composant des Mémoires & des Lettres qui n'avoient pour objet que d'attribuer à sa sœur des dons du Ciel, qu'elle n'avoit jamais reçû. Après avoir avoué la fourberie de la lettre d'Aix, lui convenoit-il de parler jamais d'équivoque, & de restriction mentale ? De là, tant de faits faussement alleguez dans leurs Mémoires & dans leurs Requêtes ; de-là enfin, tous les ressorts qu'ils ont fait jouer, & dont tout le public est instruit, tantôt pour suspendre, tantôt pour empêcher le jugement définitif d'une affaire qu'ils avoient portée eux mêmes en Justice.

Pour recueillir maintenant en peu de mots tout ce qui résulte du récit fidele que nous venons de faire, quand nous n'aurions pour preuve de leur complot, que la scène qu'ils firent jouer à

la Bastide de la Cadere , pour montrer des possédées à M. l'Evêque , & ensuite le scandale public qu'ils donnerent à Toulon les 16 & 17 Novembre , nous n'aurions besoin d'aucune autre démonstration. En effet , autant qu'il est certain que ce fut là l'origine du Procès , autant l'est-il aussi que ces prétendus Démons étoient uniquement le fruit de leurs inventions vraiment diaboliques ; d'où vient que l'Allemand & la Batarel , quoi qu'exorcisées , n'ont pourtant jamais paru possédées à qui que ce soit , que dans les deux occasions dont nous venons de parler ? D'où vient que le Démon les a respectées par tout ailleurs ? D'où vient que la Cadere delivrée depuis deux mois de sa prétendue possession du malin esprit , s'en trouve saisie à point nommé après l'interdit du P. Nicolas & du P. Cadere ? D'où vient que ce Démon n'agit qu'autant de temps qu'il le faut pour donner un spectacle au public , & qu'il disparoit ensuite , ayant été conjuré si indécemment , & par un Prêtre sans mission. Mais finissons toutes ces réflexions , qui nous paroissent affoiblir celles qui naissent en foule contre des gens assez fourbes & assez impies pour donner de pareilles scènes , en vûë uniquement de perdre un Prêtre & un Religieux , comme eux ; & après avoir vû en partie les moyens iniques qu'ils ont mis en œuvre pour executer leur détestable projet , voyons en deux mots seulement les funestes effets de leur complot.

Les effets funestes qu'a eu ce Complot.

Nous pouvons dire hardiment que s'il y a peu de crime égal à ce complot pris en lui-même , & par rapport aux moyens qu'on a employez pour l'executer , il n'y en a point peut-être qui ait eu

des suites si terribles. Un innocent, un homme d'honneur & de probité, un Prêtre, qui jusques à l'âge de plus de cinquante ans avoit mené une vie sans reproche, c'est peu dire, qui s'étoit acquis généralement l'estime & la considération de tous ceux qui l'avoient connu, qui constamment & par tout avoit exercé avec succès & avec édification son ministère, se trouve tout à coup deshonoré; mais comment? Chargé presque de tous les crimes dont le plus méchant homme puisse être coupable, accusé à la face de la Justice & de tout le Public, couvert d'opprobre & d'infamie, traduit dans les prisons, comme un Sorcier, un détestable Quiétiste, un incestueux, un homicide, & combien d'autres crimes ne sont pas compris dans ceux-ci? Diffamé comme tel, donné en spectacle, non pas dans une ville seulement, & dans une Province, mais dans tout le Royaume, & dans toute l'Europe. Exposé au plus infâme & au plus cruel des supplices, qui gémit depuis un an sous le poids de la calomnie, chargé d'opprobre & de confusion. Quelle cruauté! quelle barbarie! quelle inhumanité dans ceux qui sont coupables, & qui devroient être punis de tout ce qu'il souffre si injustement! eux qui instruits parfaitement de son innocence se sont acharnez à le poursuivre, & n'ont épargné pour cela, ni leurs soins, ni leur repos, ni leurs biens! Il y a peu d'exemples d'une si grande malice: ce que souffre cependant le Pere Girard, n'est que le mal d'un particulier. Dieu lui fait la grace de le supporter avec résignation & avec patience. Mais qui pourroit jamais comprendre combien les Mémoires écrits contre lui, & qu'on a répandus avec tant d'affectation dans tout le Royaume, ont fait connoître ou fait même commettre des crimes? Combien les ordures dont

ils sont remplis ont-elles porté le poison mortel dans une infinité de jeunes personnes, qui vivoient innocemment à l'abri de leur ignorance? Combien d'injustes soupçons, combien d'iniques jugemens n'ont ils fait porter? Combien de fois ont-ils exposé notre sainte Religion à la raillerie des libertins? A combien d'impietez & de blasphêmes cette fausse accusation n'a-t-elle pas donné occasion? Quelle sujet de triomphe n'a-t-elle pas été pour les ennemis de l'Eglise? Le scandale a été énorme & ne pouvoit pas s'étendre plus loin. Nous ne parlons pas ici des Jesuites, dont tout le corps entier a été si injustement & si indignement maltraité dans ces Mémoires, dans ces Requêtes qu'on a vûes pour la premiere fois livrées à l'impression, tant de libelles, de vers & de chansons, dont on a inondé le public; leurs maux ne les touchent guères en comparaison de ceux de l'Eglise, & de la playe qu'on lui a portée, en décrivant le Ministère avec le Ministre, & en donnant de l'éloignement & du rebut pour le Sacrement de la Confession qu'on a profané si ouvertement.

Après ce que l'on vient d'exposer, on aura de peine à comprendre, comment une calomnie si la monstrueuse en elle-même & si chimérique dans ses circonstances, a pû être si follement imaginée, soutenue avec tant de fureur, & trouver quelque créance parmi des gens sensez & raisonnables; le caractère des Accusateurs & de l'Accusé, la conduite si opposée qu'ils avoient tenue dans cette importante affaire, suffisoit ce semble pour ramener les esprits les plus prévenus.

Une fille qui après avoir fait servir à son orgueil & à son hypocrisie tout ce qu'il y a de plus saint dans la Religion, en imposant à son Confesseur & à toute une ville par les dehors d'une

vie merveilleuse , réduite enfin au desespoir de se voir démasquée , jotic successivement les nouveaux personnages de possédée , d'hebetée & de muette , pour se venger d'un homme trop instruit désormais de ses supercheries : qui le dénonce aux Juges ecclesiastiques & seculiers , au Tribunal de l'Univers entier , comme coupable universellement de tout ce qu'il y a de plus noir & de plus atroce en fait de mœurs & de foi : qui après avoir été contrainte par l'évidence de de la verité , & par les contradictions où elle tombe malgré elle , de le décharger absolument des accusations énormes qu'elle a intentées contre lui , se retracte ensuite sous le pretexte ridicule d'un breuvage , qui n'eût jamais son semblable , & sur une imputation aussi fausse qu'insultante , de violences exercées : dit - elle , par ceux-là mêmes qui , en vertu de leur ministere , étoient obligez de les empêcher.

Un Religieux qui ennemi de longue main des Jesuites , & jaloux en particulier de la réputation que le Pere Girard s'étoit acquise à Toulon & ailleurs , par ses prédications & par sa Direction , cabale pendant trois mois avec une famille fort irritée , pour le noircir auprès de M. l'Evêque & dans l'esprit du public ; & le représente bien-tôt par tout comme un Magicien , un Incestueux , un Quiétiste abominable , qui à force de mouvement , de recherches & d'artifices , étant venu à bout de gagner deux créatures , & de les faire consentir à se laisser exorciser , juge à propos après même leur prétendue guérison , de faire intervenir à point nommé le Diable , qui les tourmente en présence de M. l'Evêque , pour le convaincre de la réalité de la possession , & donne ensuite la même scène scandaleuse à toute la ville de Toulon , qui par un

abus sacrilège du Sacrement de Pénitence dépose de gaieté de cœur, & sans pouvoir y être obligé; dépose, dis-je, en Justice, & dans la matiere la plus affreuse sur la prétendue confession de sa Pénitente, contre un Prêtre & un Religieux, pour le faire punir du dernier supplice.

Enfin deux Freres qui s'étant joués pendant long-tems de la Religion & de la pieuse crédulité du Pere Girard par leurs Ecrits conjointement avec leur sœur, après avoir favorisé & aidé celle-ci dans ses sacrilèges impostures pour tromper le Public, après avoir annoncé à M, l'Evêque, & publié dans toute la ville & dans toute la Province, les vertus & les miracles de cette autre Sainte Catherine de Sienne, confus & desesperés de voir à la fin leur manège dévoilé, complottent avec un tiers & forment ensemble une intrigue détestable pour forcer à disparoître un Ministre désormais suspect, parce qu'il est trop instruit de leurs mysteres, & pour perdre, à quelque prix que ce soit, un innocent, auquel ils ne peuvent reprocher autre chose que d'avoir trop tard ouvert les yeux.

Qu'est-ce que ne leur a pas inspiré ce funeste projet? Et pour l'exccuter à quelles horribles extremités la fureur ne les a-t-elle pas portés? Quelles monstrueuses accusations! Un homme dont la conduite a toujours été irréprochable, & qui dans tous les lieux où il a vécu s'est concilié par sa pieté & par son zele une estime universelle, même de la part des ennemis de son corps, devient tout à coup le plus scelerat de tous les hommes, il est accablé sous une multitude de traits: le moindre crime qu'on lui impute est un crime capital. Ne le représenter que comme médiocrement coupable, ce n'étoit

pas assez pour satisfaire l'animosité & la vengeance ; d'ailleurs on ne vouloit pas manquer son coup, & on crut ne pouvoir prendre de trop fortes mesures pour venir sûrement à bout de faire perir un Jesuite.

Après cela quel bruit ! quel éclat ! quel scandale ! Cette accusation qui, quand elle auroit été bien fondée, devoit être renfermée dans le fond d'un Palais pour sauver l'honneur de la Religion, pour épargner aux foibles des millions de pechez ; & pour épargner à l'Eglise la douleur de voir triompher les hérétiques & les libertins : cette accusation, dis-je, on l'annonce, on la publie pour ainsi dire par dessus les toits, on la répand avec empressement dans toute la Province, dans tout le Royaume, c'est peu, dans toute l'Europe & au-delà des Mers. On inonde les Tribunaux & le Public de Mémoires, de Requêtes, de Comparants, de Vers, de Proses, d'imprimés & de manuscrits ; on fait parler tous les Libelles & les Gazettes de la maniere la plus infame & la plus outrageante, non-seulement contre le P. Girard en particulier, mais contre tous les Jesuites en general.

Au milieu des clameurs qui retentissent de toutes parts, parmi ces mouvemens étranges qui ont communiqué de l'agitation aux personnes même les plus indifferentes, l'Accusé se trouve le seul qui se taise & qui soit tranquille, opprimé depuis près d'un an par la cabale & par la calomnie ; il n'écrit rien, il ne demande rien, il n'a pas encore élevé sa voix pour se plaindre : pouvant parler pour lui mieux que personne, il aime mieux se taire, & laisser à ses Superieurs, qui s'en sont reposés sur nous le soin de le défendre. Il ne souhaite que l'examen de la Procédure, & un Arrêt définitif avec une égalité

modeste , qu'inspire le témoignage d'une bonne conscience , à un homme d'ailleurs humilié ; il attend , plein de confiance en la bonté de Dieu , & en l'intégrité de ses Juges , qu'on décide de son honneur & de sa vie. Il a essuyé sans alteration , & avec une constante douceur, toutes les cruautés que lui ont dit en face de vils domestiques , des Prêtres indignes , des personnes qui lui avoient les plus grands obligations. Il a poussé la délicatesse de sa vertu jusques à s'interdire des recriminations que les loix & la raison autorisent dans ces rencontres , & jusques à fermer absolument la bouche à des témoins qui avoient à objecter à ses Accusateurs des crimes trop bien fondés , & qui ne pouvoient être que trop bien prouvés. Chose inouï ! il est allé dans ses Réponses aux Interrogatoires , jusqu'à déclarer , ce semble , avec affectation ce qu'on ne pouvoit point prouver , ce qu'on ne lui demandoit point , tout ce qui étoit capable de le rendre suspect : Eh ! que n'a-t-il pu sans blesser la verité , avouer même ce qu'il n'avoit point fait ; que ne lui a-t-il été permis au moins de se taire dans sa propre cause , & de faire par son silence obstiné un aveu tacite de ce que sa bouche n'auroit pu confesser sans mensonge ? Epruvé comme tant de Saints , avec quelle joye à leur exemple & à l'exemple de son divin Maître , se seroit-il immolé victime muette aux fureurs de l'envie & de la calomnie ? enveloppé de son innocence , & ravi d'avoir pu faire un double sacrifice à son Dieu , il seroit déjà délivré des miseres decette vie , & attendroit desormais sans peine ce grand jour , où l'Arbitre souverain reformera les jugemens du monde , & rendra justice à ses élus aux yeux de tout l'Univers. Nous sommes assurez que ce sont là ses veritables sentimens : ce n'est même

que trop foiblement que nous les exprimons, mais l'obéissance ne lui a pas laissé là-dessus le choix libre, & ses Supérieurs en loüant ses dispositions héroïques, ont crû dans la conjoncture devoir l'obliger à se défendre, & à dire tout ce qui pouvoit servir à sa justification. C'est ce que nous avons tâché de faire pour lui dans ce *Memoire*; & assurez comme nous le sommes, de la justice de sa cause, des lumieres & de l'integrité des Juges, nous ne doutons pas que par leur Arrêt aussi respectable pour le Public, que glorieux pour le Pere Girard, ils ne rendent dès à present à chacun selon leurs œuvres & leur merite,

Conclud comme au Procès.

PAZERY THORAME, Avocat.

LEVANS, Procureur.

Monsieur le Conseiller DE VILLENEUVE
D'ANSOVIS, Rapporteur.

12320 2nd

267.
RÉPONSE

A U

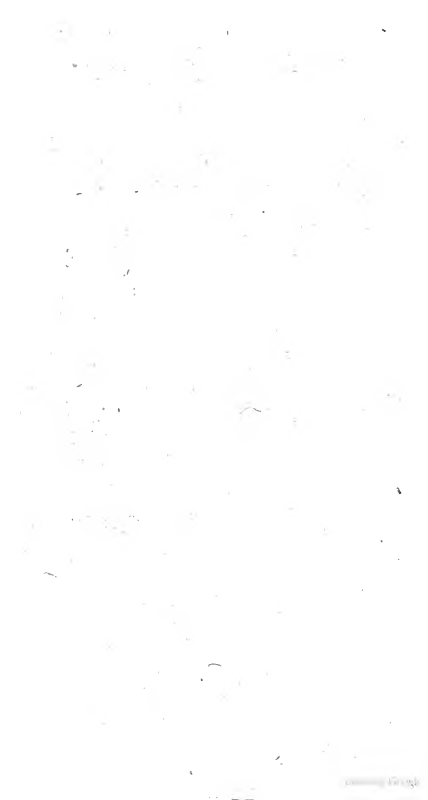
SECOND MEMOIRE

I N S T R U C T I F

D U P E R E G I R A R D , J E S U I T E ,

P O U R Demoiselle CATHERINE
C A D I E R E , de la Ville de
Toulon , Querellante en Crimes
d'Enchantement ; d'Inceste spiri-
tuel , d'Avortement , & de Subor-
nation de témoins.

CONTRE *ledit Pere Girard, Querellé.*





RÉPONSE

A U

SECOND MEMOIRE

INSTRUCTIF

du Pere Jean-Baptiste Girard , Jesuite.

POUR DEMOISELLE CATHERINE
CADIÈRE de la Ville de Toulon ,
Querellante en Crimes d'Enchantement , de Quiétisme , d'Inceste Spirituel , d'Avortement , & de Subornation de Témoins.

CONTRE ledit Pere Girard , Querellé.

SI les Memoires du Pere Girard n'ont d'autre objet (comme disent les Jesuites qui en sont les Auteurs) que d'effacer de l'esprit du Public les idées defavantageuses ; qu'il s'est formée de lui sur les Factums de ses Parties, & de lui persuader sa prétendue innocence, on peut dire qu'il n'y eut jamais des ouvrages plus inutiles, & que leur aveuglement ne cede guères à celui de leur Confrere. En effet, croient-ils de

Réponse du II. Memoire, A ij

4. *Réponse au second Mémoire Instructif*

donner si aisément le change au Public si bien instruit de ce Procès ? Croyent-ils que le Public, si éclairé, si juste estimateur de la vertu & du mérite, l'Arbitre Souverain de la réputation des hommes, le vrai Juge de leur innocence, prendra de vaines phrases, & de sophismes pour des raisons & des preuves ; de suppositions & des impostures, pour des veritez ; le crime pour la vertu ; Qu'il préférera leur assertion évidemment fausse, à la conviction qu'il a de ses crimes ; & qu'il le croira innocent, parce qu'ils ont la témérité de le dire, contre ses propres aveux ; comme si on ne sçavoit pas que leur mensonge est leur seule défense ?

Ce nouveau Mémoire du Pere Girard est un second Roman, encore plus méprisable que le premier. On n'y trouve aucune trace, ni de la verité, ni des maximes du Palais, ni même des regles de la Dialectique : il est sans aucun ordre ; on y fait des differens chapittes de prétextes, qui à peine pourroient faire la matiere de quelques mauvaises objections : l'on n'y voit que des répétitions ennuyeuses : on y garde un profond silence sur nos raisons les plus essentielles, & sur nos preuves les plus fortes : on répète de sang froid les mêmes prétextes qu'on avoit avancez dans le premier Memoire, & que nous avons si invinciblement détruits par notre Réponse, sans rien répondre aux raisons que nous avons employées pour en montrer la fausseté. En un mot, c'est une défense dont tout le merite se réduit à nier sans pudeur la verité la mieux constatée, & à avancer les faussetez & les impostures les plus averées. Il est évident que cet ouvrage si Jesuitique, qui ne part pas de la main de l'Avocat, qui a eu la facilité d'y prêter son nom, mais de quelque Régent d'Humanité, n'a été fait principale-

du Pere Jean-Baptiste Girard. 5

ment que pour donner l'échange à des Païs éloignez, où les Memoires des autres Parties ne puissent pas pénétrer par les artifices des Jesuites; car par tout ailleurs, il ne trouvera de la part du Public que le mépris qu'il merite.

Comme on n'avance presque rien dans ce second Memoire, qui n'ait déjà été détruit d'une maniere sans répliques par les nôtres; & que d'ailleurs le peu de tems qu'il nous reste entre-ici & le Jugement, puisqu'il y a déjà trois jours que cette affaire est sur le Bureau, ne nous permet pas de faire une longue Réponse à un Ecrit, qui n'en mériteroit même aucune, nous en ferons une aussi brève réfutation que nous pourrons, & nous nous rapporterons aux endroits de nos précédens Memoires pour tous les prétextes, qu'on ne fait ici que repeter. Quoique leur ordre soit si mal imaginé & si peu naturel, nous nous y assujettirons pourtant, afin de les suivre pied à pied, & de leur montrer avec plus d'évidence qu'il n'y a que des Jesuites qui puissent donner au Public une pareille défense, & soutenir une cause aussi desesperée & aussi odieuse que celle de leur Confrere.

PREMIERE PARTIE.

RE'PONSE A LA PREMIERE DE'FENSE

du Pere Girard, fondée sur ce que la Demoiselle Cadriere est convaincuë par ses Lettres de duplicité, de mensonge, de contradiction, de fourberie.

Bien loin que la Querellante soit convaincuë par ses Lettres de duplicité, de mensonge, de contradiction & de fourberie, comme le dit si fausement le Querellé, c'est au contraire lui qui

6 Réponse au second Memoire Instructif

en est convaincu , tant par les Lettres de la Demoiselle Cadriere , qu'il produit , que par les siennes propres. Il suffira pour le montrer de parcourir les endroits qu'il en rapporte & qu'il oppose , & de rappeler quelques uns des siennes.

Le P. Girard veut tirer la premiere de ces preuves de la Lettre du 19. Mai, dattée d'Aix, & néanmoins faite à Toulon. L'Auteur des Reflexions & des Apostilles sur les Lettres , avoit prétendu que celle-ci étoit une preuve que la Cadriere & ses freres avoient trompé l'Accusé , par cela seul qu'elle avoit été dattée d'Aix, quoiqu'elle eût été faite à Toulon , qu'elle ne parloit que des peines qu'elle avoit souffertes le premier jour de son voyage , & que la Relation qu'elle lui avoit remise à son retour, ne parloit que des graces qu'elle avoit reçues.

Le P. Cadriere qui avoit écrit la minute de cette Lettre , & cette Relation , & à qui l'Accusé en faisoit un crime, a montré à la page 16. 17. & 18. de son Memoire , la fausseté de toutes les inductions que le P. Girard en avoit voulu tirer ; que si cette Lettre avoit été faite par les freres de la Cadriere à Toulon , & dattée d'Aix , c'est parce qu'il lui avoit ordonné de lui envoyer une Lettre d'Aix , & que ne sçachant pas écrire , & le P. Girard voulant même que toutes les Lettres de sa Penitente qu'il vouloit faire servir un jour à sa Canonisation , fussent du même caractère , il falloit bien qu'elle la fît écrire à ses freres, qui étoient à Toulon. Si cette Lettre parle de la continuation des peines de son état d'obsession dans le premier jour de son voyage, c'est parce que le P. Girard , à qui cet état étoit si connu, comme cette Lettre le dit, lui avoit prédit la continuation de ses peines, & cette prédiction, qui n'est pas la seule que l'Accusé a faite , étoit bien facile à faire.

Si cette Lettre ne fait pas le détail des graces que la Demoiselle Cadriere avoit reçues dans ce voyage, que le P. Girard lui avoit également prédites, c'est parce qu'elle se reservoit de le lui faire à son retour. Elle dit par cette Lettre qu'elle lui déclarera de vive voix à son arrivée à Toulon les miséricordes dont Dieu l'aura favorisée pendant son voyage : *Résoluë que je suis à vous déclarer de vive voix à mon arrivée à Toulon les miséricordes particulières, dont le Seigneur aura daigné me favoriser pendant mon éloignement.* D'abord qu'elle est de retour à Toulon, elle lui en fait le détail de vive voix : le P. Girard ne s'en contente pas ; il le veut par écrit pour lui servir de preuve de ses prodiges : elle le fait écrire à son frere le Jacobin, & le remet à l'Accusé avec la minutte de cette Lettre, que le P. Cadriere avoit faite à Toulon. Où est donc la contrariété entre cette Lettre & ce Memoire ? Où est la supercherie de la part de la Demoiselle Cadriere, & de ses Freres ? Et la rémission de cette Relation, & de la minutte de cette Lettre écrites de la main du Jacobin au P. Girard, qui étoit déjà saisi de cette Lettre mise au net par l'Abbé Cadriere, ne prouve-t-elle pas bien leur bonne foy, & en même-tems le dol de l'Accusé, qui ne ramassoit tous ces écrits, que pour tromper le Public, en lui faisant accroire que tous ces faits extraordinaires qu'il sçavoit n'être que des illusions de l'Obsession, dont il étoit l'Auteur, & qui lui étoit si connue, étoient des prodiges de la Grace.

Aussi il l'a si bien reconnu ainsi, que dans son second Memoire toute la fourberie qu'il impute à la Demoiselle Cadriere au sujet de cette Lettre, est d'y avoir dit qu'elle avoit mis la plume à la main, pour lui donner de ses nouvelles, tandis, dit-il, qu'elle n'a jamais mis la plume à la main, pas

B *Réponse au second Mémoire Instructif*
même pour signer son nom. Quelle pitoyable observation ! Depuis quand ces expressions sont-elles défendues dans les Lettres que les illiterez font écrire ? Et les Lettres écrites de leur ordre, ne sont-elles pas regardées comme s'ils les avoient écrites eux-mêmes ? *Qui per alium facit per se facere videtur.*

Il dit que cela l'avoit induit à croire qu'elle avoit écrit elle-même cette Lettre, & il ajoûte qu'une fois qu'il étoit dans cette persuasion, toutes les Lettres qu'il reçut ensuite du même caractère, devoient nécessairement lui persuader que c'étoit elle qui les avoit écrites, parce qu'il n'avoit vû du caractère du Dominicain, qu'au mois d'Août qu'elle lui remit la dernière partie du Carême écrite de la main de celui-ci, & que lui ayant demandé qui l'avoit écrite, elle lui répondit que c'étoit elle-même ; qu'elle se servoit comme elle vouloit de deux caractères differens, & que pour le mieux tromper, l'Abbé Cadrière dans les trois dernières Lettres de sa Sœur, avoit ridiculement imité le caractère du Dominicain ; comme Messieurs les Juges pourront le reconnoître dans les Originaux joints à la procédure.

C'est là le comble de la mauvaise foy, & même de l'impudence, & pour en être convaincu, il suffit de faire réflexion, que non-seulement la Demoiselle Cadrière à son retour d'Aix avoit remis au P. Girard la Relation de son voyage, & la minute de la Lettre du 19. May écrite par le P. Cadrière, de sorte qu'il eut dès-lors les deux caractères des frères Cadrière, puisque le mis-aunet de cette Lettre avoit été fait par l'Abbé ; mais encore au commencement de Juin avant qu'elle fût au Couvent, elle lui avoit remis la minute de la Lettre qu'elle écrivoit au Pere Alexis, la première partie du Mémoire du Carême contenant

les dix premiers jours , tout cela écrit de la main du Dominicain , & le Memoire de la Sœur de Remusat écrit partie par l'Abbé , & partie par le Jacobin , outre la Lettre envoyée par la Cadiere à l'Abbesse du Couvent Sainte Claire d'Ollioules écrite par le P. Cadiere , que l'Accusé avoüe dans ses Réponses d'avoir lûe , & dont il veut même faire un prétexte de s'être enfermé avec sa Pénitente. Tout cela ne prouve-t-il pas bien que c'est une imposture évidente de la part de ce Jesuite de dire :

1°. Que la Lettre du 19. May l'avoit induit à croire que la Cadiere l'avoit écrite elle même.

2°. Que cette persuasion ne lui avoit pas permis de douter , que toutes les autres Lettres qu'elle lui avoit envoyées , & tous les Memoires qu'elle lui avoit remis ne fussent de son écriture.

3°. Qu'il n'avoit vû de l'écriture du Dominicain qu'au mois d'Août , qu'elle lui remit la seconde partie du Carême écrite de la main de son frere le Jacobin.

4°. Qu'alors elle lui avoit dit qu'elle se servoit comme elle vouloit de deux caracteres differens.

5°. Que pour le mieux tromper , l'Abbé dans les trois dernietes Lettres de sa sœur , avoit ridiculement imité le caractère du Dominicain. Nous ajoûterons que cette derniere supposition est d'autant plus ridicule , qu'outre qu'elle est détruite par l'aspect des pieces : D'ailleurs , si toutes les Lettres qu'il avoit reçues de la part de la Demoiselle Cadiere , à l'exception des trois dernieres , avoient été écrites par le Dominicain , à la bonne heure de supposer que l'Abbé eût contrefait son caractère . & tâché dans celle-ci d'imiter celui de son frere , pour ne pas montrer au P. Girard deux caracteres differens , & pour lui persuader que sa sœur avoit écrit toutes les Let-

10 *Réponse au second Memoire Instructif*

tres: mais que tandis que généralement toutes les Lettres envoyées à l'Accusé de la part de la Querellante, comme la Cour le verra par les Originaux, avoient été écrites par l'Abbé, il eût voulu dans les trois dernières déguiser son caractère, & contrefaire celui du Dominicain; n'est-ce pas la plus grande de toutes les absurditez, & le langage d'un homme qui parle à titre de menteur, & qui croit se faire honneur de ses impostures? Voilà certes une maniere bien propre à persuader au Public l'innocence du P. Girard, & à effacer les idées defavantageuses qu'il a conçues de lui.

Cela fait voir en même-tems la fausseté de l'induction, que l'Accusé a voulu tirer des termes de l'apostille de la Lettre du 15. Juin, pour en conclurre qu'elle vouloit lui persuader que c'étoit elle-même qui écrivoit les Lettres qu'elle lui envoyoit. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il s'avise d'ajouter, que l'Abbé qui lui portoit souvent les Lettres de sa sœur, ne lui avoit pas déclaré formellement qu'elles n'avoient pas été écrites de la propre main de celle-ci, & que la Demoiselle Cadriere par ses réponses a avoué, qu'elle ne lui avoit pas fait une déclaration formelle que ses Lettres n'étoient pas écrites de sa main; comme s'il ne suffisoit pas au P. Girard de sçavoir par lui-même, qu'elle ne sçavoit pas écrire, & de voir par les deux caracteres de ses freres, qu'il avoit dans ses mains & sous ses yeux, que c'étoient eux qui écrivoient tous les Memoires & toutes les Lettres de leur sœur. Falloit-il à tout cela joindre encore un Acte formel & exprès de notification, que ces Lettres & ces Memoires n'avoient pas été écrits par la Demoiselle Cadriere elle-même, mais par ses freres? Une pareille notification auroit été aussi inutile que ridicule, *Qui certus est amplius certiorari non debet.*

La troisieme induction de prétendue fourberie est tirée de ces termes de la Lettre de la Querelante du 15. Août : *Vous pouvez pourtant vous assurer que je ne négligerai rien de mon côté ; que je passerai même les nuits , s'il est nécessaire , malgré mes incommoditez , pour vous donner entierement la vie de celle qui ne devoit pas mériter vos attentions.* (Il s'agit ici du Memoire du Carême.) Or, dit l'Accusé, quel mensonge ! Quelle duplicité ! d'écrire qu'elle y passera les nuits ; tandis que ses freres qui ont écrit ceci , avoient à present que leur sœur ne sçavoit pas écrire, & qu'elle s'est toujours servie de leur main. Le moyen que le P. Girard n'y fût pas trompé, & qu'il ne crût pas que cette fille travailloit effectivement à ce Memoire ?

Quel argument est celui-là ? Et qui n'en peut pas sentir toute l'équivoque ? 1°. Cette expression figurée ? *Je ne négligerai rien de mon côté ; je passerai même les nuits , s'il est nécessaire , pour travailler à ce Memoire*, signifie-t elle autre chose, sinon qu'elle acheveroit le plutôt qu'elle pourroit ce Memoire du Carême, & qu'elle n'y perdrait point de tems ? La fureur que le P. Girard avoit d'avoir ce Carême, pour en faire un jour un titre de sainteté pour sa Pénitente, lui auroit-il fait exiger d'elle qu'elle y travaillât tout le jour & toute la nuit, & sans un seul moment de relâche, jusques à ce qu'il fût fini, & que le premier effet de ce Memoire fût d'être la cause nécessaire de sa mort.

2°. Quoique ses freres ne fussent pas dans sa chambre, pour écrire pendant la nuit ce Carême, n'y pouvoit-elle pas travailler, & n'y travailloit-elle pas effectivement la plus grande partie de la nuit en rappelant, & en rangeant dans sa mémoire les faits qui devoient entrer dans ce

12 Réponse au second Memoire Instructif

Carême? Ainsi, quand on voudroit prendre cette expression dans son sens litteral & naturel, elle ne renfermeroit ni mensonge ni duplicité.

3°. Comment auroit-elle pû avoir la pensée de vouloir lui persuader par sa Lettre du 17. Août, qu'elle écrivoit elle-même le Memoire du Carême, & que ses freres n'y touchoient point, tandis que depuis le mois de May ou le commencement de Juin précédent, elle lui avoit remis la premiere partie de ce Carême & le Memoire du voyage d'Aix écrits de la main du Dominicain, & le Memoire qu'il avoit fait faire à la Cadiere au sujet de la Sœur de Remusat, écrit partie par le Jacobin, & partie par l'Abbé son frere?

L'Accusé tire sa quatrième induction de prétendue fourberie de la Lettre de la Demoiselle Cadiere du 8. Août, où elle dit : *Ce matin on m'a donné une Médecine qui m'a tellement épuisée & bouleversée, qu'elle m'a causé un crachement de sang, qui m'oblige de garder le lit.* Autre imposture, dit-il; car comment ses freres, qui n'étoient pas dans sa chambre, auroient pû écrire cette Lettre. Voilà certes une belle preuve de fourberie, lui dit-elle par cette Lettre, qu'au moment qu'elle est écrite, elle est au lit? Et auroit-il cru qu'épuisée & bouleversée par la violence de la médecine qu'elle avoit prise le matin, elle eût écrit au lit même une Lettre de trois ou quatre pages comme est celle-ci? Il est bien vrai que la médecine qu'elle avoit prise, l'avoit obligée à garder le lit tout le matin; mais elle se leva ensuite l'après-diné, & pour satisfaire l'impatience que son Directeur avoit d'avoir de ses Lettres, comme il paroît par toutes celles de celui-ci, elle descendit toute foible qu'elle étoit au Parloir, soutenue par la Dame de Lescot Maîtresse des Novices, & par la Dame de Reimbaud, pour

dicter cette Lettre à ses freres , comme il seroit facile de le prouver , s'il étoit nécessaire par le témoignage de ces deux Religieuses qui sont d'une probité & d'une vertu si reconnus.

La présomption de fourberie , que l'Accusé veut tirer d'une part , de ce que la Demoiselle Cadiere n'a signé aucune de ses Lettres ; & de l'autre , de ce que le Dominicain n'a fait aucun mis-au-net des mêmes Lettres , & que ç'a toujours été l'Abbé , & que cependant il paroît par la procédure qu'elle a signé , & même qu'elle a écrit la permission par elle donnée au Carme de révéler sa confession , n'est qu'une mauvaise équivoque bien facile à démêler. Car si elle n'a signé aucune des Lettres envoyées au P. Girard , c'est qu'alors elle ne savoit pas encore écrire , si elle a signé dans la Procédure , si elle a même transcrit la permission qu'elle a donnée au Carme de révéler sa confession , c'est parce qu'elle avoit ensuite appris à écrire ; le P. Girard ne dit-il pas dans son premier Memoire , que l'Abbé Cadiere a enseigné d'écrire à sa sœur ? Enfin , si le Pere Cadiere n'a fait aucun mis-au-net des Lettres , outre qu'on ne pourroit jamais attribuer cela à aucun dessein de faire accroire au Pere Girard , que c'étoit sa sœur qui écrivoit elle-même les Lettres & les Memoires , puisque celui-ci avoit en son pouvoir des minutes des Lettres & des Memoires du caractère du Jacobin , comme on vient de le montrer ; d'ailleurs , c'est que le P. Girard vouloit que toutes les Lettres qu'il recevoit de la Demoiselle Cadiere fussent écrites & signées de la même main ; il avoit ses raisons , nous les avons déjà touchées ; c'est ainsi qu'on confond les tems & les choses , pour tirer de fausses conséquences.

La cinquième prétendue présomption de fourberie tirée des Lettres de la Demoiselle Cadiere

14. Réponse au second Memoire Instructif

est fondée sur celle du 22. Juin , où elle dit : *A peine eût-il prononcé ces paroles , que je me vis tout-à-coup le visage tout couvert de sang , mes deux mains percées à jour , mes playes , soit des pieds , soit du côté , qui répandoient une grande quantité de sang.* Or , ajoûte l'Accusé , personne n'a jamais vû le sang couler de ses playes , si ce n'est le P. Nicolas , ses deux freres ne soutiendront pas même qu'elle ait eu les deux mains percées à jour ; il doit résulter de la procédure qu'elle n'avoit jamais eu des playes aux mains , mais seulement un point rouge , loin qu'elles fussent percées à jour , & les playes des pieds n'eurent jamais que la profondeur d'un écu. Nous convenons que la Cadiere n'a jamais eû les mains ni les pieds perçez à jour ; que les Stigmates des mains n'étoient pas fort marquez en dehors , & que ceux des pieds n'étoient ordinairement profonds que de l'épaisseur d'un écu ; mais , qui ne voit que ce qui est marqué par cette Lettre n'étoit que l'effet de l'Obsession & des illusions dont elle est accompagnée ? Les Jesuites sont-ils si peu instruits de ces matieres traitées si profondément par Thiræus , par Delrio , & par Theophile Reinaud trois de leurs Confreres , pour ignorer cela , sans y joindre les Theologiens & les Docteurs , *portentosis excreandis que illusionibus constat* , comme dit Dumoulin.

La fixième est tirée de ces termes de la Lettre du 3. Juillet : *Ensorte que me trouvant incapable de pouvoir communier avec la Communauté , Notre Seigneur daigna le faire d'une maniere digne de lui.* Le Querellé a appelé cela une imposture sacrilege ; sans faire réflexion d'une part que ce fait est prouvé par la procédure , comme nous l'avons fait voir au Chapitre du Sortilege. Si elle croyoit alors que c'étoit Dieu qui l'avoit

communiee, c'est parce qu'elle ne sçavoit pas encore que ce fût là un prestige de l'Obsession, cette connoissance étoit réservée au P. Girard, & que de l'autre il est prouvé que celui-ci avoit dit devant deux Religieuses, le jour de la Transfiguration du 7. Juillet, qu'il l'avoit communiee par transport, comme il est prouvé par la déposition de la Dame de Guerin 26. témoin, & par la confrontation des Dames de Lescor & de Reimbaud avec la Querellante. Comment faut-il appeller cela ? Est-ce de la part de ce Jesuite une fourbe punissable ? ou une impiété sacrilege digne du feu ?

Il tire la septième de la Lettre de la Demoiselle Cadriere du 22. Juillet, où elle disoit : *Vous sçavez que je suis obligée de manger gras le Vendredi & le Samedi, par l'impossibilité ou je suis de manger maigre à l'avenir ; on me presse de vous dire que puisque vous voulez des miracles, vous en aurez pour vous rassurer sur ce sujet ;* Il ajoute qu'il y a ici une imposture & une irréligion, que c'étoit là un faux prétexte pour faire gras le Vendredi & le Samedi ; & que c'est à cela qu'il faut appliquer les termes de sa réponse du même jour : *Vous êtes une inconstante, se seroit bien pis si vous deveniez gourmande ; & que cette inconstance étoit le desir de sortir du Monastere, dans lequel elle ne s'étoit renfermée que depuis environ un mois ; & la gourmandise étoit sa feinte de ne pouvoir pas supporter le maigre, pour avoir un pretexte de faire gras.*

C'est ici un commentaire à la façon du Pere de Sabatier. Car 1°. il est prouvé par un grand nombre de Religieuses, & même par les Lettres des deux Parties. que l'état de cette Fille, tant qu'elle resta au Couvent, étoit un tissu de prodiges, que le P. Girard donnoit pour des vrais

16 Réponse au second Memoire Instructif

miracles, quoiqu'il sçût bien qu'ils n'étoient que des prestiges de l'Obsession dans laquelle il l'avoit jettée. C'est si vrai, que dans la Lettre du même jour, qui en est la réponse, pour en faire accroire à la Penitente que les faits extraordinaires contenus dans la Lettre de celle-ci étoient des vrais miracles, il lui dit : *Je rends mille graces à Notre Seigneur de la continuation de ses miséricordes.* De quel côté étoit donc ici l'irreligion & la fourberie, ou de la part de cette Fille, qui ignoroit la véritable cause de ces faits extraordinaires, ou de la part de son Directeur, qui lui faisoit accroire, que c'étoient là des prodiges de la Grace, tandis qu'il sçavoit que ce n'étoient que des illusions du Démon ? 2°. Comment peut aujourd'hui l'Accusé nier l'impuissance dans laquelle elle étoit de faire maigre, dans le tems que cette impuissance si notoire dans tout ce Monastere avoit été reconnue & approuvée par le P. Girard, & qu'il lui avoit permis & même ordonné de faire gras le Vendredi & le Samedi, comme il est prouvé par plusieurs de ses Lettres ?

3°. Le Pere de Sabatier est un bien mauvais interprète de la Lettre de son Confrere du 22. Juillet, quand il veut appliquer l'inconstance dont il y parle au desir de la Cadiere de sortir du Couvent où elle étoit, non pas depuis un mois, comme il le dit, mais depuis plus d'un mois & demi, puisqu'elle y étoit entrée le 6. Juin : & la gourmandise au desir de faire gras les Vendredis & les Samedis. L'inconstance dont parle le P. Girard dans sa Lettre du 22. Juillet, n'est appliquée qu'à celle qui lui attribuoit, en badinant sur ce qu'elle étoit tantôt malade, & tantôt en santé. *Mademoiselle Guiol vous trouva hier mourante, & votre frere vient de me dire*
que

que vous vous portiez à merveille ; vous êtes une inconstante : (ce sont les paroles de la Lettre) qui montrent si bien qu'il n'appelloit la Penitente inconstante , que parce que la Guiol lui avoit dit l'avoir trouvée mourante , & que son frere l'avoit assuré , que quand il étoit parti d'Ollioules elle se portoit bien. En effet la Cadriere dans sa réponse lui dit : *A l'égard de mon inconstance , prenez-vous-en à celui que je sers , qui me tourne où il veut , & comme il veut ; vos conseils n'ont pas pu contribuer également à me conduire à cet état , comme vous sçavez : au reste quant à cet article , je vous pardonne volontiers , puisqu'il est sans remede.* Paroles qui prouvent que si elle étoit tantôt mourante & tantôt en santé , c'étoit par un effet de l'obsession dans laquelle il lui reproche de l'avoir mise.

L'interprétation qu'on a faite du terme de *gourmandise* , n'est pas moins fautive , & pour en être persuadé , il suffit de faire réflexion , 1°. Que le P. Girard dans cette Lettre parle de la gourmandise , avant que de parler de faire gras ou maigre le Vendredi & le Samedi. 2°. S'il avoit regardé comme une gourmandise de la part de la Pénitente , de manger gras les jours maigres , il ne lui auroit pas dit : *Ce seroit bien encore pis , si vous deveniez gourmande* , comme il ajoute immédiatement après les termes que nous venons de rapporter ; il lui auroit dit : Vous êtes une gourmande ; puisqu'alors elle faisoit gras les Vendredis & les Samedis. La gourmandise dont il parle dans cette Lettre regardoit le cœur , qu'il avoit si corrompu à cette Fille infortunée , par les funestes & abominables maximes de son Quiétisme. En voici la preuve dans la réponse de la Demoiselle Cadriere , que l'Accusé a fait imprimer sous la date

18 *Réponse au second Memoire Instruétif*
du 25. Juillet, & qu'il cite sous celle du 24. Mai :
Si je deviens gourmande, pensez que je ne vous pardonnerai jamais, puisqu'il y aura de votre faute.

La promesse des miracles, qu'elle disoit dans cette Lettre du 24. Juillet, lui avoit été faite en ces termes: *On m'a promis que puisque vous voyez des miracles, vous en aurez, &c.* & la peinture qu'elle faisoit de ses souffrances extraordinaires dans les Lettres des 9. & 15. Août, aux endroits rapportez, n'étoient que les effets de l'obsession, & des accidens si violens qu'elle en avoit dans le Couvent, comme il est si bien prouvé par le témoignage de tant de Religieuses qui en ont été les témoins oculaires : au surplus le doute dont parle ici le P. Girard, qu'il applique à la sortie de la Pénitente du Couvent d'Ollioules, quoiqu'il tombât sur le dessein qu'il avoit formé de l'envoyer à Premole, n'étoit qu'un doute de mauvaise foi, qu'il n'affectoit que pour avoir un prétexte de forcer cette Fille malgré elle, & les Parens, ou à rester dans ce Couvent, ou à aller à celui de Premole, & ne regardoit pas les faits extraordinaires qui se passaient en la personne de la Pénitente, sur lesquels il parloit avec tant de certitude, & qu'il donnoit affirmativement pour des miracles : & ce qui fait voir la bonne-foi de la Demoiselle Cadrière, c'est qu'au moment que par un effet de l'obsession il lui étoit promis des miracles, elle en marquoit la promesse à son Directeur, & que d'abord que par un effet de la même obsession, il lui arrivoit des faits extraordinaires, qu'elle regardoit comme des prodiges, elle les lui faisoit sçavoir.

L'induction que l'Accusé veut tirer de la Lettre de la Pénitente du 26. Août, est si confuse, & même si ridicule, qu'on peut dire qu'il ne sçait

pas lui-même ce qu'il dit, & bien-loin que cette Lettre prouve la fourberie de la Demoiselle Cadere, elle prouve au contraire sa bonne-foi & la fourberie du P. Girard. Elle prouve la bonne-foi de la Querellante, parce qu'elle y avoüe que son frere le Dominicain avoit écrit le reste du Mémoire du Carême; ce que le P. Girard ne pouvoit pas ignorer, puisqu'elle lui avoit remis depuis le mois de Mai la premiere partie écrite du même caractère. Elle lui avoüe encore, qu'il se peut que son frere le Jacobin l'ait communiqué à Mr. l'Evêque; mais qu'il n'en avoit donné aucune copie, non plus qu'elle, & lui ajoute : *je désie telle personne que ce soit de la Ville de pouvoir vous en produire un seul mot qui soit écrit de sa main, tellement je connois son caractère.* L'Accusé au lieu de ce dernier mot, a mis celui d'écriture.

Cette Lettre prouve la mauvaise foi & la fourberie de l'Accusé. 1°. Parce qu'elle justifie aussi bien que celle de celui-ci du 22 du même mois, qu'il avoit marqué à sa Pénitente qu'il y avoit des copies de ce Carême répandues dans les quatre coins de Toulon; ce qui est si faux, qu'elle l'avoit désié de faire voir aucune de ces copies, & qu'il a été en effet bien en peine d'en montrer aucune, que celle qui lui avoit été remise à lui-même. 2°. Parce que cette Lettre prouve évidemment qu'il a refait sa Lettre du 22. Août; & ce qui ne permet pas d'en douter, c'est que la Demoiselle Cadere, par toute la teneur de sa sienne, se plaint amèrement de la Lettre qu'il lui avoit écrite le 22. du même mois, qu'elle appelloit une Lettre diabolique; elle disoit qu'elle ne pouvoit plus supporter les rigueurs à son égard; que les reproches sanglans qu'il lui avoit faits d'avoir répandu des copies du Carême, l'avoient

20 Réponse au second Memoire Instruitif

réduite à l'agonie , & qu'il ne faudroit plus qu'un seul coup de cette espèce pour lui causer la mort. Cependant la Lettre de l'Accusé du 22. Août, telle qu'il la produite , ne contient aucun reproche sanglant d'avoir répandu elle-même ce Memoire, ni rien de semblable ; au contraire il dit que si ce Memoire lui a été volé, elle doit s'en plaindre & lui renvoyer toutes ses Lettres, & que si c'est elle-même qui l'ait répandu , il n'y a rien de tout cela à faire. Donc cette Lettre du 26. prouve la rectification qu'il a faite de celle du 22. & par conséquent son dol.

La troisième preuve, que cette Lettre de la Cadriere, & encore celle du P. Girard, toute refaite qu'elle est, nous fournissent de sa mauvaise foi, n'est pas moins sensible. L'Accusé ayant appris que Mr. l'Evêque avoit résolu de tirer la Demoiselle Cadriere de sa direction, il crût que pour l'en détourner il falloit persuader à ce Prélat, que depuis qu'il avoit pris cette résolution, tous les prodiges que la Cadriere avoit fait jusques-là avoient cessé, afin de lui faire accroire que Dieu n'approuvoit pas son dessein, & qu'il vouloit qu'elle demeurât sous sa direction : pour cela il marqua à la Cadriere par cette Lettre du 22. Août, que quand Mr. l'Evêque l'iroit voir, elle lui dît que ses playes étoient fermées depuis que le Pere de Sabatier avoit été la voir : & afin qu'il ne se convainquît pas du contraire, il lui défendit de lui rien montrer, il lui ordonna de ne lui faire que des réponses brièves & confuses : il se servit de toute la force de son ministère & des autres titres de tendresse qu'il prenoit auprès d'elle, pour lui défendre de parler de l'intérieur de qui que ce fût, ni du sien propre, pas même de ses parens; de n'écrire à Toulon que des choses indifférentes, en lui lais-

fant la liberté d'écrire ailleurs comme auparavant, parce que cela n'alloit pas aux oreilles du Prélat : Voici les termes de sa Lettre. S'il parle de vos playes, dites-lui qu'elles sont fermées depuis que le Pere de Sabatier fut chés vous, & ne lui faites rien voir. S'il fait des questions sur quelque point en particulier, car il est fort instruit, répondez brièvement & le plus confusément que vous pourrez. Tenex vous-en là, avec beaucoup de modestie d'une part, & d'attention sur ce que vous direz de l'autre. Dans la conjoncture présente je me crois obligé pour la plus grande gloire de Dieu, & pour votre tranquillité de vous défendre pour un tems, par toute l'autorité que Notre Seigneur m'a donnée sur vous, & dans les termes les plus forts que puisse employer un Confesseur, un Directeur, un Ami, un Pere : Je vous défends, dis-je, 1°. de parler à qui que ce soit au monde de son intérieur propre, ni de votre propre intérieur, quelque mouvement qu'il vous semble en avoir. Ce point ne regarde ni Monseigneur, que j'ai excepté plus haut, ni Mademoiselle Guiol. (L'exception qu'il fait ici en faveur du Prélat est évidemment fausse, & a été ajoutée après coup, puisque toute la teneur de cette Lettre prouve qu'il n'avoit pris cette précaution que contre lui, & pour lui dérober la connoissance de la continuation des états & des prodiges de sa Pénitente.) A l'égard des Religieuses & de toute autre personne qui iroit vous voir, parlez de Dieu, mais gardez absolument un profond silence, soit sur leurs dispositions, que vous pourriez connoître, soit sur les vôtres même. 2°. N'écrivez à qui que ce soit à Toulon, à moins que ce ne soit pour des choses indifférentes, vous pouvez écrire ailleurs suivant le mouvement de la grace. Observez ces deux points, ma chere enfant, avec une exactitude inviolable, jusqu'à nouvel

22 Réponse au second Memoire Instruëtif

ordre; Notre Seigneur veut que vous en usiez maintenant de la sorte; & il est indispensable de le faire même à l'égard de vos proches. Répondez-moi par la portuse de cette Lettre. Voici la réponse soumise de la Pénitente dans la Lettre du 26. Sur le profond silence que vous me demandez encore, vous pouvez être assuré que je suivrai vos conseils en qualité de Fille qui est dévouée entièrement à son Pere qui lui commande. Voilà une preuve litterale & sans réplique, tirée de la Lettre de la Penitente; & de la sienne propre, que pour empêcher Mr. l'Evêque de lui ôter sa Devote, & sa Maîtresse, il avoit employé les plus indignes impostures & abusé de son ministre, & de ce que la Religion a de plus respectable. On peut juger par là de quel côté est ici l'Irreligion & la Fourberie, & s'il ne faut pas joindre la mauvaise foi & l'impudence à tant d'autres crimes, pour vouloir en relancer le soupçon sur cette infortunée Pénitente, dont toute la faute se réduit à avoir été en tout sens la victime & la dupe de cet abominable Directeur. Nous avons fait voir dans le chapitre du Sortilege, que cette Lettre du P. Girard prouve encore que la Querellante avoit le secret des consciences.

Les inductions de fourberie que l'Accusé veut tirer des termes qu'il rapporte des trois Lettres de la Demoiselle Cadiere des 1. 6. & 9. Septembre, sont encore plus fausses, & ne peuvent servir qu'à le couvrir toujours de plus de honte & de confusion. Voici les termes de la premiere de ces Lettres. *Toute cette nuit je l'ai passée dans les pleurs & dans les gémissemens, je me suis sentie portée à prendre deux fois la discipline, que j'en ai tiré le sang avec abondance; j'en ai été encore plus loin, je me suis laissée aller jusqu'à avaler des choses, que l'honnêteté & le respect que je vous*

dois ne me permettent pas de détailler. Je crois n'en avoir jamais assez fait pour réparer ma faute. Il dit, ou que la Cadiere ment, ou qu'elle n'est pas Quiétiste, & il ajoute que, pour confondre le Glossateur de la Lettre de la Guiol du 30. Août, sur l'affreux commentaire qu'il en a fait, il n'a besoin que de ces autres termes de la même Lettre de la Querellante : *Vous aurez la bonté de dire à Mademoiselle Guiol que je n'ai pas pu lui écrire à cause de ma foiblesse, & vous aurez la bonté de lui dire de bouche ce que je ne puis lui dire par Lettre, qui est que je suis mortifiée des scandales que je lui ai donné & de toutes les fautes que je puis avoir commise à son égard. Priez-là, s'il vous plaît, de se joindre à mes prières, pour en recevoir le pardon.* Il s'agissoit, disent les Auteurs du second Mémoire de l'Accusé, de l'imposture qu'elle avoit écrite au P. Girard dans la Lettre du 26. Août, dont nous venons de parler : c'est cette faute dont le P. Girard avoit été si consterné, & dont la Cadiere dit dans cette Lettre & dans les deux suivantes, qu'elle fait des terribles pénitences afin d'appaîser ce Pere, & de le porter à continuer ses soins pour la diriger : on n'a qu'à voir ces trois Lettres du mois de Septembre pour s'en convaincre, ce sont leurs propres termes.

Il faut avoir renoncé à toute vérité, & même à toute pudeur, pour oser tirer de pareilles inductions de cette Lettre, & encore des deux autres. 1°. La conséquence qu'il veut tirer de cette première Lettre, que la Cadiere n'étoit donc pas Quiétiste, est aussi mal placée ici, où il ne s'agit pas du Quiétisme, qu'elle est fautive, comme nous l'avons montré dans le chapitre du Quiétisme.

2°. On ne fait pas façon de changer des termes essentiels de cette Lettre, & surtout celui du

24 Réponse au second Memoire Instructif

scandale en celui des scandales, afin de persuader que toute la conduite de cette Fille n'avoit été qu'un tissu de fourberie. Nous ne poussons pas cette réflexion plus loin ; nous craignons même de n'avoir tort de faire un pareil reproche à un Jesuite coupable.

3°. Comment veut persuader l'Accusé qu'il s'agisse dans la Lettre du premier Septembre de la prétendue imposture qu'elle lui avoit écrite dans sa Lettre du 16. Aout ? N'avons-nous pas montré que tout ce qu'elle lui avoit marqué dans cette Lettre du 16. étoit qu'elle n'avoit donné aucune autre copie du Mémoire du Carême ; que son Frere le Dominicain l'avoit écrit, & qu'il pouvoit l'avoir communiqué à Mr. l'Evêque, mais qu'il n'en avoit point donné de copie à personne. Elle avoit défié le P. Girard de prouver le contraire, & de montrer aucune des copies qu'il prétendoit avoir été répandues aux quatre coins de Toulon : en effet il a bien été en peine de rapporter aucune autre copie que celle qu'elle lui avoit remise, ni de prouver qu'elle en eût répandu d'autres. Doncques bien loin qu'elle lui eût écrit une imposture par sa Lettre du 16. Aout ; au contraire c'étoit lui qui étoit convaincu de lui en avoir écrit une par sa Lettre du 21. lorsqu'il lui marquoit qu'il avoit été répandu des copies dans toute la Ville de Toulon. D'ailleurs, la Guyol étoit-elle associée au ministère de la direction du Pere Girard ? Etoit-elle une grande Prêtresse pour exiger des réparations pour une pareille faute, pour un pareil scandale. Ce n'est donc pas cette prétendue faute qui avoit fait le sujet de sa desolation, & même du redoublement de desolation dépeint dans la Lettre de la Confidente Guyol du 30. Aout ; le motif qu'on lui prête ici est même contraire à celui que l'Apostillateur

tillateur a marqué à la tête de cette Lettre, tant il est vrai que l'imposture marche toujours d'un pas incertain & égaré dans le sentier du mensonge. Est-ce ainsi qu'il prétend détruire le commentaire que nous avons fait sur la Lettre du 30. Août, & en confondre le glossateur? L'interprétation qu'on fait ici de la Lettre de la Demoiselle Cadrière du premier Septembre, & même des deux autres des 5. & 9. du même mois, est évidemment fautive. Ce n'est pas cette prétendue faute d'avoir répandu des copies du Carême, qui fait le sujet des regrets, de l'amertume & du repentir répandus dans ces trois Lettres: le voici, il faut dévoiler ici ce mystère d'iniquité, puisque l'Accusé, & ses Confreres auteurs de ce Memoire, ont l'aveuglement de nous y forcer.

Le P. Girard à la faveur des pernicieuses maximes du Quiétisme avoit persuadé à cette pauvre Fille, que Dieu les avoit unis par l'union conjugale, & qu'il exigeoit d'eux qu'ils remplissent fidèlement tous les devoirs de cette union, que c'étoit-là une union dans le Sacré Cœur de Jesus, & très-agréable à Dieu, & qu'elle devoit le regarder comme son Epoux, & même comme Dieu: Ce n'en est pas ici le premier exemple, le Pere Mena & bien d'autres en avoient fait autant. De là vient qu'il est parlé si souvent d'Union & d'Epoux dans toutes les Lettres produites au procès, & qu'elles finissent toutes par ces termes: *Je vous suis intimement Unie, ou Uni dans le Sacré Cœur de Jesus.* De là vient que dans les Extases elle disoit qu'elle avoit fait son Mariage depuis un an en prononçant le nom de Jean-Baptiste, qui est celui de ce Jesuite, & le nom de Marie-Catherine qui est le sien. De là vient que dans les Oraisons des Messes qu'elle disoit dans les Extases, elle mêloit le nom de son Directeur avec le

26 *Réponse au second Memoire Instructif*

sien ; tout cela est prouvé par la procédure. De là vient, enfin, que par une Vision qui n'étoit au fonds qu'un prestige de l'Obsession, elle avoit vu son nom & celui de son Directeur unis & écrits ensemble dans le Livre de Vie. L'Accusé convient par sa Réponse au vingt-septième Interrogatoire qu'elle lui avoit raconté cette Vision, & il en avoit abusé pour faire accroire à sa Penitente, que c'étoit bien-là une preuve sans réplique, que le Ciel avoit ratifié leur union, & qu'elle ne pouvoit plus douter qu'en en remplissant tous les devoirs, elle ne fût assurée de jouir des délices des Saints dans la Celeste Jerusalem. C'est par-là qu'il étoit parvenu à lui faire regarder comme des bonnes œuvres toutes les infamies qu'il commettoit sur sa personne. Le Ciel pourroit-il laisser impunies de pareilles abominations ? Et la Justice humaine a-t-elle assez de supplices pour les punir ? La Batarelle autre penitente Stigmatisée de l'Accusé, dit même qu'elle avoit poussé si loin cette union avec lui, qu'elle croyoit qu'ils n'avoient plus entre tous deux qu'un même cœur, qu'une même volonté, dans deux corps differens, qu'ils disoient tous deux la même Messe, & offroient le même sacrifice au nom de tous les deux.

Sur la fin du mois d'Août Mr. l'Evêque ayant ordonné à la Cadrière de quitter le Pere Girard, & cette Fille qui le lui avoit déjà fait pressentir, l'ayant déclaré formellement à la Guyol, cela le jeta dans cet état de desolation, de redoublement de desolation & de desespoir, si bien dépeints dans la Lettre du 30. Août qu'il dicta à sa Confidente, & par laquelle il employoit tout ce qui étoit capable d'attendrir la Demoiselle Cadrière, & de la détourner d'une pareille résolution ; & il lui marquoit que le Vendredi, il iroit la voir, & que ce seroit le jour destiné au plus grand de tous

les bonheurs. Cette Lettre fit sur l'esprit de cette Fille tout l'effet qu'il avoit souhaité; & le Vendredi alors prochain, qu'il fut la voir, & que la reconciliation fut faite, il lui persuada que la résolution qu'elle avoit prise de le quitter; que l'infidélité qu'elle vouloit lui faire en rompant cette Union que Dieu avoit formé entr'eux, étoit un si grand péché, que nulle penitence n'étoit capable de l'effacer, & qu'elle n'avoit pas d'autre moyen de se sauver, que celui de demeurer sous sa Direction, de remplir tous les devoirs de cette Union, & de faire aveuglément tout ce qu'il lui ordonneroit. Voilà la faute dont elle parle dans ces trois Lettres du mois de Septembre. Voilà l'infidélité qu'elle y pleure si amèrement, & qu'elle tâche d'expié par tout ce que la penitence a de plus rude & de plus amer, & qu'elle lui jure cette soumission aveugle. Voilà pourquoi dans la première de ces trois Lettres elle lui dit : *Votre voyage ne m'a pas été inutile, car par la miséricorde du Seigneur, je me trouve disposée à suivre tous les avis que vous m'avez donnés avec une exactitude & une fidélité inviolables en tout ce qui dépendra de moi. . . . Pour ma disposition présente, c'est une douleur si grande & si vive, qu'elle me fait mourir, pour ainsi dire, à tout moment du jour; douleur, qui m'est causée à cause de mon infidélité, & je ne puis dire autre chose dans tout cet état, si ce n'est que je souhaiterois mourir de regret & de repentir. . . . Toute cette nuit, je l'ai passée dans les pleurs & dans les gémissements; je me suis sentie portée à prendre deux fois la discipline avec une telle véhémence que j'en ai tiré le sang en abondance; j'ai été encore plus loin, je me suis laissée aller jusqu'à avaler des choses que l'honnêteté & le respect que je vous dois ne me permettent pas de vous détailler. Je crois n'en jamais assez faire pour réparer ma faute. Vous*

28 Réponse au second Memoire Instructif

aurez la bonté de dire à Mademoiselle Guyol , que je n'ai pas pu lui écrire à cause de ma foiblesse , & vous aurez la bonté de lui dire de bouche ce que je ne puis lui dire par Lettre , qui est , que je suis mortifiée du scandale que je lui ai donné , & de toutes les fautes que je puis avoir commises à son égard : Priez-la , s'il vous plaît , de se joindre à mes Prières pour en recevoir le pardon. Je suis , en me disant toujours avec plus d'affection que jamais dans le Sacré Cœur de Jesus , Mon cher Pere , votre très-humble , &c. Cette dernière phrase est une nouvelle preuve de tout ce que nous venons de dire , & qu'il venoit de ralumer en elle toute l'affection de cette union , puisqu'elle lui assure qu'elle en a toujours plus. Dans la seconde de ses Lettres , elle lui dit : N'apprehendez point de me mettre à toutes les épreuves que vous jugerez à propos , je suis prête de mon côté à subir tout ce que vous voudrez. Mes sentimens sont tels , que je puis dire qu'il n'y a rien de si pénible , de si rude & de si humiliant que je ne sois en état d'embrasser , & je me laisserois aller même à des excès , si je ne sçavois qu'il faut en tout s'en tenir aux justes bornes de la moderation. Comme les parens vouloient absolument la faire sortir du Couvent , ce que le Pere Girard craignoit si fort , il lui avoit ordonné de ne les voir que le moins qu'elle pourroit , aussi-bien que toutes les autres personnes qui pourroient lui inspirer le même dessein. Voilà pourquoi elle lui dit dans la même Lettre : Dimanche après-diné je vis ma Belle-Sœur que je n'avois vûe depuis trois mois , & Lundy je revis ma Mere avec quelques-uns de mes parens , je ne manquai pas de leur faire entendre la peine que je ressentais de ce qu'ils venoient si souvent , & je les priai en grace de vouloir bien diminuer le nombre de leurs voyages , & ils me l'ont promis , non sans peine de leur part , & aujourd'hui j'ai vû Mr. Camerle ,

que j'ai porté de ne me venir voir que de quinze en quinze jours. Voilà les personnes que j'ai vû, & dorénavant je serai inaccessible pour tout le monde. Si dans la même Lettre elle lui dit : J'ai eu le malheur jusqu'à présent, selon que vous me dites d'agir, dans la vûe de plaire aux créatures, pour le présent, par la grande misericorde de Dieu, je me trouve disposée à devenir le joïet, la fable & la dérision de ces créatures dont j'aurois pû rechercher l'estime. Ce n'étoit pas pour engager le P. Girard, comme il le dit ici si faussement, à reprendre sa direction, puisque c'étoit lui qui avoit tant remué des ressorts, pour l'empêcher d'en sortir, & que ce n'est pas lui qui l'a quittée, comme il a l'impudence de le dire, mais bien elle qui l'a quitté au grand regret de l'Accusé, ainsi qu'il est si bien justifié par la Lettre de celui-ci du 15. Septembre, produite au procès ; mais parce qu'il lui avoit persuadé, que quand par la connoissance qu'elle avoit du secret des consciences, elle donnoit des avis & des réponses à ceux qui la venoient consulter de toute part, comme il l'avouë dans son Factum, elle avoit agi dans la vûe de plaire aux créatures & que pour plaire à Dieu, elle devoit garder un silence absolu sur les connoissances qu'elle avoit de l'interieur des consciences, comme il le lui avoit ordonné par sa Lettre du 22. Août, quoiqu'il n'eût d'autre motif en cela que de persuader faussement à Mr. l'Evêque, que tous les prodiges de cette fille avoient cessé depuis qu'il avoit pris la résolution de la tirer de sa direction, afin qu'il l'y laissât.

Les visions & les peines dont elle parle dans ces trois Lettres, sont des effets de son obsession, dont la verité & la réalité sont si bien prouvées par la procedure, & si les termes que l'Accusé rapporte de la Lettre de la Demoiselle Cadiere du 9.

30 Réponse au second Memoire Instruatif

Septembre ne lui paroissent pas prouver le Quétisme, c'est parce qu'il a la mauvaise foi de retrancher les paroles qui en renferment la preuve, les voici. *Je ne veux que vous seul, mon Dieu, je ne demande ni vos dons, ni vos faveurs, ni vos lumieres, ni les graces que vous accordez aux ames qui vous sont fideles, mais uniquement votre grande misericorde, ce n'est ni à vos dons, ni à vos graces que je m'attache, mais seulement à vous être fidele, & à me conserver à vous en tout & par tout.* Elle finit sa derniere Lettre par lui dire de l'aller voir, afin qu'elle lui dise de vive voix ce dont il est question. . . . *Je suis en attendant ce moment dans une parfaite Union en Jesus-Christ, Mon cher Pere, votre très-humble, &c.*

Ces trois Lettres prouvent donc qu'il n'y avoit ni fourberie ni imposture de la part de la Demoiselle Cadriere, & que tout cela n'étoit que du côté de son Directeur, que la faute & l'infidelité dont elle y gémissoit, n'étoit pas d'avoir répandu des copies du Memoire du Carême; mais d'avoir résolu de le quitter, & de rompre cette Union fanatique & sacrilege. Voilà ce qu'il avoit persuadé à la Demoiselle Cadriere être le plus grand de tous les péchez, la plus grande de toutes les infidelitez devant Dieu, que la pénitence la plus rigoureuse n'étoit pas capable d'effacer. Admironz ici l'excès de simplicité, de crédulité, de fascination, d'aveuglement de cette infortunée pénitente, & l'excès des abominations de son impie Directeur & de son sacrilege corrupteur.

Voilà comment les Lettres de la Demoiselle Cadriere, bien loin de prouver ses duplicitez, ses mensonges, les contradictions & ses fourberies, comme le prétend si mal-à-propos le Querellé; prouvent au contraire les duplicitez, les mensonges, les contradictions & les fourberies de ce

Directeur. Les Lettres de celui-ci avant leur réfection n'en étoient-elles pas pleines ; & toutes refaites qu'elles sont , n'en renferment elles pas encore des preuves bien sensibles ? Voyons s'il sera plus heureux à trouver dans les réponses prises par l'Official , & dans l'exposition de la Demoiselle Cadriere , des impostures , des absurditez & des contradictions.

*RE'PONSE A LA SECONDE DE'FENSE
de l'Accusé , tirée de ce que la Demoiselle
Cadriere est convaincuë d'imposture , d'absur-
dité & de contradictions par ses deux expo-
sitions.*

L'Accusé appelle ici une exposition , les réponses que l'Official força la Demoiselle Cadriere de faire devant lui dans l'Accedit qu'il fit chez elle par la plus monstrueuse & la plus abusive procédure qui sera jamais , & la plus contraire aux droits de la Justice Royale , & à la sûreté des Sujets du Roy. Il continuë à nier d'avoir une copie de la procédure , il prétend même n'avoir vû notre exposition que dans notre premier Memoire , & les Réponses prises par l'Official , que dans la copie qui en a couru dans le Public , & que les interrogatoires que nous avons fait imprimer , lui en ont fourni des lambeaux , & rappelé la memoire ; tandis que la copie que nous avons de la procédure , nous la tenons , pour ainsi dire , de la main des Jesuites ; ne faut-il pas s'être fait un métier de mentir , pour avancer avec cette assurance de pareilles impostures !

Il dit que c'est un mensonge de la part de la Demoiselle Cadriere , d'avoir dit dans ses réponses devant l'Official , & dans son exposition devant

32 *Réponse au second Mémoire Instructif*

le Lieutenant, que le Démon, dans l'état d'Obsession où son Confesseur l'avoit jettée, lui faisoit voir le fonds des consciences de plusieurs personnes, & prédire même des choses qui arrivoient à l'avenir; parce, disoit-il, que le secret des consciences est inconnu au Démon.

Si les Auteurs du Mémoire de l'Accusé avoient quelque teinture de la Théologie, ou s'ils avoient lu leurs Confreres Thiræus, Delrio & Reinaud, ils sçauroient que le Démon sçait le passé & le présent, & qu'il peut même conjecturer avec assez de certitude les événemens futurs, qui dépendent du concours de certaines causes dont il voit la disposition prochaine, comme nous l'avons prouvé dans nos précédens Mémoires, à quoi on n'a sçu que répondre: Desorte qu'on vient de sang froid renouveler les premières objections, que nous avons invinciblement détruites, sans s'embarasser ou sans sçavoir y donner aucune réponse. Il est donc possible que par l'Obsession, la Demoiselle Cadierre sçût le fonds des consciences de plusieurs personnes, & même qu'elle eût prédit plusieurs événemens; il n'est donc plus question de sçavoir si le fait est vrai, & s'il est prouvé.

Or, il est justifié qu'elle avoit la connoissance du fonds des consciences. 1°. Par plusieurs Témoins qui sont, Messire Giraud Curé, deuxième Témoin dans sa déposition, Claire Berarde, onzième Témoin dans son recollement, la Dame de Lescot, vingtième Témoin aussi dans son recollement, la Dame Marie Guerin, vingt-sixième Témoin dans sa déposition.

2°. Par diverses Lettres produites au Procès; par lesquelles on voit que plusieurs personnes avoient consulté la Demoiselle Cadierre sur les dispositions de leur conscience; on voit même par celles de la Querellante des 21. & 22. Juillet,

que M. l'Evêque l'avoit consultée sur le mariage de sa Niece, sur une affaire de pieté & sur l'intérieur de sa conscience ; qu'elle avoit répondu sur tout cela, & qu'il paroît par la Lettre de l'Accusé dudit jour 22. Juillet, qu'il exécutoit les Réponses de sa Pénitente, & par la Lettre du Querellé du 22. Août, dont nous avons déjà rapporté les termes, & dont nous allons rappeler ici les essentiels. *Dans la conjoncture présente, je me crois obligé pour la plus grande gloire de Dieu, & pour votre tranquillité, de vous deffendre pour un temps par toute l'autorité que notre Seigneur m'a donnée sur vous, & dans les termes les plus forts que puisse employer un Confesseur, un Directeur, un Ami, un Pere ; Je vous deffends, dis-je, 1°. De parler à qui que ce soit au monde de son interieur propre, ni de votre propre interieur, quelque mouvement qu'il vous semble en avoir..... A l'égard de vos Religieuses, & de toute autre personne qui iroit vous voir, parlez de Dieu, mais gardez absolument un profond silence, soit sur leurs dispositions que vous pourriez connoître, soit sur les vôtres même. 2°. N'écrivez à qui que ce soit à Toulon, à moins que ce ne soit pour des choses indifferentes ; vous pouvez écrire ailleurs suivant le mouvement de la grâce. Observez ces deux points, ma chere Enfant, avec une exactitude inviolable jusqu'à nouvel ordre.*

Cette Lettre prouve donc bien formellement qu'elle sçavoit le secret des consciences, soit parce qu'elle en contient l'aveu formel, soit parce que si elle ne l'avoit pas sçû, il n'auroit pas employé toute l'autorité de son ministere, & tout l'ascendant qu'il avoit sur son cœur séduit, pour l'empêcher de continuer à s'expliquer, comme elle avoit fait jusqu'alors sur la disposition des consciences d'autrui, dont elle avoit la connoissance. Elle prouve encore que par un excès de fourberie, il

34. Réponse au second Memoire Instructif

lui faisoit accroire que c'étoit-là l'effet & le mouvement de la Grace ; tandis qu'il sçavoit que ce n'étoit que l'effet de l'Obsession. 3°. Par sa réponse au vingt-sixième Interrogatoire : *Interrogé de quelle espece étoient les Visions & les choses extraordinaires qu'elle lui racontoit. A répondu que c'étoit tantôt des mouvemens & des connoissances particulières qu'elle recevoit de ce qui se passoit en elle , de ce qu'elle devoit faire , de ce qui se passoit chez les autres , des Visions des Saintz & des paroles intérieures.* Ne faut-il pas faire profession d'impudence , pour oser nier ici un fait si bien prouvé , même par ses Lettres & par ses propres Aveux , & pour en venir faire un reproche de mensonge & d'imposture à la Querellante ?

2°. Il dit que c'est un mensonge de la part de la Cadiere , d'avoir dit dans ses réponses devant l'Official , & dans son exposition , d'avoir été élevée en l'air devant des Témoins , & qu'elle n'a produit aucun Témoin qui ait déposé un pareil fait.

Cependant ce fait est prouvé d'une part par la déposition de Messire Giraud , deuxième Témoin , qui dit , que le jour de la Transfiguration du 8. May , la Guyol l'assura dans la chambre de la Cadiere qu'elle avoit vû celle-ci élevée en l'air ; & par celle de la Sœur Anne Boyer , quatre-vingt-dix-septième Témoin , qui dépose que la Guyol lui avoit dit que dans le voyage qu'elle avoit fait avec la Demoiselle Cadiere à la Sainte Baume , à Aix & à Marseille , celle-ci avoit été reconnuë partout pour Sainte , & qu'elle avoit effectivement vû la dite Cadiere élevée deux pans au-dessus du coussin & en l'air dans la chaise roulante : Et de l'autre , il est si vrai que le P. Girard sçavoit que la Demoiselle Cadiere , par un effet de l'Obsession , avoit été élevée plusieurs fois en l'air ,

qu'il avoüe par sa réponse au quatre-vingt-huitième Interrogatoire, d'avoir été chez elle la dernière Fête de la Pentecôte, & de s'être enfermé dans sa chambre avec elle, pour être le Témoin d'un pareil prodige, & il fait entendre que s'il n'arriva pas, c'est parce que croyant que c'étoit-là une pensée d'orgueil, elle se prit à sa chaise pour s'empêcher d'être élevée, quoiqu'il lui ordonnât de s'abandonner à l'esprit de Dieu : & il ajoute qu'il sortit, parce qu'elle voulut résister à l'opération divine ; ce qui prouve tout à la fois, qu'il lui arrivoit d'être élevée en l'air, & que par une indigne supercherie, il lui faisoit accroire que ce qui n'étoit que l'effet de l'Obsession, étoit celui de la Grace & de l'opération divine.

Il donne pour un troisième mensonge qu'il impute à la Cadrière, le fait des Polices du Vaisseau de la Mer Noire, dont elle a parlé dans ses réponses devant l'Official & dans son Exposition, & dit que si c'étoit le Démon qui avoit fait venir ces Polices dans sa cassette, Dieu ne pouvoit pas les avoir fait disparaître pour la punir d'une infidélité qu'elle avoit commise : Sans faire réflexion que la vision qu'elle avoit eue d'un Vaisseau sur la Mer Noire, prêt à faire naufrage, dans lequel il y avoit trois Jésuites dont les péchez avoient allumé la colere divine, & pour le salut desquels elle s'étoit offerte en victime, & en avoit obtenu la délivrance, & qu'en signe de son miracle, elle avoit trouvé dans sa cassette les polices de ce Vaisseau, n'étoit qu'une illusion de son Obsession, que le P. Girard lui avoit fait accroire être un vrai miracle ; Et il est si vrai qu'elle avoit eu cette Vision ou cette illusion, que l'Accusé convient par sa réponse au trente-septième Interrogatoire, qu'elle la lui avoit racontée ; qu'elle lui avoit offert pour preuve de ce miracle de lui mon-

36 *Réponse au second Memoire Instructif*

trer un meuble de Lyon , & que lui ayant répondu que cela n'étoit pas assez marqué , & qu'il pouvoit s'en trouver de semblables au Port , il lui avoit demandé quelques papiers de ce Vaisseau ; qu'au bout de sept à huit jours elle revint lui dire qu'un Ange lui en avoit apporté la Police , & mise dans sa cassette , & que quelques jours après elle lui avoit dit, lui avoir été reprise en punition de quelque faute qu'elle avoit commise ; (il se pourroit bien que l'Accusé qui s'enfermoit si souvent dans la chambre de sa Pénitente , lors de ses Extases & de ses accidens , eût mis dans sa cassette un papier , qui lui eût persuadé être la police de ce Vaisseau , qu'un Ange lui avoit apportée , & qu'il l'eût ensuite repris , & lui eût fait accroire que Dieu l'avoit fait disparoître en punition de quelque faute qu'elle avoit commise ;) il lui a fait tant de tours de supercherie , qu'il peut bien lui avoir encore fait celui-là.

Il donne pour un quatrième mensonge de la Querellante , d'avoir dit dans son Exposition , que dans cet état d'Obsession , le Démon lui avoit dit que le P. Girard étoit Sorcier , qu'il avoit fait un pacte avec lui depuis quarante ans , qu'il lui donneroit le don de la Prédication , moyennant quoi il lui livreroit tant d'ames qu'il pourroit. Que'le absurdité ! dit-il , le P. Girard n'auroit eu que dix ans lors de ce pacte ; le Démon y auroit il bien plus perdu que gagné , puisque pour tant d'ames que l'Accusé auroit converties par ses Sermons , il ne lui auroit donné que la sienne.

1°. S'il étoit vrai que le P. Girard n'eût que cinquante ans , comme il le dit , & qu'il y eût une erreur de calcul dans le nombre des années qui se feroient passées depuis ce pacte , ce seroit le Démon qui l'auroit faite : mais n'est-ce pas par une imposture que l'Accusé dit qu'il n'a que cinquante

ans ? Il est notoire qu'il en a davantage , & s'il produisoit un *Extrait fidele* de son *Baptistaire* , il est apparent qu'il lui donneroit un démenti. 2°. Outre qu'il seroit assés en peine de donner le dénombrement des personnes qu'il a converties & sauvées par ses *Prédications* , & qu'il ne faut pas confondre le talent de prêcher éloquentement , qui étoit le seul que le *Démon* lui auroit promis , avec celui de convertir les *Pécheurs* , qui ne vient que de Dieu. D'ailleurs , combien d'ames ne pouvoit-il pas précipiter dans les abîmes par les pernicieuses maximes de son *Quiétisme* & les abominations qu'il autorisoit & qu'il pratiquoit même avec plusieurs de ses *Pénitentes* ?

Suivant l'Accusé c'est un cinquième mensonge de la *Demoiselle Cadieré*, d'avoir dit dans ses réponses devant l'Official , qu'une nuit ayant eu une vision de la *Croix de Jésus-Christ* , à son réveil elle avoit trouvé dans son lit une petite *Croix* ; que le P. Girard s'en étant saisi , & que ne voulant pas la lui rendre , & en ayant demandé à Dieu une autre , elle l'avoit trouvée dans sa *calsette* , qu'elle la remit à son frere l'Abbé , qui la montra à Mr. l'Evêque. L'Accusé ajoute que la *Cadieré* n'avoit reçu cette seconde *Croix* que sous la direction du *Pere Nicolas* , & que la premiere est une imposture visible ; que le *Démon* qui abhorre la *Croix* , comme l'instrument de notre *Redemption* , ne s'occupe pas à en donner , qu'il ne pouvoit pas la lui avoir donné lui-même ; parce qu'il n'étoit pas la nuit dans sa chambre , ni le matin à son réveil , & qu'il ne pouvoit pas lui avoir procuré cette vision.

S'il y a ici de l'imposture & du mensonge , il ne vient pas du côté de la *Demoiselle Cadieré* , mais de celui de l'Accusé. Car 1°. outre que cette

38 *Réponse au second Mémoire Instructif*

vision pouvoit bien être un effet de l'obsession ; d'ailleurs le P. Girard, qui avoit affecté le soir de lui parler de la Croix, ne pourroit il pas avoir donné lieu à un pareil songe ?

2°. Nous convenons qu'il est assés apparent que ces Croix n'ont pas été apportées par le Démon , & nous sommes forcez de convenir qu'elles ne pouvoient pas venir de Dieu : mais n'est il pas évident qu'elles partoient de la main du P. Girard ; que le soir avant que se retirer, il glissa la première de ces Croix dans le lit de sa Pénitente, où elle la trouva à son reveil ; & pour lui persuader que c'étoit une Croix miraculeuse, le lendemain matin qu'il fut la voir, comme elle lui dit la vision qu'elle avoit eue , & qu'elle avoit trouvé cette Croix dans son lit, il s'en saisit, il la baisa, il se mit à genoux devant cette Croix, après avoir ôté sa calote, & l'emporta, sans avoir jamais voulu la lui rendre, (il convient de ce fait dans ses Réponses ;) & lui ajouta qu'elle n'avoit qu'à en demander une autre à Dieu, & quelque tems après il lui en mit une autre dans sa cassette, & lui fit accroire que c'étoit encore là une Croix miraculeuse. Il a la mauvaise foi de dire qu'elle reçût cette seconde Croix au mois d'Octobre, & lorsqu'elle étoit sous la direction du Pere Nicolas : mais c'est là une imposture de la part de l'Accusé ; ne sçait-il pas qu'elle la trouva dans sa cassette le 7. Juillet, jour de la Transfiguration, qu'elle étoit au Couvent d'Ollioules, & qu'il avoit resté enfermé avec elle depuis neuf heures du matin, jusqu'à quatre & cinq heures du soir, & que ce fût au retour d'un extase qu'elle eut dans cette intervalle, qu'elle trouva cette Croix dans sa cassette, parce qu'il l'y avoit jettée, & qu'elle remit à son frere l'Ab-

bé. Il est vrai que quand les états de la Demoiselle Cadriere furent connus à Mr. l'Evêque, cette seconde Croix lui fut montrée, non pas comme une Croix miraculeuse, mais comme une preuve des impostures du P. Girard.

A l'égard des autres trois Croix dont il est parlé dans les Réponses de la Demoiselle Cadriere, devant l'Official, & dans la procédure, elle les avoit fait faire & les avoit données comme simples Croix : sçavoir, deux à la Dame Reimbaud Clairiste, comme elle l'a avoué dans son recolement, & la troisième à l'Abbé Camerle. L'Accusé a si peu trouvé à y mordre, qu'il n'a pas osé en parler; & Messieurs les Commissaires étoient si convaincus que tout l'artifice de ces Croix venoit du P. Girard, & qu'il n'y avoit aucune faute de la Cadriere, qu'ils n'ont interrogé là-dessus que lui, & non pas la Querelante.

6°. L'Accusé prétend que c'est une contradiction de la part de la Demoiselle Cadriere d'avoir dit dans ses réponses devant l'Official, que lorsqu'elle ne communioit pas, elle crachoit du sang abondamment, & qu'elle en crachoit de même les jours qu'elle communioit, tandis qu'elle avoit dit dans sa Lettre du 11. Juin : *La privation de la Sainte Eucharistie qu'on ne veut pas m'accorder tous les jours, ce qui seroit pourtant l'unique soulagement, tant de mon ame, que de mon corps, me jette dans une agonie continuelle & mortelle, accompagnée d'un crachement & d'une perte surabondante de sang, qui me fait fremir.* Mais cette prétendue contrariété, qui ne seroit point ni dans l'exposition, ni dans les réponses prises devant l'Official, dont il s'agit seulement ici, suivant l'intitulation qu'il a mise à ce chef de ses défenses, est absolument chimérique. Cet

40 Réponse au second Mémoire instructif

te Fille, par un effet de sa piété, croyoit que les jours qu'elle communioit, son crachement de sang, qui procédoit de l'obsession, ou du Quiétisme, n'étoit pas si grand.

7°. L'Accusé fait consister une contradiction, en ce que, dit-il dans son Exposition, la Cadrière attribue le commencement de ses Visions à un souffle que le P. Girard jeta sur elle plus d'un an après qu'elle fut sous sa direction; cependant par ses réponses aux septième, huitième, neuvième & dixième Interrogatoires, elle avoie que la première fois qu'elle vit le P. Girard, elle eut une Vision, par laquelle on lui faisoit comprendre que c'étoit l'homme que Dieu qui destinoit pour son Directeur, & qu'elle vit distinctement ces paroies sur la tête de ce Pere: *Ecce Homo*: & que cela doit encore être prouvé par la procédure, & même qu'il lui avoit été prédit deux ans auparavant.

Nous sçavons bien qu'il n'est point d'imposture qu'il n'ait fait dire aux faux-témoins qu'il a fait produire au Promoteur, comme nous l'avons prouvé par l'Analyse que nous en avons faite. Mais fixons ce fait sur les réponses même des Parties. Dans le sixième Interrogatoire, on demande à la Demoiselle Cadrière: *Si avant que de se confesser au P. Girard, elle n'entendit pas une voix qui le lui montrait, & lui disoit: Ecce Homo.* A répondu, *que cela ne lui est arrivé qu'après qu'elle a eu commencé de s'en confesser.* Donc elle n'a pas dit que que la première fois qu'elle le vit, & avant qu'elle s'en confessât, une voix intérieure lui dit: *Ecce Homo.* Dans le septième Interrogatoire on demande à l'Accusé, si la première fois que la Demoiselle Cadrière vint se confesser à lui, elle lui dit, qu'il lui avoit été montré par cette parole: *Ecce Homo.*

Homo. A répondu, *Qu'elle le lui dit, mais non pas la première fois qu'elle vint à lui, mais après ; ce qu'elle a publié à plusieurs personnes.* Ce n'étoit donc pas la première fois qu'elle le vit.

2°. A quel endroit de la tête du P. Girard veut le Pere Sabatier qu'elle eût lû ces paroles : *Ecce Homo ?*

3°. Ce n'étoit pas là une vision, mais un effet de la grande prévention qu'elle avoit pour le P. Girard, dont la réputation & cet air d'austérité qu'il affectoit l'avoit si frappée. Mais l'Accusé lui-même ne lui avoit-il pas dit qu'elle lui avoit été prédite, comme il est prouvé par la procédure ? Enfin, quel avantage veut tirer de là l'Accusé ? Veut-il persuader qu'il est un Directeur envoyé du Ciel à la Demoiselle Cadriere, tandis qu'il est convaincu des crimes les plus horribles.

On veut tirer la huitième contradiction des expositions de la Demoiselle Cadriere, de ce qu'elle a dit par sa réponse au onzième Interrogatoire, que toutes les visions avoient cessé par l'effet des Exorcismes du Pere Nicolas, faits au mois d'Octobre ; cependant elle dit que la nuit du 16. au 17. Novembre le P. Girard lui fut représenté dans sa Chambre, ce qui la fit tomber dans des états convulsifs ; que l'Allemande la mere apporte la même raison de son accident du lendemain 17. & que ce n'étoit là qu'un prétexte pour donner quelque couleur à la scène qu'on joua cette nuit.

Rien de plus ridicule qu'une pareille contradiction ; car outre qu'elle ne seroit pas tirée des Expositions de la Querellante, qui font la seule matiere de ce Chapitre : d'ailleurs où est cette contradiction ? 1°. La Demoiselle Cadriere ne dit pas dans sa réponse au onzième Interrogatoire, que ses visions eussent cessé par les Exorcismes

Réponse au 11. Mémoire.

D

4.2 Réponse au second Mémoire Instruitif

qui lui avoient été faits par le Carme, & pour-
quoi ne pourroit-on pas attribuer au dernier
Exorcisme fait par l'Abbé Cadriere dans la nuit du
16. au 17. Novembre la cessation des Visions,
comme on lui attribue celle de l'obsession, puis-
que les Exorcismes faits auparavant par le Car-
me n'avoient fait cesser que les Extases frequen-
tes qu'elle avoit tous les jours.

2°. Elle ne parle là que des prétendues Visions
célestes ; auroit-on encore l'impudence de met-
tre dans ce rang la représentation de l'Accusé ,
qui au fond n'étoit que l'effet de la trop grande
impression que son retour de Marseille fit cette
nuit sur l'esprit & l'imagination de cette pauvre
Fille , qui la jetta dans ces accidens convul-
sifs ?

3°. Il faut avoir renoncé à toute pudeur , pour
oser traiter de scène les accidens d'Obsession de
la nuit du 16. au 17. Novembre , & nier l'Obsef-
sion de la Demoiselle Cadriere , tandis que la véri-
té en est prouvée par une foule de témoins , par
les Lettres & les aveux même de l'Accusé , com-
me nous l'avons montré dans notre Précis , au
chapitre de l'Enchantement.

On fait consister la neuvième prétendue con-
tradiction , en ce qu'on dit que dans ses réponses
devant l'Officiel , après avoir répondu qu'elle n'a
aucune raison de se croire Obsédée , elle dit en-
suite , en se contredisant grossièrement , que
c'est le P. Girard qui l'a obsédée & l'a forcée d'ac-
cepter un état d'Obsession.

Cette prétendue contradiction n'est que dans
la mauvaise foi des Jesuites , qui parlent con-
tre la teneur du Verbal d'Accedit ; en voici les
termes. Interrogée : *Si elle se croit véritablement
Obsédée , ou Possédée ?* Elle auroit répondu : *qu'elle
ne se croit point Possédée , mais seulement Obsédée ,*

Elle ne dit donc pas, comme on lui fait dire ici faussement, qu'elle n'a aucune raison de se croire Obsédée. L'Official lui demande ensuite, d'où vient qu'elle attribue cette Obsession au P. Girard? Elle répond, que c'est lui qui l'a forcée, de la part de Dieu, à l'accepter.

La dixième prétendue contradiction est tirée de ce même endroit du Verbal d'Accedit, dont voici les termes. Interrogée : *D'où lui vient la prévention dans laquelle elle est, que cette Obsession vient du P. Girard.* Elle auroit répondu, *premierement, que c'est le P. Girard qui l'a forcée de la part de Dieu d'accepter l'Obsession; que dans une de ses Extases cela lui fut montré pour tirer une ame du peché; qu'en ayant parlé au P. Girard, il l'obligea & la força de l'accepter; qu'elle est tombée dans cet état d'Obsession depuis environ trois mois, étant encore dans sa maison à Toulon, & avant son séjour au Couvent d'Ollioules, &c.*

Là-dessus on a dit, ou ces trois mois doivent se prendre du jour auquel elle fait son Exposition, qui fut le 18. Novembre, & alors le commencement de son obsession tomberoit vers le milieu du mois d'Août qu'elle étoit au Couvent d'Ollioules, & non pas à sa maison, comme elle le dit. Ou ces trois mois doivent se compter avant qu'elle allât à Ollioules; & comme elle s'y rendit le 6. de Juin, les trois mois auparavant remonteroient au commencement du mois de Mars, & que cela ne s'accorderoit pas avec ce qu'elle avance dans son Mémoire sur la Sœur Remusat, où elle dit qu'elle fut délivrée de cette Obsession à la mort de la Sœur Remusat, arrivée le 10. Février. Si l'Obsession avoit fini alors, comment les Visions, les Extases & les faits prétendus miraculeux, qui en sont l'effet, se-

44. Réponse au second Mémoire instructif
roient-ils arriver pendant le Carême, ou même
postérieurement ?

Mais tout cela n'a pour fondement que l'équivoque que l'Official a faite, ou par mégarde, ou peut-être même par malice, en mettant le mot *depuis* environ trois mois, pour le mot *pendant* environ trois mois, dont cette pauvre Fille ne s'aperçût pas, à cause de la surprise où elle fut jetée par l'appareil bruyant de cet Accedit scandaleux. Et pour mettre ce point dans une évidence, que l'obstination la plus Jésuitique soit forcée de se rendre, nous n'avons qu'à faire ici quelques brièves observations.

La première est, que la Demoiselle Cadrière a toujours fixé, tant par ses réponses devant l'Official, que par son Exposition & ses réponses devant le Lieutenant, le commencement de cette obsession à la vision d'une ame en état de péché mortel, qui est le prétexte sous lequel le P. Girard l'obligea à l'accepter. Cela supposé, pour fixer le tems de cette Vision, & l'époque de cette Obsession, & encore la fin, suivant le plan que l'Accusé avoit persuadé à cette Fille, nous n'avons besoin que des propres réponses du P. Girard, nous ne pouvons pas employer un témoignage qui lui soit moins suspect.

Or par sa réponse au 41. Interrogat, il fixe lui-même le tems de cette vision & l'époque de l'Obsession vers la fin du mois de Novembre, ou au commencement de Décembre 1729. Interrogé : Si ladite Cadrière ne lui a pas raconté d'avoir eu en vision une ame chargée de péchés & en état de se perdre, & que Dieu lui avoit proposé que pour le salut de cette ame il falloit qu'elle acceptât l'état d'Obsession pendant un an ? A répondu qu'elle le lui avoit dit à la fin de Novembre, ou au commencement du mois de Décembre de l'an-

née 1729. & qu'il ne sçait pas si elle lui a marqué le tems de la durée de l'Obsession.

Dans le 45. Interrogat, on interroge le P. Girard sur la fin de cette Obsession, & il la fixe au 20. Fevrier. Interrogé : *Combien de tems elle lui avoit dit d'avoir resté dans cet état ?* A répondu *que cet état finit vers le 20. Fevrier.* Il est donc prouvé, par les propres aveux de l'Accusé, que cette Obsession avoit commencé sur la fin du mois de Novembre 1729. & qu'elle a fini sur la fin du mois de Fevrier 1730. & voilà en même tems la preuve que cette Obsession, suivant le P. Girard, & la fausse persuasion qu'il en avoit faite à la Cadiere, avoit duré environ les trois mois marquez dans le Verbal d'Accedit : ce point est donc absolument éclairci. Passons à l'autre, qui est de sçavoir si l'Obsession a véritablement cessé au mois de Fevrier 1730. ou seulement au mois de Novembre suivant.

Il est bien vrai que l'Accusé, pour attribuer un faux miracle à la Sœur de Remusat, son ancienne Pénitente, & pour parvenir un jour à sa Canonisation, avoit fait accroire à la Demoiselle Cadiere, que lors de la mort de la Sœur de Remusat, celle-ci lui avoit obtenu la délivrance miraculeuse de son Obsession, & le lui a fait dire ainsi dans le Memoire qu'il lui a fait faire sur la Sœur de Remusat, & qu'il a produit lui-même. Il le lui avoit si bien persuadé, qu'elle l'a encore répondu ainsi sur le 59. Interrogatoire. *Interrogée de nous dire comment elle fut delivrée de cet état d'Obsession ?* A répondu *que ce fût miraculeusement, à la mort de la Sœur de Remusat.* Mais il est certain que l'Obsession ne finit pas alors, & qu'elle a continué jusqu'au mois de Novembre 1730. & par conséquent pendant un an, suivant la Vision, sous le pretexte de laquelle

46 Réponse au second Mémoire Instructif

le P. Girard la força de l'accepter. Cela est prouvé, 1°. Par la réponse de la Querellante à l'Interrogatoire subséquent. Interrogée : *En quel état elle se trouva lorsque cette Obsession fut finie ?* A répondu *qu'elle tomboit deux ou trois fois par jour dans des accidens , qui commençoient par un chatouillement de cœur , suivi d'une suspension & d'une interdiction totale de ses sens , ayant même les membres roides , ce que le P. Girard lui fit regarder comme des Extases de l'opération divine.* Voilà la description des accidens d'Obsession qui ont continué , & que le P. Girard lui faisoit regarder comme des Extases de l'opération divine , pour ne pas donner atteinte aux faux miracles de la Sœur de Remusat.

2°. La continuation de l'Obsession est justifiée , non-seulement par une foule de témoins , qui prouvent les accidens qu'elle avoit eu ensuite au Couvent , & après sa sortie , mais encore par les Lettres , tant de la Cadiere , que de l'Accusé , produites au Procès , comme nous l'avons montré à la page 2. & suivantes de notre Précis des Charges.

La onzième prétendue contradiction est tirée de ce que la Demoiselle Cadiere dans ses deux Expositions , dit qu'elle s'est trouvée dans une cessation de toute priere. Cependant son Mémoire du Carême & ses Lettres ne parlent que de prieres & d'oraisons , qu'elle recitoit l'Office , assistoit à tous les exercices de la Communauté , prioit pour les uns & pour les autres.

Nous défions les Jésuites de trouver ni dans le Carême , ni dans les Lettres , qu'il y soit parlé de prieres vocales , ni de recitation de l'Office , ni même le terme d'Oraison ; & si dans quelque Lettre il y a , par exemple , priez pour votre Pere , pour votre Frere , pour votre Ami , pour votre

Fils & pour votre Serviteur : ce n'étoient là que des termes de tendresse , qui signifient toute autre chose que de prieres , comme ces termes suivans ; *Voilà b. en des titres pour interesser un bon cœur* le prouvent. D'ailleurs les Quiétistes n'ont-ils pas leur Oraison de regard ? & c'est une grande équivoque de prendre l'assistance aux Offices pour une priere vocale , comme si on n'y pouvoit pas assister sans prier ; & n'est-il pas prouvé par la procédure qu'elle étoit alors dans une impuissance absoluë de prier ?

On fait consister la douzième prétendue contradiction , en ce qu'on prétend que l'Official ayant demandé à la Demoiselle Cadiere , si elle ne sçait pas que certaines personnes ont pratiqué des Dévotes du P. Girard , pour leur faire dire qu'elles étoient obsédées. Elle répondit qu'elle n'en sçait rien ; & que cependant aux 135. & 136. Interrogatoires elle a convenu que la Batarelle , l'Allemande & la Reboul avoient été sollicitées chés elles & en sa présence par le Pere Nicolas de dire qu'elles étoient possédées , & que ces Femmes l'ont ensuite déposé.

C'est une insigne fausseté , puisque l'Allemande ni la Batarelle n'ont rien déposé de pareil , & que la Demoiselle Cadiere par ses réponses aux 135. & 136. Interrogatoires , quoique faites le jour de la variation , n'a rien dit de semblable.

La treizième contradiction consiste , en ce qu'elle dit d'un côté , qu'elle perdit l'usage de ses sens , en sorte qu'elle demeura sans connoissance ; & de l'autre elle raconte jusqu'aux moindres particularités de ce qui se passa entre elle & son Directeur.

Ici comme ailleurs on confond tout ; cependant il faut distinguer deux tems , celui qui se passoit durant les Extases ou les accidens , & ce-

48 Réponse au second Mémoire Instructif

lui qui se passoit lorsqu'elle avoit l'usage de tous ses sens. A l'égard du premier, elle ne fait d'autre détail que de la situation & des circonstances où elle se trouvoit au retour de ces Extases ou de ces accidens, & ce détail ne consiste qu'aux postures immodestes dans lesquelles elle se trouvoit alors avec son Directeur auprès d'elle, aux douleurs qu'elle ressentait aux parties, & en ce qu'elles étoient mouillées, ce qui sont les marques non équivoques d'une Fille violée. Quant au second tems, on ne conteste pas qu'elle ne sçût tout ce qui se passoit ainsi point de contrariété.

La quatorzième est fondée sur ce qu'elle ose avancer, que parmi les plus grandes infamies, elle étoit ravie poutant & charmée par des sentimens tous Divins, puisque toutes les fois que le Pere la touchoit, elle recevoit des grâces & des faveurs. A-t on jamais rien vû de si horrible, dit l'Accusé ?

Il est difficile de comprendre comment on trouve là une contrariété. Au surplus si les sentimens sont horribles, toute l'horreur en doit être attribuée à cet impie Directeur ; & c'est précisément là ce qui prouve qu'à la faveur des maximes abominables du Quiétisme, il avoit persuadé à cette infortunée Pénitente, que toutes les infamies de l'amour charnel étoient des atouchemens de l'amour Divin, comme nous l'avons prouvé, tant à la page 13. de nôtre Précis, que dans le précédent Chapitre de ce Mémoire.

5°. On dit que si ce souffle, avec lequel la Cadiee prétend que le P. Gerard lui avoit donné de l'amour, étoit une fois admis, quelle horrible conséquence contre un Sacrement qui est la destruction du péché & le fleau du Démon ?
une

une Pénitente le verroit exposée à perdre ce qu'elle a de plus cher devant Dieu & devant les hommes. Ce raisonnement ne peut servir qu'à prouver qu'il faut nécessairement punir le Pere Girard, & qu'il seroit d'une conséquence funeste pour la Religion & le Public, de laisser ses crimes impunis.

Enfin l'Accusé oppose que, suivant les réponses de la Demoiselle Cadiere devant l'Official, elle fixe l'Epoque de la jouissance au jour qu'il lui donna la discipline, qui est le 22. ou le 23. Mai 1730. c'est-à-dire, 11. ou 12. jours avant qu'elle fût au Couvent d'Ollioules, où elle alla le 5. Juin après. Et de-là il a conclu, que s'il n'avoit joui d'elle pour la premiere fois que le 23. Mai, il n'étoit pas possible qu'avant qu'elle eût été au Couvent elle eût eu une suppression de ses règles pendant trois mois, & qu'elle se fût blessée dans cet intervalle du 23. Mai au 5. Juin.

Nous avons montré la fausseté & même le ridicule de cette objection à la page 66. & 67. de notre Réponse à son premier Mémoire. Il faut être Jesuite pour venir là renouveler ici de sang froid, sans avoir sçu répondre aux raisons invincibles que nous avons employé pour la détruire; il suffira de les rappeler ici. Pour cela il faut d'abord observer que la Demoiselle Cadiere, par ses réponses devant l'Official, commence par faire le détail des visites que le P. Girard lui faisoit presque journellement depuis le commencement de son Obsession, qui étoit à la fin de Novembre, ou au commencement de Decembre 1729. suivant l'aveu de l'Accusé, & dit que toutes les fois qu'il l'alloit voir il s'enfermoit avec elle, l'embrassoit, la baisoit, & qu'au retour de ses Extases ou de ces accidens, elle se trouvoit dans des situations indécentes avec son Directeur, se

50 *Réponse au Jeune Mémoire Instructif*

seroit les parties mouillées, avec des douleurs: ce sont bien là les marques certaines de la jouissance. Dans la suite, elle fait le détail du jour de la discipline, comment il la fit deshabiller & mettre en chemise; & voici ce qu'elle ajoute. Elle vit alors qu'il se dressa, la vint embrasser par le derrière, sentant alors de très-grandes douleurs, n'ayant jamais eu connoissance auparavant comme ces sortes de choses se faisoient: auparavant sentant seulement comme un doigt & une chose dans les entrailles qui lui remuoit, se sentant toute mouillée, & qui lui arrivoit toutes les fois que le P. Girard venoit à sa maison. C'est de cet endroit & de ces mots, n'ayant jamais eu connoissance auparavant comment ces sortes de choses se faisoient, que les Jésuites ont voulu conclure que c'étoit donc là l'époque de la jouissance, & que l'Accusé n'en avoit pas joui auparavant. Mais c'est là une équivoque ridicule.

1°. Parce que si jusqu'alors elle n'avoit pas eu connoissance comment ces sortes de choses se faisoient, c'est parce qu'il jouissoit d'elle dans un tems qu'elle avoit perdu l'usage de ses sens, ou par des Extases, ou par des accidens; au lieu que le jour de la discipline, ayant repris l'usage de ses sens lorsqu'il en abusoit, elle vit pour la première fois comment ces sortes de choses se faisoient.

2°. Il est si bien prouvé par ces mêmes réponses, qu'il en avoit joui plus de quatre mois avant le jour de la discipline, qui est le 22. ou le 23. Mai, qu'avant que de parler de ce jour, elle avoit déjà fait le détail de tous les faits qui prouvent qu'il en avoit joui depuis plus de quatre mois, pendant la durée de ses extases ou de ses accidens, qui la jettoient dans une interdiction totale de ses sens, puisqu'elle dit

que depuis trois ou quatre mois qu'il s'enfermoit seul avec elle. Au retour de ses extases & de ses accidens, elle se trouvoit avec lui dans des postures immodestes, & se sentoit des douleurs aux parties, & les parties mouillées. N'est-ce pas là la preuve la plus précise & la moins équivoque de la jouissance ?

3°. L'endroit même qu'on nous oppose, & sur lequel on fonde cette mauvaise équivoque, ne suffit-il pas pour le détruire ? puisqu'après avoir dit ce qui s'étoit passé le jour de la discipline, & qu'elle n'avoit jamais eu connoissance auparavant comment ces sortes de choses se faisoient, elle détaille ce qu'elle sçavoit de ce qui s'étoit passé auparavant, & ce qu'elle avoit senti ; & voici la description qu'elle en fait immédiatement après les termes que nous venons de rapporter. *Auparavant sentant seulement comme un doigt & une chose dans les entrailles qui lui remuoit, se sentant toute mouillée, ce qui lui arrivoit toutes les fois que le P. Girard venoit à la maison ; qu'elle resta trois mois sans avoir ce qui lui est ordinaire ; que pendant huit jours il lui apporta dans ce tems-là à boire dans une écuelle une espèce de liqueur rougeâtre, qui avoit fort mauvais goût, lui maniant très-souvent le ventre ; au bout duquel tems un jour elle s'aperçût faire une masse de sang, qui tomba tout à la fois, depuis lors il lui continua une grande perte, dont ledit Pere voulut être témoin, disant de se mettre sur le pot devant lui, &c.* Ces termes prouvent donc invinciblement que depuis que le P. Girard alloit à sa maison, ce qui avoit commencé au mois de Decembre 1729. il jouissoit d'elle, & lient la suppression des regles & l'avortement à cette jouissance antérieure au jour de la discipline.

52 Réponse au second Mémoire Instructif

Bien davantage, il est évident que la jouissance du jour de la discipline étoit toute opposée à la précédente, puisqu'auparavant elle sentoit comme un doigt qui lui remuoit dans les entrailles; au lieu que le jour de la discipline, elle dit qu'il l'embrassa par derrière, qu'elle sentit de grandes douleurs; mais elle ne dit pas d'avoir senti comme un doigt, ni aucune autre chose qui lui remuât dans les entrailles; ce qui fait voir que c'étoit là une de ces jouissances que la Loi punit du feu. Il est surprenant qu'on fasse semblant de ne pas sçavoir distinguer deux jouissances si différentes.

Enfin, comment veut l'Accusé persuader qu'il n'avoit joui de sa Pénitente que le 22. ou le 23. Mai, jour qu'il lui donna la discipline, tandis qu'il convient d'avoir vû le pot plein de sang, qui est l'époque de l'avortement, quatre ou cinq jours après Pâques, qui en 1730. étoient le 9. Avril; de sorte qu'il place par là lui-même l'avortement plus d'un mois avant le jour de la discipline. Rien ne prouve mieux le désespoir de la cause de ce Jésuite, que de voir qu'on ne s'accroche de sa part qu'à des mauvaises équivoques, si bien détruites par les pièces.

RE'PONSE A LA TROISIE'ME DE'FENSE.

du Pere Girard, fondée sur les contradictions & les impostures dans lesquelles il prétend que la Demoiselle Cadriere est tombée depuis qu'elle lui a intenté ce Procès.

1°. **L**'Accusé oppose ici la contrariété qu'il y a entre les réponses de la Demoiselle Cadriere des 25 & 26. Fevrier, & celles du 27. Il faut

avoir l'impudence d'un Jesuite coupable, pour vouloir tirer un avantage de cette contrariété, tandis qu'elle est une preuve des violences & des menaces qui lui ont été faites, & dont lui & ses Confreres sont l'unique principe, & qu'elle ne peut être retournée que contre lui.

2°. Il dit qu'elle avoue d'avoir eu la vision dans laquelle il lui fut dit que le P. Girard étoit l'homme que Dieu lui destinoit, & de l'avoir eu au commencement qu'elle s'adressa à lui, plus d'un an avant le souffle & l'état d'obsession auquel il attribue les visions. Nous avons fait voir à la page 16. que ce n'étoit là qu'un effet de la prévention de la Demoiselle Cadriere, & non pas une vision.

3°. Il dit qu'elle soutient hardiment avoir crû, & croire encore que la difference des sexes ne se reconnoissoit que par celle des habits, & que cette simplicité ne s'accorde pas avec ce qu'elle raconte dans ses deux expositions.

Il faut distinguer les tems : Elle étoit dans cette simplicité avant que ce Seducteur l'eût corrompue, comme il est si notoire à Toulon ; & c'est à ce tems là qu'il faut rapporter ces traits de simplicité sur la difference des sexes. Mais après qu'il lui eût enseigné le vice à la faveur du Quiétisme, sous les apparences même de la vertu, elle a sçu par son malheur les differences des sexes, & toutes ces choses qu'elle voudroit bien encore ignorer ; & c'est par rapport à ce dernier tems qu'elle a fait les détails contenus dans ces expositions.

4°. Il oppose que la Demoiselle Cadriere a nié que son Frere le Dominicain eût écrit la minute de ces Lettres, & cependant ces minutes sont jointes à la procédure. Par les Interrogatoires on a demandé à la Demoiselle Cadriere si son frere

54. Réponse au second Memoire Instructif

le Dominicain minutoit ses Lettres : Elle répond qu'il ne les minutoit pas, & qu'il ne les faisoit qu'écrire sous son dictamen. Elle n'a donc pas nié que son frere le Jacobin eût écrit ses minutes ; & comment auroit-elle pu penser à le faire puisqu'elle sçavoit qu'elle avoit remis au P. Girard les minutes écrites par le Dominicain ?

5°. Il dit que le breuvage dont elle s'étoit plainte dans ses Requêtes, étoit une invention grossiere, puisqu'il n'y a point de breuvage indicatif, & qu'elle l'a ensuite abandonné pour y substituer des menaces, tandis qu'elle a été bien en peine d'en rapporter aucune preuve, & même de les détailler.

La méthode des Jésuites est de repeter toujours les mêmes raisons, quoiqu'on les ait détruites, sans répondre rien à celles qu'on leur a opposées. N'avons nous pas fait voir à la page 23. de notre premier Memoire la réalité de ce breuvage ; & que sans être indicatif, il avoit l'effet de rendre susceptible de toutes les impressions qu'on vouloit donner, & que c'étoit d'abord par là qu'on avoit commencé à faire varier la Cadie, & que les violences & les menaces qui durèrent jusqu'au 10. Mars, qu'elle revoqua cette variation, consommèrent le reste ? Avons-nous jamais abandonné le breuvage, pour ne nous en tenir qu'aux menaces, & n'avons-nous pas soutenu tout cela cumulativement ?

6°. Si la cause se prouve par les effets, ces violences & ces menaces ne sont-elles pas bien prouvées par la qualité de la variation, puisqu'on fait dire à cette Fille que le P. Girard l'a conduite par le chemin de la plus haute perfection, qu'il ne s'est rien passé que de chaste, de pur, & même de saint entre elle & son Directeur, tandis qu'il est prouvé par la procédure, les Lettres

& les aveux de l'Accusé, qu'il l'a conduite par les damnables Maximes du Quiétisme, & qu'il l'a souillée par les plus horribles infamies?

7°. Si elle n'a pas détaillé toutes les circonstances de ces violences & de ces menaces, on sçait assés quel en a été le motif; mais elle en fera elle-même le détail à la Cour, & l'on pourra joindre à l'évidence des preuves l'audition du Greffier de la Commission, comme elle l'a toujours requis. N'est-il pas bien surprenant que l'Accusé ait la temerité d'oser parler d'une pareille chose, qui n'est pour lui qu'un nouveau sujet de confusion & une nouvelle conviction de ses crimes, puisque quand on est innocent, on n'emploie pas des artifices si odieux pour faire varier une Querellante?

8°. Il a le front de reprocher à la Demoiselle Cadieré d'avoir fait au moins un parjure, en le chargeant, tantôt lui, & tantôt le Prieur des Carmes. Quelle impudence! Est-ce la Querellante qui a volontairement chargé, tantôt l'un, & tantôt l'autre, de l'avoir séduite? N'est-ce pas par l'effet des violences & des menaces qu'on lui a fait dire que le Carme lui avoit persuadé que les manieres saintes du P. Girard étoient des crimes? N'est-ce pas ce Jesuite & ses Confreres, qui par le plus inique artifice qui sera jamais, ont voulu relancer sur le Prieur des Carmes le poids & la peine des crimes de l'Accusé? & à travers de cette variation, ce dernier ne paroissoit-il pas encore bien coupable, par les faits auxquels elle insistoit toujours, comme de l'avoir baisée, de lui avoir mis la main au sein, de l'avoir fait deshabiller lorsqu'il s'étoit enfermé avec elle dans sa chambre, & autres faits semblables. Et indépendamment des preuves de la Procédure, les Lettres

56 Réponse au second Memoire Instructif

& les aveux du Pere Girard, qui subsistoient toujours, ne renfermoient-ils pas la conviction ?

Enfin ce Coupable a-t-il bonne grace de venir reprocher à cette Fille un prétendu parjure, dont il seroit l'Auteur, lui qui est convaincu d'en avoir fait autant qu'il a fait de réponses, & d'avoir marché dans une variation perpétuelle, comme nous l'avons prouvé par les observations que nous avons faites là-dessus ? Et s'il faut juger par là du caractère des Parties, comme il le dit, il est bien évident que la différence n'est pas à son avantage, & tout le Public le regarde avec autant d'horreur, qu'il s'intéresse tendrement aux malheurs de cette Fille infortunée.

Enfin il oppose que la Querellante sur le 9^{re}. Interrogatoire, a dit que sa Lettre du 24. Juillet & celle de son Directeur du 22. avoient été écrites dans l'esprit de Dieu, & que cependant elle l'a dépeinte dans la suite comme remplie de sentimens charnels. Ce n'est pas ici le lieu de ce mauvais prétexte, nous en renvoyons la refutation au Chapitre de l'Inceste spirituel, où nous ferons voir que ce n'est pas par la réponse qu'on a fait faire à cette Fille, qu'il faut juger de la qualité de ces deux Lettres, mais par leur teneur.



REPONSE A LA QUATRIÈME
Défense du Pere Girard, tirée de ce qu'il
prétend que la Demoiselle Cadieere est
convaincuë d'Irreligion & d'avoir suppo-
sé des faux Miracles pour imposer au
Public.

IL reproche d'abord à la Cadieere, que les visions dont ses Lettres ses Mémoires, & ses deux Expositions sont remplies, portent toutes un caractère d'imposture : qu'on ne peut pas, sans commettre un sacrilege, supposer de pareilles visions de la Sainte Trinité, de la Sainte Vierge & des Saints, ni les raconter si fausement comme elle a fait dans le Public & dans ses Expositions, & avouer par ses Réponses les graces qu'elle prétend en avoir reçues. Il ajoute, qu'il ne s'arrête pourtant pas à ces visions, parce qu'on pourroit les regarder comme des songes, & les attribuer à une foiblesse d'esprit, quoiqu'elle n'ait jamais eu ce défaut.

Cette défense ne sçauroit être ni plus injuste, ni plus odieuse de la part de l'Accusé. 1°. Ces visions étoient l'effet de l'Obsession ou du Quiétisme, dont il étoit l'Auteur ; & une fois que l'un & l'autre sont prouvez, peut-on les attribuer à une autre cause ? En effet, on n'a qu'à lire Marie d'Agreda & Marie Alacoque, & l'on y trouvera précisément les mêmes visions qui sont mentionnées dans le Catême, dans les Lettres & dans les Expositions de la Demoiselle Cadieere. Peut-il nier qu'il n'eût fait faire à la Sœur de Remusat un Catême tout semblable au nôtre, & dont il est l'auteur, & qu'il avoit tant fait lire à la Querellante, dans la vûe de mettre

§ 8 Réponse au second Memoire Instruëtif

ces deux Pénitentes au niveau des deux premières ? Et si la Société revere tant les visions semblables de Marie d'Agreda & de Marie Alacoque ; si le Pere Girard regardoit comme une piece, qui dût servir à la Canonisation de la Soeur de Remusat, le Mémoire qu'il lui avoit fait faire au sujet de ses Visions : par qu'elle injustice veut-on en faire une impiété sacrilege à la Demoiselle Cadere ?

2°. Il est prouvé par les Réponses & les Lettres du P. Girard, qu'elle lui avoit raconté toutes ces visions, à mesure qu'elle les avoit eûes : D'où vient qu'il ne les avoit traitées alors d'impieété, & qu'au contraire il les avoit approuvées, comme des graces de prédilection ? Il est prouvé par la procédure, & il en convient, que la premiere partie du Carême, contenant les visions des dix premiers jours, où sont celles de la Sainte Trinité, de la Sainte Vierge & des Saints, d'une maniere pleine de blasphème, & les graces les plus extraordinaires, lui avoit été remises avant qu'elle fût au Couvent. D'où vient que bien-loin de la regarder comme une impie sacrilege, au contraire par deux Lettres qu'il écrivit à l'Abbesse, il la lui donnoit pour une Sainte, la prioit de lui donner la Communion tous les jours, & l'assuroit qu'elle reconnoitroit bien-tôt que Dieu ne le trouvoit pas indigne de cette grace singuliere ? La Demoiselle Cadere par sa Lettre du 22. Juillet, lui avoit marqué qu'elle avoit eu une vision, qui est pleine de scandale, & même de blasphème. Voici les termes de cette Lettre : *En sorte que Dieu le Pere se presenta à moi, & me fit connoître qu'il m'avoit unie à lui de toute éternité, pour m'associer aux desseins particuliers qu'il avoit eu sur son Fils pour la Rédemption des hommes, pour l'augmentation de sa gloire, & pour*

être l'objet de ses complaisances. Le même soir me trouvant à table, le morceau à la bouche, je tombai en défaillance, & Dieu me manifesta dans ce moment la récompense qu'il réservait à notre Supérieure. Il me fut encore découvert la gloire dont jouissoit Sainte Madelaine, la chere Amante de Jesus-Christ, & que la place qu'elle occupoit étoit celle que Lucifer avoit perdue : Et alors ayant apperçu les trois Personnes adorables de la Trinité, elles me declarerent qu'après Marie Mere de Jesus-Christ, elles n'avoient honoré & comblé aucune créature sur la terre de tant de faveurs & de graces que Marie-Catherine. Dans ce moment j'apperçus que le Pere & le Fils tenoient une Couronne en main, dont je ne sçauois vous exprimer ni la beauté ni l'éclat, à cause qu'elle est au-dessus de toute expression humaine. Et me trouvant élevée à un si haut degré de gloire, j'entendis ces paroles : Recevez, ma Fille, la Couronne de l'immortalité & de gloire, que je vous destine de toute éternité. C'est là, mon chere Pere, tout ce que je puis vous dire dans l'état où je me trouve. La voilà la Co-Redemptrice du Genre Humain dans cette vision : N'est-ce pas là la vision la plus impie & la plus blasphématoire qu'on puisse imaginer, la vapeur la plus noire qui puisse sortir de l'abîme de l'Obsession ou du Quiétisme ? Cependant le P. Girard, par sa fameuse Lettre du même jour, qui est la réponse à celle de sa Penitente, la reprend-il de cette irreligion & de cette impiété ? Non sans doute, au contraire il l'en loue, & appelle cela une continuation des miséricordes de Notre-Seigneur ; il en fait le sujet d'une action de graces, il l'exhorte de continuer de se livrer à ces visions. Je rends mille graces à notre Seigneur, lui dit-il, de la continuation de ses miséricordes ; Pour y répondre, ma chere Fille, oubliez-vous, & laissez

60 *Réponse au second Memoire Instructif*

faire ; ces deux mots renferment la plus sublime disposition.

D'où vient qu'il n'a reconnu l'impiété de ces Visions que depuis que la Demoiselle Cadriere est devenue son Accusatrice, & qu'elle a defféré à la Justice les crimes abominables dont il est convaincu ? Que tant qu'elle a été sous sa Direction, il s'en est rendu l'impie approbateur ; Cette énigme n'est pas bien difficile à comprendre : C'est qu'il étoit lui-même l'Auteur de ces Visions blasphématoires par l'Obsession ou le Quiétisme où il avoit jetté sa Pénitente, & qu'il s'en servoit comme d'un moyen pour lui persuader que le commerce abominable qu'il avoit avec elle, étoit l'opetation de l'amour Divin. C'est ainsi qu'il se jouoit de la Religion & de Dieu même, & qu'il faisoit servir ce qu'elle a de plus saint & de plus respectable à ses plus infâmes plaisirs : Car autrement auroit-il approuvé des Visions si scandaleuses ! Quelle iniquité de vouloir aujourd'hui relancer sur cette Victime innocente de ses brutalitez, la haine de ces impietez dont il est le seul auteur. Et cela seul ne devoit-il pas suffire pour fixer une fois pour toutes & irrévocablement les idées, & pour prouver que s'il est le plus dissolu de tous les libertins, il est encore le plus grand de tous les prophaneurs de notre sainte Religion.

L'Accusé oppose que la Demoiselle Cadriere avoit dit dans le Memoire du Carême, qu'elle l'avoit passé sans prendre aucune nourriture, quoiqu'elle fût alors enceinte ; que ce n'est qu'après coup qu'elle s'est avisée de dire que d'abord qu'elle avoit pris des alimens, elle les rendoit avec de grands efforts qui avoient causé un crachement de sang ; qu'il est impossible qu'une personne puisse vivre quarante jours sans manger ; que le breuvage qu'elle veut qu'on lui eût donné

dans ce tems-là pour la faire avorter , auroit toujours été un aliment ; qu'il est prouvé par des Témoins qu'elle avoit mangé pendant tout le Carême : & que de là il s'ensuit, 1°. Que toute l'Accusation du Sortilege disparoit par ce seul trait. 2°. Que cela suffit pour montrer la supposition des Stigmates, de la Couronne, des Croix descendues du Ciel & des enlevemens dans les airs.

A-t-on jamais tiré de plus fausses conséquences que celles-là ! Si la Demoiselle Cadiere a mangé pendant le Carême, il n'y a plus de Sortilege ni d'Obsession, il n'y a plus de Couronne, de Stigmates, ni de Transfigurations, &c. Un pareil raisonnement ne choque-t-il pas les premiers élémens de la dialectique ?

2°. Ce n'est pas après coup que la Demoiselle Cadiere a dit que pendant le Carême elle avoit bien souvent mâché des alimens, mais qu'il ne lui étoit pas possible de les avaler, & qu'au moment qu'elle faisoit des efforts pour les faire descendre dans son estomach, elle les rejettoit avec plus de violence, & que ces efforts lui avoient causé un crachement de sang ; puisqu'elle l'a dit dans ses Réponses lors de l'Accedit, qui est la premiere procédure faite dans ce procès, où elle ajoute, que le Pere Girard lui disoit de ne point manger absolument, mais qu'elle avoit toujours tâché de le faire pour ne pas tenter Dieu ; elle a repeté la même chose dans son Exposition faite devant le Lieutenant.

3°. De toute cette vaste procédure composée de cent treize Témoins ; il n'y a que la Laugier, pénitente Stigmatisée, une des Maîtresses de l'Accusé, & qui a été mise *in religione*, qui dise que la Querellante avoit mangé avec elle pendant le Carême. Or, cette déposition ne peut faire ici

62 Réponse au second Memoire Instructif

aucune foi. 1°. Par la qualité du témoin, comme nous venons de le remarquer. 2°. Parce qu'elle est en cela un témoin singulier.

3°. Parce qu'elle est un faux témoin ; & cela est prouvé en deux manieres par sa propre déposition : Car d'une part elle dit que toutes les fois que l'Accusé a été chez la Cadiere, elle ne l'a jamais perduë de vûë, pour persuader qu'il ne s'est jamais enfermé avec elle : Cependant, il avoüe par sa Réponse au quatre-vingt-troisième Interrogatoire, qu'il s'est enfermé huit à neuf fois tout seul avec la Pénitente dans la chambre de celle-ci, la porte étant fermée à clef. Voilà donc la Laugier convaincuë de faux sur cet article par l'aveu même de l'Accusé. Or, c'est une maxime constante au Palais, qu'un témoin qui est convaincu de faux dans un fait essentiel, est réputé faux dans tout le reste de son témoignage, suivant tous les Criminalistes & tous les Docteurs, comme on le peut voir dans Fatinacius en son *Traité de Testib.* q. 57. §. 4. dans Menoch de *Presumpt.* Liv. 5. *Pres.* 22 dans Mornac sur la Loi 1. au Cod. de *Edend.* & sur la Loi pénult. au Cod. de *Transact.* Parce que la foy des Témoins, comme celle des Actes, est indivisible : Et de l'autre, parce que le fait déposé par ce témoin, & par lequel on veut prouver que la Cadiere avoit mangé pendant le Carême comme dans les autres tems, est évidemment faux, puisque la Laugier dit qu'elle mangeoit alors avec la Querellante des Pârez & des Poulardes : Or, mange-t-on de pareilles choses pendant le Carême, & la scrupuleuse Laugier en auroit-elle mangé pendant ce saint tems ? En faut il davantage pour prouver la fausseté de ce témoin ? En effet, n'est-il pas justifié par la Procédure, & surtout par la déposition de la Servante qui est ici un témoin nécessaire, que la Demoi-

selle Cadriere pendant tout le Carême n'avoit pas pû avaler les alimens solides , & que d'abord qu'elle les avoit mâchez , elle étoit obligée de les rejeter : que les efforts qu'elle avoit faits, ou pour les avaler , ou en les regorgeant , lui avoient attiré un crachement de sang , & que le P. Girard lui disoit de ne point manger absolument ?

4°. Comment ose l'Accusé imputer à la Cadriere & à ses Parens d'avoir voulu lui faire accroire , & même au Public , qu'elle n'avoit mis aucun aliment dans sa bouche pendant tout le Carême , & de lui avoir dissimulé qu'elle avoit mâché , quoiqu'elle n'eût pas pû les avaler , puisqu'il est prouvé par sa propre réponse au quarante-huitième Interrogatoire que la Cadriere & ses Parens le lui avoient d'abord déclaré. Interrogé , *S'il sçait qu'elle a passé ce Carême sans avoir pris aucune nourriture ?* A répondu *qu'elle lui a dit n'avoir rien avalé de solide dans tout le Carême , & que quand elle étoit obligée de prendre quelques alimens devant sa famille elle les mâchoit , & ne les avaloit point.* Voilà dans quel sens on avoit dit qu'elle n'avoit point mangé pendant le Carême. Mais si elle n'avoit avalé aucun aliment solide durant ce Carême , comment auroit-elle pû subsister , & surtout étant alors enceinte d'un mois & demi , ou de deux ? & c'est ici la dernière difficulté que l'Accusé oppose , comme une preuve d'imposture.

Un Jésuite , quoiqu'il ne soit pas plus chaste qu'un autre homme , est quelquefois moins instruit de ce qui semble faire ici le sujet du faux étonnement de l'Accusé. Car 1°. Le suc des alimens qu'elle mâchoit n'étoit il pas capable de nourrir la Demoiselle Cadriere , & surtout dès qu'elle ne faisoit point d'exercice , & qu'elle gardoit le lit ? Est-ce ce qu'il y a de grossier dans les alimens , & qui n'est bon qu'à enfler le ventre &

64 Réponse au second Memoire Instructif

embarrasser l'estomac , qui nourrit , ou bien ce suc substantiel qui s'en sépare par la premiere digestion qui se fait , pour ainsi dire , dans la bouche ?

2°. Un fétus d'un mois & demi ou deux , a-t-il besoin d'autre nourriture que du sang que la nature lui fournit par la suppression des regles ?

Enfin , bien loin que sa grossesse rende la chose impossible , elle ne sert qu'à la rendre plus croyable & plus sensible. Car combien de femmes ne voit-on pas , qui dès le premier moment de leur grossesse , ne peuvent plus rien avaler de solide , & qui passent souvent plusieurs mois dans cette situation ? La Medecine n'a-t-elle pas même mis cela au rang des symptômes de la grossesse ? Mais d'où vient que la chose avoit paru alors si possible à l'Accusé , & tant qu'elle a demeuré sous sa direction , qu'il ne l'avoit pas regardée comme une imposture de la part de sa Pénitente , & qu'il ne l'avoit pas quittée ? D'où vient que le fait ne lui a pas paru impossible que plus de six mois après , & lorsqu'il a été accusé de tous les crimes dont il est coupable ?

Au surplus , qui a jamais mis au nombre des alimens les breuvages donnez pour faire avorter ? & qui peut prendre pour un principe de vie ce qui n'en est qu'un de mort ? D'ailleurs auroit-ce été là un de ces alimens solides , que son estomac ne pouvoit pas alors supporter , outre que ce breuvage n'avoit commencé qu'au dernier jour du Carême ?

En second lieu , l'Accusé oppose que suivant le témoignage de la Servante , le pot de sang , qui est l'époque de la blessure , ne lui fut donné que trois ou quatre jours après Pâques. Or , dit-il , comment pourroit-on placer là les sept ou huit jours consécutifs , pendant lesquels elle veut qu'il lui

lui eût donné le breuvage pour le lui procurer ; puisque depuis le Jeudi Saint jusqu'au Samedi sur les dix heures du matin , elle avoit demeuré en Extase , immobile , & hors de toute connoissance.

Quoique cette objection soit ici hors d'œuvre , & qu'elle ne pût être placée que dans le chapitre de l'Avortement , néanmoins pour n'en pas différer la réfutation , nous en allons montrer la fausseté. Suivant la déposition de la Servante , & même l'aveu du P. Girard , le fait du pot plein de sang est placé environ quatre jours après Pâques ; ainsi en commençant par le Samedi Saint qu'elle fut revenue de l'Extase & de la Transfiguration , jusques à quatre jours après les Fêtes de Pâques , ne trouve-t-on pas là les sept à huit jours consécutifs ? Et par quel excès de mauvaise foi nie-t-on ici les faits les plus certains ?

En troisième lieu , il oppose qu'elle dit dans son Exposition que pendant le Carême le P. Girard venoit tous les jours sucer ses playes tant du côté que des pieds ; que cependant , suivant son Memoire du Carême , elle n'avoit reçu les playes des pieds que le Vendredi-Saint ; & de-là il veut conclure la preuve d'une contradiction & d'une imposture qu'on ne sçauroit excuser.

Pour montrer la fausseté , & même la supercherie de cette objection , il faut rapporter ici les termes des réponses de la Cadiere devant l'Official , sur lesquels il la fonde ; *Quand elle eut reçu ces playes pendant le Carême , il venoit tous les jours sucer lesdites playes tant du côté que des pieds.* Elle ne dit pas qu'il eût succé ses playes pendant tout le Carême , comme on a la mauvaise foi de le dire ici contre la teneur de la piece ; mais elle dit seulement qu'elle avoit reçu ces playes pendant le Carême , & que depuis qu'elle les eût reçues , il les alloit sucer tous les jours. En effet , il est prouvé

66 Réponse au second Memoire Instructif

& convenu qu'elle avoit reçu celle du côté gauche au commencement du Carême lors de la Vision du Cœur de Jesus-Christ, percé de diverses blessures par les péchez des hommes, & les autres lors de la transfiguration du Vendredi-Saint. C'est ainsi qu'un Jesuite coupable ne se defend que par des impostures.

Il veut attribuer les transfigurations à un barboüillement fait avec un sang périodique, parce qu'il y en avoit eu trois qui étoient arrivées à peu près dans le même tems de chaque mois, sçavoir une le 6. & non pas le 7. Avril, l'autre le 8. Mai, & la dernière le 7. Juillet: il nous reproche d'avoir laissé cette difficulté sans réponse par tous nos Memoires: il ajoute qu'il doit être prouvé par la procédure, que personne n'a jamais été témoin du commencement des transfigurations de la Cadiere en *Ecce Homo*, & qu'avant de se débarboüiller le visage de son sang, elle faisoit retirer sous divers prétextes celles qui étoient avec elle, & qui auroient pu être témoins de la maniere dont elle s'y prenoit pour se défigurer ainsi; ce fait est certain & par les témoins & par ses propres Lettres. On lit par celle du 8. Août: *J'ai pris ce matin une medecine qui m'a tellement épuisée & bouleversée, qu'elle m'a causé un crachement de sang, qui m'oblige de garder le lit, ce qui a effrayé la Communauté, qui au retour de la Messe, m'a trouvée toute couverte de sang.* Elle prit prudemment le tems que toutes les Religieuses étoient à la Messe, pour se débarboüiller le visage; la personne qui avoit passé avec elle la nuit du 7. au 8. Juillet, ne fut-elle pas congédiée sous prétexte de quelque besoin, & à son retour ne la trouve-t-elle pas barboüillée de sang, ainsi que dans toutes les autres transformations? Ce sont les propres termes des Jesuites à la page 14; & à la 15. ils

ajoutent que le P. Girard n'a jamais été auprès d'elle dans le tems de ses transformations, & surtout au commencement.

Mais tout cela n'est évidemment fondé que sur l'imposture. Car 1°. Il est faux que toutes les transfigurations soient arrivées le 7. ou le 8. de chaque mois, puisque la premiere, qui étoit celle du Jeudy-Saint jusqu'au Samedi, commença le 6. Avril; celle du mois de Mai fut le 8; & dans le mois de Juillet elle en eut deux, une le 7. prouvée par la Procédure & par l'Aveu même de l'Accusé sur le cent-seizième Interrogatoire, & l'autre le 10. du même mois justifiée par la Lettre du 11. Il est donc faux que toutes les transfigurations soient arrivées le 7 ou le 8; & il y en a eu deux dans un mois, & par conséquent elles ne peuvent pas avoir été faites avec un sang periodique qui ne vient pas deux fois le mois.

2°. Comment veut l'Accusé que ces transfigurations aient été faites du sang periodique de la Cadiere; puisqu'elle n'avoit ses regles que le 29 ou le 30, comme il est justifié par la Lettre du Pere Girard du 30. Juillet, où il lui demande en termes enveloppez, quand & comment ses regles lui étoient revenus. Donc les transfigurations des 6. 7. 8. & 10. ne pouvoient pas avoir été faites avec ce sang.

3°. Il est prouvé par la Procédure & par l'Aveu de l'Accusé, que le fait du pot de sang, qui est l'époque de l'Avortement qui est arrivé quatre jours après Pâques; comment auroit elle pu avoir eu ses regles le Jeudy Saint pour s'en barboüiller le visage?

4°. La Lettre du 8. Août ne parle pas d'une transfiguration, puisque la Cadiere n'y dit pas qu'elle avoit le visage couvert de sang, mais bien que la medecine qu'elle avoit prise l'avoit telle-

68 *Réponse au second Memoire Instructif*

ment épuisée & bouleversée, qu'elle lui avoit causé un crachement de sang, qui l'obligeoit à garder le lit; que cela avoit effrayé la Communauté, qui au retour de la Messe l'avoit trouvée toute couverte de sang, c'est à-dire, du sang procedant du crachement. Il faut être Jesuite pour métamorphoser ce crachement de sang en transfiguration, puisque la transfiguration doit être un sang venu au visage, & non pas un autre sang étranger; & si elle lui avoit voulu faire accroire que c'étoit-là une transfiguration, lui auroit-elle dit qu'elle avoit eu ce crachement de sang?

5°. Pour confondre les Jesuites au sujet de la transfiguration du 7. Juillet, & montrer que la Demoiselle Cadere ne pouvoit pas s'être peint le visage pendant un demi quart d'heure que la Dame de Reimbaud qui étoit avec elle, fut absente, il suffit de rapporter la déposition de cette Religieuse, qui est le vingt-deuxième témoin.

Dépose, qu'ayant été prévenue par ladite Cadere le soir du premier Jeudy de Juillet dernier, 6. du mois, qu'il lui devoit arriver quelque chose d'extraordinaire, elle se rendit à sa chambre le lendemain sur les trois ou quatre heures du matin, & comme la Déposante étoit dans l'impatience de voir de quoi il s'agissoit, elle ne se coucha point, & se rendit à l'heure de minuit à la chambre de ladite Cadere, où après y avoir resté jusques vers les trois heures, elle fut priée par ladite Cadere de lui aller prendre du feu, & lui chauffer du linge, attendu qu'elle se plaignoit d'une colique; & alors la Déposante ayant descendu dans la Cuisine pour y prendre du feu, ayant pris le pain qui s'y trouva, elle monta dans la chambre de ladite Cadere, qu'elle trouva dans toute autre situation qu'elle ne l'avoit laissée, quoiqu'elle n'eût été absente qu'un demi quart d'heure tout au plus; car l'ayant laissée dans son état naturel, elle

la trouva ayant sur le front une Couronne peinte, & sur son visage diverses impressions de sang sec : & enfin, ayant tout le visage tel qu'on peint un Ecce Homo, le tout fait avec la dernière perfection, les piqueures de verrole qu'elle porte sur son visage ne se connoissoient point, la dite Cadieere étant alors immobile comme une personne morte, ce qui donna de la frayeur & de l'étonnement à la Déposante, ce qui dura environ deux heures, & occasionna toute la Communauté de la voir dans cet état : & après qu'elle fut revenue de ses assoupissemens ou Extases, elle pria les Religieuses qui étoient autour d'elle de lui ôter cette impression de sang qu'elle avoit sur son visage, ce que l'on fit effectivement avec un linge trempé dans l'eau ; ce qu'ayant été rapporté au Pere Recteur des Jésuites, qui étoit venu le même matin, il leur dit qu'il falloit conserver ce sang, qu'il feroit des miracles dans son tems, qu'elle en avoit déjà fait à Toulon, & que plusieurs personnes avoient ressenti l'effet de ses prieres. Et il est prouvé par d'autres témoins, & sur tout par la Demoiselle Hermite quatre-vingt-quatorze témoin, que quoique cette transfiguration eût d'abord commencé par une impression de sang sec, néanmoins le sang avoit ensuite découlé du front, de la tête, & des mains de la Querellante.

Quoi, dans un demi quart d'heure que la Dame de Reimbaud fut hors de la chambre de la Demoiselle Cadieere, celle-ci auroit eu ses regles à point nommées, elle auroit pû même sans lumiere se peindre la Couronne & tout le visage, ce qu'un Peintre auroit fait à peine dans un jour ? Comment ce sang de l'impression du visage auroit été sur le champ sec ? Enfin, comment ce sang qui étoit sec au commencement de cette transfiguration, seroit ensuite devenu liquide, & auroit coulé non seulement de la couronne & du front,

70 Réponse au second Memoire Instructif

mais encore des mains , au grand étonnement de toutes les Religieuses , qui dès le premier moment de cette transfiguration ne bougerent plus de sa chambre jusques à ce qu'elle fût revenue de cette Extase , & qu'on lui eût lavé le visage : Etoit-ce là une peinture que la Demoiselle Cadiere eût pû faire avec un sang periodique , qu'elle n'avoit pas même alors , puisqu'il ne lui venoit qu'à la fin du mois : Il faut donc convenir que cela n'est point naturel , & ne pût être qu'un effet d'Obsession.

6°. L'Accusé a la mauvaise foi de dire qu'il n'a jamais été auprès de la Cadiere pendant le temps de ses transfigurations , & surtout au commencement. Cependant le contraire est justifié par sa réponse au quatre-vingt-quatre Interrogatoire , où il dit en propres termes : *Qu'il s'étoit enfermé deux ou trois fois avec elle dans sa chambre , lorsqu'il lui arrivoit d'avoir le front couvert de sang , ou quelque espece de ravissement.* Doncques il est prouvé par son propre aveu , qu'il a été auprès d'elle non seulement lorsqu'elle avoit ces transfigurations , & qu'étant enfermé seul avec elle pour les examiner , il a vû , il a examiné avec loisir & avec attention de quel sang elles étoient , & si le sang couloit ou étoit figé ; mais encore qu'il étoit auprès d'elle lorsque ces transfigurations commençoient , puisqu'il ne dit pas qu'il s'y étoit trouvé lorsqu'elle avoit déjà le front couvert de sang , mais lorsqu'il lui arrivoit d'avoir le front couvert de sang. Et s'il a été deux ou trois fois lui-même avec la Demoiselle Cadiere lors de ses transfigurations , avant qu'elle les eût , & au moment qu'elles ont commencé & que le sang a paru , s'il en a été le seul contemplateur à porte fermée , comment a-t-il l'impudence de dire que lui ni personne autre n'ont jamais été presens au commencement de ces transfigurations , & que c'étoit la

Demoiselle Cadriere qui se barboüilloit avec un sang periodique ?

7°. S'il avoit regardé ces transfigurations comme faites avec un sang periodique le jour de celle du 7. Juillet, il n'auroit pas dit aux Religieuses de conserver le sang qu'on avoit ôté du visage de la Cadriere en le lui lavant, parce qu'il feroit ensuite des miracles, & qu'elle en avoit déjà fait à Toulon, comme il est prouvé par le Recolement de la Dame de Lescot, vingtième témoin, par la Dame de Beauffier la cadere, vingt-unième témoin aussi dans son Recolement, & par la Dame de Reimbaud, vingt-deuxième témoin, tant dans sa déposition que dans son Recolement.

Enfin, il n'auroit pas bû lui-même la moitié de l'eau dont il lavoit le visage de sa Pénitente lors de ses transfigurations, & lui faisoit boire à elle l'autre moitié, comme il est prouvé par la procedure, & sur tout par la déposition de la Batarelle. Enfin, il ne se seroit pas fait remettre avec tant d'empressement la serviette dont on avoit essuyé le visage de la Cadriere le Vendredy Saint, representant la face d'un *Ecce Homo*, ni les coëffes teintes du sang de la Couronne.

L'Accusé dans son premier Memoire avoit dit que ce que nous appellons des Stigmates étoient des écrouelles ; Et comme nous avons montré le ridicule de cette prétention à la page 8. de notre Réponse, & que la nature n'avoit pas encore placé les écrouelles au côté, ni sur le dos des pieds & des mains ; dans son second Memoire page 14. il n'a plus osé repeter le même prétexte, mais il a dit que c'étoient-là les playes naturelles, & antérieures de long-tems à l'époque qu'elle y donne du Vendredy Saint 1730, & que ceux qui les avoient pensées long-tems avant le Carême, l'ont déposé. Ne diroit-on pas à ce langage qu'il y a ici plu-

72 Réponse au second Memoire Instruatif

seurs témoins irréprochables qui ont pensé des playes a la Demoiselle Cadriere avant le Carême ? cependant , de tous les témoins de cette vaste procédure , il n'y en a qu'un seul qui en parle : c'est Marguerite Truë , quarante quatrième témoin , & le 8. du Promoteur. N'est-il pas bien singulier de voir que le Vengeur public ait recherché un pareil témoin ; nous en avons fait l'Analyse à la fin de la page 16. & au commencement de la 17. où nous avons fait voir que cette femme ne fixe pas le tems qu'elle avoit pensé les playes de la Demoiselle Cadriere , & dit dans sa confrontation avec elle qu'elle ne s'en ressouvient pas ; mais ce qui ne permet pas de douter que ce ne fût dans le Carême , & à l'époque que la Procédure & les Aveux du P. Girard donnent aux Stigmates , c'est qu'elle dit qu'elle pensa la playe que la Querellante avoit au côté gauche , & que quelques jours après celle ci lui dit qu'elle avoit mal aux pieds , & qu'elle les lui pensa aussi. Car n'avons-nous pas fait voir qu'elle avoit reçu le Stigmate du côté gauche lors de la Vision du cœur de Jesus-Christ , percé de blessures , & qu'ensuite elle reçût les autres Stigmates le Vendredy Saint ; ce qui fait voir que ce n'est pas avant le Carême que cette femme pensa les playes de la Demoiselle Cadriere.

Mais voici une circonstance qui montre bien la bonne foi de cette Fille , & la supercherie du P. Girard. Au moment qu'elle reconnut les playes , elle envoya prendre cette femme pour y mettre des emplâtres , & la chargea d'en avertir le P. Girard , comme elle a été obligée d'en convenir dans sa confrontation ; ce qui montre qu'elle vouloit les regarder comme des playes naturelles ; mais l'Accusé lui persuada que c'étoient-là des vrais Stigmates , des playes divines ; lui fit ôter les

les emplâtres, lui deffendit d'y en mettre, la reprit très-leverement d'y en avoir mis, & lui reprocha son peu de courage & son peu de foi, comme il en convient sur le soixante-quinzième Interrogatoire.

Enfin, la verité, la realité de la Couronne & des Stigmates, n'est elle pas bien prouvée, non-seulement par un grand nombre de témoins, mais encore par les Lettres & les Aveux du Pere Girard, comme nous l'avons fait voir à la page 3. & 4. de notre Précis: il regardoit si peu ces playes comme naturelles, qu'il les baisoit & les sucçoit, ainsi qu'il est justifié par les dépositions de Messire Giraud, & de la Dame Boyer, deuxième & quatre-vingt-dix-septième Témoins, & par la réponse de l'Accusé sur le soixante-quinzième Interrogatoire.

Le Querellé veut revoquer ici en doute le fait que la Demoiselle Cadriere avoit été élevée en l'air, & veut même en faire un prétexte de fourberie contre elle: mais cela n'est-il pas prouvé par les dépositions de Messire Giraud & de la Dame Boyer, & encore par la réponse du Querellé au quatre-vingt-huitième Interrogatoire.

A l'égard des Croix, il sçait bien qu'il en avoit fait glisser une dans le lit de la Demoiselle Cadriere, lorsqu'elle avoit ses accidens d'Obsession, qu'il lui avoit fait accroire que c'étoit une Croix miraculeuse, dont il se faisoit, & qu'il ne voulut plus lui rendre; que la Demoiselle Cadriere en memoire de ce prétendu miracle, fit faire trois simples Croix, l'une a un Menuisier du Parc appelé Hubert, qu'elle donna ensuite comme simple Croix à l'Abbé Camerle, & deux autres qu'elle donna aussi pour simples Croix à la Dame de Reimbaud Religieuse Clairiste, comme il est prouvé par son recolement, & que la cinquième

74. Réponse au second Mémoire Instructif

Croix est celle que le P. Girard lui mit dans sa cassette le 7. Juillet jour de la transfiguration qu'elle eut au Couvent, & qu'elle donna à son frere l'Abbé, qui la garda comme une relique jusqu'à la découverte de ce mystere d'iniquité ; voilà l'Histoire des Croix dont il est parlé dans toute la Procédure.

Enfin, pour faire voir que ces faux miracles sont les crimes du P. Girard, & non pas de la Demoiselle Cadiere, c'est que tous ces faits extraordinaires procedoient ou de l'Obsession, ou du Quiétisme, & que c'est le P. Girard qui l'avoit jettée dans l'un & l'autre, & qui, sçachant que ce n'étoient-là que des prestiges, avoit persuadé à cette infortunée Pénitente & à tout le Public, que c'étoient des miracles, comme nous l'avons prouvé dans notre Précis, & au chapitre de l'Enchantement, & à celui du Quiétisme, par des raisons auxquelles on ne trouvera jamais de réponse pertinente.

Réponse à la cinquième deffense du P. Girard, fondée sur ce qu'il n'y a point eu de collusion entre lui & la Demoiselle Cadiere.

L'Accusé s'est répandu ici en mille mauvais raisonnemens pour persuader, 1°. Que tous les faits extraordinaires qui étoient arrivés à cette Fille, étoient un effet de fourberie ; qu'il n'y avoit eu aucune part, & qu'il n'y étoit entré qu'à titre de dupe : En second lieu il a voulu répandre un soupçon sur les accidens de la nuit du 16. au 17. Novembre 1730.

Pour montrer l'imposture de tout cela, il suffit de rappeler ici, 1°. Que tous ces faits extraordinaires sont vrais & réels, & qu'il faudroit s'aveu-

gler volontairement pour former là-dessus le moindre doute, comme nous l'avons invinciblement établi par nos précédens Mémoires au chapitre de l'Enchantement, & surtout par notre Précis, où nous en avons rapporté toutes les preuves.

2°. Que tous ces faits extraordinaires procédoient de l'Obsession ou du Quiétisme, ainsi que nous l'avons prouvé aux mêmes endroits.

3°. Que c'est le P. Girard qui a jetté la Demeiselle Cadriere dans l'Obsession, comme nous l'avons justifié par notre Précis page 7. & dans le Quiétisme; ainsi que nous l'avons fait voir dans le même Chapitre de notre Précis.

4°. Que c'est à la faveur des pernicieuses maximes du Quiétisme qu'il a séduit cette pauvre Fille, & lui a persuadé que toutes les infamies de l'amour charnel étoient des operations de l'amour Divin, comme nous l'avons établi par notre Précis au Chapitre de l'Inceste Spirituel, pag 13.

De tout cela il s'ensuit évidemment que le Pere Girard est seul coupable, & qu'on ne peut imputer à cette Pénitente infortunée, que le malheur d'avoir été l'innocente victime du libertinage affreux de cet impie Directeur, & de l'être encore aujourd'hui de la vexation de cette odieuse Société, qui protege ouvertement le crime & l'impiété, & qui employe les voyes les plus iniques pour perdre l'innocence & relancer sur elle la peine du coupable.

*Réponse à la sixième deffense du Pere Girard ,
fondée sur ce qu'il n'a rien oublié pour tenir
dans le plus grand secret ce qu'il y avoit d'ex-
traordinaire , ou ce qu'il croyoit tel dans la
Cadiere.*

L'Accusé pour persuader qu'il avoit tenu caché les merveilles qui se passaient en la personne de la Demoiselle Cadiere , a dit , 1°. Que celle-ci dans ses Réponses lors de l'Accedit , dit que son Frere fit voir ce Carême à M. l'Evêque , ce que le P. Girard ayant sçu , il en fut au desespoir , ne lui ayant jamais rien tant recommandé que de ne rien dire , ni de donner rien à personne de ses Memoires , pas même à Mr. l'Evêque.

Si l'Accusé ne vouloit pas que la Demoiselle Cadiere communiquât le Memoire du Carême à personne ; s'il fut fâché de ce que M. l'Evêque avoit forcé le P. Cadiere à le lui montrer , ce n'étoit pas pour cacher la prétendue sainteté de sa Pénitente , & les faits extraordinaires qui se passaient en elle ; puisque , comme nous ferons voir dans un moment , il les publioit hautement , & les faisoit publier par ses autres Pénitentes ; mais par deux autres raisons.

La premiere est , parce que ce Memoire du Carême contenoit des choses qu'il avoit grand intérêt de cacher , du moins alors , parce qu'elles auroient aisément indiqué le mystere d'iniquité qui y étoit enveloppé. En effet , si l'on avoit vu ces Unions intimes entre ce Directeur & sa jeune Pénitente ; cette Vision dans laquelle leurs noms avoient été unis & écrits dans le Livre de Vie tenu par Saint Jean & scellé de sept Sceaux , & ces autres Visions pleines d'impiété & de blasphème

dans lesquelles la Cadiere étoit unie aux Personnes de la Sainte Trinité, & étoit devenue Co-Rédemptrice du Genre Humain, on auroit reconnu que ce Directeur ne pouvoit approuver de pareilles choses dans sa Pénitente, que parce qu'il abusoit d'elle, & pour lui persuader que le commerce charnel qu'il avoit avec elle, si désigné par ces unions, étoit licite, & même agréable aux yeux de Dieu; car à quel autre motif pourroit-on attribuer une approbation si impie & si scandaleuse?

La seconde raison se tire de ce que l'Accusé étoit bien-aîsé d'être saisi de toutes ces pieces, qu'il ramassoit avec tant de soin, qui renfermoient la preuve de la sainteté de ses Pénitentes, pour les faire servir un jour à leur Canonisation: c'est pour cela qu'il avoit fait faire un pareil Carême à la Sœur de Remusat qu'il conserve avec tant de soin, aussi bien qu'un grand nombre de Lettres qu'elle lui avoit écrites, & qui sont un secret dans lequel M. l'Evêque de Marseille n'a jamais pénétré, & un Memoire à la Dame de Lescot.

En second lieu, il abuse de ces termes de sa Lettre du 22. Juillet: *Le Grand-Vicaire & le Pere de Sabatier iront apparemment Lundy vous voir; ce dernier, après lui avoir parlé, m'a fait entendre qu'il ne vous demanderoit rien, mais si par hazard l'un ou l'autre s'avisoit de le faire, même au nom de l'Evêque, ou souhaitoient de voir quelque chose, vous n'avez qu'à dire qu'il vous est étroitement défendu de parler & d'agir*; quand il veut conclure de là qu'il cacheoit autant qu'il pouvoit les merveilles de sa Pénitente.

Cet endroit de la Lettre du Pere Girard du 22. Juillet prouve bien tout au plus qu'il ne vouloit pas que le Grand-Vicaire ni le Pere de Sabatier eussent la liberté de voir les Stigmates de sa Pénitente.

78 Réponse au second Mémoire Instruitif

tente : la liberté de tout voir , étoit pour lui un privilège exclusif ; il ne vouloit pas même qu'ils pussent guères sonder le fond de ce mystère , il avoit soin de tenir tout le monde dans une certaine distance à ne pouvoir être que les admirateurs soumis des prodiges de sa Dévotion , & non pas les scrutateurs. C'est pour cela qu'il avoit fait promettre à son Confesseur , à ce qu'il dit dans cette Lettre , qu'il ne lui demanderoit rien ; il vouloit qu'on ne vît ces merveilles que par son canal , & & dans le point de vue qu'il trouvoit bon de les présenter. Voilà le vrai & le seul sens de cette Lettre.

3°. Il veut tirer une pareille induction de ces paroles de la Lettre du 22. Août : *Je vous défends de parler à qui que ce soit au monde , ni de son intérieur propre , ni de votre propre intérieur , quelque mouvement qu'il vous semble en avoir ; n'écrivez à qui que ce soit à Toulon , à moins que ce ne soit pour des choses indifférentes. . . . Notre Seigneur veut que vous en usiez maintenant de la sorte , il est indispensable de le faire même à l'égard de vos proches.*

Cette induction est non-seulement fautive , mais pleine de mauvaise foi de la part de l'Accusé. M. l'Evêque de Toulon avoit ordonné à la Demoiselle Cadierre de quitter absolument la direction du P. Girard , celui-ci crut qu'il n'y avoit pas de moyen plus efficace pour détourner ce Prelat de l'exécution de ce dessein , que de lui persuader que depuis qu'il l'avoit formé , tous les prodiges qui s'opéroient en la personne de sa Dévotion avoient cessé ; que les Stigmates s'étoient fermés ; qu'elle n'avoit plus la connoissance des consciences ; qu'il n'y avoit plus rien d'extraordinaire en elle , & que c'étoit-là une preuve que toutes ces grâces étoient attachées à la Direction , & que Dieu n'approuvoit pas ce changement de Direc-

teur. C'est pour cela qu'il écrivit cette Lettre à la Demoiselle Cadriere, par laquelle il lui marqua qu'au cas que M. l'Evêque fût la voir, elle ne lui parlât qu'en general; que s'il lui parloit de ses playes, elle lui dît qu'elles étoient fermées, quoiqu'elles ne le fussent pas, & de ne lui rien faire voir de peur qu'il ne se convainquît du contraire; de ne lui répondre que brièvement & confusément, & qu'il lui deffendit aux termes les plus forts de parler de son interieur, ni de celui d'aucune autre personne, de ne rien écrire à Toulon qui pût prouver qu'elle continuoît d'être dans les mêmes états, de ne se pas manifester même à ses proches Parens, de peur que cela n'allât jusques à la connoissance du Prelat; qu'il lui laissât la liberté d'écrire partout ailleurs comme auparavant. Voici les termes de cette Lettre qu'on a si fort tronquée, & que nous croyons devoir rappeler ici pour en tirer des inductions plus certaines.

En cas que Mgr. vous voye ces jours ici, dites-lui sur son compte tout ce que le bon Dieu vous mettra au cœur; ne lui parlez de vous que fort en general: S'il parle de vos playes, dites-lui qu'elles sont fermées depuis que le Pere de Sabatier fut chez vous, & ne lui faites rien voir: S'il fait des questions sur quelque point en particulier, car il est fort instruit, répondez brièvement, & le plus confusément que vous pourrez. Tenez-vous-en là avec beaucoup de modestie d'une part, & d'attention sur ce que vous direz de l'autre. Dans la conjoncture presente je me crois obligé, pour la plus grande gloire de Dieu, & pour votre tranquillité de vous deffendre pour un tems, par toute l'autorité que Notre Seigneur m'a donné sur vous, & dans les plus forts termes que puisse employer un Confesseur, un Directeur, un Ami, un Pere; je vous deffends, dis-je, 1°. De parler à qui que ce soit au monde de son interieur,

80 Réponse au second Memoire Instructif

ni de votre propre interieur, quelque mouvement qu'il vous semble en avoir, ce point ne regarde ni Monseigneur que j'ai excepté plus haut, (C'est ici une fausse exception qu'il a ajoutée en refaisant sa Lettre, aussi-bien que quelques autres termes, puisque toute la teneur de cette Lettre prouve que cette précaution n'étoit prise que pour cacher à ce Prelat la continuation des états de cette Fille) ni Mademoiselle Guyot; à l'égard de vos Religieuses, & de toute autre personne qui iroit vous voir, parlez de Dieu, mais gardez absolument un profond silence, soit sur leurs dispositions, que vous pourriez connaître, soit sur les vôtres même. 2°. N'écrivez à qui que ce soit à Toulon, à moins que ce ne soit pour des choses indifferentes; vous pouvez écrire ailleurs suivant le mouvement de la Grace. Observez ces deux points, ma chere Enfant, avec une exactitude inviolable jusqu'à nouvel ordre, Nôtre Seigneur veut que vous en usiez maintenant de la sorte, & il est indispensable de le faire même à l'égard de vos proches.

Cette Lettre prouve donc évidemment, 1°. Que s'il avoit fait alors cette deffense à la Demoiselle Cadriere de manifester, & surtout à M. l'Evêque, la continuation de ses états & de ses prodiges, ce n'étoit que pour le dissuader de la tirer de sa Direction.

2°. Qu'auparavant il ne lui avoit pas deffendu de manifester ses états & ses prodiges, puisque ce n'est que par cette Lettre qu'il lui fit cette deffense, & qu'il prit cette précaution; qu'il ne la lui fit que jusques à nouvel ordre. Observez ces deux points, ma chere enfant, avec une exactitude inviolable jusques à nouvel ordre, Nôtre Seigneur veut que vous en usiez maintenant de la sorte. Ces termes prouvent d'une maniere sans replique que la deffense qu'il lui faisoit alors étoit contraire à la con-

duite qu'il avoit tenuë auparavant, & que ce ne fut qu'alors & par le motif que nous venons d'expliquer qu'il vouloit cacher ces prodiges.

Cette Lettre prouve encore la verité des Stigmates ; que la Demoiselle Cadiere sçavoit l'intérieur des consciences, comme nous l'avons si bien établi à la page 6. de notre Précis ; qu'il approuvoit lui-même tout cela, & qu'il étoit la cause qu'on la consultoit de toute part. Voilà les prétextes employez par l'Accusé pour persuader qu'il tenoit caché autant qu'il pouvoit les prodiges de sa Dévote absolument détruits ; rappelions maintenant les preuves que nous avons, qu'il les publioit.

La premiere se tire de ce qu'il avoit soin d'avertir toutes les Pénitentes, & surtout les Stigmatiées, des transfigurations que la Cadiere devoit avoir, afin qu'elles y assistassent, (en effet elles en ont toujours été les témoins, comme il est prouvé par la Procédure) & qu'elles ne manquaient pas de les publier, & qu'il y menoit même le P. Grignot son Confrere pour en être l'admirateur, afin qu'il en pût instruire M. l'Evêque dont il est le Secrétaire : & il étoit si ravi que cet état de gloire, dont presque tous les rayons rejaillissoient sur lui, se répandit, qu'il étoit charmé de voir alors toute la maison de la Cadiere pleine de monde ; il avoüe sur le quatre-vingt-septième Interrogatoire que le jour de la transfiguration du 8. May il y avoit non seulement la Guyol, la Batarele & la Reboul, mais encore plusieurs autres personnes qui avoient contemplé sa Dévote dans cet état depuis le matin, & que tout ce monde étant sorti, il le fit revenir pour attendre avec lui qu'elle revînt de son accident. Est-ce là la conduite d'un Directeur qui vouloit cacher les merveilles de sa Pénitente ? Cette vertu seroit-elle praticable à un Jesuite ?

§ 2 Réponse au second Mémoire Instructif

La seconde preuve se tire des Lettres qu'il avoit écrites à l'Abbesse, par lesquelles il lui donnoit la Cadiere pour une sainte. En vain il dit que par ses Lettres il ne lui faisoit pas mention ni d'Extases, ni de Ravissemens, ni de Stigmates; car ne lui parloit-il pas de quelque chose de plus fort, lorsqu'il lui disoit : *Que ce n'étoit pas une ame commune, que Nôtre Seigneur avoit une prédilection singuliere pour elle, que Dieu ne pouvoit gueres accorder à son Monastere de plus grandes graces, qu'en lui accordant & lui envoyant un tel sujet, comme elle le reconnoitroit en peu de tems. Lorsqu'il la sollicitoit à la faire communier tous les jours, & qu'elle connoitroit bientôt que Dieu le vouloit, & qu'il ne la trouvoit pas tout à fait indigne de cette grace singuliere. N'étoit-ce pas là la donner à l'Abbesse pour une Sainte ?*

La troisième est fondée sur ce qu'il est prouvé par le recollement de la Dame de Lescot & de la Dame de Beauissier la cadette, vingt & vingtunième Temoins, & par la déposition & le recollement de la Dame de Reimbaud vingt-deuxième, que le jour de la Transfiguration du 7. Juillet, il dit aux Religieuses de garder avec soin l'eau mêlée de sang dont on avoit lavé le visage de la Cadiere, parce qu'elle feroit des effets merveilleux, & qu'elle avoit déjà fait des miracles à Toulon; & que pour donner une preuve non équivoque de sa sainteté & de celle de sa Pénitente, il ajouta que son bon Ange l'avoit averti des prodiges qui s'operoient en la personne de sa Devote, & qu'il l'avoit communiquée lui même miraculeusement & par transport; & qu'en entrant dans la chambre de la Cadiere, il lui dit : *Petite gourmande, viendrez-vous toujours prendre la moitié de la por-*

tion de votre Pere ? comme il est prouvé par la déposition de la Dame Guerin vingt sixième Témoin, & par la confrontation des Dames de Lescot & de Reimbaud vingtième & vingt-deuxième.

Enfin il avoit si bien publié la prétendue sainteté de sa Devote & les prodiges qui s'operoient en elle , qu'il refusoit l'absolution à ses Pénitentes qui ne vouloient pas les croire, ce qui est prouvé par la déposition de Mariane Calas quatre-vingt-douzième Témoin. Toutes ces preuves ont été établies dans nos précédens Memoires, & sont restées sans réponse. Ne faut-il pas après cela joindre l'impudence à l'imposture, pour nous venir dire ici de sang froid, qu'il n'avoit rien oublié pour tenir dans le plus grand secret ce qu'il voyoit d'extraordinaire, ou qu'il croyoit tel dans la Cadriere, & pour en faire un Chapitre particulier.

RE'PONSE A LA SEPTIE'ME DE'FENSE
du Pere Girard, fondée sur ce qu'il n'a point empêché la Demoiselle Cadriere de consulter des personnes éclairées sur son état, qu'il lui a conseillé de le faire, & qu'il l'a fait lui-même.

LE Querellé dit que s'il avoit été en commerce avec sa Pénitente, il auroit pris des précautions, tant pour l'empêcher de sortir de sa direction, que de consulter d'autres personnes, & que cependant il l'avoit quittée d'un air tranquille, & l'avoit portée à consulter d'autres Directeurs, & pour persuader qu'il lui avoit conseillé effectivement, ou du moins qu'il lui en avoit laissé la liberté, il rapporte,

34. Réponse au second Memoire Instructif

1°. ces termes de la Lettre du 19. Mai: *Pour ce qui regarde le Reverend Pere Boutier, je me trouve disposée à lui aller parler jusqu'à un certain point, de peur de me livrer à de plus grandes peines, dans la volonté où je suis de me déclarer à lui, selon le bon plaisir de Dieu.*

Quel aveuglement est celui des Jesuites de rapporter les termes de cette Lettre, qui sont si meurtriers à leur Confrere, & qui prouvent qu'en permettant à la Demoiselle Cadriere de venir consulter le Pere Boutier Jesuite en cette Ville d'Aix, il lui avoit défendu de s'ouvrir à lui au-delà d'un certain point, craignant que celui-ci ne découvrit ce mystere d'iniquité; & pour mieux s'assurer du succès de cette défense, non-seulement il avoit écrit une Lettre au Pere Boutier pour fixer le sujet de son examen, mais encore il avoit fait escorter la Querellante par la Guiol & la Reboul, deux de ses Pénitentes stigmatisées, & dont la premiere est sa confidente, afin de la garder, pour ainsi dire, à vûe d'œil. Cette Lettre fournit donc une induction toute opposée à celle qu'on a voulu tirer.

2°. Il oppose ces termes de la Lettre du 23. Août. *Je cherchai après le Sermon du Samedi votre Touriere, à dessein de la prier de vous avertir de vous reconcilier pour le lendemain, je ne la pus trouver, mais je ne doute pas que vous ne vous soyiez confessée avant que de communier.* Et de-là il conclut qu'il lui laissoit la liberté de se confesser au Confesseur du Monastere; & pour prouver ensuite qu'il étoit un Directeur severe, il affecte de transcrire une grande partie du reste de la même Lettre.

Les Jesuites dans ce Procès n'ont jamais tiré leurs défenses que de la mauvaise foi & de la supercherie. 1°. N'avons-nous pas prouvé d'une

maniere sans replique à la page 14. & 15. de notre Précis, que cette Lettre comme les autres que l'Accusé avoit reprises avec tant d'empressement, par le ministère de la Gravier, & dont il n'en produit que seize, d'un si grand nombre qu'il a retirées, ont été refaites: n'est-il pas bien ridicule de vouloir aujourd'hui tirer avantage des pièces qu'il a fabriquées à sa fantaisie pendant ce Procès, qui sont si différentes de celles qu'il n'a pas refaites; & ce qui en est une nouvelle preuve, c'est qu'il y témoigne une peine qu'elle n'eût communiqué sans s'être confessée, tandis qu'il est prouvé par la procédure qu'il avoit ordonné la Communion journaliere à ses Pénitentes, sans Confession préalable.

2^e. Quand il faudroit supposer pour un moment qu'il lui eût permis de se confesser quelquefois au Confesseur de la Communauté Sainte Claire, n'avoit-il pas pris la précaution de lui envoyer une Formule de Confession, avec défense de ne rien dire de plus, au cas qu'elle se confessât à d'autres Confesseurs qu'à lui, comme il est prouvé par la déposition de la Demoiselle Victoire Aubert trentième Témoin, & par la confrontation de la Dame de Lescot vingtième, qui disent d'avoir vû & lû cette Formule.

Au reste ce que l'Accusé appelle dans cette Lettre une résistance à l'opération divine, n'est que celle que la Pénitente avoit pour la discipline qu'il lui vouloit donner par un raffinement de volupré, & aux autres libertés qu'il vouloit toujours prendre avec elle, comme il paroît par plusieurs autres Lettres.

L'Accusé veut tirer sa troisième prétendue preuve de la Lettre même du 15. Août, où il dit : *Je consens donc sans peine, mon cher Enfant,*

86 Réponse au second Mémoire instructif

que vous consultiez, ou l'Evêque, par exemple, dont vous m'avez parlé; ou s'il est trop loin, quelqu'autre Directeur, il n'en manque pas ici ou autour d'ici, pourvu que ce soient des hommes de Dieu, qui cherchent la volonté de Dieu, qui connoissent les desseins de Dieu sur vous, j'en passerai sans difficulté & sans envie sur tout ce qu'ils vous conseilleront, pourvu que vous ne les interrogiez pas dans la pure intention de fuir la Croix. Il s'agissoit, dit-il, principalement d'examiner si elle devoit rester au Couvent, & il ajoute que la Demoiselle Cadrière, par sa réponse du 17. du même mois, lui dit: Quant à moi, mon cher Pere, je ne veux que ce que vous voulez, & je n'ai besoin de consulter d'autre Directeur sur ce fait. Et de-là il conclut qu'il lui a toujours laissé la liberté de consulter d'autres personnes, & qu'il lui a même inspiré de le faire.

La réponse à une pareille objection n'est pas bien difficile. 1°. Ce n'est pas par cette Lettre du 15. Août qu'il lui avoit dit qu'elle pouvoit consulter d'autres personnes; & cependant elle étoit dans cet état de visions & de revelations depuis plus d'un an, & dans l'obsession depuis huit à neuf mois.

2°. Il ne lui donnoit pas la liberté de consulter sur les états ni sur ces faits extraordinaires, mais seulement sur la sortie du Couvent, comme il en convient lui-même, & encore c'étoit avec des modifications par lesquelles il se conservoit la liberté de rendre inutile l'avis d'un autre Consultant qui auroit été opposé au sien. Il disoit: Pourvu que ce soient des hommes de Dieu, qui cherchent la volonté de Dieu, qui connoissent les desseins de Dieu sur vous, pourvu que vous ne les interrogiez pas dans la pure intention de fuir,

la Croix. De sorte que si elle avoit consulté là dessus une autre personne, & qu'elle eût été d'un sentiment différent, ce Jesuite n'auroit pas manqué de dire : Ce n'est pas là un homme de Dieu, qui chetche la volonté de Dieu, qui connoisse les dessein de Dieu sur vous ; ou bien : Vous ne l'avez interrogé que dans la pure intention de fuir la Croix ; & avec cette précaution un Jesuite manquoit il d'une ressource certaine pour rendre cette Consultation inutile. Au surplus cet Evêque dont il est parlé dans cette Lettre, n'étoit pas Mr. de Toulon, comme ces paroles de la Lettre, *ou l'Evêque, par exemple, dont vous m'avez parlé, ou s'il est trop loin, quelque autre Directeur*, le montrent aslés, soit parce que s'il avoit parlé de Mr l'Evêque de Toulon, il ne le lui auroit pas désigné par ces termes, l'Evêque dont vous m'avez parlé ; ni il n'autoit pas pû dire : Et s'il est trop loin, puisque d'Ollioules à Toulon il n'y a qu'une lieüe. Mais c'est là un prétendu Evêque d'Italie, au sujet duquel l'Accusé avoit fait écrire des Lettres par la Sœur Piscatoris de Matseille, dirigée par les Jesuites ; par lesquelles elle marquoit à la Demoiselle Cadrière, que si elle avoit besoin de quelque conseil au-delà du P. Girard, elle n'avoit qu'à jeter les yeux sur un Evêque d'Italie, sçavant, qui étoit dans les mêmes états, & sans lui en donner l'adresse, elle lui ajoutoit qu'elle n'avoit qu'à lui envoyer les Lettres elle-même, & qu'elle les feroit tenir à cet Evêque. Apparemment que ce n'étoit là qu'un manège que ce Jesuite faisoit sous main, afin que si cette pauvre Fille vouloit consulter ce prétendu Evêque, le P. Girard pût lui-même donner l'avis sous le nom de ce prétendu Prélat d'Italie. Voilà la personne qu'il lui indiquoit de consulter, & tous les differens traits

88 *Réponse au second Mémoire instructif*

de supercherie dont il a usé pour tromper cette infortunée Pénitente.

Enfin dans le tems que l'Accusé disoit par cette Lettre du 15. Août à la Demoiselle Cadie-re, qu'elle pouvoit consulter ou cet Evêque, ou quelqu'autre Directeur, il prit la précaution de lui mettre auprès sa confidente Guiol pour l'en détourner, & pour lui persuader que ce seroit faire un tort insigne au P. Girard, qui étoit un Directeur si éclairé, que d'aller chercher les lumieres d'un autre Directeur, que ce seroit même une conduite très-désagréable, & qu'elle devoit faire aveuglément tout ce que l'Accusé lui ordonneroit. Voilà pourquoi cette pauvre Fille, par sa Lettre du lendemain 17. lui marqua : *Quant à moi, mon chere Pere, je ne veux que ce que vous voulez, & je n'ai besoin de consulter d'autre Directeur pour m'éclaircir sur ce fait.*

4°. Le Querellé dit qu'il avoit consulté lui-même & pris souvent l'avis de gens habiles & très-sçavans; mais ce n'est là qu'une imposture évidente. 1°. D'où vient qu'il n'a rien dit de pareil dans tout le Procès jusqu'aujourd'hui, ni dans ses Réponses, ni dans son premier Memoire, & que ce n'est qu'après que par les nôtres nous lui avons reproché de ne l'avoir pas fait s'il avoit quelque doute. On voit bien que ce n'est là qu'un mensonge, qui doit sa naissance au désespoir de sa cause.

2°. Il a bien été en peine de nommer qui sont ces habiles gens, & ces gens sçavans qu'il veut avoir consulté. Un Jesuite aussi éclairé que lui auroit-il voulu faire ce tort à ses lumieres?

3°. Pour consulter d'autres gens, il auroit fallu qu'il eût douté sur les états de la Demoiselle Cadie-re. Or il est certain qu'il n'avoit aucun doute là-dessus, soit parce qu'il n'ignoroit pas que

que ces états & tous ces faits extraordinaires procédoient de l'Obsession ou du Quétisme dans lequel il avoit jetté la Demoiselle Cadere & sept à huit autres de ses Pénitentes ; soit encore plus, parce que s'il avoit douté , il ne l'auroit pas fait communier tous les jours , il n'auroit pas publié sa sainteté & ses prodiges , il ne l'auroit pas donnée pour une sainte à l'Abbesse , il n'auroit pas dit de conserver l'eau dont on lui avoit lavé le visage le jour de la Transfiguration du 7. Juillet , parce qu'elle feroit ensuite des miracles , & que la Demoiselle Cadere en avoit déjà fait à Toulon.

Il n'auroit pas refusé l'absolution aux personnes qui n'ajoutoient pas foi à ses prodiges. N'est-il pas ridicule de prétendre qu'il eût consulté pour sçavoir quel pouvoit être l'état extraordinaire de sa Pénitente , tandis qu'il l'a voit déjà déclarée sainte si affirmativement ?

Enfin rien ne marque mieux la sterilité des raisons de l'Accusé , que de lui voir soutenir que la Querellante avoit consulté le Pere Grignet Jesuite , ancien Professeur de Théologie depuis dix ans , qui avoit approuvé son état , comme il paroît , nous dit-il , par la Lettre de ce Jesuite , puisque cette Lettre produite au Procès prouve précisément que ce n'étoit pas la Demoiselle Cadere qui avoit consulté le Pere Grigner , mais bien le Pere Grignet qui l'a voit consultée elle-même , parce qu'il en avoit été l'admirateur lors de ses extases , & qu'elle lui avoit donné des avis sur l'intérieur de sa conscience , comme la Lettre le prouve. Cela fait voir que l'Accusé jouoit non-seulement sa Pénitente , la Famille de celle-ci , tout le Public , Mr. l'Evêque , mais encore son Confrere.

Réponse au II. Mémoire.

H

RE'PONSE A LA HUITIE'ME DE'FENSE
*du P. Girard , fondée sur ce qu'il n'avoit
 aucune complaisance pour la Demoiselle Ca-
 diere , & qu'il la reprenoit sévèrement de
 la moindre faute.*

LE Querellé pour persuader qu'il avoit été un Directeur fort sévère envers la Demoiselle Cadriere, rapporte quelques fragmens des Lettres, & principalement des siennes qu'il a refaites. Il suffit de les parcourir pour montrer la fausseté des inductions qu'il en tire.

1°. Tous les termes qu'il rapporte de la Lettre du 15 Juin, & surtout ceux par lesquels il veut avoir conseillé à sa Pénitente de coucher sur la paille & de porter la tunique, ont été ajoutez dans la réfection qu'il a fait de cette Lettre, & ce qui ne permet pas d'en douter, c'est qu'on ne trouvera pas qu'il soit parlé de paille ni de tunique dans la réponse que la Demoiselle Cadriere fit à cette Lettre, ni dans aucune autre.

2°. Bien-loin que le petit fragment qu'il rapporte de sa Lettre du 4. Juillet, prouve sa sévérité envers sa Pénitente, au contraire ce fragment, & encore plus toute la teneur de cette Lettre prouvent le Quiétisme, comme nous l'avons fait voir dans ce chapitre de notre Précis, & si S. Paul avoit crû que les Jesuites abusassent jusqu'à ce point des paroles qu'ils citent ici, elles ne seroient jamais sorties de sa bouche: il est allés notoire que les Jesuites ne sont pas les Sectateurs de ce grand Apôtre.

3°. L'Accusé nous oppose ces termes de sa Lettre du 22. Juillet: *Je rends mille grâces à No-*

tre-Seigneur de la continuation de ses miséricordes : Pour y répondre , ma chere Fille , oubliez-vous , & laissez faire : ces deux mots renferment la plus sublime disposition. Que nos adversaires rougissent d'avoir prétendu , contre l'évidence des termes , donner un sens si impie à ces paroles. (Disent les Auteurs du second Memoire de l'Accusé.)

Mais ne pouvons-nous pas retorquer aux Jesuites ces mêmes termes , & leur dire qu'ils rougissent , s'ils en sont capables , de soutenir & de louer leur Confrere d'avoir approuvé par là une Vision impie que la Cadriere lui avoit racontée par sa Lettre du même jour , dans laquelle elle lui disoit d'avoir été associée aux trois Personnes de la Sainte Trinité , pour être la Co-Redemptrice du Monde ; d'avoir appelé cela la continuation des miséricordes du Seigneur ; de lui avoir persuadé de se livrer à des Visions si scandaleuses , en les lui donnant comme la plus sublime disposition , ainsi que nous l'avons montré dans notre Réponse à la quatrième Défense du P. Girard. Si par cette même Lettre il recommandoit à la Demoiselle Cadriere d'essayer de faire maigre les Vendredis & les Samedis , ce n'étoit pas par un motif de rigueur pour elle , puisqu'il lui avoit déjà permis de faire gras , comme cette Lettre le prouve ; mais c'étoit par l'envie qu'il avoit de vaincre l'impuissance où elle étoit de faire maigre , dans la seule vûe de la forcer à se faire Religieuse. Au surplus n'est-il pas bien singulier de nous venir opposer comme un titre de severité cette Lettre du 22. Juillet , qui est pleine de galanterie & de tendresse ? Dans quelle misere de raisons ne faut-il pas être , pour employer une pareille pièce de leur part ?

92 Réponse au second Memoire Instructif

4°. Tout ce qu'il rapporte de sa Lettre du 26. Juillet, n'est qu'un Prône qu'il a composé à plaisir, & après coup, qu'il y a glissé lorsqu'il l'a refaite. La réponse de la Demoiselle Cadriere à cette Lettre est bien éloignée de fournir une preuve que tout cela fût dans celle que le Pere Girard lui avoit écrite : on n'a qu'à les comparer pour en être convaincu.

5°. Tout ce qu'on oppose ici des Lettres des 29. Juillet, 15. 18. 22. 26. Août, où l'on voit qu'il grondoit & s'emportoit même contre la Demoiselle Cadriere, ne devoit pas être donné ici pour des exemples de sa severité envers elle, puisque tout cela n'avoit pour motif, de la part de ce Directeur, que la passion défordonnée qu'il avoit d'avoir le Memoire des merveilles de sa Pénitente, pour s'en servir à amuser le Public, & à canoniser un jour sa Maîtresse. Le retardement de la part de celle-ci à lui faire & à lui remettre ce Memoire, ne venoit de sa part que d'un principe de modestie, & de la peine qu'elle avoit de se résoudre à mettre au jour elle-même sa vie. *Je suis au désespoir, mon cher Pere, de ne vous avoir pas plutôt accordé les papiers que vous me demandez. Je reconnois qu'il y a de ma faute, qui est d'autant plus grande à mon égard, qu'elle est cause de toutes les peines que vous souffrez. Mais si ma soumission peut contribuer à les adoucir, je suis toute prête à faire le sacrifice que vous exigez de moi, pour vous montrer que rien ne m'est plus à cœur que votre conservation Le seul motif qui m'en a éloigné & qui m'a porté à me tenir jusqu'aujourd'hui dans les bornes de modestie & de réserve que je croyois me convenir avec justice, s'a été l'horreur & la peine que je ressentais intérieurement de produire moi-*

même & de mettre au jour ma vie. Au reste puisque c'est l'Esprit de Dieu qui vous inspire à me le demander, je m'y soumetts de tout mon cœur, & vos reproches n'auront plus lieu à mon égard sur ce sujet. Ce sont les termes de la Lettre de la Demoiselle Cadriere du 17. Août, qui prouvent combien il abusoit de la crédulité de cette pauvre Fille. On laisse à penser si ces Lettres qu'il oppose ici sont bien propres à prouver une severité de sa part capable d'exclure tout soupçon d'amour.

Enfin il étoit si peu severe envers les Pénitentes, & surtout envers la Demoiselle Cadriere, qui étoit sa principale favorite, qu'il les avoit dispensées du Précepte de la Priere, leur permettoit toute sorte de parties de plaisir, même à la campagne, & leur fournissoit le Clerc des Jesuites pour Cuisinier, comme il l'a avoué sur le cent quarante-troisième Interrogatoire, jusques-là que dans ces parties de plaisir elles faisoient des rapages, & buvoient à la santé des Jesuites. Ces faits sont prouvez entre autres par la déposition de Messire Giraud second Témoin, par celle de la Demoiselle Jullien douzième, & par celle de la Demoiselle Joinville centième. Et l'impie approbation qu'il donnoit aux visions sacrileges & scandaleuses de la Demoiselle Cadriere, n'est-elle pas une belle preuve qu'il sacrifioit la Religion à son infâme passion?



RE'PONSE A LA NEUVIE' ME DE'FENSE
*du Pere Girard , fondée sur ce qu'il avoit
 mis la Demoiselle Cadiere dans le Cou-
 vent Sainte Claire, & qu'il s'étoit opposé
 à sa sortie.*

L'Accusé dit que s'il avoit été en commerce avec sa Pénitente, ou qu'il l'eût aimé, il ne l'auroit pas mise dans un Couvent hors de Toulon, & ne se seroit pas privé de la commodité qu'il avoit de la voir dans sa maison, & que quand elle voulut sortir du Couvent, il ne s'y seroit pas opposé ouvertement; jusqu'à exiger des miracles, pour ne pas irriter une fille qui pouvoit le perdre avec un seul mot; & là-dessus il s'est répandu en vains raisonnemens, & a repeté la promesse des miracles qu'elle lui avoit faite, dont nous ne parlerons plus ici, parce que nous l'avons déjà discuté dans la réponse à sa premiere défense dans la premiere partie.

Mais il ne faut précisément que ces deux raisons pour prouver son commerce avec sa Pénitente. Car, en premier lieu, s'il l'avoit mise dans le Couvent Sainte Claire d'Ollioules, c'est parce qu'il craignoit que son assiduité continuelle dans la maison de la Cadiere, où il s'enfermoit journellement trois ou quatre heures par jour dans sa chambre, n'éclatât bientôt dans une grande Ville comme celle-là, ou que sa mere n'ouvrit les yeux sur ses visites fréquentes à porte fermée, ou sur les incommodités de sa fille; ou que quelque Médecin qu'elle pourroit faire venir, à l'insçu de l'Accusé,

ne les lui ouvrît ; car il se pouvoit que celui-ci dourât que sa Devote ne se fût pas effectivement blessée d'abord après Pâques , ou qu'elle fût devenuë grosse par la continuation de ses assiduités . C'est pour cela que la premiere fois qu'il vit l'Abbesse & la Maîtresse des Novices , il leur demanda cavalierement si elle n'avoit point de perte de sang. Voilà le motif qui le détermina à la mettre au Couvent Sainte Claire d'Ollioules , qui n'étant éloigné que d'une petite lieüe de Toulon , il pouvoit l'aller voir sans éclat , commodément & avec toute liberté , toutes les fois qu'il vouloit. Bien-loin que cette conduite ait rien d'opposé à celle d'un Amant , elle lui est absolument conforme. Louis Gaufridy qui avoit séduit Madelaine Palud la Pénitente , dont il a si bien imité l'exemple , & sur lequel il a même encheri , n'avoit-il pas tiré cette Demoiselle de la maison de son Pere , qui étoit à Marseille , pour la mettre au Couvent Sainte Claire de la Ville d'Aix , où il venoit la voir. Cet exemple que nous lui avions opposé dans notre second Mémoire , auroit bien mérité une réponse , si on avoit pû y en faire quelqu'une. C'est pour cela que quoique par une malheureuse fascination , il eût persuadé à cette Fille que Dieu l'appelloit à ce Couvent , comme il le lui a fait dire dans le Carême , il est pourtant réellement vrai que c'étoit lui-même qui le lui avoit persuadé , & qu'il l'y avoit forcée , comme il est prouvé par plusieurs de ses Lettres , & surtout par celle du 7. Juin , où il dit : *Je rends mille grâces à Notre Seigneur de vous avoir fortifiée dans la route contre l'attaque de l'ennemi , & d'avoir calmée la tempête qu'il avoit élevée* , qui n'étoit que la répugnance qu'elle avoit à aller au Couvent. Par sa Lettre du 9. où il lui dit : *Je sçai que*

96 Réponse au second Memoire Instructif

tous les commencemens sont difficiles, vous sçavez aussi qu'il ne faut pas s'effrayer d'abord de ce qui paroît étrange dans un changement de condition, ni des murmures de la nature, ni des tentations de l'ennemi, la grace de Jesus-Christ avec le secours que vous avez dans le Monastere, & les saints exemples qui seront toujours devant vos yeux vous animeront à tout faire & à tout souffrir pour bien remplir votre carrière. Par celle du 22. du même mois, où répondant à la Lettre qu'elle lui avoit écrite le même jour, pour lui persuader de la laisser sortir du Couvent, au moins pour quelques jours pour se rétablir. En lui faisant frond d'un refus, il ajoute : Je craindrois d'ailleurs que le retour au Monastere ne vous jetât dans les mêmes violences & dans les mêmes peines que vous avez eu à essuyer la premiere fois de la part des ennemis de votre salut. Et enfin par celle du 26 Juillet suivant, où il lui dit que c'est lui qui l'a conduite au Couvent. On peut bien juger que quand il a mis cette Fille malgré elle dans ce Monastere, ce n'a été que par quelque motif particulier, & pour un intérêt de cœur.

Ces mêmes Lettres, & encore plusieurs autres, prouvent qu'il ne vouloit point absolument qu'elle sortît de ce Monastere, quoique par un espèce de prodige si bien prouvé par la Procédure, & même par les Lettres produites au Procès, elle ne pût pas observer un des principaux points de Regle, qui est un maigre perpétuel, qu'elle fût extrêmement incommodée, qu'elle voulût absolument en sortir, & que ses parens, sa mere & ses freres l'en sollicitassent à tout moment, & le souhaitassent avec ardeur; & il prenoit ce ridicule prétexte qu'il ne vouloit pas

pas y consentir, à moins que Dieu ne marquât par quelque miracle éclatant que c'étoit là sa volonté. Rien n'est plus singulier que de voir un Jésuite exiger des miracles à chaque pas : on voit bien que ce n'étoit là qu'un écart pour la tenir toute sa vie enfermée dans ce Couvent, & pour la forcer à se faire Religieuse malgré elle & malgré ses parens. Il fallut que Monsieur l'Evêque donnât des ordres les plus exprès pour sa sortie, & même qu'il l'envoyât prendre par l'Abbé Carmerle son Aumônier, dans son Phaëton. L'Accusé craignoit que si elle sortoit de ce Monastere, elle ne quittât sa direction, & qu'il ne perdît cette chere Pénitente, cette Maîtresse qu'il adoroit, parce qu'il étoit persuadé qu'il n'avoit pas d'autre moyen pour se la conserver, & pour s'assurer toujours plus le secret de ce mystere d'iniquité. Peut-on imaginer une conduite plus criante devant Dieu & devant les hommes ? Depuis quand les Jésuites croient ils que Dieu accepte les holocaustes involontaires, & que la volonté qui fait tous le mérite du Sacrifice, & toute la substance du Vœu, suivant les Canons, n'est plus nécessaire dans les Professions Religieuses ? Par quel aveuglement veulent-ils tirer d'une pareille démarche la justification de leur Confrere, la preuve de son innocence, tandis qu'elle prouve nécessairement que ce ne pouvoit être que par un effet de la plus aveugle passion, qui fouloit aux pieds les Loix les plus saintes de la Religion ? C'est ainsi que tout ce qu'ils employent pour sa défense, ne sert qu'à sa condamnation.

RÉPONSE A LA DIXIÈME DÉFENSE
*du Pere Girard , fondée sur ce qu'il a
 abandonné volontairement la direction de
 la Cadriere , après s'être apperçû qu'elle
 l'avoit trompé.*

IL n'y a qu'une temerité outrée qui puisse venir dire ici que l'Accusé a abandonné volontairement la direction de la Demoiselle Cadriere , après s'être apperçû qu'elle l'avoit trompé, tandis que le contraire est prouvé par ses propres Lettres produites au Procès. Ne diroit-on pas que la maniere dont ils défendent ce Procès, n'est que pour donner une preuve éclatante à l'Univers entier, qu'ils sont les ennemis irréconciliables de la vérité.

Pour soutenir ce paradoxe, ils rappellent ici les termes de sa Lettre refaite du 22. Août, & quelques lambeaux de celles de la Demoiselle Cadriere des 1. 5. & 6. Septembre, qu'ils ont déjà rapportez dans le premier Chapitre de leur Memoire, & ils veulent conclure de là, 1°. Que la Demoiselle Cadriere ou son Frere le Jacobin, avoient donné quelques copies du Memoire du Carême. 2°. Que c'est cette faute dont elle lui demande pardon, & tâche de le fléchir & de lui persuader de continuer sa direction, parce qu'elle voyoit bien que la reputation de sa sainteté dépendoit de la continuation de sa direction, mais qu'il demeura inflexible, parce qu'il avoit reconnu ses impiétés sacrileges.

A les entendre parler, ne diroit-on pas qu'il n'y a point de salut hors des Jesuites, & que

la sainteté est hipostatiquement unie à la Société? Il est vrai que celle dont l'Accusé avoit décoré sa Pénitente, pourroit bien passer pour en être l'appanage, Mais nous avons fait voir dans notre Réponse à la premiere Défense de ce Jesuite, où nous avons discuté toutes les Lettres :

1°. Qu'il n'est pas vrai que la Demoiselle Cadriere ni son frere le Dominicain eussent répandu aucune copie du Memoire du Carême, & que le Querelé auroit bien été en peine d'en rapporter aucune preuve.

2°. Que la faute dont elle s'excuse dans les Lettres des 26. Août, 1. 5. & 6. Septembre, n'étoit que celle qu'il lui avoit persuadé qu'elle avoit faite, en formant le dessein de le quitter.

3°. Que jamais l'Accusée ne l'a convaincuë d'aucune fourberie, ni d'aucune imposture; & que c'est au contraire lui qui est convaincu d'en avoir employé les plus indignes & les plus sacrileges, pour tromper cette pauvre Fille, sous les apparences de la vertu, & sous des prétextes de Religion.

Au reste c'est un excès de mauvaise foi de la part de l'Accusé, de dire que depuis le 22. Août il n'avoit plus écrit à la Demoiselle Cadriere : il sçait bien qu'il avoit continué de lui écrire, mais qu'il prenoit la précaution de lui envoyer ses Lettres par une de ses Pénitentes stigmatisées, qui avoit ordre de les rapporter quand elle les avoit lûës; & c'est ce qui prouve toujours mieux son dol.

Enfin, s'il étoit possible qu'il pût sortir une vérité de la bouche de ce Jesuite, n'auroit-il pas convenu que c'est la Demoiselle Cadriere

100 Réponse au second Memoire Instructif

qui l'a quitté malgré lui ; & n'en avons-nous pas trois preuves absolument incontestables ?

La premiere se tire de la Lettre de l'Accusé du 22. Août, par laquelle il paroît que Mr. l'Evêque ayant formé la résolution de tirer la Demoiselle Cadiere de la direction de ce Jesuite, celui-ci pour l'en détourner, & pour lui persuader que depuis lors tous les prodiges qui s'operoient en elle avoient cessé, & que Dieu n'approuvoit pas son dessein, il ordonne à sa Pénitente de dire à Mr. l'Evêque que ses stigmates étoient fermées, avec défense de les lui montrer, afin qu'il ne se convainquît pas du contraire ; de ne lui faire que des réponses vagues & confuses ; de lui cacher ses états, & surtout la connoissance qu'elle avoit de l'intérieur des consciences ; de ne s'expliquer ni sur son intérieur, ni sur celui d'aucune autre personne, qui pût en instruire le Prélat, comme nous l'avons prouvé par l'analyse que nous avons fait de cette Lettre. S'il avoit regardé cette Fille comme une fourbe & comme une impie, dont il ne voulût plus continuer la direction, auroit-il employé cette indigne supercherie & cet abus de son ministere, pour cacher la continuation de ses états à Mr. l'Evêque, & pour le dissuader de la résolution qu'il avoit prise de la tirer de ses mains ?

La seconde preuve se tire de la Lettre qu'il fit écrire par la Guiol sa Confidente à la Demoiselle Cadiere, le 30. du même mois d'Août ; où l'on voit que la menace qu'elle lui avoit fait de le quitter l'avoit jetté dans la dernière des désolations, dans un redoublement de désolation, comme il dit lui-même, & dans le dé-

l'efpoir , qu'il dépeint d'une maniere fi touchante , pour l'attendrir , & par laquelle il employe tout ce que l'art d'aimer a de plus tendre & de plus séduisant , pour la ramener à une reconciliation , qui étoit le seul port où son cœur pouvoit retrouver le calme , & dont il lui exagere tant le bonheur & les charmes.

La dernière preuve se tire de la Lettre du Querellé , du 15. Septembre , qui est l'avant-veille de la sortie de cette Fille du Couvent , & par laquelle on voit , malgré tous les déguisemens Jesuitiques dont elle est assaisonnée , toute l'amertume qu'il trouvoit dans le congé qu'elle lui avoit donné. Il suffit d'en rapporter ici quelques fragmens , pour le couvrir de confusion sur l'imposture qui fait ici le sujet de sa défense. *Hier au soir à mon retour on me remit votre dernière Lettre , qui ne renfermoit autre chose que l'invitation d'aller à Ollioules. Ce que vous me dites pourtant de plus particulier dans votre entretien , ma chere Fille , du moins ce qui me le parut , fût l'article d'un Confesseur , sur le besoin duquel insistâtes plus d'une fois ! L'Accusé vouloit donc persuader à la Demoiselle Cadiere de ne pas quitter sa direction ; mais elle insistoit toujours à vouloir un autre Confesseur. C'est donc elle qui l'a quitté malgré lui.*

Je prends le parti de céder la place , & sans bruit , & de laisser le champ libre à celui que vous choisirez , ou que vous avez déjà choisi. Cela prouve qu'il croyoit non-seulement qu'elle avoit résolu de prendre un autre Directeur , mais encore qu'elle en avoit déjà fait le choix ; en effet. Mr. l'Evêque avoit déjà chargé de sa Direction le Pere Nicolas. Qu'il dût coûter

102 *Réponse au second Memoire Instructif*
à son cœur d'abandonner cette place !

Je ne dirai sur ce changement autre chose à quiconque pourroit m'en parler, sinon que je n'avois pas assez de tems pour vous aller confesser régulièrement à la Bastide ; & vous pourrez vous-même vous en tenir à cette unique raison. Voilà la vanité du Jesuite, qui ne veut pas qu'il soit dit qu'on le quitte, & qui pour donner le change au Public, inspire à la Demoiselle Cadriere un mensonge, & de dire que c'est parce qu'il ne pouvoit pas l'aller confesser à la campagne.

Cela n'empêchera point que si vous croyiez dans la suite mes avis utiles ou nécessaires, vous ne puissiez en toute liberté vous adresser à moi, & que je ne sois toujours de ma part disposé à vous rendre tous les petits services dont je serai capable. S'il avoit regardé la Demoiselle Cadriere comme une fourbe impie qu'il eût voulu abandonner, lui auroit-il fait une pareille offre de services ? lui auroit-il dit, qu'elle pouvoit en toute liberté s'adresser à lui, & qu'il seroit toujours disposé à lui rendre tous les services dont il seroit capable ? Je suis & serai toujours tout à vous dans le Sacré Cœur de Jesus. Est-ce là le langage d'un homme qui se sépare avec indignation, ou d'un homme qui fait la protestation d'un attachement inviolable ? Aussi les Jesuites qui sentent toute la force des endroits que nous venons de rapporter de cette Lettre, ont pris la peine d'en retrancher la plupart dans leur Memoire. Ne faut-il pas avoir renoncé à toute verité, pour oser dire que l'Accusé a quitté lui même la Demoiselle Cadriere, parce qu'il l'avoit convaincu de fourberie & d'imposture ?

Enfin pour fermer la bouche au Querellé, dans un seul mot, sur les fourberies & les impostures qu'il impute si faussement à la Demoiselle Cadiere, & qui ne sont que de sa part, ne nous suffiroit il pas de lui opposer ici, qu'il en a si bien reconnu la probité & la vertu, lors de la confrontation mutuelle, qu'il n'a proposé aucun objet contre elle, & a déclaré même expressément qu'il la regardoit comme une sainte fille. Ce n'est pas ici un mineur, ni une personne violente qui ait fait cet aveu, c'est un majeur de cinquante ans, un Jesuite très-éclairé & très-rusé, qui a toujours joui de toute sa liberté, & qui a été la seule Partie libre, qui a fait cet aveu judiciaire. N'est-il pas non-recevable à tenir aujourd'hui un autre langage, & à la traiter de fourbe & d'imposture ?

Nous avons prouvé jusqu'ici la fausseté de la fourberie, des contradictions, des mensonges qu'on impute à la Demoiselle Cadiere, que sa conduite en a toujours été exempte, & que c'est le Pere Girard lui-même qui en est convaincu, & d'avoir trompé cette pauvre Fille de la maniere la plus indigne, & d'avoir profané pour cela ce que la Religion a de plus saint. Passons maintenant à la seconde Partie du Memoire du Querellé, & montrons que tout ce que ses Confreres ont imaginé pour affoiblir les preuves de ses crimes, n'est fondé que sur des suppositions & des équivoques. Mais comme il nous est important que Messieurs les Juges & le Public soient bientôt instruits de notre Réponse à la premiere Partie de leur second Memoire, où ils ont employé tout ce que l'art de mentir a de plus séduisant, nous avons crû devoir la don-

104. *Réponse au second Memoire , &c.*
ner presentement, dans le tems que nous travaillons à faire la Réponse à leur seconde Partie, & à la faire imprimer.

Fin de la premiere Partie.

CATHERINE CADIERE.

CHAUDRON Avocat.

AUBIN, Procureur.

Monsieur le Conseiller DE VILLENEUVE
D'ANSOUIS, *Rapporteur.*

REPONSE

DE LA DEMOISELLE

CADIERE,

A la seconde Partie du second Memoire
du Pere GIRARD.

THE
FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION
UNITED STATES DEPARTMENT OF JUSTICE
WASHINGTON, D. C.



R E' P O N S E

DE LA DEMOISELLE

C A D I E R E,

*A la seconde Partie du second Memoire
du Pere Girard.*



IEN n'est plus ridicule que l'ordre que les Jesuites ont gardé dans cette défense de leur Confrere ; ils ont déjà fait un Chap. dans la premiere Partie, intitulé, *qu'il n'y a point eu de collusion entre le Pere Girard & la Cadriere.* Et ici ils commencent la seconde Partie par un autre Chap. intitulé : *Réponse aux raisons qu'on apporte, que le Pere Girard étoit d'intelligence avec la Cadriere.* C'est en jettant partout le mensonge & la confusion, qu'ils tentent de répandre quelque obscurité sur les crimes trop clairs de ce Jesuite ; mais comme ils ne font presque que répéter ici les mêmes raisons, nous les renvoyons à la Réponse que nous avons faite à ce Chap. de la premiere Partie, où nous avons fait voir que tout ce qu'il y avoit ici d'extraordinaire, pro-

Rép. d. l. D. C. au f. M. d. R. G.

A ij

4 *Rép. de la Demoiselle Cadriere*

cedoit de l'obsession ou du Quiétisme, dont il avoit une parfaite connoissance, & dont il étoit l'Auteur; & que c'est à la faveur de tous ces prestiges, & des pernicieuses maximes du Quiétisme, qu'il avoit séduit cette infortunée Penitente. Nous n'ajouterons ici que quelques brièves réflexions sur des nouveaux prétextes qu'ils ont employez dans ce Chapitre.

Les Jesuites veulent d'abord persuader que le Memoire de ce Carême, qui contient les visions & révélations de la D. Cadriere, a été composé par son frere le Dominicain, & qu'il en a tracé le dessein sur le Livre intitulé : *Les vies & actions memorables des Saints & Saintes du Tiers-Ordre*, &c. qu'ils prétendent n'être que dans la Bibliotheque des Jacobins.

Dans tous les tems, la méthode des Jesuites a été de relancer leurs fautes sur les autres. Cette méthode, si conforme à leurs maximes, leur paroît trop commode pour pouvoir s'en départir; & c'est-là le seul fondement de la mauvaise objection que nous détruisons. Pour en montrer la fausseté, il suffit de faire quelques courtes réflexions.

La premiere, se tire de ce que le Livre qu'ils veulent ne se trouver que dans la Bibliotheque des Dominicains, est non-seulement dans toutes les autres, & sur-tout dans celles des Jesuites, qui sont si nombreuses; mais encore il est certain qu'il n'y a que les Jesuites qui sçachent bien, & qui pratiquent tous les traits de mysticité, qui peuvent être dans ce Livre, & dans les autres de pareille nature. Le détail qu'ils en font ici, prouve bien que ce Livre ne leur est pas inconnu; le moindre Frere Laïc des Jesuites en est plus instruit que le plus sçavant Dominicain; en effet, on ne voit pas que les Thomistes, ni

au second Memoire du P. G. - 5

leurs Dévotes, se mêlent de ces sortes de mysticités.

La seconde, se tire de ce que ce n'est pas ce Livre qui est comme l'original des visions & révélations de la D. Cadere, mais bien la vie de Marie Alacoque. Les Jesuites, à qui le mensonge ne coûte rien, soutiennent qu'ils ont parcouru tout ce Livre, & qu'ils n'y ont trouvé aucunes visions ni révélations, semblables à celles contenues dans le Memoire du Carême de la D. Cadere; le Souffigné assure pourtant de les y avoir toutes trouvées, dans la verification qu'il en avoit faite au commencement de ce Procès: s'il en avoit le loisir, il en indiqueroit les pages; mais pour confondre les Jesuites, on montrera ce Livre à Messieurs les Juges, & on marquera les endroits où se trouvent la plupart de ces visions. N'en trouve-t-on pas une preuve formelle dans le Memoire que l'Accusé avoit fait faire à la Querellante au sujet de la Sœur de Remusat, qu'il a produit au Procès, où elle met la Sœur de Remusat dans le même degré de gloire que sa Sœur Marie Alacoque? Tout cela étoit pour allonger le Calendrier Jesuitique. Aussi ces Peres convaincus de la conformité de ces visions avec celles de Marie Alacoque, se retranchent à soutenir que cet Ouvrage n'avoit pas encore paru lors de ce Carême; mais outre que le modele & l'original primordial sont dans les plus anciens Registres de la Société; qui ne sçait qu'il a été fait plus que d'une impression de cet Ouvrage, & que la premiere avoit déjà paru? L'Accusé peut-il nier qu'il n'eût fait faire à la Sœur de Remusat, un Carême tout semblable à celui de la Querellante, qu'il avoit fait lire, étudier & méditer à celle-ci si long-tems, & qu'elle ne lui rendit qu'au mois de May 1730.

6 *Rép. de la Demoiselle Cadere*

avec près de cent lettres de la Sœur de Remusat qu'il lui avoit aussi prêtées ? Il est saisi de ce Carême de la Sœur de Remusat, nous l'interpellons de le représenter, & l'on verra qu'il est conforme à celui de la D. Cadere ; de sorte que l'obsession, le Quiétisme, & la méditation du Carême de la Sœur de Remusat, sont les seules causes qui ont produit celui de la Querelante.

La troisième, qui ne permet pas d'attribuer au Pere Cadere la composition du Carême dont il s'agit, c'est qu'il est prouvé par le témoignage de plusieurs Religieuses du Couvent Sainte Claire d'Ollioules, & sur-tout par celui des Dames de Lescot & de Reimbaud, vingt & vingt-deuxième témoins dans leur recollement, que la D. Cadere avoit dicté à son frere le Jacobin, le Carême & ses Lettres, & que celui-ci n'avoit fait que prêter la main. On a glosé sur ce qu'elles ne l'avoient pas dit dans leurs dépositions, sans faire reflexion d'une part que l'Official, par un effet de sa partialité, qui a si fort éclaté dans cette procédure, en rédigeant les dépositions, en avoit retranché plusieurs faits essentiels ; & que de l'autre, il est si naturel d'ajouter ou de diminuer dans le recollement, que non-seulement l'Ordonnance le permet expressément, mais même on peut dire qu'il n'est fait que pour cela.

La dernière reflexion, qui ne permet pas d'attribuer au Pere Cadere l'invention de ce Carême, ni de contester les faits extraordinaires, & les révélations qui y sont contenues, est tirée de ce que d'un côté il est convenu qu'il n'a écrit ce Carême que dans le tems que sa sœur étoit au Couvent, & même dans le mois d'Août, comme les Lettres produites au Procès le prou-

vent, & qu'alors toutes ces visions, tous ces faits, s'étoient déjà passez depuis assez long-tems; & que de l'autre le Pere Girard convient par ses Réponses, de la verité de tous ces faits extraordinaires & de ces visions; qu'il avoit été le témoin de ces premiers, & qu'elle lui avoit raconté les autres à mesure qu'elle les avoit eues. Enfin la conformité qu'il y a entre le Memoire écrit par le Pere Cadiere, & celui fait par la Dame de Lescot de l'ordre de l'Accusé, qui ne contient que des faits dont elle a été témoin oculaire, produit par ce dernier, ne suffiroit-elle pas pour saper tous ses mauvais prétextes? C'est pour cela qu'il n'a eu garde de faire imprimer ce dernier Memoire.

Ce qu'il y a ici de plus singulier, c'est de voir que l'Accusé, qui dans la premiere partie de son Memoire a soutenu que ces faits extraordinaires étoient faux & impossibles, & n'étoient qu'un effet de la fourberie de la D. Cadiere, prouve ici qu'on en trouve des plus extraordinaires dans des Livres non-suspects, & si l'accusation des crimes dont il est chargé ne l'en avoit pas empêché, il en auroit prouvé la verité, & même la sainteté, comme il avoit fait auparavant.

Le Querellé a la mauvaise foi de contester le fait du transport de la moitié de l'Hostie & la verité de la réponse qu'il fit à ce sujet, sous prétexte, 1°. que les Dames de Lescot & de Reimbaud n'ont dit ce fait que dans leur confrontation avec la Cadiere; 2°. que c'est-là un fait singulier; 3°. qu'elles disent de l'avoir ouï dire à la Dame de Beauffier la cadette qui ne dit rien de pareil; 4°. que la Dame de Guerin qui dépose aussi ce fait, ne dit pas de l'avoir ouï dire au Pere Girard, mais à la Dame de

8 *Rép. de la Demoiselle Cadiere*

Beaussier ; 5°. qu'il assure avoir appris que la D. Cadiere avoit dit à des Religieuses avoir communiqué dans son lit , & qu'apparemment au lieu de déposer de l'avoir ouï dire à cette fille , elles ont déposé de le lui avoir ouï dire à lui.

Quoi de plus foible , ni même de plus ridicule que de pareils prétextes pour détruire un fait si relevant & si essentiel : car 1°. quoique les Dames de Lescot & de Reimbaud n'aient déclaré ce fait que lors de leur confrontation avec la D. Cadiere , & sur l'interpellation de celle-ci , la preuve en est-elle moins legitime ? & si ce que les témoins déclarent lors de la confrontation , sur l'interpellation d'un Accusé , ne devoit pas faire foi , l'Ordonnance auroit-elle fait un devoir aux Juges d'interpeller les témoins d'expliquer des faits à la requisition du delat ?

2°. Quelque extraordinaire que puisse paroître ce fait , dès qu'il est prouvé par trois témoins irréprochables , peut-on se dispenser d'avoir égard à la preuve ? Est-ce-là le seul fait extraordinaire qu'on trouve dans ce Procès qui en est un tissu continuel.

3°. Si la Dame de Beauffier la cadette , à qui ces deux Religieuses l'ont ouï dire , ne l'a pas déclaré , c'est parce qu'elle avoit été doublement subornée , premièrement par le P. Aubani , comme il est prouvé par les dépositions rapportées à la page 3. de notre Analyse , & ensuite par la Lettre que l'Accusé lui avoit fait écrire par la D. de Cogolin ; & le témoignage des Dames de Lescot & de Reimbaud n'est-il pas soutenu par celui de la Dame de Guerin , qui étoit présente lorsque le Pere Girard fit cette réponse , & qui l'ayant ouï , puise dans ses propres sens la certitude de sa déposition ?

Enfin ce dernier prétexte n'est-il pas bien ridicule ? La Cadiere, dit-on, avoit dit à ces Religieuses qu'elle avoit communiqué dans son lit : Apparemment qu'elles confondirent ce qu'elle leur avoit dit, avec ce que leur avoit pu dire le P. Girard lorsqu'elles lui apprirent que cette fille avoit paru communier dans son extase ; n'est-ce pas-là un raisonnement tout Jesuitique ? Et si cette belle méthode étoit autorisée, ne trouveroit-on pas l'art de renverser les procédures les plus graves ? Le fait est personnel au Pere Girard ; c'est lui qui a fait cette réponse, qui a dit que son bon Ange l'avoit averti en disant la Messe à Toulon, de tout ce qui se passoit en la personne de sa Penitente ; qu'il l'avoit communiquée ; qu'il y avoit des communions par transports ; qui en entrant dans sa chambre lui dit : ha ! petite gourmande, viendrez-vous toujours prendre la moitié de la portion de votre pere ? Peut-on changer tous ces faits, & leur substituer celui d'un oüi dire à la Cadiere, qu'elle avoit communiqué dans son lit ? D'ailleurs ce n'est pas la Cadiere qui avoit dit d'avoir communiqué dans son lit, ce sont plusieurs Religieuses qui disent de l'avoir vû non-seulement ce jour-là, mais encore plusieurs autres fois, comme nous l'avons prouvé à la page 5. de notre précis.

SUR L'ENCHANTEMENT,
& autres faits extraordinaires.

*Réfutation de la réponse du Pere Girard,
aux raisons qui lui avoient été
opposées.*

Il n'est personne qui ait lû les deux premiers Memoires de la Cadere, qui contiennent le détail & les preuves de tant de faits d'Enchantement ou de Quiétisme si extraordinaires, qui en voyant la réponse que les Jesuites y font ici, ne soit persuadée qu'ils sont accablez par l'évidence de la conviction, & que c'est ici de leur part la plus pitoyable défense qu'on puisse proposer. En effet, quelle réfutation font-ils ici d'aucun de ces faits, ni des preuves qui les constatent ? Ils se réduisent seulement à dire, 1°. qu'il y a ici de la contrariété dans les differens systèmes des freres Cadere & de leur sœur : 2°. qu'il n'y a point de preuve que le P. Girard eût jetté la Querellante dans l'obsession.

3°. Que cette obsession avoit fini à la mort de la Sœur de Remusat, & qu'ainsi on ne peut pas attribuer à l'obsession tous les faits extraordinaires arrivez postérieurement ; qu'un état de graces & de faveur avoit succédé à celui-là, & qu'enfin tous les faits de la Laugier qu'on attribue à son obsession, ne procedoient que des vapeurs. Voilà à quoi se réduit tout ce qu'on a opposé pour détruire l'enchantement & les autres faits extraordinaires ; fut-il jamais une défense plus vaine ni plus frivole que celle-là ?

Car, 1°. la contrariété qu'on impute sur ce point aux freres Cadere & à leur sœur, n'est

que dans l'imagination des Jesuites, & il n'est personne qui ait lû les Memoires de ces premiers, qui puisse penser comme ces Peres.

2°. N'avons-nous pas prouvé invinciblement par tous nos précédens Memoires, & surtout par notre précis au Chap. de l'Enchantement, d'une part, la verité de tous ces faits extraordinaires, & qu'ils ne procedoient que de l'obsession ou du Quiétisme, & n'en avons-nous pas puisé les principales preuves dans les Lettres, & les aveus même de l'Accusé; & de l'autre, que c'est le P. Girard qui avoit jetté dans cette obsession la D. Cadiere, & sept à huit des autres de ses Penitentes; comme nous l'avons montré à la page 7. du même précis, par des raisons sans replique.

3°. N'avons-nous pas prouvé, tant dans notre précis page 2. que dans notre réponse à la seconde défense de l'Accusé dans ce Memoire, & cela par les Lettres même du Querellé, que l'obsession de la D. Cadiere n'avoit pas fini à la mort de la Sœur de Remusat; qu'il ne l'avoit persuadé faussement à la Querellante que pour décorer d'un miracle son ancienne Penitente, & qu'elle a continué jusques au 17 Novembre; ainsi tous les faits extraordinaires qui sont arrivez après la mort de la Sœur de Remusat, sont encore les effets de l'obsession, à la reserve de ceux qui procedoient du Quiétisme.

Enfin les Jesuites veulent persuader que ce qu'on regarde comme des accidens d'obsession dans la Laugier, n'étoit que des vapeurs, comme il est prouvé, dit-on, par la déposition de sa mere & du Chirurgien qui l'avoit traitée durant sa maladie; que si elle avoit dit des folies, & parlé du diable, cela n'étoit arrivé précisément qu'après s'être échauffée l'imagination en soi-

gnant pendant deux mois la Cadere, pendant sa prétendue obsession; qu'il ne faut pour cela qu'entendre l'addition qu'a faite Magdelaine Allemand dans son recollement, & que rien ne prouve mieux que tous les discours de la Laugier, sur le diable & sur sa grossesse, sont des rêves d'une Malade qui étoit actuellement dans le délire d'une fièvre ardente; & enfin on réduit les visites qu'il avoit faites à la Laugier à deux ou trois.

Nous montrerons dans le chapitre de l'Inceste spirituel l'erreur de calcul faite sur le nombre des visites; & puisqu'il ne s'agit ici que de l'obsession, c'est à cela que nous bornons notre Réponse.

1°. Les Jesuites font bien peu d'honneur à la MAITRESSE d'un de leurs Confreres, en la donnant ici pour une Garde qui eût servi la D. Cadere pendant ses incommoditez, & en voulant qu'elle eût fait son Noviciat sur les discours de diableries pendant le Carême que cette premiere avoit passé quelques jours avec elle: Sans faire réflexion qu'aucun témoin de la Procédure, pas même leurs faux témoins produits sous le nom du Promoteur, ne met de pareils discours dans la bouche de la Querellante pendant ses accidens.

2°. Les témoins qu'ils employent pour prouver que la Laugier n'avoit que des vapeurs, sont François Robion Chirurgien, soixante-quinzième témoin, & Magdelaine Toulon, mere de la Laugier, qui ne peuvent faire ici aucune foi, soit parce que ce sont là deux faux témoins produits par le Promoteur, soit parce que ce Robion est le Chirurgien actuel de la Maison des Jesuites de Toulon; on ne pense pas qu'on ose le nier, puisque cela est si notoire.

& qu'il seroit si facile de le prouver ; & la mere de la Laugier , est une femme qui leur est absolument dévouée ; voilà certes des témoins bien dignes de foi.

En second lieu , ce Chirurgien ne dit pas d'avoir traité la Laugier dans sa maladie , il dit seulement qu'un jour qu'elle s'étoit trouvée mal dans l'Eglise des Jesuites , elle fut se reposer chez lui , qu'elle y eut des convulsions , des vomissemens & des évanouissemens , qu'il crut proceder de passions isteriques ; qu'il lui donna quelque remede , qui les lui fit passer dans deux ou trois heures. C'est ainsi que les Jesuites se font un devoir de combattre partout la verité , en disant que ce Chirurgien l'avoit traitée pendant sa maladie ; d'ailleurs l'accident qu'elle eut alors est bien different de ces accidens dont la Procedure fait une si horrible peinture.

Quant à la mere de la Laugier , nous l'avons si bien convaincuë de fausseté sur tous les articles de sa déposition , par l'analise que nous en avons faite à la page 25. qu'on n'y scauroit ajouter la moindre croyance ; puisque c'est une maxime certaine , qu'un témoin convaincu de faux sur quelque article essentiel , est réputé faux sur tous les autres , *testis in parte falsus , in totum reputatur falsus.*

Enfin , n'avons-nous pas prouvé par une foule de témoins irréprochables , dont les dépositions sont rapportées à la page 30. & 31. de notre premier Memoire , & rappellées à la fin de la page 6. de notre précis , & au commencement de la page 7. que la Laugier étoit , & est encore veritablement obsédée , & que ses accidens d'obsession sont les plus extraordinaires , & les plus caracterisez ; & que pendant leur violence , elle mordoit même le Crucifix , & y crachoit dessus ,

14 *Rép. de la Demoiselle Cadieere*

& appelloit toujours ce diable de Pere Recteur qui l'a mise dans ces états.

Au surplus , l'addition faite par Magdelaine Allemand dans son recollement , soutenue par d'autres dépositions , que la Laugier avoit dit que le P. Girard avoit abusé d'elle , & qu'elle en étoit grosse , bien loin de détruire la réalité de l'obsession , elle forme la matiere d'un autre crime , comme nous le montrerons dans le chapitre de l'Inceste spirituel , où nous ferons voir qu'il avoit tenu à l'égard de la Laugier la même conduite que celle qu'il avoit gardée à l'égard de la D. Cadieere.

SUR LE QUIETISME.

Réfutation de la Réponse du Pere Girard.

Les Jesuites disent qu'ils pourroient se borner à ce qu'ils avoient dit sur ce sujet dans leur premier Memoire , parce que la réponse que nous y avons faite laisse subsister en leur entier toutes les raisons qu'ils avoient apportées , pour faire sentir le ridicule d'une pareille accusation ; que tout ce que nous avons opposé de nouveau est l'exemple de Molinos , & la condamnation de ses erreurs par la Bulle d'Innocent XI. mais que nous n'avons eu garde de dire que ce fut principalement aux poursuites du Pere Segneri Jesuite, si connu par ses ouvrages de piété , que Molinos fut condamné.

Cette ridicule défense ne pourra trouver créance que chez des gens qui n'auront jamais lu nos Memoires , car ceux qui en auront fait la plus legere lecture, conviendront sans peine que notre premier Memoire avoit établi ce chef

d'accusation d'une maniere assez précise & assez nette, tant pour le point de droit que pour le point de fait & pour les preuves; que la réponse que les Jesuites y ont faite par leur premier Memoire est si foible, qu'on diroit qu'elle part d'une main qui a à peine la moindre teinture de ces matieres, & que la réfutation que nous en avons faite par notre second Memoire, nous persuadoit qu'ils auroient de la peine à s'avouer les Auteurs de la Réponse faite au nom de l'Accusé; cependant ils disent ici avec confiance, que notre second Memoire laisse subsister dans leur entier toutes les raisons qu'ils avoient employées pour détruire ce chef d'accusation; laissons-les dans cette heureuse prévention où ils font semblant d'être; il n'est pas à craindre qu'elle se repande plus loin.

Si la qualité de la cause n'y a pas déterminé les Jesuites, il y a beaucoup de vanité de leur part de vouloir attribuer à leur Pere Segneri la gloire de la condamnation des erreurs de Molinos. Il est vrai que ce Jesuite dans son Livre de la contemplation avoit écrit contre les ouvrages de cet Héretique; en cela il n'avoit fait que suivre l'exemple de tant d'autres plumes de tous les differens Ordres qui s'étoient élevées contre la Doctrine de ce chef des Quiétistes; mais chacun sçait que la gloire de la condamnation des erreurs de Molinos, est dûë à Louis le Grand, à ce Fils aîné de l'Eglise, si zélé pour la pureté de ses dogmes, & que c'est par les remontrances qu'il fit faire à Innocent XI. par le Cardinal d'Estrées, que Molinos fut livré au Tribunal de l'Inquisition, & que la Bulle d'Innocent XI. qui condamna ses erreurs fut obtenue. On peut remarquer en passant que si le Pere Segneri avoit combattu les hérésies de

Molinos; on pourroit bien compenser cela avec l'approbation que plusieurs Jesuites en avoient fait, & entr'autres le Pere Appiani fameux Confesseur au College Romain, qui les avoit si bien adoptées, qu'il fut envelopé dans la poursuite de Molinos, & qui eut besoin de tout le credit de la Societé pour sortir des prisons de l'Inquisition, après une longue détention; nous avons bien voulu épargner ce trait d'Histoire à la Societé par nos précédens Memoires; mais pourquoi nous y force-t-elle par une défense imprudente & contraire à la verité?

Ces Peres n'ont pas trouvé un moyen plus sûr pour nous donner un ridicule dans notre défense, que de nous prêter leurs raisonnemens; ils disent que tout notre argument dans notre second Memoire, pour convaincre leur Confrere de Quiétisme, est de dire que Molinos étoit dans une reputation de vertu, & que néanmoins il fut trouvé coupable & déclaré tel: Or le P. Girard lui ressemble du côté de la reputation, dans laquelle il a vécu jusques à ce Procès, doncques il faut le condamner comme un imposteur Quiétiste; & là-dessus ils s'écrient avec antoufiasme que le faux de cette conséquence est trop sensible pour s'y arrêter. De pareils argumens peuvent échaper à des Jesuites, & encore ce ne peut être qu'à ceux qui sont dans les basses classes; mais il n'est pas à craindre qu'ils échapent à des Avocats, le Barreau raisonne sur d'autres principes que les Jesuites. Dans le premier Memoire de l'Accusé on nous avoit opposé qu'il n'étoit pas à croire que le P. Girard, qui avoit jouï d'une assez grande réputation jusques à la plainte de la D. Cadriere, eût donné dans les erreurs du Quiétisme; pour montrer la fausseté de ce prétexte, nous fîmes voir que

Molinos,

Molinos ; le chef de cette Secte , avoit jolii d'une reputation infiniment plus grande , jusques au moment qu'il fut jetté dans les prisons du Vatican ; que jusques alors il avoit possédé l'estime de tout ce qu'il y avoit de plus élevé & de plus grand dans Rome , & même du Vicaire de Jesus-Christ , qui étoit sur le point de l'élever au Cardinalat ; & c'est cette réponse qu'on vient de défigurer par cet argument ridicule , qui ne peut avoir été formé que dans la poussiere d'une classe , où les regles du raisonnement ne sont pas encore assez connues ; peut-être que cet argument tout estropié qu'il est , est l'effet d'un raffinement de la politique Jesuitique , & qu'il a pour but de persuader à ceux qui liront ce Memoire du P. Girard , & qui ne verront pas les nôtres , que l'accusation qui avoit été formée contre lui étoit si déplorable qu'elle n'étoit soutenue que par des raisonnemens ridicules , & cette conjecture pourroit bien être fortifiée par d'autres. C'est apparemment dans cette même vue qu'ils ne répondent jamais rien aux raisons les plus fortes qu'on leur a opposées , ils repètent ici de sang froid ce qu'ils avoient déjà dit dans leur premier Memoire , qu'on ne devoit pas regarder comme des preuves de Quietisme , ce que quelques-unes de ses Penitentes pouvoient avoir dit à Mre. Giraud , parce que si elles lui avoient parlé d'une maniere ambiguë , elles ont éclairci par leurs dépositions ce qu'il y pouvoit avoir de douteux , & qu'il paroît par les dépositions de l'Allemand & de la Batarelle , qu'il leur avoit recommandé la priere vocale. Mais n'avons-nous pas détruit invinciblement tous ces mauvais prétextes à la page 28 , 29 & 30 de notre second Memoire ? N'avons-nous pas montré qu'il n'y avoit rien d'ambigu dans ce que

ces Penitentes avoient dit à ce Curé, puisqu'elles lui avoient avoué nettement que le P. Girard les avoit dispensées de toute priere vocale, qu'elles n'en faisoient point, qu'il suffisoit d'être uni à Dieu pour être dispensé de tout autre devoir, qu'il leur permettoit de faire des parties de plaisirs tant qu'elles vouloient, & qu'il les faisoit communier tous les jours; que s'il a fait dire à ses Penitentes Stigmatisées produites sous le nom du Promoteur, d'une manière si affectée, qu'il les surchargeoit si fort de prieres, que le jour ne suffisoit pas pour les achever, & qu'elles avoient besoin d'emprunter une partie de la nuit, c'est-là un^z fausseté évidente: que si au commencement il avoit dit à la Batarelle & à l'Allemand de se tenir dans l'état de priere, c'est parce que, suivant les maximes de Molinos, on ne doit pas jetter de plein saut les Penitentes dans la contemplation passive, & parce qu'il ne les croyoit pas encore assez avancées dans le Quiétisme, pour mériter d'être dispensées de la priere vocale, mais que bientôt après, non-seulement il leur avoit accordé la dispense de la priere, mais même qu'elles étoient tombées dans une impuissance de prier, ce qui étoit l'état le plus parfait du Quiétisme.

Les Jesuites ajoutent que nous n'avons prétendu convaincre le P. Girard du Quiétisme, qu'en prenant un mot dans une Lettre, un mot dans une autre, un mot dans un Interrogatoire de la Cadiere, & un autre dans celui de l'Accusé, ou de la confrontation; que de tout cela joint ensemble, on est parvenu à bout d'en construire une proposition, qui approche de quelqu'un^{es} de celles que l'Eglise a condamnées dans Molinos, & que de cette manière il seroit bien aisé de trouver toutes les erreurs qu'on

voudroit dans quelque Livre que ce soit, & même dans les Livres saints.

Ceux qui ne sçauoient pas de longue main que les Jesuites sont en possession de ne rien dire de vrai, & surtout dans les Procès de cette espece, & qui n'auroient pas vû nos Memoires, s'en formeroient une idée ridicule. Cependant ce n'est point en prenant un mot d'un côté & un mot de l'autre, que nous avons seulement formé une proposition approchante d'une de celles qui ont été condamnées par la Bulle d'Innocent XI. mais nous avons extrait des propositions entieres, & souvent plusieurs de chaque Déposition, de chaque Lettre & des Interrogatoires; & ces propositions ainsi extraites sont, non pas approchantes de celles de Molinos condamnées, comme disent les Jesuites, ce qui est encore un aveu assez considerable de leur part, mais absolument conformes; en sorte qu'on n'a qu'à les comparer ensemble, pour reconnoître qu'il n'y a aucune difference.

Ils ont fait de grands raisonnemens pour prouver que Marie Alacoque, & la Sœur de Remusat n'étoient pas des Quietistes; que le Pere de la Colombiere, Directeur de cette premiere, dont ils font un martyr de la Foi, ni le Pere Milley, Directeur de celle-ci, dont ils font un martyr de la Charité, n'étoient pas entachez de ces erreurs; que Marie Alacoque a fait plusieurs miracles, & qu'on travaille à la faire proposer à la veneration publique.

Tout cela ne peut avoir pour but, que d'embarasser la cause par des raisonnemens qui lui sont étrangers; il ne s'agit ici ni du Pere de la Colombiere, ni du Pere Milley: Nous ne sommes pas chargez non plus de former opposition à la canonisation de Marie Alacoque; nous ne

penfons pas non plus à chicaner fes miracles ; nous n'avons parlé d'elle qu'au fujet du rapport que fes vifions ont avec celles de la D. Cadiere ; & fi la Sœur de Remufat eft entrée pour quelque chofe dans nos défenses , ce n'eft que par rapport à la Direction que le P. Girard en avoit eûe après la mort du Pere Milley , & aux états femblables à ceux de la Cadiere , dans lesquels l'Accufé l'avoit jettée , comme il eft fi bien prouvé par le Carême qu'il lui avoit fait faire , & par les Lettres dont il eft faifi.

Qui croiroit que les Jefuites , par un raffinement de vanité fi peu convenable à cette caufe , euflent voulu tirer avantage de ce qu'en faifant l'Hiftoire du Quiétifme , nous avons parlé de la condamnation de certains ouvrages de Mr. de Cambray , de la Dame Guyon , & du fieur Malaval , & qu'ils euflent pris de-là occafion de leur comparer leur Confrere ? A Dieu ne plaife que nous ayons jamais penfé à faire une fi odieufe comparaifon. Tout ce qu'on avoit pu reprocher à ces trois premiers , étoit un Quiétifme purement fpirituel , une erreur dans l'efprit ; mais elle n'étoit pas descendue jufques dans le cœur , & l'innocence de leurs actions avoit été reconnuë par les Evêques de France , qui avoient borné leurs cenfures à certaines propofitions de leurs ouvrages ; au lieu qu'ici il s'agit d'un Quiétifme charnel , d'un Quiétifme tel que Molinos l'avoit enseigné , & l'avoit pratiqué avec fes Penitentes ; d'un Quiétifme enfin accompagné de toutes les horreurs des crimes & des vices les plus honteux.

Comme les Jefuites font convaincus que la Lettre de leur Confrere , du 22 Juillet , eft une preuve éclatante de fon commerce avec fa Penitente , dans leur précédent Memoire , ils n'a-

voient pas osé entreprendre de la justifier par aucun Commentaire ; & dans celui-ci, sçachant que celui qu'ils en font ne peut gueres souffrir des yeux fixés, ils ont cru qu'ils ne devoient pas l'exposer au grand jour, & à l'examen dans le chapitre de l'Inceste spirituel, & ils ont pris le parti de le glisser dans un recoin du chapitre du Quiétisme ; quoiqu'il n'y ait que deux lignes de cette Lettre qui entrent dans ce dernier chapitre, & que tout le surplus regarde l'Inceste spirituel. Nous n'avons garde de suivre leur exemple : Nous n'examinerons ici que la partie de cette Lettre, qui peut influer à la preuve du Quiétisme, & nous renvoyons le reste & le Commentaire qu'on y a fait, au chapitre de l'Inceste spirituel.

Tout ce qu'il y a dans cette Lettre que nous employons pour preuve du Quiétisme, sont ces termes : *Je rends mille graces à notre Seigneur de la continuation de ses misericordes ; pour y répondre, ma chere fille, oubliez-vous, & laissez faire : ces deux mots renferment la plus sublime disposition.* Les Jesuites opposent que c'est-là l'abnégation recommandée par l'Evangile, & par l'imitation de Jesus-Christ, qu'il n'y a pas à craindre que ces mots, en passant par la plume du Glossateur, aient rien perdu du sens très-pur & très-innocent, qu'ils ont par leur liaison avec tous les sentimens que le Pere Girard tâchoit d'inspirer à sa Penitente ; que dans cette même Lettre, l'Accusé dit : *Priez Dieu pour votre Pere, pour votre Frere, pour votre Ami, pour votre Fils, pour votre Serviteur ; voilà bien des titres pour intéresser un bon cœur, & que cette priere détruit toute idée de Quiétisme.*

1°. Rien n'est plus singulier que de vouloir détruire le Quiétisme par la fin de cette Lettre ;

22 *Rép. de la Demoiselle Cadieere*

nous ne disons pas que par une fausseté, ils ajoutent le mot *Dieu*, qui n'est point dans l'original; nous ne disons pas non plus que les Quiétistes ont une Oraison de regard; mais disons seulement que c'est une moquerie de venir donner pour une priere, une phrase de tendresse & de galanterie.

2°. Nous convenons que les premiers termes que nous avons rapportez de cette Lettre, ont leur liaison avec tous les sentimens que l'Accusé inspiroit à sa Penitente, qui étoient des sentimens de Quiétisme & d'amour, comme toute cette Lettre en est une si belle preuve.

3°. Par quelle application sacrilege vient-on comparer ici l'*abneget semetipsum* de l'Evangile, & le renoncement à soi-même dont parle l'Imitation de Jesus-Christ avec la maxime qu'il prescrivoit à cette fille par ces mots, *oubliez-vous, & laissez faire*; ainsi que nous l'avons montré par tous nos précédens Memoires.

4°. Nous demeurons d'accord que ces termes, *je rends mille graces à notre Seigneur de la continuation de ses miséricordes*, sont des termes consacrez à la pieté; mais ne doit-on pas convenir aussi que ce n'est pas nous qui en faisons une application sacrilege, mais cet impie Directeur; puisque, comme nous avons prouvé à la page 23. de ce Memoire, ces paroles sont l'approbation sacrilege que ce Jesuite faisoit d'une vision impie que sa Penitente lui avoit racontée dans la Lettre du même jour, par laquelle elle lui disoit d'avoir été associée à l'œuvre de la rédemption du genre humain? Peut-on rien imaginer de plus abominable de la part d'un Directeur, que d'applaudir à une pareille vision de sa Penitente, de lui faire accroire que c'est là l'effet de la continuation des miséricordes de

Dieu , d'en faire un sujet d'actions de graces , & de l'exhorter à se livrer à de pareilles extases , & de les lui donner pour la plus sublime disposition ?

Ce n'est pas-là la seule Lettre qui prouve le Quiétisme de ce Jesuite , & qu'il nourrissoit ses Penitentes de ses pernicieuses maximes ; puisque nous avons rapporté dans notre précis , page 9. & suivantes, un tissu de Lettres des deux Parties, qui en renferment des preuves si éclatantes , qu'il n'est pas possible d'y résister.

Aussi les Jesuites sont si persuadés que leur Confrere est invinciblement convaincu de Quiétisme , qu'ils se retranchent à soutenir qu'il n'y a que le Tribunal de l'Eglise qui en puisse connoître ; c'est-à-dire , qu'ils prétendent que le Parlement n'est pas competant pour juger ce chef d'accusation ; mais n'avons-nous pas montré l'inutilité de cette objection à la fin de la page 12. de notre Précis , où nous avons fait voir qu'une fois que l'Eglise a fixé le point de dogme , comme elle a fait celui-ci par les Bulles d'Innocent XI. & d'Innocent XII. & par les jugemens des Evêques de France , & qu'il n'est plus question que de punir les Infraçteurs, il n'y a que la Justice Royale qui puisse infliger des peines proportionnées à l'atrocité de ce crime ; que l'Ordonnance criminelle , tit. 1. art. xi. a mis le crime d'hérésie au rang des cas Royaux , & que l'Arrêt du Conseil d'Etat du 16 Janvier dernier , a attribué en premiere Instance à la Grand' Chambre , la connoissance de tous les crimes dont il est accusé. Enfin il est si intéressant pour l'Eglise & pour l'Etat , d'arrêter le cours de cette hérésie , qu'elle commence à revivre dans plusieurs parties du monde Chrétien , & que la puissance des clefs & celle du glaive ne

penfent de concert qu'aux moyens d'en arrêter les funeftes progrès.

SUR L'INCESTE SPIRITUEL.

Comme les Jefuites fçavent qu'ils ne peuvent répandre quelque doute fur les preuves de ce chef d'accufation , qu'en y jettant de la confufion , au lieu de faire une réponfe fur chaque preuve que nous employons , & fur chaque fait refultant de la procédure , ils ont affecté de tout confondre , & de parler partout avec cet excès de mauvaife foi , qui leur eft fi propre dans ce Procès ; & convaincus qu'ils foutiennent un coupable , reconnu tel par l'Univers entier , ils parlent de lui comme d'un homme le plus innocent & même le plus faint ; il eft difficile que le Public auquel ils dédient leur Memoire , ne foit pas révolté de cette impudence ; nous ne pouvons pas nous affujettir à un ordre fi peu naturel , & en gardant celui que nous avons fuivi dans nos précédens Memoires , nous allons faire une réfutation fi exacte de toutes les fauffetez qu'ils employent ici , qu'ils feront peut-être honteux de les avoir mifes en œuvre.

La premiere preuve de cet Incefte fpirituel fe tire de ce qu'il a séduit cette fille à la faveur des abominables maximes du Quiétifme , comme nous l'avons prouvé d'une maniere invincible à la page 13. de notre Précis.

La feconde nous la tirons de la fréquentation fi affidue de ce Directeur auprès de fa jeune Penitente , qu'il y a peu d'Amans qui puffent lui difputer la gloire de le furpaffer en affiduité auprès d'une Maîtrefle chérie. Les Jefuites n'ont rien fçu oppofer dans leur dernier Memoire contre ces deux premieres preuves.

La

La troisième se tire du commerce continuel des Lettres qui étoit entre ce Directeur & sa Penitente, & que pendant environ trois mois qu'elle avoit demeuré au Couvent, il lui en avoit écrit plus de cent, & en avoit reçu d'elle plus de quarante, quoiqu'elle fût toujours en arriage. Pour prouver ce fait, nous avons employé entr'autres deux endroits de sa Lettre du 22 Juillet, dont le premier qui est au commencement, est conçu en ces termes : *Voici, ma chere enfant, la troisième Lettre en trois jours ; & l'autre qui est vers la fin, est conçu en ces paroles : Comptez bien, cette Lettre-ci vous dit que vous venez toujours après moi, & il est dangereux que vous ne m'attaquiez pas, à moins que vous n'en écriviez deux par jour.*

Les Jésuites opposent que le commencement de cette Lettre ne prouve pas qu'il écrivit tous les jours à sa Dévote, parce que si cela eût été, il ne lui auroit pas rappelé ces trois Lettres en trois jours, comme une marque extraordinaire de ses soins, & qu'autrement il lui auroit dit plutôt, voici la quarantième Lettre en quarante jours.

Mais ce n'est-là de leur part qu'une pure veltille, soit parce que s'il avoit plutôt dit, voici la troisième Lettre en trois jours, que voici la quarantième en quarante jours, c'est apparemment, parce que ce tour de phrase lui avoit paru plus joli, soit encore plus parce que le second endroit de cette Lettre, sur lequel on n'a point trouvé de chicane à faire, prouve que de longue main il lui écrivoit tous les jours ; car autrement, & s'il avoit prétendu que ce n'étoit que par une impétuosité passagere qu'il lui avoit écrit trois Lettres dans trois jours, il ne lui auroit pas dit : *Cette Lettre-ci vous dit que*

26 *Rép. de la Demoiselle Cadere*

vous venez toujours après moi, & il est dangereux que vous ne m'attaquiez pas, à moins que vous n'en écriviez deux par jour. Si elle venoit toujours après lui; si elle ne pouvoit jamais l'atteindre, à moins qu'elle n'écrivit deux Lettres par jour; il lui écrivoit donc tous les jours, & souvent même deux Lettres par jour. Un pareil commerce de Lettres de la part d'un Jésuite à sa jeune Penitente, contre la prohibition de la Règle de ce premier, n'est-il pas une preuve bien évidente de sa passion pour elle?

La quatrième preuve se tire de la qualité des Lettres que ce Directeur écrivoit à la D. Cadere. Pour donner à cette preuve toute la force qu'elle doit avoir, nous avons fait voir par nos précédens Memoires, 1°. Que les seize Lettres qu'il a produites ont été refaites, & que si elles ne l'avoient pas été, on verroit qu'elles étoient de la même qualité qu'est celle du 22 Juillet, qui est la seule qui nous est restée, comme par miracle, de toutes celles qu'il nous avoit écrites depuis le mois de Juin jusqu'au 22. Août, & celle qu'il avoit dictée à la Guyol sa confidente du 30. du même mois d'Août. 2°. Que toutes refaites que sont ces Lettres, & malgré le retranchement qu'il a fait en les refaisant, des expressions les plus fortes, elles contiennent encore la preuve de sa flamme incestueuse pour sa Penitente. Voyons maintenant ce que les Jésuites opposent pour contester cette réflexion, & pour soutenir que ces Lettres, en l'état qu'elles sont, ne prouvent ni l'amour, ni le Quiétisme, & comme ils répètent sans cesse ce que nous avons si invinciblement détruit ailleurs, nous bornerons notre réponse à ce qu'ils disent de nouveau, & qui regarde le point de la cause que nous traitons ici.

La premiere preuve de la réfection des Lettres de l'Accusé , se tire de ce qu'en mettant sa Penitente dans ce Couvent , il avoit exigé de l'Abbesse que les Lettres qu'il écriroit à la D. Cadiere , ne passeroient point par ses mains , non plus que les réponses qu'elle lui feroit.

Les Jesuites opposent que leur Confrere n'auroit jamais fait à la Superieure une demande si propre à le trahir , & qu'il se seroit contenté de faire passer surement ses Lettres dans les mains de la Cadiere.

Si cette demande à l'Abbesse n'étoit pas prouvée par la Lettre du P. Girard du 6. Juin , à la bonne heure que pour persuader qu'il ne l'avoit pas faite , on vint nous dire qu'elle auroit été propre à le trahir : mais une fois qu'elle est justifiée par sa Lettre , il est inutile de dire qu'elle l'auroit trahi , & cela ne peut aboutir qu'à prouver que les Jesuites chicanent sur tout. Au reste , il joignoit à cette premiere précaution , l'autre de lui envoyer ses Lettres d'amour , ou par la Guyol , ou par une autre de ses Penitentes stigmatisées , qui les remettoient immédiatement à la D. Cadiere , tant il craignoit qu'elles ne fussent vûes par la Superieure. A-t-on jamais pris de pareilles précautions pour des Lettres qui ne roulent que sur la simple direction ?

La seconde preuve de cette réfection se tire de ce que M. l'Évêque ayant forcé le P. Cadiere le 20. Août à lui montrer le Memoire du Carême , & indigné contre le P. Girard , qui lui répondit encore avec brutalité ; ayant dit qu'il vouloit absolument la tirer de ses mains ; celui-ci envoya la Gravier , une de ses Penitentes stigmatisées , le 22. du même mois , avec une Lettre qu'elle ne fit que lui montrer , & par laquelle il lui marquoit de lui renvoyer toutes ses

Lettres; & cette pauvre fille eut la simplicité de remettre à la Gravier, non-seulement toutes les Lettres du P. Girard, à la reserve de la Lettre du 22 Juillet, qui heureusement ne se trouva pas avec les autres, mais encore généralement tous les papiers qu'elle avoit dans sa cassette, jusqu'aux minutes de ses propres Lettres: car si les Lettres qu'il avoit écrites à sa Penitente ne contenoient rien qui lui fit peine, pourquoi les retirer avec tant d'empressement au moment qu'il apprit que M. l'Evêque vouloit lui donner un autre Directeur?

On a dit qu'il ne s'étoit donné ni grand soin, ni grand mouvement pour rattraper ses Lettres, qu'il n'a mis en usage que ces deux mots de la Lettre du 22. Août, par lesquels il avoit marqué à sa Penitente, que s'il lui avoit été pris quelque copie du Memoire du Carême, elle lui renvoyât ses Lettres & ses papiers, & que si c'étoit elle qui l'eût répandue, il n'y avoit rien de tout cela à faire; & on ajoute que la Lettre de la D. Cadere du 26 Août, prouve que celle de l'Accusé du 22. n'a pas été refaite.

1°. Nous avons montré à la page 46. de notre Réponse au premier Memoire de l'Accusé, la fausseté & le ridicule du prétexte qu'on donne à cette démarche. En effet, qui croira que si on avoit enlevé à la D. Cadere une copie du Carême à son insçu, il eût perdu toute confiance pour elle; & que si elle l'avoit répandue volontairement contre son ordre, il n'eût eu contre elle aucune défiance, & lui eût voulu laisser ses Lettres & ses papiers?

2°. N'avons-nous pas fait voir à la fin de la page 7. & au commencement de la 8. de ce Memoire, dans la premiere partie, que la Lettre de la D. Cadere du 26. Aout, prouve évi-

demment la réfection de celle de l'Accusé du vingt-deux ?

La troisième preuve de la réfection , est fondée sur ce qu'il est prouvé par la Procédure , & surtout par la confrontation de la Batarelle, trente-huitième témoin avec la D. Cadiere , que le P. Girard écrivoit à celle-ci deux sortes de Lettres; les unes qui n'étoient que pour en faire montre, qu'il signoit , & qui en parvenant à la Cadiere, pouvoient passer sous les yeux de l'Abbesse ; & les autres des Lettres d'amour, qu'il ne signoit pas , & qu'il lui faisoit remettre immédiatement par une de ses Penitentes stigmatisées.

Il oppose, 1°. Que si cela eût été véritable, il n'auroit pas demandé à l'Abbesse la permission de ne pas lire ces Lettres. 2°. Que ce fait n'est fondé que sur le témoignage unique de la Batarelle , & que la lecture de sa déposition que l'on reclame, en instruira Messieurs les Juges. 3°. Que si elle avoit porté une seule fois une Lettre du P. Girard à la Cadiere, & une à la Supérieure , qu'elle a cru être aussi pour la Cadiere ; ce qu'il ne croit pas être arrivé , & dont il ne se ressouvient pas. D'ailleurs, cela ne pouvoit être arrivé que dans les premiers jours que la Querellante fut au Couvent , ou avant que d'avoir demandé à l'Abbesse de ne pas lire ses Lettres , & que ce n'auroit été que pour cacher à la Supérieure les graces extraordinaires de sa Penitente.

Mais ce n'est-là qu'un amas de faux prétextes; car , 1°. depuis le 7. Juillet que l'Accusé avoit demeuré trois heures enfermé dans la chambre de sa Penitente , la Supérieure étoit entrée dans des sentimens de défiance au sujet de ce Jésuite , c'est pour cela qu'elle ne voulut plus lui permettre d'entrer dans ce Monastere ; & voilà

pourquoi, dans la crainte qu'elle ne lui tint pas la parole qu'elle lui avoit donnée de ne pas lire ses Lettres, & dans la pensée même d'effacer les soupçons qu'elle pouvoit avoir conçus, il prit dans la suite la précaution d'écrire deux sortes de Lettres, comme nous venons de dire, de faire passer les unes sous les yeux de la Supérieure, & les autres immédiatement dans les mains de sa Penitente.

2°. Il est inutile de vouloir suspecter ici le témoignage de la Batarelle, puisqu'il a été débouté par l'Arrêt du 14. Août dernier, du reproche qu'il avoit proposé contr'elle, & son témoignage est confirmé par les deux Lettres de l'Accusé, des 22. Juillet & 15. Septembre, dont la première, qui est une Lettre galante, n'est point signée; & l'autre qui ne l'est point, porte son seing.

3°. Comment veut-on que la Batarelle eût porté ces deux Lettres dans les premiers jours que la Cadriere étoit au Couvent, & avant qu'il eût demandé à la Supérieure de ne pas lire ses Lettres, puisque la Querellante entra au Couvent le 6. du mois de Juin, & que le P. Girard demanda cette permission à l'Abbesse, par sa Lettre du 5. du même mois, produite au Procès; on voit bien que les Jesuites défendent sciemment leur Confrere coupable, par des suppositions & des faussetez. Donc ces deux sortes de Lettres, & la manière dont il les faisoit rendre, prouvent qu'il écrivoit des Lettres d'amour à sa Penitente, & qu'il a refait celles qu'il a produites.

La quatrième preuve se tire de ce qu'il ne communiqua que seize Lettres, quoiqu'il en ait écrit à la D. Cadriere près de cent, & qu'elle l'ait interpellé de les produire toutes, aussi bien que les autres Lettres qu'il a d'elle, par dessus

les vingt-deux qu'il a fait joindre à la Procédure, sans qu'il ait voulu le faire.

La cinquième preuve ne regarde en particulier que la Lettre du 22 Août, dont la réfection est si bien prouvée par celle du 26 du même mois, de la D. Cadiere, ainsi que nous venons de le remarquer.

La dernière preuve de la réfection de ces Lettres se tire de la différence infinie qu'il y a entre la Lettre du 22. Juillet, & les seize qu'il a produites, puisque cette première est pleine d'enjouement, de tendresse & de galanterie, au lieu que les autres sont d'un stile assez sérieux & bien différent; toutes ces raisons réunies ensemble prouvent d'une manière sans réplique, la réfection que le P. Girard a faite des Lettres qu'il a produites.

Après cela c'est bien en vain que l'Accusé se retranche à soutenir que la D. Cadiere par sa réponse au soixante - unième Interrogatoire a convenu que c'étoient - là les mêmes Lettres qu'il lui avoit écrites; car pour montrer la fausseté de cette réponse, & l'injustice de l'avantage qu'il en veut tirer, il suffit de faire réflexion, 1^o. qu'elle a été faite le 27. Février, c'est-à-dire, le jour du breuvage, où par un effet des violences & des menaces qui lui furent faites, elle n'a rien dit qui ne soit contraire à la vérité, comme nous l'avons prouvé démonstrativement par les observations que nous avons faites là-dessus, & où avec un *oui* ou un *accordé*, on a tâché de renverser toutes les preuves qui se tirent de plus de soixante témoins irréprochables, des Lettres & des aveux mêmes de l'Accusé.

2^o. Il n'est ni possible ni vrai-semblable qu'elle eût lu, ni qu'on lui eût fait la lecture de toutes les Lettres qu'on lui fit avérer dans la séance de

32 *Rép. de la Demoiselle Cadere*

relevée, pour pouvoir vérifier si c'étoient les mêmes Lettres qu'il lui avoit écrites, ou s'il les avoit refaites, puisque pour faire cette vérification, il auroit fallu en faire une lecture méditée; cependant dans cette séance il paroît qu'on lui a fait un grand nombre d'Interrogatoires, dont il y en a de très-longs, & on veut qu'elle ait avéré dans la même séance, le Mémoire de la Sœur de Remusat, le Mémoire du voyage d'Aix, celui du Carême, vingt-deux Lettres de la D. Cadere, un nombre de minutes, & encore quatorze Lettres du P. Girard, ce qu'on n'auroit pas pû faire dans toute une journée; cela ne choque-t-il pas toutes les règles de la vrai-semblance & de la possibilité? Et par conséquent c'est-à une preuve sans réplique de la fausseté de l'averation qu'on prétend qu'elle ait faite, non pas seulement du caractère du P. Girard, mais de l'identité de ses Lettres avec celles qu'il lui avoit écrites.

3°. Il est si peu vrai qu'elle eût vérifié l'identité de ces Lettres, que lors de sa confrontation mutuelle avec son frere, reçue par Messieurs les Commissaires, elle a soutenu que lors de ses réponses, elle n'avoit pas lû les Lettres du Pere Girard, voici ses termes : *Requis de dire si les Lettres du P. Girard qui sont jointes à la Procédure, sont les mêmes que celles qu'il lui avoit écrites, & qu'elle lui renvoya d'Ollioules; ladite Cadere a dit qu'il y a apparence que ce ne sont pas les mêmes, puisque le P. Girard avoit pris la précaution de les retirer, & que celles qui lui ont été représentées, elle ne les a reconnûes que pour être de l'écriture du Pere Girard, sans en avoir fait la lecture.* Comment pouvoit-elle donc avoir vérifié si elles étoient les mêmes?

Enfin ne venons-nous pas de prouver d'une

maniere sans replique, que les Lettres produites par le P. Girard, ont été refaites, & si elles ont été refaites, comme on ne peut pas le revoquer en doute, il s'ensuit necessairement qu'elles étoient de la même qualité que la Lettre du 22 Juillet, & même encore plus scandaleuses, puisqu'autrement il ne les auroit pas refaites, & n'auroit pas commis un crime de faux.

On nous oppose que par notre premiere Requête, nous avions dit qu'il étoit si certain que les Lettres du P. Girard avoient été refaites, que celles qu'il avoit écrites à la Cadiere, étoient un affreux mélange de Quiétisme, d'impiété & de sceleratesse, comme la Lettre du 22 Juillet le prouve; cependant celles qu'il produisoit, ne renfermoient qu'une morale pure & active; mais cette objection est absolument infoutenable, 1°. Parce que lors de cette Requête il ne nous avoit pas encore donné copie de ses Lettres; nous en ignorions la teneur: 2°. Parce que l'erreur de cette énonciation, ne pourroit jamais en changer la qualité; ce n'est pas par l'énonciation qu'on juge de l'acte énoncé, mais par l'acte énoncé qu'on juge de la verité, ou de la fausseté de l'énonciation, *non creditur referenti, nisi constet de relato.*

Or il est certain que ces Lettres toutes refaites qu'elles sont, & celles de la Demoiselle Cadiere, prouvent l'amour & le commerce incestueux de ce Directeur; pour le montrer d'une maniere évidente, il suffira d'en rapeller ici quelques fragmens, & d'y ajouter quelques brièves reflexions.

Nous avons rapporté dans notre Précis, au chapitre du Quiétisme, tous les endroits des Lettres qui parlent de cette union, de tendresse & de Quiétisme, qui n'avoient que le même

34 *Rép. de la Demoiselle Cadere*

ob^{jet}, & fait voir que cette union intime dans le sacré cœur de Jesus, qu'on trouve à la fin de chaque Lettre, n'étoit que la consommation de l'amour charnel de ce Directeur pour sa Penitente, qu'il lui faisoit accroire par une espece de fanatisme, être un effet de l'amour divin ; que Dieu les avoit unis ensemble, & que sa volonté étoit qu'ils remplissent exactement tous les devoirs de cette union : Parcourons maintenant quelques endroits des Lettres des Parties. -

La Demoiselle Cadere par la sienne du 11. Juin, lui dit : *Il ne me reste que vous seul en cette vie, mon cher Pere, qui puissiez m'apporter quelque consolation, & me donner ces premiers mouvemens de joye, de douceur & de tranquillité que j'ai perdus de vuë depuis le premier moment que je suis entrée dans cette Maison. Vingt fois du jour je soupire après l'heure favorable où je pourrai vous voir, pour vous communiquer de vive voix le fond de mes miseres, ne pouvant me communiquer à tout autre ; ce qui ne fait pas chez moi le moindre sujet de mes peines, comme vous devez en être convaincu. Ainsi hâtez-vous, mon cher Pere, le plutôt que vous pourrez, de venir donner la guérison à une pauvre ame digne de votre compassion. Je me reserve à vous developper de vive voix bien de petits secrets que je n'ose vous exposer par écrit. Vous ne sçauriez obliger plus tendrement celle qui se dit avec une parfaite union en Jesus-Christ, mon très-cher Pere, votre très-humble, &c. Quoi de plus tendre ! Et que pourroit dire de plus l'Amante la plus ardente à l'Amant le plus cher ? Elle a perdu sa joye, sa tranquillité & son repos, depuis qu'elle l'a perdu de vuë ; elle compte les momens de son absence ; elle soupire continuellement après le moment qui doit le lui ramener ; elle ne peut communiquer qu'à lui le*

sujet de ses peines & de ses larmes ; elle le presse d'en venir adoucir l'amertume , & regarde sa presence comme le seul remede à son mal ; elle a des secrets qu'elle ne peut pas déposer sur le papier ! Elle est tendrement unie avec lui ! N'est-ce pas là le langage d'un cœur enflammé par cet incestueux Directeur ? Et à quel point de fascination & d'aveuglement avoit-il conduit cette Penitente si infortunée ? On peut juger quelles devoient être les Lettres de l'Accusé , qui avoient précédé celle de la Querellante.

Le P. Girard par sa Lettre du 29. du même mois , lui dit : *J'ai autant de desir & d'empressement que vous , ma chere Fille , de nous voir bientôt ensemble ; j'avois déterminé demain Vendredy d'aller à Ollionles , mais il m'est venu depuis hier un petit mal de gorge , qui me fait craindre que nous ne soyons privez l'un & l'autre de parler sitôt de près , & à cœur ouvert. Adieu , ma chere Enfant , je suis tout à vous dans le sacré cœur de Jesus. Ce desir , cet empressement de ce Directeur , de se voir bientôt ensemble avec sa jeune Penitente ; cette crainte que cette indisposition ne l'empêche de goûter assez tôt le plaisir de lui parler de près , & à cœur ouvert ; tout cela n'est-il que la charité de la direction , ou le langage le plus tendre que l'Amant le plus passionné pourroit tenir à une Maîtresse adorée ?*

L'Accusé finit sa Lettre du 16 Juillet par ces mots : *Bon soir , ma chere Enfant , je suis avec vous , & avec vous plus que je ne puis dire. Quel excès d'attachement de ce Directeur pour sa Dévote , puisqu'il surpassoit toute expression , & qu'il n'en trouvoit pas d'assez fortes pour l'exprimer !*

Passons maintenant à la fameuse Lettre du 22. Juillet ; mais auparavant il faut répondre à un

36 *Rép. de la Demoiselle Cadiere*

mauvais prétexte que les Jésuites fondent, sur ce que la Demoiselle Cadiere, par sa réponse au quatre-vingt-onzième Interrogatoire, a dit, que cette Lettre, & la réponse qu'elle lui avoit faite, sont dans le même esprit; c'est-à-dire, dans l'esprit de Dieu; & l'on a ajouté que cette réponse étoit antérieure au jour de la variation; il est nécessaire de rapporter ici cet Interrogatoire & cette réponse. *Interrogée de nous dire si elle a dicté cette Lettre à son frere?* (c'est celle du 24. Juillet) *A répondu*, qu'oui.

Sur quoi lui aurions représenté que si cette Lettre est la continuation d'un commerce criminel, son frere est complice comme elle.

A rép. Que son frere n'avoit point occasion d'avoir des mauvaises pensées sur son compte, & que la Lettre que nous lui avons fait représenter, est la réponse de celle qui lui avoit été écrite par le Pere Girard le 22. du même mois; & toutes les deux, c'est-à-dire, celle du Pere Girard, & la réponse d'elle Répondante, sont dans le même esprit, c'est-à-dire, dans l'esprit de Dieu. Cela supposé, l'avantage que les Jésuites veulent tirer de cette réponse, n'a rien que d'inique.

1°. Quoiqu'elle soit antérieure au 27. Février, & qu'elle soit du 26. elle n'en est pas plus légitime; car il est certain qu'elle n'a pas eu un moment de libre dans le Couvent des Ursulines de Toulon où elle étoit détenue; que les impressions de la violence & des menaces, qui furent portées le lendemain à leur comble, avoient commencé dès le 25; c'est pour cela que les deux premiers jours elle a fait plusieurs réponses évidemment contraires à la vérité, comme nous l'avons montré par les observations que nous avons faites là-dessus.

2°. Si cette réponse étoit partie véritablement

de son esprit, elle ne pourroit être prise que dans le même sens qu'on doit prendre l'endroit de ses réponses devant l'Official, où elle dit que toutes les fois que le P. Girard lui manioit le sein, elle recevoit des graces & des faveurs, & qu'elle étoit charmée par des sentimens tout divins; & alors cette réponse, comme cet endroit du Verbal d'accedit, ne serviroit qu'à prouver que le P. Girard lui avoit fait accroire que toutes les voluptez de l'amour profane étoient des attrouchemens de l'amour divin, & voila dans quel sens seulement elle auroit dit que la Lettre du 22. Juillet & sa réponse du 24. étoient toutes deux dans l'esprit de Dieu.

3°. Dans quelque sens que l'on veuille prendre cette réponse, pourroit elle jamais changer la nature de ces deux Lettres, & la Justice n'en doit-elle pas juger par leur qualité & par leur teneur, & non pas par une pareille réponse? Aussi les Jesuites l'ont si bien reconnu, qu'ils ont fait tous leurs efforts pour tâcher de persuader que ces deux Lettres ne contiennent rien de mauvais.

Pour cela, ils ont rapporté quelques fragmens des Lettres que S. François de Sales avoit écrites à la Dame de Chantal, qui ne renferment que les sentimens d'une sainte affection, de-là on a conclu que cette Lettre du Pere Girard du 22. Juillet, ne contenoit rien que de saint; & on a ajouté que nous n'avions qu'à mettre S. François de Sales dans la catégorie des Quiétistes charnels, & la Dame de Chantal au nombre des Penitentes abusées.

Quelle ridicule comparaison des Lettres fumantes d'amour, écrites par ce Jesuite à une jeune fille sa Penitente, avec les Lettres que ce saint Evêque écrivoit à la Dame de Chantal,

38 *Rép. de la Demoiselle Cadrière*

qui étoit une veuve très-avancée en âge , dont la fille avoit épousé le neveu de S. François de Sales , & qui étoit par conséquent son alliée ; une veuve qui étoit associée avec lui dans la fondation de l'Ordre de la Visitation Sainte Marie ; & qui ne contenoient que des sentimens d'estime , dont le zele pour l'œuvre de Dieu , pour l'agrandissement de cet Ordre devenu ensuite si illustre , la vertu & la sainteté qui leur étoient communes , faisoit tout le fondement ; & qui peut voir sans indignation comparer un Jésuite Quietiste & incestueux , à un saint Prélat dont l'Eglise a canonisé les vertus , & à qui elle a dressé des Autels ? Rapellons maintenant quelques lambeaux de cette Lettre , que l'Accusé a rapporté avec tant d'infidélité , & faisons sentir l'absurdité des prétextes qu'il employe pour l'excuser.

Voici , ma chere Enfant , la troisième Lettre en trois jours ; tâchez de m'obtenir du tems : Dieu soit loüé , bientôt peut-être ne pourrai-je plus rien faire que pour celle à qui j'écris ; toujours sçais-je bien que je la porte partout , & qu'elle est toujours avec moi , quoique je parle & que j'agisse avec d'autres personnes. Il faudroit être bien novice en amour , pour ne pas reconnoître qu'on ne peut rien dire de plus tendre ni de plus passionné à une Maîtresse ; on neglige ici d'observer que le Querellé a retranché dans cette phrase le mot , de plus , oubliez-vous , & laissez faire ; ces deux mots renferment la plus sublime disposition. Quelle maxime pour une fille de dix-huit à dix-neuf ans ! Saint François de Sales l'avoit-il proposée à la Dame de Chantal , quelque surannée qu'elle fût ? Lui avoit-il dit , oubliez - vous & laissez faire ; ces deux mots renferment la plus sublime disposition ?

J'ai une grande faim de vous revoir, & de tout voir ; vous sçavez que je ne demande que mon bien, & il y a long-tems que je n'ai rien vu qu'à demi. Nous avons expliqué dans notre réponse au premier Memoire de l'Accusé, page 48. le mystere assez intelligible que ces termes renferment ; on n'a rien dit qui puisse donner la moindre atteinte à l'explication que nous en avons faite : on oppose que la Demoiselle Cadriere, par sa Lettre du 25. du même mois, écrite trois jours après celle de son Directeur, lui disoit : *On m'a promis que puisque vous vouliez des miracles, vous en auriez pour vous convaincre de votre peu de foi, mais que vous auriez la douleur de me voir toute couverte de playes affreuses & extraordinaires, auxquelles toute la Medecine sera aveugle, & que ma seule sortie dissipera dans le moment.* Et on a ajouté : Certainement après un tel début & la promesse de lui donner le spectacle des playes affreuses & extraordinaires dont elle devoit être couverte, toute autre fin que celle du zele & de la charité, auroit été rassasiée d'avance.

1°. Nous avons fait voir dans la premiere Partie, que cette promesse des miracles que ce Directeur vouloit exiger pour consentir que sa Penitente sortit du Couvent, n'étoit que l'effet de l'obsession. 2°. Quel pitoyable Commentaire est celui-ci ? La promesse de ces playes universelles n'a été faite que le 25. Juillet, & ce Jésuite veut en avoir fait le sujet de ses empressemens dans sa Lettre du 22. étoit-il Prophete ? Etoit-il homme à courir après des playes affreuses ? Et ces termes : *J'ai une grande faim de vous revoir & de tout voir ; vous sçavez que je ne demande que mon bien, & il y a long tems que je n'ai rien vu qu'à demi,* peuvent-ils s'appliquer à des playes, & à des playes hideuses & futures,

où bien à l'aimable corps de sa Dévoté, que la gêne de la grille ne lui permettoit de voir qu'à demi ? S. François de Sales a-t-il jamais tenu un pareil langage à la Dame de Chantal ?

Je vous fatiguerai : hé bien ne me fatiguez-vous pas aussi ? Il est juste que tout aille de moitié. Rien n'est plus plaisant que le commentaire que font les Jésuites sur ces termes. Les fatigues du Pere Girard, disent-ils, n'étoient donc autre chose que les perplexitez & les embarras où le mettoient tous les jours des nouveaux prodiges à examiner. Mais n'avons-nous pas prouvé dans la premiere Partie, qu'il n'avoit ni doute ni perplexité, qu'il donnoit affirmativement sa Penitente pour une Sainte, & tous ces faits extraordinaires pour des miracles, quoiqu'il sçût que tout cela n'étoit que l'effet de l'obsession. La fatigue reciproque dont il est ici parlé, & dont il étoit si gourmand, pouvoit-elle s'appliquer à des doutes qu'il n'avoit pas, & auxquels elle auroit si peu convenu ? Mais que deviendront ces termes : *Il est juste que tout aille de moitié,* qui expriment si bien cette communion de toutes choses qu'il y avoit entr'eux, auxquels on a été si en peine de donner aucune autre explication ?

Les Jésuites n'ont sçu non plus en donner aucune aux termes suivans de cette Lettre : *Je compte bien qu'enfin vous deviendrez sage ; tant de graces & d'avis ne deviendront pas inutiles vous êtes une inconstante, ce seroit bien pis si vous deveniez gourmande Bon soir, ma chere Enfant, pourrez-vous déchiffrer mon grisonage comptez bien ; cette Lettre-ci vous dit que vous venez toujours après moi ; il est dangereux que vous ne m'atteigniez pas, à moins que vous n'en écriviez deux par jour. Adieu ma fille, priez pour votre pere,*

pere , pour votre frere , pour votre ami , pour votre fils , & pour votre serviteur. Voilà bien des titres pour interesser un bon cœur. Est-ce le langage d'un Directeur ou d'un Amant ? Et si cette Lettre étoit aussi innocente qu'on le prétend , d'où vient que l'Accusé ne l'a pas signée ?

Ces Peres disent que tout le crime du Pere Girard dans cette Lettre , est tout au plus un air d'enjoûement que de saints personnages n'ont pas regardé comme ennemi de l'innocence. On a yû si tout ce que cette Lettre renferme de plus fort , se réduit à un air d'enjoûement , qui seroit toujours si peu convenable à un Directeur à l'égard de jeunes filles ; & s'il y a de saints Personnages qui aient écrit des Lettres de cette qualité ? Prétendent-ils faire juger par un Arrêt contradictoire , que par un privilege exclusif il leur est permis d'écrire de pareilles Lettres à leurs Penitentes ? Ce seroit une belle modification à leur Regle.

Cette Lettre prouve donc & l'amour & l'inceste de ce Directeur ; les Jesuites prétendent que la réponse que la Demoiselle Cadiere y fit le 24. du même mois , la doit justifier. Mais outre que nous avons montré dans notre réponse au premier Memoire du Pere Girard , page 43. qu'on ne doit pas juger de la qualité des Lettres de l'Accusé , par celles de la Demoiselle Cadiere ; d'ailleurs la réponse de celle-ci ne peut servir qu'à prouver toujours mieux le venin de celle de son Directeur ; il suffit d'en rapporter ici quelques fragmens. *Je serai plus attentive à l'avenir à menager votre tems : cela n'empêchera point cependant que je ne vous mene partout avec moi , m'étant aussi cher que vous m'êtes Je vous attens avec impatience pour rassasier la faim que vous avez de me voir : ne soyez point en peine*
 Rép. d. l. D. C. au f. M. d. P. G. D

42 *Rép. de la Demoiselle Cadriere*

de votre bien, il vous est tout devoüé; venez au-
plutôt contenter votre petite curiosité; mais à condition
que ma soumission vous dédommagera, une fois pour
toutes, de vos peines, & que vous ne compterez plus
si exactement avec moi pour l'avenir? peut-être que
mon obéissance vous donnera lieu de retraçer vos
petits reproches sur ce sujet si je deviens
gourmande? pensez que je ne vous pardonnerai jamais,
puisqu'il y aura de votre faute Pour ce qui
regarde vos Lettres, je sçai bien que je suis en
arriere, mais dans l'état continuel de souffrances où
je me trouve, j'y vais de bonne foi, & je ne compte
point après vous: Faites-en de même de votre côté,
& contentez-vous de ma bonne volonté: celui qui
pourra écrire davantage, en aura plus de merite.
J'espere que vous me rendrez cette justice, aussi-bien
que celle de croire que je vous suis intimement unie
dans le sacré cœur de Jesus, mon cher Pere, votre,
&c.

Cette Lettre prouve combien ce Directeur
avoit empoisonné le cœur de sa Penitente, &
l'on y trouve à peu près tous ces traits de venin
d'amour, qui éclatent si fort dans la Lettre de
ce premier. On n'a pas besoin d'emprunter pour
cela le secours des reflexions, c'est un texte trop
clair pour avoir besoin de commentaire.

Enfin la Lettre qu'il fit écrire à la D. Cadriere
par la Guyol le 30. Août, lorsque cette pre-
miere vouloit quitter sa direction, & où il a si
bien dépeint sa désolation, son redoublement
de désolation & son desespoir, ne suffiroit-elle
pas toute seule pour le convaincre de son in-
ceste spirituel avec sa Penitente, comme nous
l'avons montré à la page 49. & suivantes de
notre Réponse au premier Memoire de l'Accusé,
par des raisons si convaincantes, qu'on n'a pu y
trouver aucune réponse.

La cinquième preuve de cet Inceste spirituel, est tirée de deux faits qui le supposent necessairement. Le premier consiste en ce qu'il est prouvé par le recollement de la Dame de Lescot, Maitresse des Novices, vingtième témoin, qu'elle avoit lû une Lettre du P. Girard, par laquelle il marquoit à la D. Cadiere, d'un air badin, que si elle n'étoit pas sage, il lui donneroit le fouët; & la Batarelle, trente-huitième témoin, ajoute dans sa déposition, que la Querellante lui avoit avoué dans un tems non-suspect, que le P. Girard lui avoit donné la discipline au Parloir d'Ollioules.

La réponse des Jesuites là-dessus est singuliere: Ils disent que si cette Lettre étoit veritable, elle n'auroit pas manqué de la retenir, comme elle a fait celle du 22. Juillet. Ne diroit-on pas, à les entendre parler ainsi, que le 22. Août qu'elle rendit les Lettres de l'Accusé, elle avoit formé le dessein de le quereller, & qu'elle avoit fait le choix des Lettres qui pouvoient servir à l'exécution d'un pareil dessein; tandis que d'une part ce n'est que parce qu'elle y a été forcée, qu'elle a porté ensuite sa plainte à la Justice, & que de l'autre elle pensoit si peu à une pareille chose le 22. Août, qu'elle eut la simplicité de remettre à la Gravier, non-seulement toutes les Lettres de ce Directeur, à la reserve de celle du 22. Juillet, qui par une espece de miracle se trouva hors de la cassette, mais encore toutes ses propres papiers & les minutes de ses Lettres? Rien n'est plus propre à prouver la bonne foi de la Querellante, & le dol du Querellé, que leur conduite dans cette occasion! Ne faut-il pas renoncer à toute pudeur, pour venir opposer à la D. Cadiere, que s'il y avoit eu une pareille Lettre, elle l'auroit en son pouvoir, dans le

44 *Rép. de la Demoiselle Cadiere*

tems qu'il les a toutes retirées, à l'exception de celle du 22. Juillet? & ne suffit-il pas que l'existence & la teneur en soient prouvées par la Procédure?

Le second fait est, qu'il avoit envoyé à sa Penitente un formulaire de confession, contenant le détail des fautes dont elle devoit s'accuser, avec défenses de rien dire de plus, au cas qu'elle se confessât au Directeur du Monastere, ou à un autre qu'à lui, comme il est prouvé par la déposition de la Demoiselle Victoire Aubert, trentième témoin, & par la confrontation de la Dame de Lescot avec la D. Cadiere, qui disent d'avoir vu ce formulaire.

L'Accusé oppose, 1°. Que la D. Aubert est la nièce de l'Abbesse, qu'il dit être déchaînée contre lui. 2°. Qu'il se trouve de ces formulaires dans presque tous les Livres. 3°. Que s'il avoit été en commerce avec elle, il ne l'auroit pas laissée confesser à un autre. 4°. Qu'elle ne pouvoit pas ignorer qu'un pareil commerce ne fût un péché, & que l'omission volontaire de quelque péché mortel ne rende la confession nulle.

Quelle odieuse défense de la part de celui qui étoit le seul auteur de tout le mal! 1°. C'est une imposture que l'Abbesse d'Ollioules soit déchaînée contre lui, la qualité de son témoignage prouve bien le contraire, & il l'a si bien reconnu, qu'il n'a proposé aucun objet, ni contre la tante, ni contre la nièce.

2°. C'est précisément parce qu'on trouve des formulaires de confession dans plusieurs Livres, que la Querellante n'avoit pas besoin qu'il lui en envoyât, & que celui qu'il lui avoit mandé, ne pouvoit avoir pour objet que de lui régler ce qu'elle devoit dire à un autre Confesseur, &

ce qu'elle lui devoit cacher : d'ailleurs ces formulaires ne sont nécessaires qu'à ces gros Chrétiens, qui croiroient de faire un péché s'ils se confessoient plus d'une fois l'an, pour aider leur mémoire ; mais non pas à une Dévote qui se confesse toutes les semaines.

3°. La D. Cadiere étant dans un Couvent obligée de communier souvent avec toute la Communauté, & l'Accusé residant à Toulon, chargé des occupations du Rectorat, pouvoit-il être toujours au Couvent lorsqu'elle avoit besoin de se confesser ?

4°. N'avons-nous pas prouvé qu'à la faveur des abominables maximes du Quiétisme, il lui avoit persuadé que ce commerce avec lui, bien loin d'être un péché, il étoit au contraire une bonne œuvre, & un effet de la grace & de l'amour divin. Enfin, le témoignage de la D. Aubert n'est-il pas soutenu par celui de la Dame de Lescot, vingtième témoin, dans sa confrontation avec la D. Cadiere ?

La sixième preuve de cet Inceste spirituel, est tirée des libertez criminelles que le Pere Girard est convaincu d'avoir prises sur sa Penitente, dont il y a ici deux preuves. La première est tirée de ses propres aveux, & la seconde des témoins de la Procédure ; nous allons commencer par celle qui est tirée de ses aveux, & nous réfuterons en même-tems tout ce qu'on a dit, pour persuader que nous n'en pouvons tirer aucun avantage, & nous ferons voir qu'on a fait ici une si grande violence à la verité & à la pudeur, qu'il faut avoir renoncé entièrement à l'un & à l'autre, & prendre Messieurs les Juges & le Public pour des petits enfans, ou pour des dupes, pour avoir l'assurance de leur vouloir ainsi imposer, contre la teneur de ces aveux qu'ils ont sous leurs yeux.

Les Jesuites nient d'abord que l'Accusé ait jamais reconnu que la D. Cadiere connoissoit l'intérieur des consciences ; si cela étoit , il nous suffiroit d'en trouver la preuve dans les témoignages de la Procédure , & dans un nombre de témoins irréprochables , comme nous l'avons prouvé à la page 6. de notre Précis ; mais pour leur montrer qu'ils ne disent rien qui ne soit contraire à la vérité , n'est-il pas prouvé par sa Lettre du 22. Août , dont nous avons rapporté la teneur à la page 13. de la premiere Partie de ce Memoire , qu'il sçavoit si bien qu'elle avoit le secret des consciences ? Que pour le motif que nous avons observé , il lui avoit défendu de s'expliquer , pour un certain tems , sur l'intérieur des personnes qui la consultoient ; & n'en a-t-il pas convenu par sa réponse au vingt-sixième Interrogatoire ? Il suffit pour les confondre , d'en rapporter les termes. Interrog. *De quelle espece étoient les visions & les choses extraordinaires qu'elle lui racontoit ?* A rép. *Que c'étoient tantôt des mouvemens & des connoissances particulieres qu'elle recevoit de ce qui se passoit en elle ; de ce qu'elle devoit faire ; de ce qui se passoit chez les autres ; des visions des Saints , & des paroles intérieures.* Ces connoissances particulieres qu'elle recevoit de ce qui se passoit en elle , & de ce qui se passoit chez les autres , & ces paroles intérieures , qu'est-ce que cela signifie ? N'est-ce pas l'intérieur des consciences ? Et les Jesuites croyent-ils éblouir les gens avec des sophismes & des faussetez ?

S'ils nous reprochent d'avoir soutenu que leur Confrere avoit avoué formellement d'avoir fait accepter l'état d'obsession à la D. Cadiere , nous n'avons jamais rien dit de semblable , quoique nous eussions pu conclure un pareil aveu de celui qu'il a fait , qu'elle l'avoit consulté pour sçavoir

si elle devoit accepter cet état d'obsession : que bien-loin de l'en dissuader il avoit regardé cet acte comme heroïque, & pratiqué par plusieurs Saints, & qu'elle avoit été veritablement obsédée ; car n'est-ce pas-là un aveu assez précis de la part d'un homme à direction d'intention ? Mais n'avons-nous pas prouvé, d'une maniere sans replique, à la page 7. de notre Précis, qu'il étoit l'auteur de cette obsession, & qu'il l'avoit fait accepter à la D. Cadiere, & à plusieurs autres de ses Penitentes ? On affecte de venir mêler ici des faits étrangers à l'Inceste spirituel pour en faire perdre les idées ; mais revenons à ses aveux qui regardent ce chef d'accusation, ils se réduisent à trois.

Le premier, est celui que l'Accusé a fait sur le vingt-quatrième Interrogatoire, d'avoir vu quatre à cinq fois les Stigmates des pieds de la D. Cadiere, dont il fait la description. Ces Jesuites disent, qu'il ne les a vus que trois fois dans l'espace de quatre mois, que cela ne marquoit pas une grande curiosité de sa part, bien loin de prouver aucun mauvais dessein ; mais ces deux lignes renferment deux mensonges bien averez. Le premier, est de dire qu'il n'a vu les Stigmates des pieds que trois fois, tandis qu'il convient par sa réponse à cet Interrogatoire, de les avoir vus quatre ou cinq fois. On ne le soupçonnera pas sans doute d'avoir voulu exagerer. Le second, est de dire que c'est dans l'espace de quatre mois, dans le tems qu'il est connu que les Stigmates des pieds n'avoient commencé que le Vendredi-Saint 7. Avril 1730. & qu'elle étoit allée au Couvent le 5 Juin suivant ; on ne trouve pas dans cet intervalle les quatre mois pour faire encore à leur Confrere un sujet de joiuange, d'avoir borné l'examen & la visite de

ces Stigmates à trois fois comme ils le disent , ou à cinq fois comme il l'avance. A l'égard de la broderie dont il assaisonne ses aveux , nous lui avons déjà déclaré , & nous en réitérons ici une fois pour toutes la déclaration à ses Confreres , que nous ne sommes pas obligez de la prendre , soit parce qu'elle est évidemment contraire à la verité , soit parce que c'est une maxime certaine , & qui n'est pas contestée , que les aveux sont divisibles en matiere criminelle.

Le deuxieme aveu du Querellé est celui qu'il a fait sur le soixante-dix-septieme Interrogatoire d'avoir vû le Stigmate du côté , & dit *que cette playe étoit à quatre doigts au-dessous du teton gauche* : Et sur le soixante-dix-huitieme il avoie en termes enveloppez , de l'avoir baisé ; les Confreres n'osent pas contester cet aveu d'avoir baisé ce Stigmate , & ils se réduisent à dire qu'il n'a avoué d'avoir vû ce Stigmate du cœur *que deux fois dans l'espace de quatre mois*.

Mais c'est toujours-là la réiteration de deux mensonges ; nous venons de prouver celui qui regarde le tems ; l'autre est encore prouvé par la réponse de l'Accusé sur ce soixante-dix-septieme Interrogatoire ; car bien-loin de dire qu'il n'a vû cette playe que deux fois , il dit au contraire *qu'elle étoit ordinairement janglante* ; ce qui suppose qu'il la voyoit donc *ordinairement* ; en effet , la D. Cadere avoit innocemment avoué dans un tems non suspect , à la Batarelle & aux Allemand mere & fille , que toutes les fois qu'il l'alloit voir , ce qui arrivoit presque tous les jours , sur-tout depuis le Carnaval jusques au mois de Juin , d'abord qu'il étoit entré , il lui mettoit la main dans le sein , & lui suçoit même le Stigmate du cœur ; mais ce seul aveu d'avoir vû plusieurs fois , & même baisé ce Stigmate

Stigmaté quatre doigts au-dessous du teton d'une jeune fille, avec laquelle il étoit enfermé seul dans sa chambre, ne suffiroit-il pas pour prouver le commerce & l'Inceste, à moins que les Jesuites ne nous prouvent qu'ils ne sont pas pétris du même limon que les autres hommes, & que leur pureté, leur chasteté surpasse celle des Anges ?

Le troisieme aveu de l'Accusé, est celui qu'il a fait sur le douzieme Interrogatoire de ses secondes réponses, où il convient d'avoir touché les côtes de sa Penitente, & l'os sternon de devant sa poitrine, relevées par une surabondance de graces, ce qui n'étoit de la part de ce Directeur, qu'un faux prétexte pour manier le sein de sa Dévoté, puisqu'elle n'a jamais eu de côte ainsi relevée, & si on l'a dit dans le Carême, c'est parce qu'il le lui avoit faussement persuadé. Ici les Jesuites usent de tout leur art ; ils métamorphosent les côtes & l'os sternon de devant la poitrine à une *clavicule*, qui est un os près du col ; ils ne le lui font toucher que légèrement du bout du doigt, entre son col & son épaule, le tout étant couvert d'un mouchoir en double, & ils font cacher leur Confrere à un coin de la chambre, vers la fenetre, où ils lui ferment les yeux, jusques à ce qu'elle se fût préparée à lui montrer ou le Stigmaté du côté, ou cette clavicule, & qu'elle n'eût de découvert précisément que la clavicule ou le Stigmaté du cœur.

Qu'il auroit été curieux de voir ce Jesuite dans la situation où sa pudeur & son amour pour la chasteté l'avoient mis, dans un coin de la chambre de sa Dévoté ! mais n'est-ce pas ce même Jesuite qui l'avoit fait mettre en chemise, le 22. ou le 23. May, où par un raffinement de

volupté, il lui avoit donné la discipline ? N'est-ce pas ce Jesuite, qui dans sa Lettre du 22. Juillet disoit, *qu'il vouloit tout voir, & qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit rien vu qu'à demi* ? Si l'inspection de la moitié du corps de sa Dévoté, qu'il faisoit par la fenêtre du parloir, lorsqu'elle étoit au Couvent, ne suffisoit pas pour le contenter, s'il vouloit *tout voir*, s'il se plaignoit de ce qu'il y avoit long-tems qu'il *n'avoit rien vu qu'à demi*, ce qui supposoit nécessairement qu'autrefois il avoit donc *tout vu* : A qui veulent donc persuader ses Confreres, qu'enfermé dans la chambre de sa Penitente, & en toute liberté, il n'avoit vu précisément de son corps que le Stigmate qu'elle avoit *quatre doigts au-dessous du teton gauche, & les côtes & l'os sternon de devant sa poitrine*, & que jusques à ce qu'elle eût mis tout le reste à couvert & en sureté, il renonçoit à l'usage de ses yeux, & se cachoit à un coin de la chambre en lui tournant le dos : mais d'où vient qu'il n'attendoit pas cela hors de la chambre, & qu'il prenoit la précaution de s'enfermer dedans ?

En second lieu, veulent-ils avoir plus de mauvaise foi que leur Confrere, quand ils changent les côtes & l'os sternon de l'estomach en une *clavicule* ? Nous n'avons besoin pour toute preuve que de leur apporter ici l'Interrogatoire & la Réponse. Inter. *S'il n'a pas vu deux côtes relevées qu'elle avoit, & l'os sternon relevé de deux doigts par l'abondance des graces qu'elle recevoit & un excès d'amour pour Jesus Christ, à peu près comme Saint Philippe de Neri.* A répondu, *qu'elle lui avoit dit, ainsi qu'elle l'a mis dans son Carême : qu'il ne les a point vues, mais qu'il les a touchées par dessus le mouchoir qu'elle portoit au col ; sur quoi le Répondant lui dit de prendre garde que cette disposition ne*

vint d'une mauvaise information de naissance, ou de quelque coup qu'elle auroit reçu étant petite, & qu'il lui ajouta que lui-Répondant avoit aussi le côté de sa poitrine plus élevé, ce qui ne provenoit que d'une conformation irrégulière.

Cette réponse renferme deux preuves qu'il ne s'agissoit pas-là d'une clavicule, mais bien des deux côtes & de l'os sternon de devant la poitrine. La première de ces preuves est tirée de ce que dans l'Interrogatoire on lui demanda s'il a vû les deux côtes & l'os sternon; & par sa réponse il dit que véritablement il ne l'a pas vû, mais que véritablement il les a touchés. Cette réponse est relative à la demande, & regarde les côtes & l'os sternon contenus dans l'Interrogatoire; & pour pouvoir venir dire aujourd'hui qu'il n'a touché qu'une clavicule, il faudroit qu'il eût répondu qu'il n'avoit ni vû ni touché les côtes & l'os sternon de devant la poitrine, mais seulement une clavicule qui est un os proche du col.

La seconde preuve se tire de ce que l'Accusé a si bien prétendu dans sa réponse parler du côté de la poitrine de sa Dévoté, qu'il dit lui avoir ajouté, qu'il avoit lui-même ainsi le côté droit de sa poitrine plus élevé; ce qui fait voir qu'il s'agissoit de l'examen du côté de la poitrine, & que pour obliger sa Penitente à lui montrer sa poitrine, il lui disoit qu'il avoit la sienne faite de la même façon; apparemment que c'étoit lorsqu'il lui persuadoit de faire choquer les poitrines, suivant les dépositions de la Batarelle & de l'Allemand, mere & fille; car il lui persuadoit que c'étoit la volonté du bon Dieu, qu'il lui appliquât à nud sa poitrine sur la sienne.

Or l'aveu d'avoir manié à une jeune fille; avec laquelle il s'étoit enfermé, les côtes & l'os

sternon de devant la poitrine , qu'il ne pouvoit toucher qu'en passant la main, ou par le sein , ou par un endroit encore plus périlleux , ne suffiroit-il pas tout seul pour prouver la confirmation du crime ; & n'est-ce pas parce que ses Confreres en sont très - persuadés , qu'ils ont inventé toutes ces faussetez que nous venons de détruire ? Nous reservons l'aveu qu'il a fait de s'être enfermé huit à neuf fois avec elle , comme la dernière preuve de cet Inceste spirituel , qui n'auroit besoin du secours d'aucune autre , & nous allons poursuivre le détail des autres libertez criminelles prouvées par les témoins.

1°. Il est prouvé par le recollement de la Dame de Lescot, vingtième témoin ; par celui de la Sœur de Prat, vingt-quatrième ; de Lucresse Matrone, vingt-cinquième ; & par les dépositions de la Dame de Guerin, vingt-sixième , & de la Demoiselle Hermite, quatre-vingt-quatorzième , qu'il faisoit fermer la D. Cadiere dans le Chœur intérieur , & qu'il se fermoit dans l'Eglise pour parler ensemble. Quand on n'a rien de suspect à faire , ni à dire , on ne prend pas la précaution de se fermer.

2°. Il est prouvé par la déposition de la Dame de Guerin, qu'un jour que le P. Girard & sa Dévote étoient ainsi fermez , l'un dans l'Eglise, & l'autre dans le Chœur, il lui touchoit la main ; & Marie Matrone ajoute , que le jour qu'il dina au Parloir , pendant tout le repas il tint sa main dans celle de la D. Cadiere ; voilà bien de quoi, disent les Jesuites , de toucher la main à une jeune fille ! Nous convenons que ce n'est rien en comparaison de tout le reste : Auroient-ils quelque article dans leur Regle qui leur permit de toucher ainsi la main à leurs jeunes Penitentes , en s'enfermant avec elles ?

3°. Il est prouvé par Marie Matrone, qu'elle avoit surpris deux fois le Pere Girard embrassant & baisant sa Penitente; l'une dans l'Eglise, & l'autre au Parloir.

Ils ne disent pas que cela ne soit tout-à-fait rien; mais que par leur premier Memoire, ils ont fait voir la fausseté de cette déposition; qu'il n'y a point de laquais à la porte du Parloir, & qu'une personne ne peut pas passer la moitié du corps à la fenètre de ce même Parloir. Nous avons détruit tous ces mauvais prétextes à la page 58. & suivantes de notre Réponse; & il est si vrai que la fenètre du Parloir est assez grande pour qu'une personne y passe la moitié de son corps, que quand l'Official & le Lieutenant y accederent, & que l'Official par un effet de sa partialité revoquoit ce fait en doute; une Pensionnaire qui étoit la plus grande & la plus grosse fille du Couvent, pour le convaincre du contraire, y passa la moitié de son corps. Si la Cour y forme le moindre doute, nous consentons que ce fait soit éclairci par un rapport, à la confusion de ceux qui ont le front de contester partout la vérité.

4°. Il est prouvé par la déposition de Lucrece Matrone, vingt-cinquième témoin, que le 7 Juillet elle vit que le P. Girard & la D. Cadieré s'embrassoient & se baisoient, & qu'elle en avertit la Sœur de Prat. Il est vrai que celle-ci dit, qu'ayant regardé à travers d'une vitre, elle vit véritablement qu'ils ne se baisoient plus, mais qu'ils parloient encore tête à tête, & face à face; & qu'un peu auparavant, elle avoit vu la Cadieré embrasser le P. Girard.

Les Jesuites disent que le témoignage de la Sœur de Prat montre la fausseté de celui de Lucrece Matrone, puisque cette premiere dit que

54 *Rép. de la Demoiselle Cadiere*

quoiqu'elle eût les yeux fixez sur le P. Girard, & que Lucrece Matrone lui dit qu'ils se baïsoient, elle ne le vit pourtant pas, & qu'il n'est pas apparent que leur Confrere eût fait une action si indécente, en presence de l'Abbesse & de huit à dix Religieuses.

Mais tout cela est contraire à la verité; car 1°. ces deux témoins disent que le P. Girard & la Cadiere s'étoient tirez en particulier, & hors de la presence de l'Abbesse & des Religieuses, lorsqu'ils se baïsoient.

2°. Il n'est pas vrai que la Sœur de Prat eût les yeux sur le P. Girard, mais seulement Lucrece Matrone; & si cette premiere ne les vit pas lorsqu'ils s'embrassoient & se baïsoient, c'est parce qu'avant qu'elle eût entendu dire à Lucrece Matrone qu'ils s'embrassoient & se baïsoient, & qu'elle eût tourné les yeux de leur côté, le baiser fut donné dans cet instant, & ce qui ne permet pas d'en douter, c'est qu'elle les vit encore face à face, & qu'elle avoit déjà vu la Cadiere embrasser son Directeur. Ici les Jesuites se plaignent de ce que l'Abbesse & la Maîtresse des Novices, n'avoient pas appris à leurs Sœurs Converses, à être plus scandalisées de pareilles choses, & de ce qu'elles les regardoient comme des bagatelles, eux qui canonisent les actions de leurs Confreres, qui font le scandale de tout le Public.

3°. Le détail de la plupart des infamies qu'il avoit commises sur la D. Cadiere, lorsqu'il étoit enfermé dans sa chambre avec elle à Toulon, est prouvé par les dépositions de la Dame de Reimbaud, vingt-deuxième témoin, de la Batarelle, trente-huitième témoin, de l'Allemand mere, trente-neuvième, de l'Allemand fille, quatre-vingt-douzième, & de la Sœur Boyer, quatre-vingt-dix-septième,

A cela on oppose, 1°. Que ces témoins à qui la D. Cadriere avoit avoué tout cela avant ce Procès, font voir que ce n'est pas l'Official qui l'avoit forcée à se deshonor par son accedit ; mais que c'étoit elle-même, en disant des pareilles choses à ces témoins, & que le jour avant l'accedit de l'Official, elle avoit envoyé chez le Lieutenant pour lui faire son exposition. 2°. Qu'elle n'avoit dit cela à ces personnes que pour se préparer des témoins. 3°. Qu'elle ne leur avoit dit que dans un tems suspect, & à la veille de son exposition.

Mais tous ces prétextes sont également faux. 1°. C'est une imposture de dire que la veille de l'accedit de l'Official, la D. Cadriere eût envoyé chez le Lieutenant pour prendre son exposition ; ne diroit-on pas que l'Accusé étoit un Ravisseur, qui devoit faire par un mariage la fortune de la Querellante ? Et à qui veut-on persuader qu'une fille de bonne famille, d'une réputation alors aussi entière, & qui avoit une dot assez considérable pour s'établir d'une manière convenable, si elle l'avoit voulu, eût formé l'extravagant dessein de quereller un Jésuite ? Il faudroit renoncer aux premières lumières du sens commun, pour croire une pareille démarche.

2°. Si elle avoit dit à quelques unes de ses amies, qui étoient des Penitentes stigmatisées, ce qui s'étoit passé entre son Directeur & elle, c'est parce que les autres lui faisoient de pareilles confidences ; & c'est précisément ce qui prouve la bonne foi & la simplicité de cette fille ; mais cela alloit-il à cette diffamation & à cet éclat, qui n'est que l'effet de cet inique accedit ? Tout cela fait voir en même-tems que ce n'étoit pas

dans la vûe ridicule de se préparer des témoins, ni d'accuser ensuite ce Jesuite.

3°. Il est vrai que l'Allemand, mere & fille, disent que la D. Cadriere leur avoit fait ce détail depuis sa sortie du Couvent, mais avant ce Procès : ce qui suffit pour effacer tout soupçon d'affectation ; car si on ne peut pas soupçonner la D. Cadriere d'avoir eu la pensée de former cette accusation, avant qu'elle y eût été forcée par l'accedit, il s'ensuit qu'on n'y peut pas répandre plus de soupçon que si elle le leur avoit dit avant qu'elle eût quitté la direction du Pere Girard ; mais enfin, n'est-il pas prouvé par la déposition de la Batarelle, & par celle de la Dame de Reimbaud, que la D. Cadriere leur avoit fait ce recit dans le tems qu'elle étoit encore sous la direction du P. Girard, puisque la Batarelle dit que c'est avant qu'elle fût au Couvent, c'est-à-dire, au mois de May, ou au commencement de Juin ; & la Dame de Reimbaud lorsqu'elle y étoit, & avant qu'elle quittât le P. Girard, ce qu'elle ne fit qu'à la mi-Septembre ; & l'aveu qu'elle fit alors à cette Religieuse & à la Batarelle, merite d'autant mieux d'être crû, que non-seulement il a été fait dans une circonstance non suspecte, mais encore dans un tems que jouissant de la réputation d'une Sainte, elle auroit eu tant d'interêt de cacher de pareilles choses ; cela prouve l'excès de sa simplicité & de sa bonne foi.

Après cela, ne faut-il pas avoir renoncé à tout principe de verité & de pudeur, pour nous venir opposer que la D. Cadriere, par sa réponse au cent cinquante-deuxième Interrogatoire, a dit qu'elle n'a jamais rien vu d'indecent au P. Girard ; que pour les baisers elle n'en a point reçu, & qu'il a été bien éloigné d'exiger rien d'indecent d'elle ? Car

il ne faut précisément que cette réponse si évidemment fautive, & dont la fausseté est si bien prouvée par la Procédure, par les autres Réponses de cette fille, par les Lettres & les aveux de l'Accusé, comme nous l'avons montré par les observations que nous avons faites sur cette Réponse, pour prouver les violences & les menaces dont elle se plaint; & que toutes ses Réponses du 27. Février, comme est celle-là, & une partie des précédentes, & tout ce qu'on lui a fait dire dans son recollement & dans sa confrontation jusqu'au 10 Mars, sont contraires à la vérité : N'est-il pas même bien odieux de voir que la Société ose parler de cette variation, qui lui est si peu honorable ?

Les Jésuites opposent que par nos précédens Memoires, nous n'avions détaillé que les dépositions qui chargent leur Confrere; que nous n'avions présenté qu'une face de la Procédure, & que nous avons laissé l'autre en arriere, c'est-à-dire, que nous n'avions pas rapporté les témoins du Promoteur : La raison pourquoi nous n'avions pas discuté les témoins produits par le Promoteur, c'est parce que nous ne croyions pas qu'une Procédure aussi abusive que celle-là, fût confirmée : mais après sa confirmation, n'avons-nous pas présenté à Messieurs les Juges & au Public, cette autre face de la Procédure, qui est encore pour les Jésuites & pour leur Confrere, plus mauvaise que la premiere, puisqu'elle fournit tout à la fois une nouvelle conviction contre lui de ses crimes, & une preuve de tous les moyens iniques qu'ils ont employez pour le blanchir, aux dépens de l'innocence : d'ailleurs qui les empêchoit de présenter eux-mêmes cette autre face ?

La dernière preuve de l'Inceste de ce Directeur

58 *Rép. de la Demoiselle Cadriere*

avec sa Penitente, & qui suffiroit toute seule, se tire de ce qu'il s'est enfermé très-souvent avec elle dans sa chambre; 1°. Il est prouvé par le recollement de Marie Matrone, huitième témoin; par celui de l'Abbesse, dix-neuvième; par celui de la Dame de Lescot, vingtième; de la Dame de Guerin, vingt-fixième; & par la déposition de la Demoiselle Hermite, quatre-vingt-quatorzième, que le 7. Juillet il resta enfermé avec la D. Cadriere dans sa chambre au Couvent d'Ollioules, depuis neuf heures du matin jusques à midi, & que depuis lors jusqu'à quatre heures, la porte ne fut que poussée: L'Accusé a beau nier ce fait; il a beau avoir fait dire le contraire à deux faux témoins du Promoteur, dont nous avons prouvé la subornation & la fausseté par l'Analise; ni le témoignage de deux pareils témoins, ni le sien, ne peuvent pas l'emporter sur celui de cinq témoins irréprochables, qui disent d'avoir vu la porte fermée pendant ces trois heures, & dont plusieurs ajoutent même d'avoir entendu quand le P. Girard la fermoit en dedans, puisque sa Penitente qui étoit au lit ne pouvoit pas la venir fermer.

2°. Il est prouvé par plusieurs témoins rapportez dans notre Précis page 20. que depuis le mois de Décembre, qui est l'époque de l'obsession, jusqu'au 5. Juin, le Pere Girard avoit fréquenté assiduëment chez la D. Cadriere, & qu'il lui faisoit des longues visites; & la Servante qui est ici un témoin nécessaire pour un fait domestique, dépose que depuis le Carnaval jusques au 5. Juin, il s'étoit enfermé presque journellement dans la chambre de sa Dévoté, où il restoit les trois à quatre heures.

L'Accusé oppose qu'il y a deux contrarietez

entre la déposition de la Servante & l'exposition de la D. Cadiere ; il fait consister la premiere en ce que la Servante ne fait commencer les visites qu'au Carnaval 1730. & que la Querellante les fait remonter jusques au mois de Décembre précédent , tems du commencement de l'obsession ; & la seconde en ce que cette Servante dit , que depuis le Carnaval ce Jesuite alloit presque tous les jours voir la D. Cadiere , & s'enfermoit avec elle , tandis que celle-ci dit dans son exposition que tous les jours du Carême , à une heure après midi , il lui disoit de l'aller trouver aux Jesuites , & qu'avant que d'entrer au Confessional il l'embrassoit & la baisoit ; & on ajoute qu'il ne se peut pas que pendant le Carême il se soit enfermé dans la chambre de la Cadiere , & qu'il ait jouï d'elle pendant ses accidens , puisque son obsession avoit fini à la mort de la Sœur de Remusat , & vers le 20. Février ; mais ce ne sont-là que des mauvaises équivoques.

1°. La Servante ne dit pas qu'avant le Carnaval , l'Accusé n'eût fait aucune visite à sa Penitente ; mais elle dit seulement que depuis le Carnaval jusqu'au 5. Juin d'après , il alloit presque tous les jours la voir dans sa chambre , & qu'il se fermoit à la clef , & n'en sortoit que sur le soir , & cela n'a rien d'incompatible avec ce qu'a dit la D. Cadiere , que depuis le mois de Décembre il avoit commencé de la visiter , & que depuis le Carnaval d'après il avoit redoublé ses visites , & les avoit rendues presque journalieres.

L'autre contrariété n'est pas moins chimerique : La Servante dit seulement qu'un jour du Carême elle alla prendre la D. Cadiere qui étoit à l'Eglise des Jesuites , & cette derniere dans son

exposition dit , que quand la santé lui permettoit pendant le Carême , d'aller aux Jesuites l'après-dîné , le Pere Girard la faisoit entrer dans l'Eglise , où il n'y avoit personne , & qu'avant d'entrer au Confessional , il l'embrassoit & la baisoit à la bouche ; & que quand il la venoit voir dans sa chambre , qui étoient les jours qu'elle ne sortoit pas , il s'enfermoit à clef avec elle , lui faisoit des attouchemens à ses parties , &c. C'est - à - dire , que pendant le Carême , quand sa santé le lui permettoit , elle alloit de l'ordre du P. Girard le voir aux Jesuites , & il la baisoit dans l'Eglise ; quand sa santé ne lui permettoit , il la venoit voir à sa chambre , s'enfermoit avec elle , & prenoit sur elle toutes sortes de libertez : Où est la contrariété de tout cela ?

3°. N'avons-nous pas fait voir par notre réponse à la seconde défense de l'Accusé , que l'obsession n'avoit pas fini à la mort de la Sœur de Remusat , arrivée au mois de Février 1730. & qu'elle avoit continué jusques au mois de Novembre suivant ?

En troisième lieu , l'Accusé n'a-t-il pas avoué par sa réponse au quatre-vingt-deuxième Interrogatoire , *qu'il s'est enfermé à clef huit à neuf fois dans la chambre de sa Penitente* ; en faudroit-il davantage , ni même tant pour le convaincre de l'Inceste spirituel dont il est accusé ?

Il n'est sorte de mauvais prétextes que les Jesuites n'aient imaginée : Mais inutilement ; pour éluder la force de cet aveu , tantôt ils disent que cela n'est arrivé qu'après Pâques ; tantôt que ce n'étoit que pour quelques instans , pour voir de prétendus Miracles , ou les Stigmates de sa Penitente qu'il falloit tenir cachez ; & que la porte n'étoit que poussée , tantôt par lui , tantôt par

sa Penitente ; & enfin qu'il faut avoir égard au caractère des personnes & aux circonstances , & nous citent l'exemple du Patriarche Joseph ; mais ce ne sont-là que des mensonges averez , la plupart même détruits par les réponses de leur Confrere ; car , 1^o. outre qu'il est prouvé par plusieurs témoins , que ses visites avoient commencé trois ou quatre mois avant Pâques , & par la déposition de la Servante , que depuis le Carnaval il s'étoit enfermé presque journellement dans la chambre de sa Maîtresse : D'ailleurs ce fait n'est-il pas prouvé par ses propres aveux ? Nous avons déjà remarqué que l'Accusé avoit fausement persuadé à la D. Cadieere que son obsession avoit fini le 20. Février , & il l'a soutenu ainsi par sa Réponse au quarante-cinquième Interrogatoire , ainsi toutes les visites qu'il avouera lui avoir faites pendant l'obsession doivent être placées entre le mois de Décembre 1729. & le 20. Février 1730.

Or sur le cinquante-deuxième Interrogatoire il dit , *qu'avant l'obsession il ne l'avoit pas visitée , & que depuis lors il lui faisoit des visites*. Par le cinquante-troisième Interrogatoire , on lui demande en quel état il trouvoit la Cadieere lorsqu'il alloit chez elle , lors de son obsession ? A répondu , *Qu'il la trouvoit tantôt levée , tantôt couchée*. Par le cinquante-quatrième , on lui demande s'il restoit seul avec elle ? il répond , *que quelquefois il y restoit seul*. Par le cinquante-septième on lui demande s'il l'a vue au lit dans cet état d'obsession ; il dit , *qu'oui , mais qu'elle étoit habillée dans son lit*. Nous avons déjà montré la fausseté de cette dernière circonstance. Par le cinquante-huitième , si en cet état ces mouvemens convulsifs ne lui faisoient pas commettre des immodesties ? A répondu , *que non , qu'elle ne faisoit*

que roidir ses bras , & se plaindre de ce qu'elle souffroit. Par le cinquante-neuvième , s'il étoit seul avec elle , & ce qu'il lui faisoit ? A répondu : *Qu'il attendoit que l'accident lui eût passé , pour lui parler de Dieu.* Toutes ces visites à porte fermée , sont pendant le tems où il place l'obsession , & par conséquent elles sont avant le 20. Février ; & alors il s'enfermoit seul avec elle pendant la durée des accidens , sous le faux prétexte d'attendre qu'ils eussent passé , pour lui parler de Dieu , & cependant il jouissoit d'elle ; doncques il est prouvé par ses propres aveux , qu'il s'est enfermé avec elle , non-seulement avant Pâques , mais même avant le Carême.

Le second prétexte , que ses visites ainsi à porte fermée n'ont duré qu'un instant , est détruit par l'aveu de leur Confrere , sur le soixantième Interrogatoire. Interrogé , *si ses visites étoient longues ?* A répondu : *Que quelquefois elles étoient d'une heure , & point au-delà.* Il a convenu qu'elles étoient au moins d'une heure , & non pas d'un instant , comme ils le disent ici contre la vérité ; mais n'est-il pas prouvé par plusieurs témoins , & surtout par Louis Remouil cinquième témoin , & par la Servante , que ces visites étoient de trois ou quatre heures , & qu'il y passoit toute l'après-diné ?

Le troisième prétexte fondé sur ce que ses visites à porte fermée étoient pour voir les Stigmates , ou les côtes relevées par surabondance de graces , ou les Transfigurations , ou pour se faire remettre une serviette & des coëffes teintes de sang , est encore plus faux : 1°. Parce que dans les visites que nous avons détaillées , & qu'il lui avoit faites le Vendredi-Saint , ce ne pouvoit pas être pour voir ni des Transfigurations , ni des Stigmates , ni des côtes relevées ,

ni pour se faire remettre des serviettes , ni des coëffes teintes de sang du vilage , & de la couronne , puisqu'elle n'avoit encore rien de tout cela. 2°. Pour se faire remettre une serviette , des coëffes , & une croix , il n'auroit pas eu besoin de s'enfermer avec elle , encore moins pendant trois ou quatre heures.

3°. Même après Pâques , il ne peut pas dire qu'il se fût enfermé pour tenir cachez les miracles de la D. Cadriere , qui ne consistoient qu'à ces Stigmates , & à ces deux Transfigurations , que personne n'ignoroit à Toulon ; puisqu'il est prouvé par la Procedure , que lors des deux Transfigurations qu'elle avoit eûes à Toulon , l'une le Vendredi-Saint , & l'autre le 8. May , la chambre de la D. Cadriere étoit pleine de monde , comme il en convient lui-même par sa Réponse au quatre-vingt-septième Interrogatoire , & que la Cadriere , de son ordre , montrait ses Stigmates à qui vouloit les voir , à l'exception de celui du cœur , qui étoit réservé pour l'Accusé.

Il ne peut pas dire non plus , qu'il eût pu s'enfermer pour examiner si ces playes étoient naturelles , ou surnaturelles , soit parce que cela n'auroit pas été de sa connoissance , & qu'il auroit fallu faire faire cet examen à des Medecins , comme nous le lui avons toujours opposé , à quoi il n'a sçu que répondre ; soit parce que s'il avoit voulu le faire lui-même , il auroit du moins dû prendre la précaution d'y faire assister la mere qui étoit instruite de tout , & non pas s'enfermer tout seul pour lui patiner tout le corps ; soit enfin , parce qu'il n'avoit pas besoin de faire aucun examen , puisqu'il n'avoit aucun doute là-dessus , comme nous l'avons prouvé invinciblement à la page 9. & suivantes de notre Ré-

64 *Rép. de la Demoiselle Cadere*

ponse à son premier Memoire, & qu'il avoit déclaré définitivement ces playes de vrais Stigmates, tous les faits extraordinaires des miracles, & la Cadere une Sainte, quoiqu'il sût que ce ne fussent-là que des prestiges de l'obsession.

4°. Ne faut-il pas avoir renoncé à toute vérité pour nous venir dire qu'alors la porte n'étoit pas fermée, & qu'elle n'étoit que poussée, tantôt par lui, & tantôt par la Cadere, tandis qu'il est prouvé par la Réponse de l'Accusé au quatre-vingt-troisième Interrogatoire, que pendant ces huit à neuf fois, la porte étoit fermée à clef; voici ses propres termes : *Qu'il est vrai qu'il s'est trouvé fermé à clef dans la chambre de la Cadere, que cela n'est arrivé que huit à neuf fois.* Toutes les défenses que les Jesuites prêtent à l'Accusé, ne sont donc fondées que sur les faussetez; est-ce ainsi qu'ils prétendent prouver au Public son innocence? N'ont-ils pas à craindre que ce Public, Juge si éclairé & si integre, qui est déjà si indigné des crimes de leur Confrere, ne le soit encore plus de leur mauvaise foi?

Enfin bien-loin que l'exemple de Joseph, qui est le seul qu'ils reclament, leur soit favorable, il leur est absolument contraire? Joseph sort de la chambre de sa Maîtresse, pour fuir les sollicitations impudiques, & laisse son manteau; ce Directeur s'enferme dans la chambre de sa Penitente, la fait deshabiller pour contenter son infame passion; quelle comparaison! Mais s'ils prennent leur Confrere pour leur chaste Joseph, pour leur Patriarche de chasteté, quelle idée veulent-ils donner au Public de leur pureté?

Loi que la qualité de Confesseur & de Jesuite
puisse

puisse excuser le Querellé de s'être ainsi enfermé avec sa jeune Penitente, c'est précisément ce qui rend sa conduite encore plus criminelle; car dans notre premier Memoire, n'avons-nous pas prouvé par la disposition formelle de la Loi, & des Canons, qu'il est sévèrement défendu aux Confesseurs de s'enfermer avec leurs Penitentes, sous quelque prétexte que ce puisse être: Et que la Regle des Jesuites, *tit. de Sacerdot. n. 18.* leur en a renouvelé la défense d'une maniere encore plus particuliere; & qu'enfin c'est une maxime constante parmi tous les Docteurs, que cette circonstance toute seule forme une présomption, *juris & de jure*, de cet Inceste spirituel; ensorte que cette seule preuve nous suffiroit? Mais que sera-ce si l'on y joint celle de tant de libertez criminelles & d'infamies, tirée de plusieurs témoins irréprochables, des lettres & des aveux mêmes de l'Accusé? Y eut-il jamais un crime de cette espece mieux prouvé? Et ne faudroit-il pas fermer volontairement les yeux à la lumiere, pour y former le moindre doute?

SUR L'AVORTEMENT.

Les Jesuites ont fait ici des efforts extrêmes pour tâcher de détruire les preuves de l'Avortement, & ils ont poussé la licence du raisonnement si loin, qu'ils ont conclu que s'il n'y a point d'Avortement, il n'y a point d'Inceste spirituel; ils avoient déjà fait un pareil raisonnement dans leur premiere Partie, & même dans le chapitre de l'Enchantement, en soutenant que s'il n'y avoit point de Sortilege, il n'y avoit point d'Inceste. Nous sommes surpris que ceux qui enseignent l'art de bien raisonner, rais-

sonnent si mal, & qu'ils tirent de si fausses conséquences ; ne diroit-on pas qu'on ne peut plus abuser d'une fille , & un Directeur de sa Penitente , sur laquelle il a toutes sortes d'ascendant , s'il n'emploie pas la Magie : Et qu'une fille qui ne s'avorte pas est encore vierge ? Il faudra donc à l'avenir qu'on commence par l'Avortement , & puis on en viendra à l'Inceste ou au commerce. La raison a-t-elle jamais été plus mal traitée , qu'elle l'est dans les défenses de l'Accusé ? Eh quoi , si cette fille s'étoit trompée , par exemple , & qu'elle eût cru que cette grande perte de sang eût été l'effet d'un Avortement , & qu'au fonds elle ne l'eût pas été , s'ensuivroit-il de-là qu'il n'eût pas abusé d'elle ? Nous allons montrer la fausseté de tous les prétextes qu'ils ont employez pour tâcher d'affoiblir les preuves de cet Avortement , & faire voir qu'elles ne scauroient être plus complètes.

Ils opposent , 1°. Que quoique la D. Cadriere ne fixe pas le tems de son Avortement dans sa plainte devant le Lieutenant de Toulon , dans laquelle elle entasse , dit-on , comme il lui a plu , sans ordre , & sans spécifier aucune date , les crimes dont elle charge son Confesseur ; cependant dans ses réponses à l'Official , auxquelles elle a déclaré d'insister , aussi-bien qu'à son exposition devant le Lieutenant , par la revocation qu'elle a faite de sa variation , elle parle de l'Avortement avant que de parler des playes qu'elle reçut dans le Carême ; ce qui fait voir , poursuit-on , qu'elle le place avant le Carême , dans un tems que sa Servante par sa déposition place le pot plein de sang qui est l'époque de la blessure , quatre jours après Pâques , ce qui forme une contrariété , & fait voir que la Cadriere n'a pas dit la vérité.

Cette objection n'est fondée que sur des équivoques bien faciles à démêler. 1°. Si la D. Cadriere a jetté tous les faits pêle-mêle, sans aucun ordre de datte ni de tems, comme on en convient, on ne peut donc pas conclure de-là que, parce que dans les réponses prises par l'Official elle aura parlé des circonstances de son Avortement, avant que de parler des playes qui lui étoient venuës dans le Carême, l'Avortement soit arrivé avant le Carême : Pour que cette conséquence fût juste, il faudroit qu'elle eût suivi exactement l'ordre des tems, & qu'elle eût spécifié la datte de chaque fait ; mais d'abord qu'on convient que cet ordre n'a pas été suivi, on ne peut tirer aucune conséquence de l'ordre d'écriture.

2°. Bien-loin qu'on puisse regarder comme un artifice de la Demoiselle Cadriere, & comme une preuve de complot, d'avoir jetté ainsi les faits pêle-mêle, sans ordre de tems & sans datte; c'est précisément ce qui prouve le contraire, puisque s'il y avoit eu ici un complot, on auroit préparé une exposition avec beaucoup d'art, & beaucoup d'ordre, & on auroit donné un arrangement à tous les faits ; & si elle les jetta ainsi sans ordre & sans datte, c'est parce qu'elle fut surprise par l'Official, lors de cet accedit, qu'elle étoit encore au lit, & qu'elle dit les faits à mesure qu'ils se presentoient à sa memoire ; il est même surprenant comment elle put se rapeller sur le champ un si grand nombre de faits : Et voilà la seule cause de cette interversion d'ordre qu'on trouve dans le verbal d'accedit : Outre que la maniere de l'interroger y a beaucoup contribué ; & en même-tems la raison pourquoi elle n'a pas pû marquer, ni dans ce verbal, ni même dans l'exposition qu'elle fit

devant le Lieutenant le même jour, la datte des faits.

3°. Dans l'exposition faite devant le Lieutenant, le même jour où elle étoit un peu plus rassurée, & où elle avoit rapellé ses idées avec un peu plus de certitude, elle a parlé du Carême, & de ce qui s'y étoit passé avant que de parler de l'Avortement : Et elle a parlé de l'Avortement avant que de faire mention du jour de la discipline ; ce qui fait voir qu'elle a placé l'Avortement entre le Carême & le mois de May, qui est le tems de la discipline : Ensorte que s'il y avoit ici quelque difference entre l'exposition & le verbal incompetant de l'Official, il faudroit s'en tenir à l'exposition préférablement à ce verbal ; & quoique par la revocation de sa variation elle ait insisté à l'un & à l'autre, néanmoins il faudroit toujours les concilier, & subordonner le verbal d'accedit à l'exposition prise par le Lieutenant ; ainsi ce que la Demoiselle Cadriere a dit s'accorde avec la déposition de la Servante, & l'Accusé a d'autant plus mauvaise grace de faire ici cette équivoque, que par sa Réponse au cent sixième Interrogatoire, il a placé lui-même le pot de sang, qui est l'époque de l'Avortement, après Pâques. Enfin, n'est-il pas bien surprenant qu'on veuille ici fixer l'époque de l'Avortement avant le Carême, tandis que d'un autre côté on veut placer celle de la jouissance au 22. ou au 23. May suivant ?

Les Jesuites opposent en second lieu, qu'ils ont déjà fait voir dans la premiere Partie, que la Demoiselle Cadriere par ses Réponses, lors de l'accedit de l'Official, a fixé l'époque de la jouissance après le voyage d'Aix & au 22. ou 23. May ; ce qui fait voir, dit-on, qu'il n'y a

en aucun Avortement, ni avant ni après Pâques: & on ajoute ici que ce qui ne permet pas de douter qu'il n'avoit pas jouï d'elle avant le jour de la discipline, 'c'est qu'il prétend que ce jour-là il lui dit: *Il faut auparavant que vous me juriez fidelité, que vous me garderez le secret inviolable; car si vous veniez à parler de cela, mon enfant, vous me perdriez; c'est qu'elle lui promit, &c.* Nous avons montré l'équivoque & la fausseté de cette objection aux pag. 19. & 20. de la premiere Partie de ce Memoire, d'une maniere sans réplique; & que bien-loin que ce verbal d'accès prouve qu'il n'avoit jouï d'elle que le jour de la discipline, il prouve au contraire qu'il en avoit jouï plus de quatre mois auparavant; & si le Pere Girard lui demanda seulement le jour de la discipline de lui jurer fidelité, & de ne point parler de ce qu'il alloit faire, c'est parce qu'auparavant, comme il jouïssoit d'elle dans un tems qu'elle étoit hors de ses sens, ou par une extase, ou par un accident, il n'avoit pas besoin de prendre la précaution de lui demander le secret; mais le jour de la discipline il avoit besoin de prendre cette précaution, parce qu'elle avoit alors l'usage de ses sens.

En troisième lieu, on oppose que la D. Cadere dans son exposition dit, qu'elle fut trois mois sans voir ce qui lui est ordinaire; d'où il s'ensuit qu'il y avoit donc trois mois qu'elle étoit grosse; or en fixant l'Avortement à trois ou quatre jours après Pâques, ces trois mois remonteroient au commencement de Janvier: cependant la Servante fixe le commencement des visites à porte fermée au Carnaval; ce qui fait voir la fausseté de cet Avortement.

Cette objection roule sur deux équivoques. La premiere est, de prétendre que parce que

la D. Cadiere n'avoit pas vû depuis trois mois ce qui lui étoit ordinaire, elle étoit donc enceinte de trois mois, tandis que cela n'emportoit que deux suppressions de ses regles. Et en effet, quand une femme ou une fille qui a eu ses regles, par exemple, le premier Janvier, devient enceinte le 30. du même mois; le premier Avril il y a trois mois qu'elle n'a pas eû ses regles, cependant il n'y a que deux qu'elle est enceinte: Ainsi de ce que la D. Cadiere a dit qu'il y avoit trois mois qu'elle n'avoit pas eu ce qui lui étoit ordinaire, il s'ensuit bien tout au plus qu'elle étoit enceinte de deux mois & un jour ou deux, mais non pas qu'elle le fût de trois mois; & par conséquent, en comptant ces deux mois depuis le 14. ou le 15. Avril; jours de la blessure, l'époque de la grossesse auroit pû être depuis le 12. jusqu'au 15. Février précédent, & par conséquent dans le Carnaval.

La seconde équivoque consiste en ce que la Servante a bien dit que depuis le Carnaval alors dernier, le P. Girard venoit presque tous les jours visiter la D. Cadiere, & qu'il s'enfermoit avec elle pendant trois ou quatre heures; mais elle n'a pas dit qu'avant le Carnaval il n'y venoit point absolument; & n'avons-nous pas fait voir au chapitre précédent, & aux pag. 22. & 23. par plusieurs témoins, & même par ses propres aveux, que ses visites à porte fermée avoient commencé depuis le mois de Décembre, & que toute la différence qu'il y avoit, c'est qu'avant le Carnaval il n'y venoit qu'une ou deux fois la semaine, & que depuis lors il y venoit presque tous les jours?

En quatrième lieu, les Jesuites opposent que le Memoire du Carême prouve, que pendant ce tems-là elle ne pouvoit pas être enceinte de

trois mois, soit parce que le 7. Avril, jour du Vendredi-Saint, elle avoit eu une transfiguration d'un sang periodique, parce que, disent-ils, qu'ils ont montré que toutes les transfigurations étoient arrivées les 6. ou les 8. de chaque mois, & qu'elles avoient été faites avec du sang de ses regles; à quoi les Cadieres par leurs Memoires n'ont jamais pû répondre, soit parce qu'au commencement du Carême, elle dit que elle eut une espece de sueur de sang qui dura jusqu'à la fin; qu'au quatorzième jour de Carême, qui étoit le 8. Mars, elle eut une douleur si vive qu'elle la réduisit au lit, en lui causant un crachement & une perte de sang très-considerable, sans pouvoir y appliquer aucun remede, & que toutes ces pertes de sang étoient incompatibles avec une grossesse, & surtout de trois mois.

1°. Nous venons de faire voir que pendant le Carême elle étoit seulement grosse, & qu'à Pâques à peine elle l'étoit de deux mois.

2°. Nous avons montré la fausseté & même le ridicule du prétexte, fondé sur ce que ces transfigurations étoient un barbouillement fait avec un sang periodique, non-seulement aux pages 27. & 28. de la premiere Partie de ce Memoire, mais encore aux pages 8, 9, 68 & 69. de notre Réponse au premier Memoire de l'Accusé; quel peut être donc son motif quand il vient nous reprocher ici que nous n'avons point répondu à ces prétextes si pitoyables, à moins que ce ne soit pour fournir une nouvelle preuve qu'il parle continuellement contre la verité, & contre la teneur des pieces? Ainsi la transfiguration du 7. Avril ne prouve pas qu'elle eût alors ses regles; & comment auroit-elle pû les avoir, puisque quelques jours après elle se blessa?

3°. N'avions-nous pas fait voir à la page 69. de notre Réponse à son premier Memoire, que les pertes de sang dont il est parlé dans le Carême, n'étoient qu'une espee de sueur de sang, & non pas ses regles; & comment voudroit-il persuader que le premier jour du Carême elle les eût eues, & ensuite une seconde fois le 14. comme si le sexe avoit cette incommodité deux ou trois fois par mois: Ces termes, *sans pouvoir y appliquer aucun remede*, qu'il a rapportez du quatorzième jour du Carême, en parlant de la perte de sang qu'elle avoit alors, devoient suffire pour lui faire comprendre qu'il ne s'agissoit pas-là de ses regles, puisqu'on n'applique pas des remedes pour une pareille chose, qui est moins une incommodité dans le sexe, qu'une évacuation nécessaire du sang superflu, réglée par la nature, pour éviter des incommoditez.

Enfin, il est bien évident que ces pertes de sang, dont il est parlé dans le Carême, n'étoient principalement que des illusions, procedant de l'obsession; est-il difficile au demon de faire paroître une sueur de sang, quoiqu'il n'en sorte pas une goutte du corps de la personne obsédée ou possédée? S'ils avoient consulté Thireus & Delrio leurs Confreres, ils n'auroient pas revoqué cela en doute, ni opposé un si mauvais prétexte.

La cinquième objection de l'Accusé, pour persuader que la D. Cadiere n'étoit pas enceinte pendant ce Carême, est fondée sur ce qu'il est dit dans le Memoire du Carême, qu'elle n'avoit pas mangé pendant la sainte Quarantaine, & que pendant ce tems-là, elle veut avoir pris des breuvages pour la faire avorter; mais nous l'avons déjà détruite invinciblement à la page de la premiere Partie de ce Memoire, où

NOUS

nous avons fait voir que quoiqu'elle n'avalât pas des alimens grossiers, elle les mâchoit pourtant, & que le suc qu'elle en tiroit, étoit capable de la nourrir; qu'il arrive tous les jours que les femmes grosses, & surtout au commencement de leur grossesse, sont plusieurs mois dans cette situation, & qu'on n'a jamais mis au rang des alimens des breuvages pour faire avorter.

La sixième objection des Jesuites, est fondée sur ce que dans les Réponses de la D. Cadriere, reçues par l'Official, il est dit qu'elle fit une masse de sang, huit jours après les breuvages que le P. Girard lui avoit donnez, & dans l'exposition qu'elle a fait devant le Lieutenant, on dit une masse de chair; que la Servante & Magdelaine Allemand, ne parlent que d'une masse de sang; l'Allemand mere, d'une masse de chair convertie en sang; que cela fait voir l'embarras où la Querellante étoit, & que devant le Lieutenant elle auroit bien voulu quelque chose de plus fort pour prouver l'Avortement: Que le Pere Carine, qui selon toutes les apparences, lui avoit dicté lui-même sa plainte, comme elle l'a dit dans ses Réponses aux cent vingt-troisième & cent vingt-quatrième Interrogatoires, dit qu'il n'a sçu que le mot d'Avortement étoit dans sa plainte, que depuis que Me. Marteli, Lieutenant, voulut le mettre dans l'exposition, parce, disoit-il, que c'étoit la substance; & on ajoute qu'on laisse aux Medecins à examiner si un fœtus de trois mois, peut jamais se convertir en sang.

Ce ne sont-là que de pures vetilles: car re. n'avons-nous pas fait voir par les observations que nous avons faites sur les réponses, que celles qu'on a fait faire à la Cadriere sur les cent vingt-

74 *Rép. de la Demoiselle Cadriere*

troisième & cent vingt-quatrième Interrogatoires, & même toutes les autres faites le même jour 27. Février, & une partie de celles faites auparavant, sont contraires à la vérité : Et ce que le Carme a dit lors de sa confrontation, n'est que pour marquer qu'il n'étoit pas l'auteur de l'exposition de sa nouvelle Penitente, & qu'il ne lui avoit pas inspiré l'Avortement, ni aucun autre chef de plainte.

2°. Sans entreprendre ici sur la fonction des Medecins, ni examiner si un fœtus d'un mois & demi ou deux peut se dissoudre en sang, nous nous contenterons de dire que la D. Cadriere ayant vu dans un pot de sang une masse, dont elle ni personne autre ne s'avisâ pas de faire la dissection, pour sçavoir si elle étoit de chair, & seulement teinte du sang dans lequel elle étoit, ou bien si elle étoit toute de sang : Dans ses réponses devant l'Official, comme devant le Lieutenant, elle dit ingenuëment comment la chose s'étoit passée, & l'Official mit que c'étoit une masse de sang : Cependant le Lieutenant dans l'exposition voulut mettre que c'étoit une masse de chair, quoiqu'elle lui représentât que dans les réponses qu'elle avoit faites devant l'Official, on avoit mis que c'étoit une masse de sang, parce, dit-il, qu'il ne se pouvoit pas que cette masse fût de sang, mais bien de chair ; & si les témoins qu'on oppose ici, disent d'avoir oui dire à la D. Cadriere que c'étoit une masse de sang, & voyant que tout cela étoit rouge, elle avoit cru que c'étoit tout de sang, ce qui prouve sa simplicité & sa bonne foi ; car après tout, quel intérêt avoit-elle de dire plutôt que c'étoit une masse de chair qu'une de sang ?

7°. Les Jesuites nous disent qu'ils ont reçu une Lettre du 8. Juillet dernier, d'un des plus

fameux Medecins du Royaume, qui ne veut pas être nommé, qui après avoir dit en general son sentiment sur l'horrible calomnie faite au Pere Girard, il continuë ainsi : Le Défenseur de la Cadriere devoit y avoir fait plus d'attention ; & avant de dresser son Memoire instructif, il devoit y avoir des Consultations de sçavans Théologiens, d'experiencez Directeurs, de très-habiles Medecins, tant pour ce qui regarde la doctrine du Pere Girard, que la maladie de la Cadriere, ses prétendus enforcellemens & avortement. Quoique le Memoire du Pere Girard ait parfaitement bien détruit tous les faits avancez, trouvez bon que pour faire encore mieux ouvrir les yeux à quiconque n'y voudra pas tenir un injuste bandeau, j'insere ici un mot contre l'accusation de ce prétendu Avortement, sans l'avis d'un plus sçavant Medecin. Abortus propriè dictus, &c. ces signes & plusieurs autres sont si évidens, si sensibles & si aigus, que si la Cadriere en avoit apperçu un seul, elle qui se plaint du prétendu mauvais goût de la boisson à elle donnée, & des douleurs que lui causa la potion purgative que lui ordonna le Medecin à Ollioules pour evacuer simplement des matieres qui ne sont pas adherantes, comme un fœtus, mais qui surchargeoient seulement ses viscères, elle n'auroit pas omis très-sûrement dans ses deux expositions des circonstances si necessaires, s'arrêtant simplement à dire qu'il lui continua une grande perte, perte qu'on a verifié être periodique & menstruelle ; ce qui fait voir la fausseté de tout ce qu'elle a avancé. A Dieu ne plaise qu'il y eût dans la Medecine un spécifique si sûr & si doux, ne causant ni douleur, ni danger ; il ne pourroit pas être secret, les Hôpitaux ne seroient pas si remplis de ces miserables victimes de l'iniquité, & l'en ne decouvriroit jamais la honte de tant de personnes qui n'auroient pas manqué de se procurer cet abominable secours, dès qu'il y auroit eu pour eux

76 *Rép. de la Demoiselle Cadere*

le moindre danger d'infamie. On voit donc qu'entre les douleurs qui précèdent, accompagnent & suivent l'Avortement, la Cadere ne devoit pas faire tout à-coup, après plus de trois mois de prétendue grossesse, une masse de sang ou de chair, selon ses variations, mais que cela devoit être précédé *ex quodam-priori fluxu*; quel bonheur pour le Pere Girard que la Cadere n'ait pas été instruite par quelque Accoucheuse, ou par quelque femme qui se soit trouvée dans le malheureux cas de s'être procurée ou de faire de fausses couches. Ce sont les propres termes du Memoire des Jesuites.

Il est apparent que cette Lettre qu'on attribue à un des plus habiles Medecins du Royaume, qui ne veut pas être nommé, n'est que l'ouvrage du Pere Sabatier; 1°. D'où vient que ce Medecin ne veut pas être nommé, & qu'il est assez modeste pour se priver de la gloire d'être utile à un Jesuite qui en a tant de besoin, & à la Societé; craint-il le crédit & la puissance de la famille des Cadere?

2°. Ce prétendu Medecin décide d'abord de sa pleine autorité, que l'accusation formée par la Cadere, est une horrible calomnie; il décide toutes les questions de Droit qui naissent dans cette grande affaire, & donne des avis au Défenseur de la Cadere; mais n'est-il pas à craindre qu'à force de vouloir faire l'Avocat, il ne nous prouve qu'il n'est ni Avocat ni Medecin, & qu'il n'entend pas plus les matieres de Medecine que celles de Droit? Le Défenseur de la Cadere a cru de trouver dans sa profession des principes assez certains pour traiter le Sortilege & le Quiétisme, l'Inceste & l'Avortement, sans avoir besoin d'emprunter les lumieres de *sçavans Théologiens, d'experimentez Directeurs, ni de très-habiles Medecins*. La profession d'Avocat, qui em-

brasse toutes les autres Sciences , met le Barreau à portée de traiter toutes les questions qui naissent dans les Causes ; - & nous n'avons pas vu que de sçavans Théologiens, d'experimentez Directeurs aient censuré les maximes employées dans la défense de la Cadiere, soit sur le Quiétisme, soit sur l'Enchantement, ni même qu'aucun habile Medecin, si on en excepte celui qui n'ose pas paroître, ait desapprouvé les principes dont nous nous sommes servis pour prouver l'Avortement, qui dépendent moins de la Medecine, que de la Loi, puisqu'il ne s'agit ici que de la qualité des preuves.

3°. Ne pourroit-on rien rabattre de cet attirail affreux de douleurs, de dilatations & de ruptures des ligamens, à quoi ce Medecin in-nommé veut soumettre toute personne du sexe qui se blesse ; & ne pourroit-on pas garder tout cet appareil pour l'Avortement d'un enfant de cinq à six mois, ou plus avancé, & adoucir un peu la chose pour une blessure d'un mois ou deux ?

4°. Qui a dit à ce Medecin que si la D. Cadiere avoit eu des grandes douleurs, elle en auroit fait le détail, l'énumération par le menu, marqué le nombre, la qualité & la durée de chaque douleur & de chaque symptôme de cette blessure ; ne suffisoit-il pas qu'elle exprimât dans son exposition le corps de l'Avortement.

5°. Quoi si la Medecine avoit un spécifique sûr & assez doux, pour procurer l'Avortement, on ne verroit plus dans les Hôpitaux des misérables victimes de l'iniquité, & l'on ne découvreroit jamais la honte de tant de personnes qui ne manqueroient pas de se procurer cet abominable secours, dès qu'il y auroit le moindre danger d'infamie. Cette morale est bien relâchée,

bien corrompue ; on n'a pas besoin de lire le libelle de huit pages in 4°. dont parle Guipatin, dans le second tome de ses Lettres, page 69. pour en sçavoir l'origine ; mais la rigueur des peines que la Loi & les Ordonnances prononcent contre un pareil crime , & les exemples de severité que la Justice a soin de donner de tems en tems, ne sont-ils pas capables de mettre des bornes à un abus si inhumain ?

6°. Puisque ce Medecin caché veut assujettir toute blessure à un écoulement préalable d'eau , dont la Medecine dispense celles qui se font dans les premiers mois de la grossesse ; ne devoit-il pas encore nous résoudre le problème proposé par le Pere Sabatier , si un fœtus d'un mois ou deux , pouvoit se résoudre ou dissoudre en sang ?

Mais quoi ? Ce Medecin qui ne veut pas être nommé, & qu'on dit être le plus habile du Royaume, vient soutenir que la Medecine n'a pas des remedes specifiques & certains pour procurer l'Avortement , & qu'il n'y a pas des breuvages qui produisent cet effet , comme le Pere Girard l'avoit déjà avancé dans ses Interrogatoires ? Il nous permettra de lui dire que sans être Medecin , & par les armes seules de notre Art, nous pouvons bien le convaincre de la fausseté de ce qu'il avance. Le Jurisconsulte Tribonius, en la Loi *Cicero*, ff. de panis, rapporte le fameux exemple de Milefie dont parle Cicéron, qui pour une somme d'argent qu'elle reçut des heritiers collateraux de son mari, se procura l'Avortement par des remedes, & qui fut condamnée à une peine afflictive : *Cicero in Oratione pro Quentio avito, scripsit Milefiam quandam mulierem, cum esset in Asia, quod ab heredibus secundis acceptâ pecuniâ, partum sibi medicamentis*

ipsa abegisset, rei capitalis esse damnatam; cette Loi prouve donc qu'il y a des remedes & des medicamens certains pour procurer l'Avortement. Le Jurisconsulte Paulus, en la Loi *Si quis*, §. 5. au même titre du Digeste, décide qu'il y a des breuvages pour procurer les Avortemens, comme il y en a pour se faire aimer, & détermine les peines que meritent ceux qui les mettent en usage : *Qui abortionis, aut amatorium poculum dans, &c.* Le Jurisconsulte Ulpien, en la Loi *Mulierem*, au ff. *ad Legem Corneliam de sicariis*, & en la Loi 9. au ff. *ad Legem Aquiliam*; la Loi *Divus Severus*, au ff. *de extraordinariis cognitionibus*; la Nouvelle 22. chap. 16. & les Canons 7, 8, 9. & 10. rapportez en la Cause 32. quest. 2., décident la même chose. Tous les Interprètes sur ces Loix, & generalement tous les Docteurs conviennent de cette maxime, comme on le peut voir dans Mr. Cujas, au liv. 19. de ses Observations, chap. 9. & dans Mornac, sur la Loi *Item si obstetrix*, au ff. *ad Legem Aquiliam*, où il observe que la premiere partie de cette Loi est remarquable, & qu'elle s'entend de ces breuvages qu'on donne si souvent pour procurer des Avortemens : *Multum hac pars legis observanda; referri enim & possit ad abortionis pocula, qua ut nonnumquam dari, offerri, hauriri que possunt*; & le sieur Dyonis, en son Traité des Accouchemens, liv. 2. pag. 151. remarque qu'il y a des gens qui vendent des remedes pour faire avorter. C'est pour cela que les Docteurs & les Théologiens examinent en quel tems le fœtus est censé animé pour pouvoir diminuer ou aggraver la peine de l'Avortement; nos Livres sont pleins d'Arrêts rendus au sujet d'Avortement, procurez par des remedes ou des breuvages; & parmi un si grand nombre, nous nous conten-

80. *Rép. de la Demoiselle Cadere*

terons d'en rapporter deux exemples assez célèbres. Le premier, est celui du Parlement de Paris, qui condamna une Sage-femme, nommée Constantin, qui faisoit métier de faire avorter des femmes ou des filles; & il est remarquable que lors de ce Procès, les Grands-Vicaires avertirent M. le Premier President, que depuis un an six cens femmes de compte fait, s'étoient confessées du crime d'Avortement. Et le second, est celui du Parlement d'Aix, du 17. Juillet 1615. rapporté au premier tome des Preuves des Libertez de l'Eglise Gallicane, chap. 5. n. 14. qui condamna Jean Michel, Prêtre, à être pendu & brûlé, pour avoir commis un crime d'Inceste spirituel avec une de ses Penitentes, & pour lui avoir procuré l'Avortement; & il fut ordonné que les poudres dont il s'étoit servi pour cet Avortement, seroient brûlées par la main de l'Executeur de la Haute-Justice. Cet Arrêt est sans doute bien formel?

Non-seulement il y a des remedes pour procurer l'Avortement, mais même des poisons, qui ne donnent la mort que dans un certain tems; il y en a un funeste exemple bien recent. Le Pere Dosithée de Saint Alexis, Carme Déchauffé, qui venoit de Rome, partit de cette Ville d'Aix le même jour que le Pere Nicolas, sans être pourtant allé avec lui; d'abord qu'il fut arrivé à Paris, il se sentit pris d'une langueur, dont la cause fut d'abord inconnue aux Medecins, il en mourut peu de tems après; & par le rapport des Medecins qui fut fait après sa mort, il conste qu'il avoit été empoisonné depuis environ deux mois. Voilà ce que les lumieres de notre Art nous ont fourni sur cette question; mais afin que les Jesuites ne croient pas que tout cela ne suffit point pour contre-

balancer l'autorité de leur Medecin anonime, & qu'ils ne pensent pas que la Medecine soit ennemie de l'innocence & de la verité, voici la réponse que nous venons de recevoir d'un Medecin, à qui tout le Public donnera facilement la preference du P. Sabatier.

En premier lieu, le passage latin cité dans le Memoire du P. Girard n'est point tiré d'Hipocrate, il n'y a de cet Auteur que la dernière ligne, tout le reste a été puisé dans Sennert; on en a copié jusqu'aux fautes d'anatomie; on a pris dans le chapitre de abortu de cet Auteur, une ligne d'un endroit & une ligne d'un autre, on a joint par conséquent un sens separé, & on a écarté par cette injuste liaison ce qui auroit pu être desavantageux à la cause de ce Pere; on a changé des propositions conditionnelles en des conjonctions; en un mot, on a fait passer sur le compte d'Hipocrate cet assemblage si mal composé, qui ne sauroit détruire l'avortement si bien prouvé dans le Memoire de la Cadere.

En second lieu, de quel front un des plus habiles Medecins du Royaume ose-t-il avancer que dans l'avortement les ligamens se dilatent, & qu'ils se déchirent? Qui a jamais pensé que le fœtus fut attaché dans la matrice par des ligamens? Et quand il y en auroit, se dilatent-ils comme des arteres & des veines? Renferment-ils un liquide qui puisse en étendre les cavitez sensibles dont ils sont dépourvus? Entendrait-il parler des ligamens ronds ou larges, qui sont au-dehors de la matrice? La même raison subsiste pour ces derniers; un fœtus de deux mois auroit-il jamais la force de les tirailler? Enfin, comme il prétend, après Sennert, ligamenta dilatantur, & tandem rumpuntur.

Ce Medecin se contredit visiblement avec l'Auteur dont il emprunte les paroles, puisqu'il dit que les ligamens & les membranes souffrent une tension & une

82 *Rép. de la Demoiselle Cadere*

discussion douloureuse , dolores membraneas & ligamenta quibus foetus in utero cohæret tendi & divelli significant.

On a enfin supprimé à dessein un des symptômes rapportez par Sennert ; ce sont les tremblemens & les mouvemens convulsifs. On lit dans cet Auteur , & alia gravia symptomata , rigores & tremores cordis , palpitationes & similia sequuntur. Voilà ce qui concerne le passage de Sennert.

On dit après dans ce Memoire , que les signes sont si évidens , si sensibles & si aigus ; que si la Cadere en avoit apperçu un seul , elle n'auroit pas manqué d'en faire mention dans les expositions , s'étant uniquement bornée à la grande perte de sang. Je suis bien aise de vous avertir que nous observons tous les jours des avortemens , où les signes rapportez ci-dessus , tels que sont les frissons , frigores ; les tremblemens , les mouvemens convulsifs , tremores ; les palpitations du cœur , cordis palpitationes ; l'affaïssement subit des mammelles rapporté par Hipocrate , quæ foetum sunt prodituræ iis maminae extenuantur : Nous observons , dis-je , que ces signes manquent souvent dans les premiers mois d'une grossesse ; celle qui se doit blesser , est d'abord saisie d'une perte de sang qui augmente : Elle a des maux de reins qui sont quelquefois legers & supportables , & d'autres fois fort violens. La douleur cesse , la perte continuë ; cette perte s'arrête quelquefois , & les femmes croient alors d'en être quittes : Elle revient sans douleur ; elle a souvent des retours periodiques ; & quelque précaution que l'on prenne , on ne scauroit éviter l'avortement qui arrive sans douleur : L'arriere-faix encore petit , se trouve detaché , & c'est alors que les personnes qui doivent s'avorter ne souffrent pas ; cet arriere-faix qui enveloppe dans les membranes un petit fœtus , est noirâtre & en globo , conglobatus. On le prend souvent pour un caillat de sang ; celle qui

s'avorte, le pousse dehors souvent en faisant de l'eau. On voit tous les jours des femmes qui font tirer avec des pincettes l'arriere-faix qui flotte dans l'urine qu'elles viennent de rendre pêle-mêle, avec un sang de couleur noirâtre qu'il a acquise par son séjour dans la matrice : De plus, on voit rarement que des filles soient sujettes à ces pertes de sang immodérées; cela arrive plus frequemment à celles, quæ virum patiuntur.

Mais quelle consequence veut-on tirer de Mademoiselle Cadieere ? Devoit-elle dans ses expositions faire un détail de tous les symptômes qui accompagnoient son avortement ? Devoit-elle énoncer des frissons, des douleurs de reins, des tremblemens ? Elle dit ce qu'il y a d'essentiel, c'est la perte de sang, & une masse de chair dans le pot de chambre.

On allegue encore que l'avortement devoit être procédé ex quodam priore fluxu. C'est être en verité bien peu instruit, que de penser que dans les premiers mois d'une grossesse, on doive appercevoir un écoulement des eaux; le peu qui s'en separe dans ces premiers tems, est si peu de chose, qu'il est confondu avec le sang; & si Mademoiselle Cadieere se trouvoit mouillée de cette petite quantité d'eau, devoit-elle en faire mention ?

On convient sans peine qu'un remede violent, donné à Mademoiselle Cadieere pour la faire avorter, auroit pu la jeter dans des accidens fâcheux, mais parce qu'elle n'a pas eu des accidens, doit-on conclure que le Pere Girard n'ait donné aucun remede qui ait agi insensiblement & sourdement ? On n'a vu que trop souvent, que des poisons ont agi en détruisant peu à peu le corps, sans causer de ces symptômes prompts & violens; ne peut-il pas y avoir également des remedes qui mettent peu à peu le trouble dans le sang, d'une maniere peu active, & qui étant dans les vaisseaux de la matrice fassent lâcher prise à un

84 *Rép. de la Demoiselle Cadiero*

arriere-faix, dont la *tissure* est encore fort délicate dans les premiers mois d'une grossesse. Nous observons chaque jour dans la pratique, que des tumeurs dures dans les chairs & dans les os même, se ramollissent peu à peu, & se dissipent par le fréquent usage des remèdes fondans, sans que ceux qui sont attaqués de ces sortes de maux, en reçoivent le moindre accident, ils s'aperçoivent à peine de l'effet des remèdes : Eh ! pourquoi n'y aura-t-il pas de ces sortes de remèdes, propres à procurer un avortement d'une manière douce ? Ces sortes de remèdes ne sont pas entre les mains de tout le monde, & les Médecins qui ne les ignorent pas, se gardent bien de les donner, ni de les révéler, aussi ne s'adresse-t-on guères à eux dans pareils cas ; par-là on ne doit pas être surpris si y ayant dans la Médecine des spécifiques si doux, qui ne causent ni douleur ni danger, les Hôpitaux ne laissent pas néanmoins d'être remplis de ces misérables victimes de l'iniquité. Voilà notre question traitée par main de Maître : Qui peut douter après cela de la vérité de cet Avortement ? Et que le P. de Sabatier qui est dans ce Procès *omnis homo*, qui fait les Mémoires du P. Girard, l'extrait abrégé qu'il a fait signer à M. l'Evêque, ne soit aussi l'Auteur de la Lettre du 8. Juillet, qu'il veut attribuer au plus habile Médecin du Roïaume, aux dépens de toute la Médecine Française ?

La neuvième objection contre l'Avortement, est fondée 1°. sur ce que la D. Cadiero dit dans son Mémoire : combien de fois pour pouvoir éteindre & radoucir la flamme qui brûloit dans ma poitrine, ai-je pris du linge trempé dans l'eau, pour appaiser la chaleur vive & ardente qui me devoit ; & qu'il avoit recommandé à la Dame de Lescot, de donner souvent à boire de l'eau à Mademoiselle Cadiero ; que dans le Mémoire que cette Religieuse avoit tenu de son

ordre, il est dit que le feu de l'amour divin consumoit sa Penitente. 2^e. Sur ce qu'il ne lui a pas porté de l'eau huit jours consécutifs, comme elle le dit, mais bien depuis le commencement de son obsession, qui étoit au commencement de Décembre 1729. jusques au 5. Juin qu'elle fut au Couvent; que cela est confirmé par le témoignage de la Servante, qui est le seul témoin oculaire qui parle de ce fait; que l'Allemand qui dépose de l'avoir ouï dire à la D. Cadriere, un mois après l'exorcisme, dit que pendant une quinzaine de jours que le P. Girard, qui la visitoit, envoyoit prendre de l'eau par la Servante, il alloit à sa rencontre pour la prendre; & que tout cela ne s'accorde gueres. 3^e. Sur ce que c'étoit de l'eau pure; que c'est une fade plaisanterie de la part de la Cadriere, de dire d'où vient qu'il ne lui portoit pas des boiillons; & comment un grand Prédicateur pouvoit se ravalier à porter de l'eau à cette fille; & il ajoute que quand il l'avoit fait, c'étoit pour en épargner la peine à ses parens ou à la Servante.

Peut-on rien imaginer de plus absurde que de pareils prétextes? 1^e. Quoi! parce que dans son Memoire du Carême, au Samedi avant le Dimanche des Rameaux, elle aura dit que pour éteindre ou adoucir sa soif, elle trempoit un linge dans l'eau; ou que pendant qu'elle étoit malade au Couvent, l'Accusé aura dit à la Maîtresse des Novices, de lui donner souvent à boire, ce qui étoit borné à ces deux tems, on conclura de-là, qu'il n'est pas vrai que l'Accusé lui ait donné des breuvages pendant huit jours, à commencer depuis le Samedi-Saint, qui est un autre tems absolument différent?

2^e. Il est indifférent que l'Allemand ne se soit pas ressouvenuë précisément de ce fait qu'elle

86 *Rép. de la Demoiselle Cadiere*

ne sçavoit que pour avoir ouï dire à la Demoiselle Cadiere ; fixons-le sur le témoignage de la Servante , à qui il étoit personnel , & sur celui du P. Girard lui-même ; la Servante dit qu'il alloit prendre lui-même une écuelle d'eau , qu'il portoit à la D. Cadiere , & qu'il ne vouloit pas que personne autre que lui s'en mêlât , quoiqu'elle Servante , & les parens de la Cadiere , s'offrissent de porter cette eau ; & l'Accusé par sa réponse au cent deuxième Interrogatoire , dit qu'il alloit lui-même prendre cette eau : Voilà à quoi il faut s'en tenir , & non pas à l'Allemand , qui faute d'avoir eu la memoire assez ferme , a dit d'avoir ouï dire à la Cadiere , que pendant quinze jours , le Pere Girard avoit envoyé prendre une écuelle d'eau à sa Servante , & qu'il alloit à sa rencontre pour la prendre.

La Servante ne dit pas que depuis le Carnaval jusques au 5. Juin , le Pere Girard étoit allé prendre une écuelle d'eau à sa Maîtresse , elle dit seulement , 1^o. Que depuis le Carnaval , alors dernier , jusques à environ le 5. du mois de Juin d'après , il alloit presque tous les jours voir la Cadiere dans sa chambre , qu'il se fermoit à clef & n'en sortoit que sur le soir , après y être entré ordinairement entre une heure & deux. 2^o. Qu'il alloit souvent prendre une écuelle d'eau fraîche , qu'il portoit à la D. Cadiere , de sorte que le fait de l'eau est bien placé , dans l'intervalle marqué dans le premier fait , mais il n'est pas répandu sur tout cet intervalle , comme le prétend le Querellé ; en effet n'est-il pas ridicule de prétendre que ce Jesuite se fût fait une occupation de porter une écuelle d'eau tous les jours à sa Devote , pendant quatre à cinq mois ? La charité de la direction iroit-elle à métamorphoser un Confesseur en Infirmier de

ses Penitentes, & surtout un Recteur des Jesuites, un grand Directeur, un fameux Predicateur qui avoit tant d'autres occupations ? Il avoit dit à la page 30. de son premier Memoire, que lorsqu'il étoit allé prendre ces écuelles d'eau, c'étoit parce que les domestiques de la Cadiere étoient réduits à une Servante qui pouvoit être absente, ou occupée ailleurs ; & comme nous lui avons fait voir par notre Réponse page 71. la fausseté de ce prétexte, que ce n'étoit ni par le petit nombre de domestiques, ni par l'absence ou l'occupation de la Servante ailleurs, qu'il vouloit lui-même porter cette eau, & qu'au contraire les parens & la Servante vouloient le faire, & qu'il les en empêchoit : Aujourd'hui dans son dernier Memoire, il dit que c'étoit pour leur en épargner la peine, ce qui est une contradiction bien formelle : C'est-à-dire, qu'à l'avenir il faut s'attendre à voir les Confesseurs Jesuites se repandre dans toutes les maisons de leurs Penitentes, pour leur donner à boire dans leurs incommoditez, afin d'en épargner la peine à leurs parens ou à leurs domestiques ; sont-ce là des excuses à présenter à Messieurs les Juges, ni au Public, pour sauver une pareille démarche ? & d'où vient encore un coup qu'il bornoit toute sa charité à lui donner une écuelle d'eau par jour durant cet intervalle, sans lui avoir jamais donné aucun bouillon, ni même deux fois de l'eau dans le même jour ?

3^a. Pour prouver que ce n'étoit pas de l'eau pure, mais un breuvage, il suffit de faire cette reflexion ; il est certain qu'on doit regarder tout ce que la Cadiere dit le 27. Février, comme s'il avoit été dit par le Pere Girard, puisque ce jour-là & les suivans, par un effet des violences & des menaces qui lui furent faites aux dépens

de la verité, elle justifie absolument le Pere Girard, & sanctifie ses actions les plus infâmes, dont il avoit avoüé une bonne partie; cependant ce même jour, & sur le cent vingt-cinquième Interrogatoire, on vint bien à bout de purger cette eau du mauvais goût, mais on ne put pas parvenir à lui ôter sa couleur rougeâtre; tant cette couleur rougeâtre étoit un fait constant; & pour pouvoir attribuer cette couleur à une autre cause qu'à un breuvage, elle dit que saignant du nez il tomboit quelques gouttes de sang dans cette eau. Interrogée, *Si elle trouvoit un mauvais goût à cette eau?* A répondu, *Que non; & que si elle étoit quelquefois teinte de sang, c'étoit parce que saignant du nez il y en tomboit quelques gouttes.* Nous avons fait voir par l'observation que nous avons faite sur cette réponse, combien il est ridicule de placer des gouttes de sang au bout du nez, prêtes à tomber précisément toutes les fois que l'Accusé donnoit cette écuelle d'eau à la D. Cadere. Il est donc prouvé par-là que cette eau étoit rougeâtre, & que cette couleur procedoit de la poudre qu'il y mettoit dedans pour la faire avorter: Nous avons déjà fait voir dans la premiere Partie de ce Memoire, sur le chapitre 4. de la premiere Partie, page 25. *in fine*, que ce breuvage avoit été donné huit jours consecutifs, à commencer depuis le Samedi-Saint; voilà la premiere preuve de cet avortement.

La seconde, est tirée de ce qu'au bout de huit jours de ce breuvage, elle eut une grande perte de sang, & fit une masse, ce qui est le corps de l'avortement; cela est prouvé par les depositions de la Batarelle & de l'Allemand.

La troisieme preuve, se tire du pot de sang que la Cadere fit lors de cette blessure, que
le

le Pere Girard fut voir & examiner deux ou trois fois vers la fenêtré, qui fut suivi d'une perte de sang qui dura plusieurs jours. Le fait de ce pot de sang est prouvé non-seulement par la déposition de la Servante, de Remouit, de la Batarelle, & de l'Allemand fille, mais encore par l'aveu de l'Accusé sur le cent-sixième Interrogatoire.

Envain le P. Girard prétend qu'il n'y a point de contrariété entre sa réponse au cent sixième Interrogatoire, & le langage qu'il avoit tenu à la page 5. de son premier Memoire ; que la Cadiere lui avoit dit que Dieu vouloit lui faire perdre tout son sang pour la faire mourir, & ensuite pour la ressusciter, & que ce n'étoit que pour éclaircir ce fait qu'il avoit examiné ce pot de sang ; que la Querellante dans son Carême, dit que le Vendredy-Saint, le même amour qui avoit ôté la vie à Jesus-Christ, la lui avoit ravie à son tour ; qu'en délaissant son corps sur la terre, elle fut en esprit accompagner l'ame de Jesus-Christ dans les Lymbes ; qu'à la fin du même Carême, elle ajoute : Je me montrerai à vous telle que je suis en moi-même, & telle que personne ne m'a jamais vûe sur la terre ; je vous purifierai parfaitement, & je vous rendrai capable de me voir : Gardez bien ces paroles, bien-tôt vous en verrez l'effet.

Mais ce ne sont-là que des faux prétextes : car, 1°. La contrariété ne sçauroit être plus marquée dans sa réponse au cent sixième Interrogatoire ; il veut que la Cadiere lui eût dit qu'elle se préparoit à sa transfiguration, que Dieu lui faisoit perdre son sang petit à petit pour la renouveler ; & qu'un soir sur la fin du mois d'Avril, elle prit un pot de chambre, dans lequel il y avoit une liqueur noirâtre,

qu'elle emporta sur le champ, & mit dehors sa chambre; & dans son Factum, page 5. il dit qu'elle l'avoit assuré qu'elle perdrait miraculeusement tout son sang, ce qui devoit lui procurer la mort; qu'il avoit quelque peine à croire ce prétendu miracle, parce qu'il n'en paroissoit rien sur son visage, ni sur son embonpoint, qui étoit toujours le même; qu'il se transporta à la chambre de la Cadere, & que celle-ci en ayant fermé la porte, lui montra dans un vase de fayance, propre à ces sortes d'usages, une certaine quantité de liqueur rougeâtre & noirâtre. La contrariété ne sauroit être plus marquée; dans sa réponse, cette perte de sang n'avoit pour objet qu'un renouvellement; dans son Factum, elle a pour objet la mort de la D. Cadere: Dans sa réponse, il ne voit le pot de sang que dans le transport qu'elle en fait pour le mettre hors de la chambre; & dans son premier Memoire, elle le lui presente pour en faire un examen *ex professo*; ne sont-ce pas là des variations bien marquées, qui portent le caractère du mensonge?

2°. Les deux endroits du Memoire du Carême qu'on oppose ici, ne renferment que deux visions que la D. Cadere avoit eues, & non pas une séparation réelle & physique de son ame avec son corps le Vendredy-Saint, ni la prédiction d'une autre séparation semblable; nous remarquerons en passant, qu'en rapportant les paroles de ce dernier endroit du Carême, on change le mot tel au mot telle; cela ne prouve donc pas que la Cadere lui eût dit, que Dieu vouloit la faire mourir pour la ressusciter d'abord après: Un Jesuite si éclairé, auroit-il cru une pareille chose si elle la lui eût dite?

3°. A qui veut-il persuader qu'il n'avoit exa-

miné avec tant d'attention ce qui étoit dans ce pot de sang, que pour connoître si cette perte étoit naturelle, ou si elle étoit miraculeuse; si Dieu vouloit seulement renouveler son sang, ou s'il vouloit la faire mourir? Qu'il nous dise comment il pouvoit connoître par la qualité & l'examen de ce sang, à laquelle de ces causes il falloit l'attribuer? Et n'est-ce pas se moquer de la Justice & du Public, que de prétendre les payer avec des pareils prétextes? L'examen qu'il convient d'avoir fait de ce pot de sang de sa Dévoté, lorsqu'il étoit enfermé avec elle, n'est-il pas une preuve sans réplique de son Inceste & de l'Avortement, & que ses yeux ne cherchoient dans ce pot de sang que le fœtus, dont il avoit procuré la sortie par ses breuvages? La chemise teinte de sang, dont il a ici l'imprudence de parler, & qu'il vit effectivement la premiere fois qu'il fut à Ollioules, après la Lettre qui en fait mention, en est encore une nouvelle preuve.

Il prétend éluder celle que nous tirons de son aveu, dans sa confrontation avec l'Abbé Cadiere, d'avoir dissuadé la mere d'appeller des Medecins, parce qu'il lui faisoit accroire que c'étoient-là des maux divins; & pour cela, il dit que ce fait ne s'applique pas à l'époque de l'Avortement, mais bien à l'Obsession; qu'en effet la Servante dans son recollement, dit qu'au commencement des incommoditez de la D. Cadiere, sa mere ayant envoyé prendre un Medecin, le P. Recteur lui dit que ce n'étoit pas-là un mal de Medecin; & il ajoute que le Pere Cadiere, à la page 8. de son Memoire, ne parle de l'éloignement des Medecins que par rapport à l'obsession.

Mais ce ne sont-là que des vetilles qui ne

sçauroient affoiblir la preuve que nous tirons , de ce qu'il avoit toujours écarté les Medecins : car 1°. Quoique la Servante & le P. Cadiere n'en parlent-là que par raport à l'obsession ; il n'en sçauroit tirer de-là aucun avantage , parce que cela prouve qu'il avoit éloigné les Medecins , de peur qu'ils ne vinssent à découvrir la qualité des accidens que cette fille avoit , & que c'étoient des accidens d'obsession dont il étoit l'Auteur ; ce qui montre sa mauvaise foi.

2°. Peut-il contester que lorsque cette fille eut une si grande perte de sang , & pendant plusieurs jours , la mere ne voulût envoyer prendre le Sieur Durand Medecin pour venir visiter sa fille , & qu'il l'en empêcha , en lui disant que c'étoient-là des maux divins , qui n'étoient pas de la connoissance des Medecins ? Pour être convaincu de la verité de ce fait , il suffit de faire reflexion , 1°. Que si suivant lui la mere avoit voulu faire venir des Medecins , lorsqu'il n'étoit question que des simples accidens ordinaires de l'obsession , on ne peut pas douter qu'elle n'en eût voulu appeller , lorsque par-dessus ces accidens sa fille avoit encore de si grandes pertes de sang. 2°. Que c'est un fait qui n'est contesté par aucune des Parties , que lors de ces pertes de sang aucun Medecin , ni Chirurgien n'avoit visité la D. Cadiere. 3°. Que si l'Accusé avoit dissuadé la mere d'appeller des Medecins , lorsqu'il ne s'agissoit que de simples accidens d'obsession ; à plus forte raison l'en aura-t-il dissuadé lors de ces pertes de sang , qu'il lui étoit encore plus important de les éloigner pour ne pas éclaircir ce mystere ; & cela forme une nouvelle preuve contre lui de cet Avortement.

La cinquième preuve, se tire de l'étonnante demande qu'il fit à l'Abbesse & à la Maitresse des Novices du Couvent Sainte Claire d'Ollioules, la première fois qu'il les vit, *Si la Demoiselle Cadere avoit de grandes pertes de sang, en ajoutant qu'elle en avoit perdu plus de vingt livres quand elle étoit encore à Toulon.*

Et la dernière est tirée de sa Lettre du 30. Juillet, où il lui demande en termes enveloppez, si ses regles lui étoient revenueës, & qui éclate de la joye & de l'enjouement que cette nouvelle lui avoit donné.

Toutes ces preuves réunies ensemble ne forment-elles pas une conviction entière de cet Avortement ? Et si on les joint à celles de l'Inceste que cet Avortement suppose nécessairement, a-t-on jamais trouvé des preuves plus complètes des crimes où la Loi n'exige pas des témoins oculaires ?

Mais n'avons-nous pas montré à la page 22. de notre Précis, qu'il est encore prouvé par la procédure, qu'il prenoit des libertez criminelles avec ses autres Penitentes, qu'il avoit baissé la Guyol, qu'il avoit baissé la Batarelle plusieurs fois, qu'il s'étoit enfermé souvent avec la Laugier, qu'elle étoit grosse de lui, qu'il lui avoit donné des breuvages.

Enfin, si toutes ces preuves, qui suffiroient pour faire brûler tout un Couvent d'autres Moines, ne fussent pas pour faire condamner un Jesuite, nous offrons de prouver encore, 1°. Que la Guyol sa confidente, sollicitoit les plus jolies filles de Toulon de se confesser à lui. 2°. Que tant à Aix qu'à Toulon il a sollicité plusieurs de ses Penitentes, & leur a tenu des discours peu convenables à un Directeur.

3°. Qu'il jette ordinairement ses Penitentes

dans les memes états qu'étoit la Cadiere , pour avoir occasion d'abuser d'elles ; 4°. Qu'il avoit faussement persuadé à une de ses Penitentes qu'elle étoit obsédée , afin d'avoir par-là occasion de l'approcher de plus près , & qu'en effet il l'avoit fait mettre à nud , dans la Chapelle servant de Congrégation aux Ecoliers de cette Ville d'Aix ; & enfin qu'en 1725. il fut porté à l'Eglise des Jesuites , & de-là à l'Hôpital , un Bâtard qu'on attribuoit au Querellé. Mais ce seroit faire insulte à la pénétration de Messieurs les Juges , de croire qu'ils pussent regarder comme insuffisantes , des preuves dont la moindre partie a toujours suffi pour condamner tous les Ravisseurs qui ont été accusez , & pour faire brûler tous les Prêtres incestueux , qui ont été déferrez à la Justice.

Après cela , nous croyons que ce seroit faire un outrage à la Cour , que de nous amuser à réfuter un prétendu complot , si incompatible avec la conviction de ce Jesuite , & qui revolte la raison & le sens commun ; & n'avons-nous pas fait voir par l'Analyse que nous avons fait des témoins du Promoteur , que tout le complot est venu de la part des Jesuites , & qu'ils ont employé ce que la subornation a de plus inique & de plus criant ; dans quel Procès criminel les Jesuites pourroient-ils prouver qu'on eût employé le complot contr'eux ? Disons mieux : dans quel Procès criminel pourroient-ils prouver de n'avoir pas employé tous les artifices du complot , & de la subornation ?

Il vient dans ce moment de paroître une Lettre que les Jesuites répandent , imprimée à la Haye , intitulée : *Lettre d'un Magistrat desintéressé , à un de ses amis , au sujet d'un Procès intenté contre le P. Girard Jesuite.* Que de voyes obliques

qu'ils employent pour étouffer la verité ? Ils ont surpris le seing de M. l'Evêque de Toulon , au bas d'un Memoire , pour lui faire attester tous les faits faux & supposez , que le P. Girard avoit avancez dans le sien ; ils ont inséré dans leur second Memoire , une prétendue Lettre d'un Medecin anonime , qui pour prouver qu'il n'est pas convaincu d'Avortement , combat les premiers principes de la Medecine ; & maintenant ils employent cette Lettre d'un Magistrat ; il est apparent que ces trois pieces partent de la même main ; en effet il n'y a de desinteressé de la part de ce prétendu Magistrat , que l'intitulation de sa Lettre ; sa partialité y éclate dès la premiere page , & on peut dire que la verité & les maximes de la Justice y sont si maltraitées , qu'on ne les y reconnoit nulle part , & que ce Magistrat a oublié jusques à cette regle si fondamentale en matiere criminelle , que les aveux sont divisibles à la difference des Procès civils , où l'on ne peut pas les sincoper. Nous respectons trop la Magistrature , pour lui faire l'injure de lui attribuer un ouvrage si pitoyable , qu'un Juge bannarel ne voudroit pas se faire le tort d'avouer.

Au reste , la Peroraison du second Memoire de l'Accusé , achève de nous confirmer dans la pensée , que cet ouvrage ne part que de la main de quelques Regens d'Humanité , ou si l'on veut , de Rhétorique , qui accoutument à faire des chryes ou des amplifications sur des faux sujets , louent ou blâment sans discernement , & sans aucun égard pour la verité ; il suffira de faire ici quelques observations pour en faire sentir toute la fausseté , & même tout le ridicule.

1°. Ils representent l'Accusé comme un de

ces innocens opprimez, qui n'a d'autre appui que celui de son innocence, & de Dieu qui en est le premier Protecteur; ils en font une *Viclime muette*, & même un *Elu*, tandis qu'il est convaincu des crimes les plus énormes, d'avoir corrompu la pureté de la Loy de Dieu, & souillé la sainteté de Ses Mysteres; & que par l'effet injuste du credit de la Société, & par les artifices odieux qu'elle a mis en œuvre, il a triomphé jusques ici de l'innocence & de la vérité.

2°. On dit qu'il a poussé la délicatesse de sa vertu jusqu'à s'interdire des reccriminations que les Loix & la raison autorisent dans ces rencontres, & jusques à fermer absolument la bouche à des témoins qui avoient à objecter à ses Accusateurs des crimes trop bien fondez, & qui ne pouvoient être que trop bien prouvez; dans le tems que par la reccrimination la plus calomnieuse, & à la faveur des faux témoins que lui & ses Confreres ont subornez, comme il est justifié par la Lettre qu'il avoit fait écrire à la Dame de Cogolin sa Penitente, produite au Procès, & par l'Analyse que nous avons faite de ces témoins, produits sous le nom du Promoteur, ils ont incriminé non-seulement la D. Cadiere, mais encore deux de ses freres, & son nouveau Directeur; les ont chargez d'un faux & ridicule complot; que par un renversement de toutes les regles de la Justice, d'Accusatrice qu'elle étoit, elle est devenue la principale décretée, & que s'il en falloit juger par les fausses apparences, on les regarderoit comme les plus coupables, puisque la même prison les renferme tous, & que jusques ici le crime a occupé la place de l'innocence.

3°. *Chose inouïe!* disent les Jesuites: Il est allé dans ses Réponses aux Interrogatoires jusques à déclarer,

clarer, ce semble avec affectation, ce qu'on ne pouvoit prouver, ce qu'on ne lui demandoit point, tout ce qui étoit capable de le rendre suspect : Eh ! que n'a-t-il pu, sans blesser la verité, avouer même ce qu'il n'avoit point fait ? Que ne lui a-t-il été permis au moins de se taire dans sa propre cause, & de faire par son silence obstiné, un aveu tacite, de ce que sa bouche n'auroit pu confesser sans mensonge ? Quelle impudence ! Ont-ils oublié que le Public à qui ils adressent leur Memoire, a sous ses yeux les Réponses imprimées de leur Confrere ? Qu'il voit que quand il a fait l'aveu de quelques libertez criminelles prises sur la Penitente, dans sa chambre ; c'est que se voyant convaincu par la procedure, d'une infinité d'autres libertez encore plus criminelles, & de s'être enfermé presque journellement avec elle pendant trois ou quatre mois, & durant trois ou quatre heures chaque fois, c'étoit-là une conviction entiere de son Inceste spirituel avec elle ? Il a moins pensé par ses aveux à ajouter aux preuves de la procedure, qu'à en restreindre l'effet ; il voit qu'au lieu de porter ses aveux au-delà des Interrogatoires, quand il en a fait quelqu'un, il l'a embarrassé de mille détours pour l'affoiblir ; qu'il a nié avec un excès de mauvaise foi, une infinité de faits si bien prouvez par la procedure ; & qu'il a fait presque autant de parjures qu'il a fait de réponses.

4°. Epruvé, comme tant de Saints, disent ses Confreres, avec quelle joye, à leur exemple, & à l'exemple de son divin Maître, se seroit-il immolé, victime muette, aux fureurs de l'envie & de la calomnie ! Enveloppé de son innocence, & ravi d'avoir pu faire un double sacrifice à son Dieu, il seroit

déjà délivré des misères de cette vie, & attendroit désormais sans peine ce grand jour, où l'Arbitre souverain reformera les Jugemens du monde, & rendra justice à ses Elus aux yeux de tout l'Univers.

Quelle impie comparaison du plus scelerat de tous les hommes au *Saint des Saints* ! Environné de toute l'horreur de ses crimes, quel autre sacrifice peut-il faire que celui de les expier par des châtimens proportionnez ? Et un tel Jugement ne seroit-il pas ratifié par celui de l'Univers entier, & de Dieu-même, qui demande la vengeance des profanations faites à sa Religion ? Au reste, ne prévoient-ils pas que l'Arrêt ne peut être pour lui qu'une condamnation inévitable ; & n'ont-ils pas la temerité, & même l'impudence, d'en faire d'avance la censure ? C'est ainsi que les Jesuites n'ont employé dans ce Memoire, pour la défense de leur Confrere, que le mensonge & l'imposture. Est-ce ainsi qu'ils prétendent effacer de l'esprit du Public, les idées defavorables qu'il s'en est formées ? N'est-ce pas là le moyen d'ajouter à sa conviction la preuve de leur mauvaise foi ?

Nous n'ignorions pas que la Société protegeoit ce Coupable, & opprimoit les Innocens : Nous sçavions que c'étoit elle qui avoit employé tout ce que la subornation a de plus violent pour nous incriminer, & pour lui procurer l'impunité de ses crimes : Que c'étoit elle qui nous accabloit par le poids de son credit & de ses intrigues : Que c'étoit elle qui faisoit imprimer & répandre les Memoires, qui se donnoit tant de mouvemens pour en procurer la lecture ; mais ici elle nous déclare qu'elle a

pris sa défense. Ceux qui ont composé ce second Memoire , avertissent le Public qu'ils le défendent par ordre de leurs Superieurs ; c'est ainsi que la Societé se rend propres les crimes de l'Accusé ; c'est ainsi qu'elle protege aujourd'hui ouvertement les crimes , puisque ceux de son Membre lui sont si connus. Tous les autres Ordres defavoient d'abord ceux qui les deshonorant , & tirent , même de la honte & de l'infamie de ceux - ci , un nouveau lustre & une nouvelle gloire : La Societé seule tient une conduite toute opposée , & il semble que plus un de ses Membres devient coupable , plus il se rend digne de son estime & de sa protection : Et tout son credit n'est plus employé que pour opprimer l'innocence. Il ne faut pas être surpris si les exemples des Incestes spirituels se multiplient tous les jours , & si la surface de la Religion est prête à en être inondée , si l'Arrêt que la Cour rendra n'y met une digue.

Tout cela prouve donc invinciblement que le Pere Girard est convaincu de tous les crimes dont il est accusé ; & de-là il s'ensuit qu'il n'y a point de complot , & que la Demoiselle Cadiere , ses freres , & le Prieur des Carmes , ne peuvent être condamnez à aucune peine : car la Justice connoît - elle d'autre complot que celui qui est fait pour calomnier l'innocence ?

Mais si le Pere Girard subit la peine de tous ses crimes , la Demoiselle Cadiere ne peut-elle pas être regardée comme complice , ou de ses irréligions , dans la vûe de passer pour Sainte , ou bien de cet Inceste spirituel ? Elle ne peut pas être regardée comme complice de ses irréligions , ni être soupçonnée d'avoir voulu par-là

passer, pour Sainte, par trois raisons sans réplique. La premiere, parce que tous ces faits extraordinaires sont réels, & même avoïez par l'Accusé dans ses Réponses, où il convient de la verité de ses playes ou stigmates, de ses transfigurations, & de la connoissance qu'elle avoit des consciences, comme nous l'avons prouvé, & encore qu'elle lui avoit raconté toutes les visions contenues dans son Carême, à mesure qu'elle les avoit eues; ainsi elle n'a pas supposé ces faits extraordinaires, pour s'en faire une reputation de sainteté.

La seconde, parce que tous ces faits extraordinaires & ces visions ne sont que l'effet de l'Obsession ou du Quiétisme, dans lesquels il l'avoit jettée; de sorte qu'il en sçavoit lui-même la veritable cause, & elle l'ignoroit: Et qu'il lui faisoit accroire que c'étoient-là des prodiges de la grace, comme nous l'avons démontré.

La troisième, que la D. Cadriere avoit si peu la passion de vouloir passer pour Sainte, qu'au moment qu'elle se trouva ces playes, elle y fit mettre des emplâtres par une femme, & la chargea d'en avertir le Pere Girard: Et que celui-ci lui ayant persuadé que c'étoient-là des playes divines & des stigmates, il lui fit ôter les emplâtres, lui défendit d'y en mettre, & la reprit très-severement de son peu de courage & de son peu de foi: Cela fait voir que ce n'étoit pas elle qui vouloit passer pour Sainte; & ce qui ne permet pas d'en douter, c'est que d'une part il la força de faire le Memoire du Carême, qui contient tous ces prétendus prodiges & revelations, & que par modestie elle refusoit absolument de le faire, ainsi qu'il est

justifié par ses Lettres ; qu'il fit encore faire un autre Memoire à la Maitresse des Novices d'Olioules, & qu'il avoit dit à celle ci, qu'il ramassoit toutes ces Pieces pour servir un jour à l'édition du Public ; & que de l'autre, le 7. Juillet, jour de la transfiguration, il dit aux Religieuses de conserver soigneusement l'eau dont on avoit lavé le visage ensanglanté de sa Penitente, parce qu'elle feroit des miracles, que celle-ci en avoit déjà fait à Toulon, & refusoit l'absolution à ceux qui n'y croyoient pas.

Elle ne peut pas non plus être regardée comme la complice punissable de l'Inceste spirituel, soit parce qu'il ne l'a séduite qu'à la faveur des pernicieuses maximes du Quétisme, soit parce qu'au commencement, pendant long-tems, & jusqu'au jour de la discipline il n'en avoit abusé que dans le tems d'une extase ou d'un accident, qu'elle étoit hors de ses sens ; & qu'ensuite il lui avoit faussement persuadé qu'il n'y avoit là aucun peché, & que c'étoient des *atouchemens de l'amour divin*, comme nous l'avons si bien prouvé ; de sorte qu'il est ici le seul coupable, & le seul qui doit être puni. En effet, le même Arrêt qui condamna au feu Louis-Gautfridy, fils d'un Berger de Beauveset, pour l'Inceste spirituel qu'il avoit commis avec Magdelaine de la Palud sa Penitente, mit celle-ci hors de Cour & de Procès ; & les Penitentes que Molinos avoit abusées furent-elles comprises ni dans les poursuites, ni dans la condamnation de cet Heretique incestueux, quoiqu'elles se fussent livrées à lui avec plus de connoissance que n'a fait la Demoiselle Cadiere ? Enfin, nulle plainte contre elle, nul Accusateur, &c.

Dans ce moment il vient de paroître un nouveau Memoire du Pere Girard , de huit pages , fait principalement sur *le Memoire du Carême* ; & comme on ne fait qu'y repeter ce qu'on a déjà dit plus au long dans son second Memoire , & que nous avons si invinciblement détruit par notre Réponse , nous n'avons pas besoin d'y en faire une autre en particulier ; nous remarquerons seulement ici en passant , que c'est un argument bien faux de la part des Jesuites , de dire que parce qu'il y a dans le Carême des propositions qui ne sont pas Quiétistes , comme ils prétendent que sont celles qu'ils rapportent , il s'ensuit donc qu'on n'en peut tirer aucune preuve de Quiétisme , comme si pour convaincre une personne d'être Quiétiste , il falloit lui prouver que toutes les propositions renfermées dans son ouvrage sont Quiétistes : Car ne suffit-il pas qu'il y ait des propositions infectées de Quiétisme , pour que l'Auteur soit convaincu de cette heresie ? En effet dans tous les ouvrages de Molinos , on ne trouve que soixante-huit propositions qui en sont extraites , qui furent déclarées propositions Quiétistes ; cependant tous ses ouvrages en furent-ils moins condamnés ? Ainsi pour convaincre le Pere Girard d'être un Quiétiste , il nous suffit d'extraire de ses Lettres , ou de celles de la Cadieere , ou du Carême , ou des dépositions des témoins , des propositions tout-à-fait conformes à celles que la Bulle d'Innocent XI. a condamnées des ouvrages de Molinos ; & c'est ce que nous avons fait par un paralelle qui est sous la presse , & qui mettra ce point dans une évidence extrême.

Au reste , c'est bien mal à propos que les

Jesuites s'avisent de se plaindre de ce que ce Procès, disent-ils, *qui devoit être enseveli dans le fonds du Palais*, a éclaté partout, par les impressions que nous avons fait faire de nos Memoires, & même de nos Requêtes, qu'il y a de l'affectation dans une pareille conduite, & que nous avons défendu cette cause avec trop de licence.

1°. Si cet éclat leur fait de la peine, que ne laissoient-ils ce mystere d'iniquité enseveli dans des ténèbres éternelles ? Pourquoi forçoient-ils cette pauvre fille à le manifester par l'Accedit de l'Official qu'ils firent faire chez elle ? Pourquoi refusoient-ils le seul moyen d'en éteindre la honte, que le Défenseur de la Cadiere, avant que de se charger de cette affaire comme Syndic des Avocats, leur fit proposer ? Ils sont donc les seuls Auteurs de cet éclat.

2°. Si la Demoiselle Cadiere a fait imprimer ses Memoires & même ses Requêtes, c'est parce qu'étant détenue dans un Monastere, & maintenant dans une prison, & n'ayant pas la liberté d'instruire elle-même Messieurs les Juges, falloit-il bien necessairement qu'elle fit imprimer ses défenses & ses Requêtes, pour pouvoir suppléer au défaut de sa voix.

3°. Les Jesuites n'ont ils pas fait imprimer eux-mêmes de leur côté ? Avec cette difference, que nous n'avons mis sous la presse que des veritez & des défenses que nous soutenons par nos seings ; au lieu que les Jesuites ont fait imprimer non-seulement des Memoires qui ne sont pleins que d'impostures & de faussetez ; mais encore des Libelles diffamatoires anonymes, qu'ils composent & qu'ils distribuent

(suivant leur coutume) & dont ils font un infâme commerce , même dans leur Sacristie , au grand scandale du Public , & au mépris de toutes les regles de la Police & de la Justice. Tout cela prouve quel est le genie de la Société , quels sont les talens de plusieurs de ses Membres , & combien de monstres elle renferme dans son sein. Le Public y est accoutumé ; il a vu dans tous les tems que les Jesuites ont vomi des injures grossieres contre les Avocats qui ont prêté leur ministere contre eux , & il les a regardées comme un sujet de louange pour ceux-ci. En effet , quel est l'Avocat adverse de ces Peres , qui ne se crût pas deshonorer par leurs louanges ?

Si cette affaire de la part de la Demoiselle Cadere , de ses freres , & du Prieur des Carmes , a été défendue avec une vigueur supérieure à la défense des affaires communes , la Société s'en doit prendre à elle-même. Si elle avoit d'abord desavoué ce Membre gâté , comme elle devoit faire , & comme tout autre Corps auroit fait , nous n'aurions employé contre lui qu'une défense ordinaire. Mais quand nous avons vu qu'elle a approuvé tous ses crimes ; qu'elle a accablé ses Parties sous le poids de son énorme credit , & d'une cabale formidable ; qu'elle a employé les voyes les plus odieuses , & les artifices les plus iniques pour les opprimer , pour les perdre , & pour lui immoler leur innocence , l'intérêt public , & la Religion même : toute voye ne nous est-elle pas devenue licite , & même nécessaire ? N'avons-nous pas dû employer toute la force de la parole & toute la liberté de notre ministere , pour défendre des intérêts si chers contre une

vexation si inique & sans bornes ? Ne nous ferions-nous pas rendus indignes de ce ministère si noble & si glorieux , si par une prévarication ou une lâcheté honteuse , nous avons négligé quelque moyen de combattre & de confondre le crime , & de défendre l'innocence opprimée , le Public & la Religion , dans un péril si évident ?

Cette cause presente deux objets bien différens. Là, c'est un Directeur incestueux ; un Prévaricateur dans le ministère sacré ; un Corrupteur de la foi & de la morale de Jesus-Christ ; un Profanateur de ses Sacremens , dont l'Univers, la Religion , & Dieu-même demandent la punition. Ici , c'est une famille honnête , absolument desolée , à qui la Société ravit son honneur , & son bien qu'elle lui fait dissiper en frais. C'est une fille infortunée , dont toute la faute est le crime de son Directeur ; une fille , qui après avoir mené une vie irréprochable & vertueuse jusqu'à l'âge de dix-neuf ans , de l'aveu même de ses ennemis , a eu le malheur de devenir l'innocente victime d'un Confesseur vicieux & corrompu , qui l'a séduite sous les apparences de la vertu & de la religion , & qui a été forcée de manifester sa honte. N'est-ce pas assez qu'elle reste deshonorée sans ressource ; qu'elle consume dans la poursuite de ce honteux Procès , son legs & son bien , sans autre espoir que celui d'épargner aux autres personnes de son sexe de pareils malheurs ? Veut-on encore lui arracher la vie , qu'on lui a déjà renduë si amere ? Quel objet fut jamais plus digne de la compassion publique , & de la protection de la Justice ! La Société croit-elle que la proscription de l'innocence , justifieroit

106 *Rép. de la Demoiselle Cadere, &c.*

ce Membre criminel ? Ignore-t-elle que tout le sang innocent de la famille de Cadere , & du Prieur des Carmes , ne seroit pas capable d'effacer le moindre des crimes de l'Accusé , & qu'il en seroit même pour elle un nouveau encore plus noir ? Le glaive de la Justice pourroit-il se méprendre , & frapper la tête de l'innocent , au lieu de celle du coupable ? Ce jour funeste , qui seroit pour la Verité , la Religion & le Public , un sujet de deuil éternel , n'est pas à craindre d'un Tribunal si éclairé & si integre : Nous esperons que celui de l'Arrêt sera un jour de consolation pour les gens de bien , & de terreur pour les méchans , dont la gloire passera jusqu'à la dernière posterité ; un jour le plus agréable à l'Auteur de toute verité & de toute justice : *Non est gratior Deo victima , quàm reus iniquus* ; & que les noms des Magistrats qui lui auront offert cette victime , deviendront des noms immortels , qui seront à jamais en veneration à tout l'Univers.

Conclud comme au Procès.

CATHERINE CADIERE.

CHAUDON, Avocat.

AUBIN, Procureur.

Monsieur le Conseiller DE VILLENEUVE
D'ANSOIS, Rapporteur.

de:yl fr -



ML

005660713

